

TRACES



N° 11, 1999

Travaux du Centre d'Études Georges Simenon

Université de Liège

*Georges
Simenon
1903-1989*

TRACES

11

Modernité de Simenon ?

Style, narratologie, thématique

En couverture :

Portrait de Simenon par Cocteau (pointe sèche, 1957, 25 × 40 cm)

Coll. Fonds Simenon.

TRACES

11

Modernité de Simenon ?

Style, narratologie, thématique

Actes de la journée d'étude « Georges Simenon »
qui s'est tenue à Amiens le 24 avril 1999

Université de Liège
Centre d'Études Georges Simenon

1999

Comité de gestion du Centre d'Études Georges Simenon

Jacques DUBOIS, Président du Centre
Danielle BAJOMÉE, Directeur du Centre
Christine SWINGS, Conservateur du Fonds
Pierre GOTHOT

Comité de rédaction de *TRACES*

Danielle BAJOMÉE
Jacques DUBOIS
Christine SWINGS
Directeur de publication : Michel LEMOINE

TRACES

Tous les numéros de *Traces* sont encore disponibles.

Prix au numéro

N ^{os} 1 à 6	N ^o 7	N ^o 8	N ^o 9	N ^o 10	N ^o 11
600 FB 14.87 €	1 000 FB 24.79 €	800 FB 19.83 €	1 000 FB 24.79 €	1 200 FB 29.75 €	1 000 FB 24.79 €

Diffusion, renseignements, suggestions, envois de manuscrits :

Christine SWINGS
Fonds Simenon,
Château de Colonster,
Allée des Érables,
B-4000 LIÈGE

Téléphone : + 32 4 366 30 22
366 52 71
Télécopie : + 32 4 366 45 95
366 57 02
E-mail : C.Deliege@ulg.ac.be

Site internet : <http://www.ulg.ac.be/libnet/simenon.htm>



(Coll. Fonds Simonon.)

En 1988, le Centre d'Études Georges Simenon de l'Université de Liège organisait un premier colloque sur la genèse de l'œuvre du romancier belge. Et tous les deux ans (ou presque), un nouveau thème est proposé aux chercheurs qui s'intéressent à Georges Simenon. L'idée d'un colloque à Amiens est née précisément de ces rencontres liégeoises placées sous la houlette de Danielle Bajomée, directrice du Centre d'Études Georges Simenon. Le hasard du calendrier a voulu que la journée d'étude de 1999 puisse avoir lieu dix ans après la disparition de l'écrivain. C'était en tout cas une bonne date pour s'interroger sur la légitimation de Georges Simenon, en Belgique et en France, mais aussi dans tous les pays où il est traduit. Le Centre d'études du Roman et du Romanesque de l'Université de Picardie était tout désigné pour organiser ce colloque Simenon en étroite collaboration avec l'Université de Liège. Et c'est précisément dans cette revue *Traces* que paraissent aujourd'hui les actes de la rencontre d'Amiens, témoignant ainsi de la qualité des liens entre nos deux universités.

Le thème de la journée d'étude amiénoise vient s'intercaler dans le programme de recherche du Centre Simenon, qui a successivement abordé la genèse et l'unité de l'œuvre, Simenon et son temps, la biographie, les lieux de l'écrit et enfin l'exotisme. La rencontre d'Amiens se proposait de faire le point sur un romancier qui continue d'embarrasser la critique et suscite encore la méfiance des universitaires : « modernité de Simenon » ou, si l'on veut, actualité d'une œuvre devenue inclassable. La réception de l'œuvre était donc au centre de nos préoccupations, mais il a paru souhaitable d'envisager également l'écriture de Simenon sous plusieurs formes (style, narratologie, thématique), dans la mesure où elle éclairait les phénomènes de consécration ou de légitimation. Les participants au colloque sont ainsi venus de Belgique, de France, de Hongrie, du Maroc et de Russie. C'est dire que Simenon mérite toujours son qualificatif de romancier « international ».

On trouvera donc, après le texte d'ouverture de Jacqueline Lévi-Valensi, les communications de Bernard Alavoine, Michel Lemoine, Patrick Berthier, Jacques Lecarme, Eugène Kouchkine, Pirooska Madácsy et Michel Carly, ainsi que les textes d'Abdelouahed Mabrouh, Paul Mercier et Pierre Deligny, qui n'ont pu être des nôtres ou n'ont pas pu s'exprimer le 24 avril 1999.

Bernard ALAVOINE
Centre d'études du Roman et du Romanesque
Université de Picardie Jules Verne

Table des matières

Jacqueline LÉVI-VALENSI, <i>Ouverture de la journée d'étude</i>	11
Bernard ALAVOINE, <i>Georges Simenon, reflet des inquiétudes de l'homme du xx^e siècle</i>	13
Michel LEMOINE, <i>1989–1999 : dix ans de recherche simenonienne</i>	27
Patrick BERTHIER, <i>Peut-on parler de Simenon à l'université comme on y parle de Balzac?</i>	49
Jacques LECARME, <i>Les cinq voies de l'autobiographie simenonienne</i>	61
Abdelouahed MABROUR, <i>Un aspect de la description chez Simenon : la caractérisation adjectivale</i>	83
Eugène KOCHKINE, <i>Simenon en Russie</i>	101
Piroska SEBE-MADÁCSY, <i>La réception de Georges Simenon en Hongrie</i>	115
Paul MERCIER, <i>L'homme à la plage</i>	127
Michel CARLY, <i>Florida Confidential</i>	153
Pierre DELIGNY, <i>Inventaire des billets quotidiens de Georges Sim à la Gazette de Liège de novembre 1919 à décembre 1922</i>	195
Le Fonds Simenon	309

Jacqueline LÉVI-VALENSI

Ouverture de la journée d'étude

AL'HEUREUSE INITIATIVE de Bernard Alavoine, Georges Simenon a quitté pour quelques heures son fief de Liège et, en voisin, est venu jusqu'à Amiens ; il ne s'agit pas d'un exil, car cette manifestation a bénéficié de la collaboration et de la présence du Centre d'Études Simenon de Liège, et de l'Association des Amis de Simenon de Bruxelles. Mais il faut souligner l'importance, tout à la fois réelle et symbolique, de cet événement pour les recherches simenoniennes : c'est la première fois qu'une université française accueille un Colloque consacré à l'un des romanciers contemporains les plus lus dans le monde. L'Université française fait parfois la fine bouche à l'égard de ce que certains appellent la « paralittérature », à l'égard des auteurs, précisément, trop lus, trop prolixes, trop « populaires » ; si Georges Simenon lui-même voyait en ce terme un synonyme de « commercial », il désigne pourtant, dans son meilleur sens, des écrivains qui ne s'adressent pas seulement à une élite intellectuelle, mais intéressent un large public. Je me réjouis que ce soit l'Université de Picardie qui donne l'exemple, et reconnaisse ainsi la légitimité des études simenoniennes. Il n'est pas indifférent non plus que cette rencontre se déroule dans le cadre des activités du Centre d'études du Roman et de Romanesque. À voir le nombre d'adaptations cinématographiques, de téléfilms inspirés par l'œuvre de Simenon, on en viendrait presque à le considérer comme un scénariste génial, et à oublier qu'il est d'abord un grand romancier ; c'est-à-dire le créateur de personnages, d'aventures, d'une écriture, d'un univers qui relèvent de l'ordre du romanesque.

Les hasards de la lecture m'ont mis sous les yeux, tout récemment, un article de Michel Grisolia consacré à Emmanuel Bove — qui, curieusement, d'ailleurs, fut lancé en littérature par Colette, dont on sait qu'elle présida aussi aux premières armes de Simenon. Pour dire son enthousiasme et son « éblouissement, couleur de suie », le critique écrivait : « On redécouvre en Bove un Dostoïevski de la banalité, un Simenon sans cadavre, un Camus sans

soleil ». Si la formule est intéressante pour Bove, la situation qui est faite à Simenon est loin d'être déshonorante ! Le rapprochement entre Dostoïevski, Simenon et Camus n'est pas sans fondement, et peut ouvrir de riches horizons comparatistes. Il me semble, pour ma part, que la thématique de l'innocence et de la culpabilité, ou, plus précisément, l'absence de frontière, parfois, entre l'une et l'autre, l'obsession de la mort, la recherche de la vérité secrète de l'homme peuvent se retrouver dans les œuvres de ces trois écrivains apparemment si différents. Dans l'exposition très suggestive qui se tient, parallèlement à ce Colloque, à la Bibliothèque Municipale d'Amiens, on peut lire cette phrase de Simenon : « Le reportage, c'était pour moi un moyen de poursuivre toujours une quête qui me hantait : trouver l'homme ». On ne saurait nier que cette hantise habite aussi, à leur manière, l'auteur de *Crime et Châtiment* ou celui de *L'Étranger* ... Ni qu'il s'agit là de bien autre chose que de découvrir l'identité d'un criminel. Si Georges Simenon est l'un des auteurs de romans policiers les plus connus, les plus fertiles, les plus étonnants, sa « quête » ne peut se réduire à l'enquête d'un commissaire, fût-il Maigret lui-même.

On ne s'étonnera pas que ce Colloque se situe sous le signe d'un « suspens », d'un point d'interrogation : « Modernité de Simenon ? » Les études ici proposées, fort diverses dans leurs approches, permettent, sinon de résoudre définitivement la question — mais tel n'était pas l'enjeu —, de situer l'œuvre dans notre siècle, dans ses rapports avec l'étranger, avec l'Université, mais aussi d'analyser son esthétique, ou ses aspects autobiographiques. Elles témoignent toutes de la vitalité des recherches simenoniennes, et de l'importance, dans le champ littéraire contemporain, d'un écrivain singulier.

Bernard ALAVOINE

Georges Simenon, reflet des inquiétudes de l'homme du xx^e siècle

Résumé

Dix ans après sa disparition, Georges Simenon correspond-il aux attentes du lecteur d'aujourd'hui? À travers quelques thèmes particulièrement récurrents, on s'est donc demandé si l'œuvre reflète ou non les angoisses de l'homme du vingtième siècle. Dès les premiers romans, on est frappé par la difficulté à exercer *le métier d'homme*, d'abord chez l'adolescent puis chez l'adulte : refus de la médiocrité, quête de l'identité et désir de communiquer avec l'autre sont déjà au centre des préoccupations du héros. À travers les expériences malheureuses racontées par Georges Simenon, l'espoir est cependant perceptible et l'univers du romancier n'est peut-être pas aussi noir qu'on veut bien le dire. Ainsi la fuite ou l'errance du héros peuvent servir de révélateur ou constituer une parenthèse heureuse dans sa vie. Et puis il faut souligner les thèmes de la paternité et de la sympathie qui apportent tout de même une lueur d'espoir dans l'univers de Simenon. Les personnages du romancier restent cependant à l'image de nos contemporains : l'homme qu'il décrit est fragile et angoissé. Le rapprochement avec Camus semble alors pertinent : culpabilité, difficulté à trouver sa place, solitude et étrangeté enfin apparaissent en filigrane dans une œuvre modeste où rien n'est dit, mais tout est suggéré. En définitive, parce qu'il demeure en phase avec son lecteur, Georges Simenon atteint une sorte d'universalité.

LE TITRE DE CETTE JOURNÉE D'ÉTUDE, « Modernité de Simenon? », est à la fois imprécis et ambigu dans sa formulation : le sous-titre « narratologie, style, thématique » et surtout la note d'intention lèvent en partie cette ambiguïté et nous engageant à dresser une sorte de bilan dix ans après la disparition du romancier. La réception de l'œuvre de Georges Simenon auprès du public, dans la presse ou à l'université était en effet au centre de nos préoccupations, mais une approche plus large paraissait nécessaire. Ainsi, de la thématique à l'écriture, de l'œuvre littéraire aux adaptations médiatiques, les participants de cette journée d'étude tenteront de faire le point sur ce romancier qui continue à embarrasser la critique et suscite encore la méfiance des enseignants.

Je laisserai bien sûr le soin à Michel Lemoine de nous éclairer sur l'évolution de la critique durant ces dix dernières années. Quant à Patrick Berthier, à travers son expérience d'étude de Simenon dans un séminaire de D.E.A., il pourra, mieux que quiconque, nous faire part de la situation du romancier à l'Université. Mon propos sera plus général. En guise d'introduction à cette journée d'étude, il m'a semblé qu'on pouvait mettre en parallèle quelques thèmes particulièrement récurrents chez Simenon et les attentes du lecteur d'aujourd'hui : autrement dit, celui-ci se reconnaît-il dans les romans ou les films qui sont tirés de l'œuvre ? Modernité de Simenon au sens commun du terme, ou si l'on veut actualité du romancier dans la mesure où l'œuvre de ce dernier reflète (ou non) les inquiétudes et les angoisses de l'homme du vingtième siècle. Alors le point de départ de cette réflexion sera une brève citation de Georges Simenon qui affirmait dans *L'Âge du roman* :

Un personnage de roman c'est n'importe qui dans la rue, c'est un homme, une femme quelconque. Nous avons tous, tant que nous sommes, tous les instincts de l'humanité en nous. Mais ces instincts, nous en refréons tout au moins une partie, par honnêteté, par prudence, par éducation [...]. Le personnage de roman, lui, ira jusqu'au maximum de lui-même et mon rôle à moi, romancier, est de le mettre dans une situation telle qu'il y soit forcé.¹

L'homme est donc bien au centre des préoccupations de Simenon et en même temps on observe une véritable relation entre le romancier et ses lecteurs grâce à une langue concrète (avec notamment l'emploi des « mots-matière ») et à des personnages de chair et de sang. Ce lien entre le roman et la vie est probablement une caractéristique forte de l'œuvre que nous interrogeons aujourd'hui. Dix ans après sa disparition, il est tentant de voir en Simenon un romancier porte-parole du lecteur, et plus généralement de l'homme. La question est de savoir si cette relation est limitée dans le temps ou si au contraire elle a des chances d'atteindre une sorte d'universalité.

Le problème chez ce romancier est la modestie quasi permanente du propos : le refus de se prendre pour un intellectuel détermine une écriture où rien n'est dit et tout est suggéré. André Gide remarquait déjà que Simenon réussissait à questionner le lecteur « sans en avoir l'air ». C'était lors de la parution en librairie de *La Veuve Couderc*, en 1942, la même année que *L'Étranger* de Camus ... De fait, la parole de Simenon s'enracine plutôt dans le non-dit ou dans le silence. Dès lors il est parfois difficile de faire émerger des thèmes qui doivent se lire en filigrane. Cependant Thomas Narcejac a été l'un des premiers à les relever dans son remarquable essai intitulé *Le*

¹ Georges SIMENON, *Le Romancier*, in *Œuvres complètes*, Lausanne, Rencontre, t. 17, p. 301.

Cas « Simenon » paru en 1950, il y a presque cinquante ans². Et l'on notera que son texte commence par une citation de *La Neige était sale* : « Voilà, conclut-il. Le métier d'homme est difficile »³. Les lecteurs de *La Peste* auront remarqué que Camus emploie à plusieurs reprises cette expression dans le roman à propos du docteur Rieux : « À qui, parmi cette foule terrorisée et décimée, avait-on laissé le loisir d'exercer son métier d'homme ? »⁴ Laissons provisoirement Camus et revenons à Georges Simenon qui est plus qu'un auteur de romans policiers et dont le vrai sujet c'est l'homme. Alors d'une façon un peu subjective, je vais relever quelques thèmes qui traduisent cette difficulté d'exercer le métier d'homme. Ensuite, j'évoquerai la crise proprement dite qui peut se révéler porteuse d'espoir. Enfin, il s'agira de montrer que le héros de Simenon est un homme fragile et angoissé, à l'image de nos contemporains.

Le difficile métier d'homme

L'UN DES PERSONNAGES les plus développés dans la première partie de l'œuvre (c'est-à-dire jusqu'à la fin des années quarante), est probablement le jeune homme impatient de vivre sa vie : de Jean Cholet (dans *L'Âne-Rouge*) à Oscar Donadiou (*Touriste de bananes*), de Gilles Mauvoisin (*Le Voyageur de la Toussaint*) à Michel Maudet (*L'Ainé des Ferchaux*), ces héros sont un peu des doubles du romancier. Comme le souligne Alain Bertrand dans un article de la revue *Traces*, Georges Simenon a souvent évoqué les angoisses et les désillusions de l'adolescence. Quitter l'enfance est à la fois une aspiration légitime et une grande douleur : la fuite, la déviance et les joies de l'interdit sont en tout cas des tentations fortes pour bon nombre de jeunes gens. Alain Bertrand rapproche avec justesse le comportement des personnages de Simenon de ceux décrits dans *Le Complexe du bomard*, de Françoise Dolto⁵. La psychanalyste y souligne en effet le double danger qui

² Thomas NARCEJAC, *Le Cas « Simenon »*, Paris, Presses de la Cité, 1950. Ce petit livre aujourd'hui introuvable doit être prochainement réédité par Les Amis de Georges Simenon, ASBL, Bruxelles.

³ Georges SIMENON, *La Neige était sale*, in *Œuvres complètes*, Lausanne, Rencontre, t. 24, p. 432.

⁴ Albert CAMUS, *La Peste*, Paris, Gallimard, « Folio », p. 176.

⁵ Françoise DOLTO, *Le Complexe du bomard*, Paris, « Le Livre de Poche », 1990.

menace l'adolescent « à l'intérieur de soi et à l'extérieur »⁶. Au-delà de ces personnages de 16 à 19 ans, donc plutôt des adolescents prolongés, il y a une véritable quête de l'identité qui constitue un thème essentiel chez Simenon. La menace interne dont parle Françoise Dolto se déploie particulièrement dans les romans cités plus haut, mais dans bien d'autres encore, en fait à chaque fois que des personnages se sentent exclus de leur milieu d'origine et veulent donner un sens à leur vie, souvent au prix d'un affrontement ou d'une crise.

Pour l'adolescent, vivre sa vie c'est d'abord échapper à la médiocrité ou à la monotonie. Jean Cholet, le héros de *L'Âne-Rouge*, exprime parfaitement la double angoisse décrite par Françoise Dolto, angoisse qui pousse le jeune homme à fréquenter des marginaux et à s'adonner à l'alcool. Ces attitudes révèlent bien un désir de reconnaissance par les autres (avec l'intégration dans un groupe) et une quête de soi (en se démarquant du mode de vie familial). La sexualité effrénée, l'usage de l'alcool et quelques menus larcins constituent le quotidien de ces jeunes gens qui pensent conquérir ainsi leur statut d'adulte. Le commissaire Maigret aura maintes fois l'occasion de remettre des adolescents dans le droit chemin comme dans *La Danseuse du Gai-Moulin*. Entre la recherche de soi protestataire et la délinquance, la frontière est très floue : Simenon en a parfaitement conscience et prête à son commissaire une vertu particulière, celle de « raccommodeur de destinées ». Cette qualité s'exerce notamment pour les plus jeunes de ses « clients », en fait à chaque fois que Maigret remplace un père défaillant. Dans les deux versants de l'œuvre (*romans durs* et *Maigret*), on trouve donc des adolescents souvent prolongés qui expriment à la fois mal de vivre et refus de la médiocrité. Même si aujourd'hui il convient d'abaisser sensiblement l'âge de l'adolescence en raison de l'évolution de notre société, on peut dire que cette thématique de la quête de soi est toujours d'actualité.

Une fois passé le cap de l'adolescence, les difficultés du héros simenonien n'ont pas pour autant disparu. Commencent alors les désillusions de l'adulte qui apparaîtront surtout sur le plan relationnel, avec le conjoint, la famille ou encore dans le milieu de travail. Frank Friedmaier, le héros de *La Neige était sale*, n'est plus un adolescent mais pas encore un adulte et c'est à lui que le père de sa victime dit : « le métier d'homme est difficile », phrase mise en exergue du livre de Thomas Narcejac. Comme le jeune Simenon épouse Tigy, son amie d'enfance, beaucoup de héros simenoniens tenteront d'atténuer leur mal de vivre en cherchant l'âme sœur. Le mariage représente

⁶ *Id.*, pp. 14–15.

en effet l'espoir d'aborder une vie nouvelle, d'affirmer son moi, de communiquer enfin avec l'autre : pour bon nombre d'entre eux cependant la réalité sera bien différente. Une union hâtive pour fuir l'emprise du milieu familial ou encore une vie médiocre apportera son lot de désillusions. Ainsi Joseph et Germaine Dupuche débarquent à Panama pour faire fortune dans le roman *Quartier nègre* : ils sont pauvres et croient pouvoir ensemble aborder une nouvelle vie. C'est en fait la lente dissolution d'un couple que nous raconte Simenon en 1935. Dès lors, ce thème va se déployer dans l'œuvre et devenir vraiment récurrent au milieu des années quarante. On peut citer *La Vérité sur Bébé Donge*, puis *Le Cercle des Mabé*, enfin et surtout *Lettre à mon juge*, roman dans lequel le romancier montre jusqu'où la quête du moi peut conduire. Le héros, pris entre une mère abusive et une épouse autoritaire, ne parviendra à s'affranchir de cette vie aliénante qu'en tuant la jeune femme dont il est amoureux. En écrivant ces romans pessimistes, Simenon est-il influencé par l'échec de son premier mariage, ou par la médiocrité de celui formé par ses parents (avec notamment la soumission du père)? On ne peut l'affirmer, cependant il est permis d'émettre cette hypothèse, d'autant qu'après l'échec de son second mariage avec Denyse, d'autres romans auront pour sujet principal la dissolution d'un couple. Avec ce thème, le romancier est à nouveau en phase avec son époque : il manifeste une méfiance de plus en plus grande à l'égard du mariage et n'imagine la sexualité que libérée.

Chez Simenon, l'échec du couple a souvent pour corollaire l'éclatement de la famille. Dès lors que le mariage ne permet pas au personnage de se libérer ou de s'affirmer, les enfants et d'une manière générale la famille ne lui seront pas d'un grand secours. Souvent même ils pèseront encore plus sur la personnalité fragile du héros. Il serait fastidieux de citer ici les familles qui éclatent dans les romans de Simenon. Quelques titres rappelleront cependant qu'il s'agit d'un thème important : *Le Testament Donadieu*, *Les Sœurs Lacroix*, *Le Voyageur de la Toussaint*, *Oncle Charles s'est enfermé*, *Tante Jeanne*, *Les Autres*, *Le Confessionnal* ou encore *La Mort d'Auguste*. En insistant particulièrement sur la lente dégradation de la famille, tous ces romans avancent une explication : l'incommunicabilité est en effet responsable de nombreux drames. Si le héros n'arrive pas à conquérir son identité vraie, c'est souvent faute de pouvoir parler. Avec la parole libérée, celui-ci acquiert la lucidité, mais souvent il est trop tard : ainsi il faudra qu'un drame surgisse pour que Dave Galloway, dans *L'Horloger d'Everton*, réalise qu'il ne connaît pas son propre fils. Devant ce père atterré, l'inspecteur ne peut que dire ces paroles banales et pourtant vraies : « — Je crains bien, monsieur Galloway, que tous, tant que nous sommes, soyons

les derniers à connaître nos enfants»⁷. Ne pas comprendre ni pouvoir expliquer, c'est le problème de ce père qui réalise que les années ont passé sans véritable dialogue avec un fils désorienté par l'absence de la mère. L'incommunicabilité est incontestablement liée aux crises de l'adulte en quête d'identité. Ce thème est particulièrement évident dans la relation père-fils décrite dans *L'Horloger d'Everton*, mais se déploie largement dans des romans aussi différents que *La Vieille*, *Le Chat* ou *Novembre*.

L'espoir dans la crise

LE MÉTIER D'HOMME est bien difficile et il faut reconnaître que les expériences racontées par Simenon sont souvent malheureuses, voire tragiques. Pourtant, l'irruption du destin ou de la destinée permettra assez souvent au héros simenonien de se libérer provisoirement. Autrement dit, l'espoir est perceptible dans la crise si cette dernière sert de révélateur : ainsi les nombreuses fugues observées chez les personnages de Simenon ne doivent pas être considérées nécessairement comme des échecs. La fuite est une rupture le plus souvent temporaire : c'est le cas pour Bergelon, le médecin du roman homonyme. Dans *Le Fils Cardinaud*, c'est cette fois la femme du héros qui s'enfuit en compagnie d'un voyou avec les économies du ménage : le mari ramènera une épouse résignée après quelques jours d'errance.

À partir des années quarante, on trouvera davantage ce type de fugue dans les *romans durs*. Le héros ou l'héroïne va fuir momentanément, profitant d'une parenthèse relativement heureuse dans son existence. Avec *La Fuite de Monsieur Monde*, roman au titre transparent, on atteint ici une sorte d'idéal de la fugue puisqu'il n'y a plus d'intervention extérieure (le destin), mais une décision personnelle du personnage. Norbert Monde entame une longue errance le jour de ses 48 ans, et de la même façon décide quelques mois plus tard de reprendre sa vie routinière : la fuite aura au moins permis au héros de se découvrir lui-même.

Parmi les fausses solutions envisagées par le héros simenonien, il faudrait évoquer ici l'alcoolisme. Même si ce thème a été moins traité dans les romans que la fuite ou l'errance, il n'en demeure pas moins que l'alcool

⁷ Georges SIMENON, *L'Horloger d'Everton*, in *Œuvres complètes*, Lausanne, Rencontre, t. 31, p. 295.

est parfois le dernier « espoir » pour l'homme qui a accumulé les échecs ou qui veut fuir un passé trop lourd. L'alcoolisme est alors une fuite sans déplacement spatial, comme celle d'Hector Loursat dans *Les Inconnus dans la maison* : l'avocat alcoolique a gardé quelques points d'ancrage comme sa maison et surtout sa fortune personnelle. Néanmoins, on peut assimiler ce type de personnage au clochard par bien des aspects. Ainsi l'avocat trouve un réconfort dans le vin rouge et néglige son apparence physique. C'est un « clochard » qui n'est pas allé jusqu'au bout plus par négligence que par manque de courage : abandonné par sa femme, il a fui en restant sur place ...

Après tous ces espoirs déçus, on aurait tendance à penser que les romans de Simenon montrent une vision de l'homme particulièrement pessimiste. C'est vrai jusqu'à un certain point. Il convient cependant de nuancer cette impression en montrant qu'il existe dans cette œuvre des thèmes que l'on peut qualifier d'optimistes ou de positifs. Et le premier auquel on pense est la passion amoureuse qui permet de chasser temporairement le mal de vivre du personnage simenonien. Un exemple de ce relatif optimisme est fourni avec un roman paru en 1946 : il s'agit de *Trois Chambres à Manhattan*. Œuvre atypique non seulement en raison de son issue heureuse, mais aussi de son caractère fortement autobiographique : c'est en effet la transposition romanesque de la rencontre entre Simenon et Denyse. *Trois Chambres à Manhattan* est en tout cas le roman de la passion heureuse puisque François et Kay, ces deux solitaires rescapés d'une première union, décideront d'oublier ensemble leurs échecs passés. Cependant pour Simenon la passion coïncide rarement avec la vie du couple : on ne sait pas ce qu'il advient des héros de *Trois Chambres à Manhattan* puisque le romancier ne les a suivis que pendant quelques jours ... La passion est donc présente dans l'œuvre de Simenon, mais rarement décrite, sans doute par une sorte de pudeur du romancier. Avec *Le Train*, roman paru en 1961, c'est encore une variation sur la parenthèse amoureuse, cette fois dans le cadre de l'invasion allemande du printemps 1940 : cette rencontre entre un petit commerçant à la vie médiocre et une jeune juive permet de révéler et de mettre à l'épreuve les valeurs. La passion est d'abord parenthèse heureuse, ensuite et surtout source d'un dilemme proprement tragique, presque racien : sauver la jeune juive poursuivie par la Gestapo ou préserver sa propre famille ?

L'homme a cependant besoin de trouver sa raison de vivre et sa place dans la société en tissant des liens plus durables. Si la passion a des vertus, elle ne peut selon Simenon être le remède à la solitude du héros et à son mal de vivre. À partir de la fin des années trente, Simenon va faire l'expérience de la paternité et c'est à cette époque que Thomas Narcejac voit émerger ce

thème dans l'œuvre romanesque. Grâce au père, qui sert de référence ou de point d'ancrage, l'homme trouve sa place et conquiert sa personnalité. *Malempin*, paru en 1940, permet à Simenon d'illustrer la place privilégiée du père et la continuité des générations : à travers ce roman, le narrateur s'accuse de ne pas avoir cherché à en savoir plus sur ce père qui demeure injustement un inconnu pour lui. Georges Simenon regrettera aussi de s'être contenté de l'image rassurante d'un père serein, mais effacé et soumis.

En 1940, l'homme adulte qu'est Simenon (il approche de la quarantaine), ne se tourne plus alors systématiquement vers le passé et les souvenirs de Désiré : la naissance de Marc le conduit à voir le rôle du père sous un autre angle, celui de la responsabilité et de la foi en l'avenir. Lorsqu'il écrira bien des années plus tard le roman *Le Fils*, ce sentiment de la continuité des générations sera particulièrement présent :

Ce n'est que quand ils n'ont plus besoin de lui que les fils comprennent que leur père est leur meilleur ami [...]

C'est exact que je ne mesurais pas le rôle qu'il jouait dans ma vie, qu'il continuerait à y jouer et que, mort, il y joue encore aujourd'hui.⁸

Dans cette confession d'un père à son fils, c'est en fait le grand-père, décédé peu de temps auparavant, qui est au centre du roman. Il s'agit là d'une manifestation extrême de l'amour paternel, qui montre néanmoins que le sentiment d'appartenance à la famille et l'admiration pour le père sont des thèmes de plus en plus importants chez Simenon.

Enfin, parmi les notes d'espoir, il y a une sorte de sympathie ou de fraternité qui règne de façon plus ou moins explicite dans toute l'œuvre. Pour conquérir son moi, le héros simenonien se demande plus souvent « suis-je à ma place dans cette société ? » que « suis-je heureux ? » Ce qui montre bien que le regard des autres est important dans cette quête du bonheur. Les héros de Simenon sont peut-être des individualistes, mais ils ont besoin de vivre en communauté, d'entrer en contact avec autrui, c'est-à-dire de communiquer. Être soi mais en communion avec les autres. Difficile équilibre à réaliser car le risque, c'est bien sûr d'abandonner sa liberté.

La sympathie envers les autres prend donc souvent la forme de la fraternité ou de la camaraderie : Simenon semble privilégier ce type de relation, beaucoup moins exigeant que l'amitié. On pourrait citer de nombreux héros qui font preuve de cette sorte de sympathie, mais le plus bel

⁸ Georges SIMENON, *Le Fils*, in *Œuvres complètes*, Lausanne, Rencontre, t. 33, p. 460.

exemple est probablement Maigret. Si le commissaire n'hésite pas à commettre un certain nombre d'écarts par rapport à l'éthique de sa profession, c'est parce qu'il explore les âmes, cherche à comprendre l'homme, quitte à s'appropriier — parfois de façon excessive — la vie d'autres personnages. Cette sympathie est assurément une caractéristique importante du héros simenonien, même si, comme le confesse Clamence, le héros-narrateur de *La Chute* : « On la trouve [...] facilement, et puis elle n'engage à rien »⁹. Avec cette remarque acerbe, le juge-pénitent de Camus montre bien en quoi ce sentiment s'éloigne de l'amitié. Cependant, chez Simenon, la sympathie ou même l'empathie est tout de même plus exigeante : elle peut aller jusqu'à la compassion et au pardon aussi bien dans les *Maigret* que les *romans durs*. En cela le personnage simenonien est porteur d'espoir.

Un homme fragile et angoissé

EN DÉFINITIVE, le héros simenonien n'est pas aussi aboulique qu'on a pu le dire, de Brasillach à Gide, pour ne citer que deux critiques qui ont pourtant défendu l'œuvre du romancier. Même si, dans les années trente, on trouve effectivement ce type de personnage « sous influence », on remarque que Simenon nous propose ensuite un héros à son image, c'est-à-dire en quête d'identité. Il devient difficile de faire un portrait du personnage simenonien dans la mesure où ce dernier évolue au fil des années. Et ce qui ressort tout de même d'une étude thématique, c'est la présence quasi constante d'un héros fragile et inquiet. Et aucun âge ou aucune catégorie sociale n'échappe à cette angoisse existentielle : il y a chez Simenon une universalité dans la quête de soi qui est remarquable. Néanmoins, si on veut être plus précis, on pourrait retrouver quelques thèmes forts qui permettent d'affiner le portrait du héros simenonien. On a tenté de montrer la quête de l'homme, ses échecs et ses espoirs : à présent il reste à faire un bilan en croisant les différents motifs qui expriment son malaise ou son mal-être.

L'un des motifs auxquels on pense tout d'abord est peut-être celui de la faute : un sentiment de culpabilité semble en effet prévaloir dans l'œuvre. Depuis le livre de Debray-Ritzen, *Simenon, avocat des hommes*, et l'article de Régis Boyer, « Georges Simenon ou nous sommes tous des assassins »,

⁹ Albert CAMUS, *La Chute*, in *Théâtre, Récits, Nouvelles*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », p. 1491.

les critiques ont souvent remarqué la responsabilité collective des hommes, qui constitue réellement un thème chez Simenon. On pense à nouveau à Camus, et précisément à *La Chute* ou encore au *Procès de Kafka* : personne n'est innocent et la responsabilité de la communauté des hommes doit être prise en compte. Chez Simenon, il n'y a pas de monstres, preuve que la frontière entre l'homme « normal » et le criminel est très floue. « Nous sommes presque les mêmes hommes, mon cher juge », dit le criminel de *Lettre à mon juge* à celui qui l'a fait condamner. Ce thème de la culpabilité, très présent dans les romans durs, comme dans *L'Horloger d'Everton*, déjà cité à propos de la paternité douloureuse, apparaît autant dans les enquêtes du commissaire. Ainsi, dans *Une Confiance de Maigret*, celui-ci évoque avec son ami le docteur Pardon cette notion toute relative de culpabilité, mais aussi le cas de conscience du policier, amené implicitement à juger un individu avant même que la justice n'intervienne. La permanence de la faute est donc une caractéristique des personnages de Simenon alors que l'auteur ne cesse de proclamer précisément la responsabilité collective de la société.

Un autre aspect qui traduit le malaise du personnage simenonien est la difficulté à trouver sa place dans la société. En dépit de leur individualisme presque maladif, les héros de Simenon ont besoin d'être reconnus par les autres. Les sociologues n'ont pas manqué de remarquer que le romancier avait été tout au long de sa vie confronté à ce problème : cet éternel nomade a transmis à ses personnages une inquiétude qui prend des formes plus ou moins dramatiques selon les époques. Son séjour aux États-Unis de 1945 à 1955 illustre bien cet aspect de la quête de soi. Et deux romans, *La Mort de Belle* et *La Boule noire*, posent particulièrement le problème de l'intégration dans la société américaine. Le héros de *La Mort de Belle*, Spencer Ashby, croit appartenir à la communauté de sa petite ville mais il en refuse les rites, c'est-à-dire les réunions ou parties de bridge, ce qui provoquera indirectement sa perte. L'autre roman, *La Boule noire*, illustre encore plus le double sentiment d'appartenance/exclusion avec le motif de la soumission aux règles du jeu social. Cette étrange boule noire qui donne le titre au roman est un objet symbolique pour les Américains : elle signifie en effet le rejet d'une candidature à un club ou à une société. Pour le héros, Walter J. Higgins, gérant de supermarché, le vote négatif des notables du Country Club est un véritable drame et il se sent « un étranger, non seulement à la ville et aux familles qui l'entouraient, mais à la famille qu'il avait fondée »¹⁰. À ces deux romans américains de Simenon, il

¹⁰ Georges SIMENON, *La Boule noire*, in *Œuvres complètes*, Lausanne, Rencontre, t. 32, p. 282.

faudrait ajouter *Le Passage de la ligne*, écrit en 1958, peu après son retour des États-Unis, dans lequel une expression revient à plusieurs reprises : «**to belong**. Appartenir». C'est le même discours que Simenon tiendra un peu plus tard dans ses œuvres autobiographiques et notamment dans *Quand j'étais vieux* : «Je n'appartiens à aucune société», ou encore dans *Un Homme comme un autre* : «Je devais me sentir **étranger** dans n'importe quel groupe».

Étranger, le mot est prononcé par Georges Simenon. Il nous permettra d'aborder le dernier motif qui traduit, semble-t-il, l'angoisse de l'homme à travers cette œuvre romanesque. En 1942 paraissaient presque simultanément deux romans de portée apparemment fort différente : il s'agissait de *La Veuve Couderc* de Simenon et de *L'Étranger* de Camus. Trois ans plus tard, André Gide fut le premier à souligner les analogies entre les deux œuvres et à montrer l'étrangeté du héros simenonien. Cette «opacité au monde» est bien sensible dans les personnages de Simenon, à des degrés assez différents cependant. Comme dans *L'Étranger*, cela commence souvent par un sentiment de solitude. Immobilisé dans sa chambre d'hôpital, le héros des *Anneaux de Bicêtre* nous fait penser à un prisonnier, Meursault en l'occurrence dans *L'Étranger* : «De se sentir seul [...] il est soudain pris de panique»¹¹. La solitude du héros est cependant propice à un bilan personnel avec pour corollaire le réveil lucide après des années de torpeur ou d'aveuglement.

De la solitude à l'étrangeté, il n'y a donc qu'un pas qu'il est douloureux de franchir. Cette conscience de «l'épaisseur» du monde (pour reprendre le mot de Camus) est fréquente chez le héros simenonien. C'est encore la crise — ici l'hémiplégie momentanée de René Maugras — qui sert de révélateur à une étrangeté plus profonde :

Un monde sans signification l'entourait, dont il lui semblait qu'il ne faisait plus partie, qu'il n'avait peut-être jamais fait partie. Il l'observait, non plus du dedans, mais du dehors en **étranger**...»¹²

Étranger au monde lorsqu'il était enfant, René Maugras réalise pleinement qu'il est aussi étranger à lui-même, tout au moins au personnage qu'il s'est construit dans la presse parisienne. La solitude totale, l'immense besoin de lucidité, la conscience de l'étrangeté enfin seront les thèmes essentiels

¹¹ Georges SIMENON, *Les Anneaux de Bicêtre*, in *Œuvres complètes*, Lausanne, Rencontre, t. 38, p. 30.

¹² *Id.*, p. 57.

de ce roman sans crime qui laisse filtrer un peu d'espoir : même si le contact avec la société semble compromis, on peut espérer que sa femme le comprendra mieux après cette épreuve. C'est le même sentiment qui prévaut chez le médecin assassin de *Lettre à mon juge* ou encore chez Albert Bauche, qui refuse l'aide d'un avocat dans *Le Temps d'Anaïs*. Pas de révolte donc, mais cette « indifférence au monde » qui nous rapproche tout de même des romans de Camus.

*

* *

ARRIVÉ AU TERME de ce survol thématique, le plus difficile reste à faire : un bilan pour répondre à la problématique de la journée d'étude. En 1954, Roger Nimier signait un article sur Georges Simenon dans *Le Bulletin de Paris* qui se terminait ainsi : « Ce réaliste qui a compris qu'il fallait garder les yeux mi-clos [...] est à la mesure de l'époque. Il a pris ses lecteurs pour des personnages »¹³. Avec cette phrase, le hussard a saisi l'essentiel chez Simenon : suggérer plutôt que dire, et surtout être en phase avec le lecteur. Peut-on cependant écrire la même chose aujourd'hui ? À quelques nuances près, je serais tenté de répondre par l'affirmative. Certes, les adolescents et les jeunes d'aujourd'hui n'ont pas — en apparence — les mêmes préoccupations que celles de leurs aînés. Chaque époque en effet a son lot de soucis et de drames. Certes, l'homme qui s'apprête à entrer dans le troisième millénaire a des inquiétudes qui lui sont propres à cause de l'évolution des modes de vie ou de la science, ce qui ne peut manquer d'influencer sa perception des valeurs. Et pourtant, les romans de Simenon atteignent une sorte d'universalité peut-être parce qu'ils sont enracinés dans la vie de tous les jours sans être véritablement datés.

Ainsi on rejoint peut-être à nouveau le Camus de *L'Étranger* ou de *La Chute* : ces romans pourtant ancrés dans le réel gardent aujourd'hui toute leur force et leur actualité. La spécificité de la création camusienne est sans doute à l'origine du phénomène avec cette « mythologie du réel » que Jacqueline Lévi-Valensi a clairement mise en évidence dans sa *Genèse*

¹³ Roger NIMIER, « Georges Simenon : un réaliste qui garde les yeux mi-clos », *Le Bulletin de Paris*, 3 septembre 1954, repris dans *Journées de lecture*, Paris, Gallimard, 1965. On peut trouver ce texte dans notre étude « Roger Nimier, lecteur de Georges Simenon », in *Traces*, n° 6, Université de Liège, Centre d'Études Georges Simenon, 1994, pp. 137–163.

de l'œuvre romanesque d'Albert Camus¹⁴. Sans vouloir mettre sur le même plan Camus et Simenon, ce qui serait ridicule, on peut néanmoins établir des liens. Georges Simenon, faut-il le répéter, n'est pas un romancier réaliste au sens traditionnel du terme : son œuvre part de l'homme et cherche désespérément une vérité toute relative, que par modestie il n'ose formuler. Et bien souvent le romanesque simenonien se situe à la frontière entre le réel et un territoire incertain qui tient à la fois du symbole et du mythe. Il semble bien qu'en racontant des histoires régies par le destin qui s'apparentent à une sorte de transposition de la tragédie classique, il soit parvenu à prendre en compte les préoccupations majeures de ses contemporains. En cela Georges Simenon mérite une place, même modeste, au sein de la littérature du vingtième siècle.

¹⁴ « Fidèle à la réalité, le roman ne prend cependant sa pleine valeur que par les images mythiques qu'il en offre, qu'il crée à partir du réel, en fonction du réel, ou, plus exactement, à partir de l'homme, et en fonction de son destin, c'est-à-dire de sa vérité, et de son inscription dans la réalité du monde » (Jacqueline LÉVI-VALENSI, *Genèse de l'œuvre romanesque d'Albert Camus*, thèse dactylographiée, Paris IV, 1981, p. 719). La version abrégée de cette thèse doit paraître prochainement aux éditions Champion sous le titre *Albert Camus ou la naissance d'un romancier*.

Michel LEMOINE

1989–1999 : dix ans de recherche simenonienne

Résumé

Dix ans après le décès du romancier, nous tentons de montrer comment il est perçu par la recherche. Il n'est pas tellement aisé de faire le point en la matière dans la mesure où, durant cette décennie, une trentaine d'ouvrages et plus de deux cents articles d'un certain intérêt ont été consacrés à Simenon, lequel se voit donc soumis à un sérieux regard critique. Selon quelles directions l'écrivain est-il ainsi interrogé? Nous essayons brièvement d'examiner comment des études touchant les domaines biographique, thématique, stylistique, narratologique, psychocritique, sociocritique, spatial, génétique, comparatiste, bibliographique ou concernant des aspects plus marginaux de l'œuvre ont fleuri depuis 1989 et ont contribué à enrichir la connaissance que nous pouvons avoir d'un auteur questionné sans relâche par la recherche.

LA MORT DE SIMENON, le 4 septembre 1989, a suscité un concert de louanges médiatiques : la presse écrite, parlée, télévisée a célébré de manière quantitativement peu coutumière la disparition d'un écrivain hors normes. D'un écrivain de talent, voire de génie? C'est ce que l'on a pu lire ou entendre souvent. D'un écrivain qui a marqué de son sceau la modernité? Nous sommes réunis ici pour en discuter.

Bien qu'elle ne reflète certes pas au premier chef l'histoire de son époque, bien qu'elle ne soit engagée ni politiquement ni socialement¹, l'œuvre de Simenon tente pourtant de caractériser les malaises de l'homme contemporain et elle s'inscrit ainsi, nous semble-t-il, dans la lignée de celles qui, en ce siècle, ont essayé de peindre la grandeur et les misères de la condition humaine. À ce titre, on ne peut guère contester la modernité de « l'énigmatique roi Simenon », comme l'a salué au lendemain de son décès

¹ Voir René ANDRIANNE, « Simenon face aux remous de l'histoire », *L'Écrivain belge devant l'histoire*, Francfort, Peter Lang, 1993, pp. 123–131.

François Nourissier. Celui-ci rappelait alors que tout le monde avait fini par murmurer, après Gide et Miller, que Simenon était bien le plus grand romancier de son temps, mais que cet avis était susurré « du bout des lèvres » seulement, « dans un bouquet de “sans doute” et de “peut-être” »².

Parmi cet ensemble de louanges, on remarque en effet parfois, au détour d'une déclaration laudative, l'une ou l'autre note discordante. Ainsi, Frédéric Dard convient que l'intuition de Simenon lui a « permis de tout raconter, la vie et la mort, les hommes et leur misère », de tout montrer à travers ses sens et son cœur, laissant par là même en héritage littéraire « davantage qu'une œuvre » et « davantage qu'un style », mais le créateur de San Antonio ne s'étonne pas de la mort de Simenon : « Cela faisait plus de dix ans que je connaissais la nouvelle »³, écrit-il, entendant évidemment par là exclure les vingt et un volumes des *Dictées*, voire les *Mémoires intimes*, de son œuvre littéraire.

Simenon aurait-il terminé sa carrière sur un couac, comme il l'avait commencée — le lui a-t-on assez reproché ! — en écrivant quelque cent quatre-vingt-dix romans populaires et un millier de contes galants ? C'était déjà l'opinion de plusieurs critiques, dont Angelo Rinaldi pour qui les *Dictées* représentent le « niveau zéro de la pensée »⁴. Ce n'était pourtant pas l'avis de Federico Fellini lisant successivement *Des Traces de pas*, *Les Petits Hommes* et *Un Homme comme un autre* : « Cette fois-ci il y a quelque chose de plus dans ma manière de vous lire : une curiosité plus attentive, une ferveur lucide, une participation amusée et douloureuse, j'épie page après page, dans la tension et l'impatience, dans un mélange d'espoirs et de craintes dont j'ai l'impression qu'ils me concernent de près et profondément »⁵. Ce n'était pas non plus l'avis de Max Gallo qui écrit à Simenon : « Par hasard j'ai lu *Un Homme comme un autre* et voilà que votre voix si présente, si vraie est entrée en moi. Je vous ai lu avec une avidité et en même temps un recueillement *fraternel*. [...] Je me suis senti si proche de vous, [...] j'ai aimé votre vie vraie, votre sincérité dépouillée, et [...]

² François NOURISSIER, « L'énigmatique roi Simenon », *Figaro-Magazine*, n° 487, 9 septembre 1989.

³ Frédéric DARD, « Maigret par San Antonio », *L'Événement du jeudi*, n° 254, 14 septembre 1989.

⁴ Angelo RINALDI, *L'Express*, 2 juin 1979.

⁵ Lettre de Federico FELLINI à Georges SIMENON datée du 30 octobre 1976, in *Carissimo Simenon. Mon cher Fellini*, Paris, Cahiers du cinéma, 1998, p. 35.

contrairement à tous les usages — professionnels ! — j'ai voulu simplement vous le dire »⁶.

Ces citations choisies parmi cent autres entendent montrer que Simenon ne jouit pas encore d'un consensus tout à fait favorable. En ce qui concerne les *Dictées*, en tout cas, ses détracteurs restent nombreux, même au sein de ses thuriféraires habituels. Parmi ceux-ci par exemple, Pierre Debray-Ritzen les lit au premier degré et les considère comme un tissu d'inanités⁷. En réalité, il faut prendre pour ce qu'ils sont ces propos inspirés par la vie quotidienne, l'actualité ou les souvenirs et enregistrés devant un magnétophone. Ils ne constituent assurément pas un traité philosophique structuré, mais ces réflexions éparses, parfois répétitives et exprimées sans grand souci esthétique laissent apparaître, selon l'analyse plus objective d'un Maurice Piron, un « témoignage humain » où « Simenon porte sur lui et sur le monde une interrogation qu'on ne perçoit pas d'emblée, mais qui, soutenue, sans éclat comme sans "littérature", toujours humble, parfois angoissée, s'impose par une sincérité totale, sans masque »⁸.

Aujourd'hui encore, pourtant, la critique universitaire, française surtout, éprouve une certaine réticence à prendre au sérieux non seulement les *Dictées*, mais l'œuvre de Simenon dans son ensemble. Par exemple, si l'on excepte le séminaire organisé les 12 et 13 novembre 1993 par l'Institut Européen de Cinéma et d'Audiovisuel de l'Université de Nancy II, sur *Simenon à l'écran* — matière très spécifique et cinématographique autant, sinon plus, que littéraire —, la présente journée d'étude mise sur pied par l'Université de Picardie constitue, sauf erreur, une première en France où jamais encore n'avait été organisée par l'Université une telle réunion consacrée à l'écrivain. Rendons-en grâce à Bernard Alavoine qui n'a sans doute pas voulu que le millénaire s'achève sans une manifestation de ce genre et demandons-nous s'il s'agit là d'un signe de la modernité du romancier.

En tout état de cause, cette journée du 24 avril 1999 se présente à propos pour tenter de faire brièvement le point sur les champs d'activité dans lesquels s'est déployée la recherche simenonienne durant les presque dix ans écoulés depuis le décès de l'écrivain. Brièvement : le temps accordé

⁶ Lettre de Max GALLO à Georges SIMENON datée du 1^{er} janvier 1977, Fonds Simenon de l'Université de Liège.

⁷ Pierre DEBRAY-RITZEN, *Georges Simenon romancier de l'instinct*, Lausanne, Pierre-Marcel Favre, 1989, pp. 137-150.

⁸ Maurice PIRON, « Simenon et son magnétophone », *Le Point d'interrogation*, n° 81, 1978, p. 17.

aux communications ne permet guère en effet qu'un survol de la matière envisagée ici. Toutefois, même si l'analyse de cette matière ne peut être qu'effleurée, peut-être parviendrons-nous à donner une idée de sa richesse et de sa variété.

Au reste, c'est par pure commodité que nous insérons ici ce panorama dans le cadre pratique d'une décennie puisqu'il est incontestable selon nous que le renouveau des études simenoniennes s'est manifesté dès la décennie précédente. *Lire Simenon* : tel était le titre d'un ouvrage collectif publié en 1980 et rédigé par cinq collaborateurs du regretté Maurice Piron, lesquels déploraient « qu'en dehors de quelques tentatives isolées, Simenon n'a[it] été l'objet d'aucune investigation sérieuse et méthodique »⁹. Jusqu'alors, on s'était en effet contenté trop souvent d'analyser au premier degré cette œuvre foisonnante qui méritait plus d'attention ; les ouvrages consacrés à Simenon donnaient trop l'impression de recopier celui de Thomas Narcejac¹⁰ qui avait le premier disséqué l'œuvre en vue de lui assigner un sens noble dès 1950. En écrivant ceci, nous n'avons pourtant garde d'oublier que des essais comme ceux de Roger Stéphane¹¹, de Pol Vandromme¹², d'Anne Richter¹³, de Régis Boyer¹⁴ ou de Denis Tillinac¹⁵, ainsi que tels articles — nous pensons à certains de ceux contenus dans le *Simenon*¹⁶ paru en 1973 sous la direction de Francis Lacassin et Gilbert Sigaux — avaient déjà ouvert auparavant d'intéressantes perspectives.

Quoi qu'il en soit, les auteurs de *Lire Simenon* ont posé des jalons permettant de nouvelles interprétations et leur appel a été entendu dès les années quatre-vingt : diverses études ont répondu à la carence qu'ils déploraient et Simenon — paradoxal miracle pour un des auteurs les plus lus au monde — a enfin été lu au sens le plus profond du terme ! Les

⁹ *Lire Simenon. Réalité/fiction/écriture*, Bruxelles, Nathan/Labor, « Dossiers Media », 1980, p. 9.

¹⁰ Thomas NARCEJAC, *Le Cas Simenon*, Paris, Presses de la Cité, 1950.

¹¹ Roger STÉPHANE, *Le Dossier Simenon*, Paris, Laffont, 1961.

¹² Pol VANDROMME, *Georges Simenon*, Bruxelles, Pierre De Méyère, 1962.

¹³ Anne RICHTER, *Georges Simenon et l'homme désintégré*, Bruxelles, La Renaissance du livre, 1964.

¹⁴ Régis BOYER, « *Le Chien jaune* » de Georges Simenon, Paris, Hachette, 1973.

¹⁵ Denis TILLINAC, *Le Mystère Simenon*, Paris, Calmann-Lévy, 1980.

¹⁶ *Simenon* (sous la direction de Francis LACASSIN et Gilbert SIGAUX), Paris, Plon, 1973.

travaux d'un Jean Fabre¹⁷, d'un Maurice Piron¹⁸, d'un Fenton Bresler¹⁹, d'un Mathieu Rutten²⁰, d'un Alain Bertrand²¹ ont engendré diverses approches de type sociocritique, psychocritique, biographique, narratologique, bibliographique, thématique ou génétique renouvelant les idées préconçues que nous pouvions nous faire de cette œuvre entraînée par là hors des sentiers battus de la critique. Deux revues simenoniennes annuelles nées à la fin des années quatre-vingt, les *Cahiers Simenon*, publiés par la société des Amis de Simenon, et *Traces*, émanation de l'Université de Liège et de son Centre d'Études Georges Simenon, témoignent aussi de ce renouveau.

Ceci dit, en route pour le survol annoncé, ce terme de survol se justifiant par le fait que depuis le 4 septembre 1989, nous avons recensé la publication d'une trentaine d'ouvrages et de plus de deux cents articles d'un certain intérêt consacrés à Simenon. Et quand nous parlons d'articles, faut-il préciser que nous envisageons évidemment des articles plus ou moins longs parus dans des revues sérieuses de type universitaire et non n'importe quelle production frivole publiée par le premier quotidien ou le premier hebdomadaire venu? Certes, nous savons que la quantité n'entraîne pas nécessairement la qualité et que l'expression utilisée ci-dessus — « articles d'un certain intérêt » — ne signifie pas « d'un intérêt certain », mais il reste que nous nous trouvons là face à une masse imposante d'études dignes d'être prises en considération. Que l'on n'attende donc pas de nous ici une analyse exhaustive de ce vaste ensemble dont nous pourrions à peine citer les titres dans le temps qui nous est imparti. Nous entendons plutôt indiquer sommairement vers quelles directions s'est orientée la recherche simenonienne dans les limites chronologiques précisées plus haut et nous nous contenterons, pour chacune de ces directions, de citer les études qui nous paraissent essentielles. C'est dire qu'il nous sera bien difficile, sur ce point, de faire taire une certaine subjectivité. Est-il besoin de préciser en

¹⁷ Jean FABRE, *Enquête sur un enquêteur. Maigret. Un essai de sociocritique*, Montpellier, Études sociocritiques, 1981.

¹⁸ Maurice PIRON, avec la collaboration de Michel LEMOINE, *L'Univers de Simenon. Guide des romans et nouvelles (1931-1972) de Georges Simenon*, Paris, Presses de la Cité, 1983.

¹⁹ FENTON BRESLER, *The Mystery of Georges Simenon*, Londres, Heinemann/Quixote Press, 1983 (traduction française : *L'Énigme Georges Simenon*, Paris, Balland, 1985).

²⁰ MATHIEU RUTTEN, *Simenon. Ses origines. Sa vie. Son œuvre*, Nandrin, Wahle, 1986 (traduction française considérablement augmentée de *Georges Simenon*, Nimègue-Bruges, Desclée De Brouwer, 1977).

²¹ ALAIN BERTRAND, *Georges Simenon : de Maigret aux romans de la destinée*, Lyon, La Manufacture, 1988 (rééd. revue et augmentée : Liège, C.É.F.A.L., 1994).

outre que tel article ou *a fortiori* tel ouvrage peut appartenir à plusieurs directions différentes? Nous aurions tendance à soutenir par exemple que l'excellent *Su Georges Simenon* de Salvatore Cesario aborde Simenon dans sa totalité.

Dans le domaine biographique, l'arbre ne doit pas cacher la forêt. Si le monument de Pierre Assouline²² a révélé nombre d'éléments relatifs à la vie de Simenon jusqu'alors ignorés, il ne faut pas pour autant méconnaître d'autres tentatives. Nous ne pensons pourtant pas ici à l'autre volumineuse biographie parue pendant la période que nous envisageons, à savoir celle de Patrick Marnham²³, qui ressemble à une vaste compilation trop dénuée d'esprit critique, ni aux essais de Jean-Christophe Camus²⁴ ou Freddy Derwahl²⁵, trop souvent peu précis ou peu objectifs, mais bien aux patientes reconstitutions, aux minutieux travaux moins retentissants d'un René Andrianne²⁶, d'un Paul Mercier²⁷, d'un Pierre Deligny²⁸ ou d'un Claude Menguy²⁹ sur des points biographiques précis. Sur ce plan aussi, nous sommes convaincu

²² Pierre ASSOULINE, *Simenon. Biographie*, Paris, Julliard, 1992 (rééd. revue et augmentée : Paris, Gallimard, «Folio», 2797, 1996). Malgré ses éminentes qualités, l'ouvrage n'efface pas celui de Fenton BRESLER, *op. cit.*, mais rend plus caduc celui de Stanley G. ESKIN, *Simenon: a critical biography*, Jefferson, Mc Farland & Company, 1987 (traduction française : *Simenon. Une biographie*, Paris, Presses de la Cité, 1990), erroné sur plusieurs points et manquant d'objectivité.

²³ Patrick MARNHAM, *The Man who wasn't Maigret. A Portrait of Georges Simenon*, Londres, Bloomsbury, 1992. Il est permis de préférer à cet indigeste volume le plus modeste *Maigret e il caso Simenon* de Maurizio TESTA (Rome, Biblioteca del Vascello, «Finzioni», 13), amusant récit où Maigret enquête sur la vie de Simenon, même si l'on regrette que l'auteur n'hésite pas à adopter sans discernement certaines légendes simenoniennes colportées depuis des lustres.

²⁴ Jean-Christophe CAMUS, *Les Années parisiennes. 1923-1931. Simenon avant Simenon*, Bruxelles, Didier/Hatier, 1990 (suite de *Simenon avant Simenon. Les Années du journalisme. 1919-1922*, Bruxelles, Didier/Hatier, 1989).

²⁵ Freddy DERWAHL, *Le Petit Sim. Les Années liégeoises de Georges Simenon*, Eupen, Grenz-Echo Verlag, 1993.

²⁶ René ANDRIANNE, «Georges, Denyse et Manhattan», in *Traces*, n° 5, Université de Liège, Centre d'Études Georges Simenon, 1993, pp. 71-88.

²⁷ Paul MERCIER, «Les écrits autobiographiques», in *Simenon, l'homme, l'univers, la création* (sous la direction de Michel LEMOINE et Christine SWINGS), Bruxelles, Complexe, 1993, pp. 167-181; «La correspondance entre le comte de Keyserling et Georges Simenon 1936-1939. Extraits d'un dossier», in *Traces*, *op. cit.*, n° 5, 1993, pp. 89-105.

²⁸ Pierre DELIGNY, «Les affres et les joies d'un chronobiographe», in *Traces*, *op. cit.*, n° 5, 1993, pp. 127-156.

²⁹ Claude MENGUY, «Simenon capitaine de l'Ostrogoth», *Annales du patrimoine de Fécamp*, n° 5, 1998, pp. 78-85 (article repris et augmenté in *Cahiers Simenon*, Bruxelles, Les Amis de Georges Simenon, n° 12, *Histoires d'eaux*, 1999, pp. 199-227).

que l'analyse doit prendre le pas sur la synthèse : si l'on ne considère par exemple que la jeunesse liégeoise de Simenon, nous demeurons frappé par les images divergentes qu'en offrent les biographes. De Jean-Christophe Camus et son drôle de Simenon loustic et joyeux drille à Patrick Marnham et son trouble Simenon trafiquant marginal côtoyant le monde de la pègre et du crime, de Pierre Assouline qui voit le Simenon liégeois déjà dévoré par l'ambition à Freddy Derwahl qui dramatise et pervertit son portrait à outrance, que voilà un « homme ondoyant et divers » dont on a peine à imaginer qu'il s'agit du même individu.

Nul ne doute que la critique thématique simenonienne soit principalement incarnée dans les années quatre-vingt-dix par Marie-Paule Boutry qui réussit, en un jeu proprement kaléidoscopique, à mener à bien la reconstruction abyssale d'images mentales génératrices de l'œuvre. Son livre³⁰ et ses articles³¹ font autorité en la matière, mais ici non plus, ces recherches ne peuvent occulter le foisonnement des nombreuses études dues à Michel Lemoine³², Bernard Alavoine³³, Benoît Denis³⁴, Danielle Bajomée³⁵, Giampaolo Lai³⁶, Ana Gonzalez-Salvador³⁷ ou René

³⁰ Marie-Paule BOUTRY, *Les 300 Vies de Simenon*, Paris, Claire Martin du Gard, 1990 (rééd. : Paris, Arsenal, 1994).

³¹ Marie-Paule BOUTRY, « L'œuvre romanesque de Georges Simenon : une autobiographie en éclats », in *Traces, op. cit.*, n° 5, 1993, pp. 41-63; « La fuite », in *Traces, op. cit.*, n° 6, 1994, pp. 69-79.

³² Michel LEMOINE, « Des romans de Maigret aux romans de la destinée : unité de l'œuvre de Simenon? », in *Traces, op. cit.*, n° 2, 1990, pp. 63-77; « Images de journalistes dans l'œuvre romanesque de Simenon », in *Cahiers Simenon*, n° 4, *Du Petit Reporter au grand romancier*, Bruxelles, Les Amis de Georges Simenon, 1990, pp. 29-63; « Les fantômes de Mademoiselle Augustine », in *Traces, op. cit.*, n° 6, 1994, pp. 99-129; « La méthode d'enquête selon Maigret : une absence de méthode méthodique? », in *Les Écritures de Maigret*, Bologne, Cooperativa Libreria Universitaria Editrice Bologna, Belœil, « Bussola », 19, 1998, pp. 119-147.

³³ Bernard ALAVOINE, « Georges Simenon : de l'impressionnisme à la peinture de l'atmosphère », in *Traces, op. cit.*, n° 2, 1990, pp. 79-87; « L'aliment, l'espace et l'atmosphère », in *Cahiers Simenon, op. cit.*, n° 8, *Boire et manger*, 1994, pp. 21-35; « Simenon voit rouge », in *Traces, op. cit.*, n° 8, 1996, pp. 169-186; « Le bateau, lieu exotique privilégié? », in *Traces, op. cit.*, n° 9, 1997, pp. 163-178; « Sous le signe de l'eau : *La Maison du canal* », in *Cahiers Simenon, op. cit.*, n° 12, 1999, pp. 61-74.

³⁴ Benoît DENIS, « La genèse du héros médiocre. Simenon à l'époque Fayard », in *Traces, op. cit.*, n° 8, 1996, pp. 27-42.

³⁵ Danielle BAJOMÉE, « Maigret et le souffle », in *Les Écritures de Maigret, op. cit.*, pp. 165-178.

³⁶ Giampaolo LAI, « Le texte s'amuse. Il testo si diverte », in *Les Écritures de Maigret, op. cit.*, pp. 215-236.

³⁷ Ana GONZALEZ-SALVADOR, « Le délit et ses corps : Maigret contre l'arrêt », in *Les Écritures de Maigret, op. cit.*, pp. 317-342.

Andrienne³⁸. Une mention particulière doit être attribuée ici aux travaux d'Anne Mathonet³⁹ sur le thème du regard qu'avait approché Daniel Laroche⁴⁰ et auquel ont aussi sacrifié Noël Simsolo⁴¹ ou Robert Jouanny⁴².

Grâce aux articles d'Alain Bertrand⁴³, Marie-José Hoyet Marsigli⁴⁴, Danielle Bajomée⁴⁵, Claude Menguy⁴⁶ et Geneviève Henrot⁴⁷, les études stylistiques simenoniennes s'appuient sur des bases solides. Abdelouahed Mabrouh⁴⁸ d'une part, Anne Mathonet et Françoise Tilkin⁴⁹ d'autre part, étaient de considérations chiffrées très précises leur approche analytique d'un style que l'on a trop souvent qualifié de blanc, gris ou neutre. Qui dira enfin où conduiront les bases de données établies pour *Le Chien jaune* par C. Elkabas et R. Wooldridge⁵⁰ ?

³⁸ René ANDRIANNE, « L'eau lustrale », in *Cahiers Simenon*, *op. cit.*, n° 12, 1999, pp. 7–21.

³⁹ Anne MATHONET, « Jeux de regards », in *Traces*, *op. cit.*, n° 6, 1994, pp. 81–87 ; « Chambre close et voyeurisme », in *Traces*, *op. cit.*, n° 7, 1995, pp. 329–339 ; *Regard et voyeurisme dans l'œuvre de Georges Simenon*, Liège, C.É.F.A.L., « Bibliothèque des Paralittératures », 6, 1996.

⁴⁰ Daniel LAROCHE, « Dédales et significations du regard dans les romans de Simenon », *VOTR*, n° 2, Bruxelles, Ligue Braille, 1991, pp. 6–13.

⁴¹ Noël SIMSOLO, « L'encadrement du désir en tous lieux chez Georges Simenon », in *Traces*, *op. cit.*, n° 7, 1995, pp. 341–356.

⁴² Robert JOUANNY, « Le regard de Maigret sur les femmes », in *Les Écritures de Maigret*, *op. cit.*, pp. 359–389.

⁴³ Alain BERTRAND, « L'expérience de l'indicible dans *Lettre à mon juge* de Georges Simenon », in *Traces*, *op. cit.*, n° 2, 1990, pp. 89–106.

⁴⁴ Marie-José HOYET MARSIGLI, « Postfazione » à Georges SIMENON, *L'Età del romanzo*, Rome, Lucarini, « Proposte », 26, pp. 89–106.

⁴⁵ Danielle BAJOMÉE, « Le style et l'esthétique », in *Simenon, l'homme, l'univers, la création* (sous la direction de Michel LEMOINE et Christine SWINGS), *op. cit.*, pp. 147–165.

⁴⁶ Claude MENGUY, « Connaissez-vous... *Le Locataire clandestin* ? », in *Traces*, *op. cit.*, n° 6, 1994, pp. 131–135.

⁴⁷ Geneviève HENROT, « Point d'Alençon, "point" Simenon », in *Les Écritures de Maigret*, *op. cit.*, pp. 45–78.

⁴⁸ Abdelouahed MABROUH, « Quelques traits stylistiques de la description chez Simenon », in *Traces*, *op. cit.*, n° 8, 1996, pp. 43–59 ; « La récurrence lexicale dans *Le Coup de lune* : reprises et répétitions », in *Traces*, *op. cit.*, n° 9, 1997, pp. 213–227 ; « Un aspect de la description chez Simenon : la caractérisation adjectivale. I. – Considérations d'ordre morphologique », in *Traces*, *op. cit.*, n° 10, 1998, pp. 109–123.

⁴⁹ Anne MATHONET et Françoise TILKIN, « L'étude du récit de paroles dans une production sérielle. Les "Maigret" de Georges Simenon », in *Traces*, *op. cit.*, n° 10, 1998, pp. 125–136.

⁵⁰ C. ELKABAS et R. WOOLDRIDGE, *Le Français en contexte. Le Chien jaune de Georges Simenon : manuel et base de données*, Toronto, Canadian Scholars' Press, 1997.

Les fleurons des études narratologiques touchant l'œuvre de Simenon sont assurément constitués par les excellents ouvrages de Jules Bedner⁵¹ et d'André Vanoncini⁵² qui s'alimentent aussi, avec leur spécificité, à la psychocritique ou à la sociocritique. Ces deux essais, qui ne s'attachent pourtant qu'aux romans de Maigret, fourmillent en aperçus novateurs et se situent selon nous, moyennant les nuances obligatoirement inhérentes à toute comparaison, dans la lignée des meilleurs livres interprétatifs consacrés à Simenon dans les années quatre-vingt, à savoir ceux de Jean Fabre⁵³ et d'Alain Bertrand⁵⁴. Nous ne pouvons que mentionner ici la fine analyse de Jacques Dubois⁵⁵ portant sur les entrées en matière des premiers romans de Maigret, ainsi que les articles visant une matière plus limitée — mais ils sont d'autant plus analytiques sur le sujet — d'Alain Bertrand⁵⁶, Paul Delbouille⁵⁷, Jean Fabre⁵⁸, Thomas Delarue⁵⁹, Sandro Volpe⁶⁰, Hendrik Veldman⁶¹, Anne Mathonet⁶² et Joseph Bya⁶³.

Parmi les nombreuses études se rapportant de près ou de loin à la psychocritique, force nous est à nouveau d'opérer un choix où figureront au premier rang l'attachant *Maigret* d'Alain Bertrand⁶⁴ et l'iconoclaste

⁵¹ Jules BEDNER, *Simenon et le jeu des deux histoires. Essai sur les romans policiers*, Amsterdam, Institut de romanistique, 1990.

⁵² André VANONCINI, *Simenon et l'affaire Maigret*, Paris, Honoré Champion, «Travaux et recherches des universités rhénanes», IV, 1990.

⁵³ Jean FABRE, *op. cit.*

⁵⁴ Alain BERTRAND, *op. cit.*

⁵⁵ Jacques DUBOIS, «Le branle de Maigret», in *Les Écritures de Maigret, op. cit.*, pp. 25–44.

⁵⁶ Alain BERTRAND, «Georges Simenon (II)», *Dossiers L*, n° 29, 3^e fascicule, Arlon, Service du Livre Luxembourgeois, 1991.

⁵⁷ Paul DELBOUILLE, «Lecture» de Georges SIMENON, *L'Horloger d'Everton*, Bruxelles, Labor, «Espace Nord», 77, 1992, pp. 189–215.

⁵⁸ Jean FABRE, «Le propre de la neige», in *Traces, op. cit.*, n° 4, 1992, pp. 11–20.

⁵⁹ Thomas DELARUE, «L'écriture de Georges Simenon», in *Simenon. Dossier pédagogique* (sous la direction de Maurice LECERF et Michel VERBIEST), Province de Liège, 1993.

⁶⁰ Sandro VOLPE, «Passi felpati : palinsesto simenoniano», *Quaderni di lingue e letteratura straniera*, n° 15, Palerme, 1994 (traduction sous le titre «Pas feutrés : palimpseste simenonien», in *Traces*, n° 10, 1998, pp. 67–91).

⁶¹ Hendrik VELDMAN, «Georges Simenon, auteur impressionniste et dialectique», in *Traces, op. cit.*, n° 7, 1995, pp. 45–54.

⁶² Anne MATHONET, «Proposition d'analyse», in *Traces, op. cit.*, n° 8, 1996, pp. 113–130.

⁶³ Joseph BYA, «En arpentant *L'Horloger d'Everton*», in *Traces, op. cit.*, n° 8, 1996, pp. 131–156.

⁶⁴ Alain BERTRAND, *Maigret*, Bruxelles, Labor, «Un Livre. Une Œuvre», 27, 1994.

Notre-Dame de Saint-Fiacre ou l'affaire Maigret de Jean Forest⁶⁵, essai particulièrement savoureux et roboratif malgré les facilités qu'il s'accorde dans le choix limité des œuvres auxquelles il s'attache. Sans doute convient-il de placer ici aussi le *Su Georges Simenon* de Salvatore Cesario⁶⁶, à coup sûr, selon nous, l'ouvrage simenonien le plus marquant de la décennie écoulée, ouvrage dont le multiple sous-titre — *Maigret, conversazionalismo, abduzione, proustismo, schizo-scrittura* — dit à lui seul combien il dépasse le stade d'une catégorie de recherche où on voudrait l'enfermer. Dans cet essai d'une profondeur et d'une densité rares, le chercheur florentin envisage en effet, avec acuité, finesse et sur plusieurs niveaux, l'ensemble de la production simenonienne, depuis les romans populaires des débuts, lus avec une maîtrise inédite, jusqu'aux *Mémoires intimes* et aux *Dictées* examinées ici selon une perspective qui leur confère sérieux et dignité, en passant évidemment par la somme romanesque décryptée avec une méthode et des principes neufs où s'entrecroisent, parmi bien d'autres éléments, la réflexion sur l'inconscient et la méditation sur la destinée. Outre ces écrits, le simenonianisme ne peut que s'enorgueillir des nombreux articles publiés par Paul Mercier⁶⁷ qui traque inlassablement l'œuvre dans ce qu'elle a de plus profond et de plus secret : mis bout à bout, ces articles formeraient assurément un

⁶⁵ Jean FOREST, *Notre-Dame de Saint-Fiacre ou l'affaire Maigret*, Presses de l'Université de Montréal, 1994.

⁶⁶ Salvatore CESARIO, *Su Georges Simenon. Maigret, conversazionalismo, abduzione, proustismo, schizo-scrittura*, «Semiosis Su», 3, Naples, Edizioni Scientifiche Italiane, 1996.

⁶⁷ Paul MERCIER, «Des bûches sur le feu. Texte et intersubjectivité dans le chapitre V du roman de Georges Simenon : *Les Témoins* (Presses de la Cité, 1955)», *Revue du Grelis*, Université de Besançon, 1991, pp. 85–107 ; «Simenon sociologue ? Simenon, sociologue raté ou les deux bouts de la vie», in *Traces*, op. cit., n° 3, 1991, pp. 163–203 ; «Simenon visité par Gide et Freud. Des langues et de la laryngologie dans *L'Outlaw* de Georges Simenon (1939)», *Recherches en linguistique étrangère*, n° 16, Université de Besançon, 1992, pp. 145–194 ; «Simenon et Freud», in *Traces*, op. cit., n° 4, 1992, pp. 59–96 ; «Quand un motif ridicule devient une question vitale ou le rêve de *Maigret et les témoins récalcitrants*», in *Traces*, op. cit., n° 6, 1994, pp. 89–98 ; «La réticence de Maigret», in *Cabiers Simenon*, op. cit., n° 8, 1994, pp. 37–58 ; «Le déjeuner à la campagne», in *Cabiers Simenon*, op. cit., n° 8, 1994, pp. 59–66 ; «La poétique de l'espace de *La Porte*», in *Traces*, op. cit., n° 7, 1995, pp. 289–328 ; «Ashby le maudit et la question du père», postface à Georges SIMENON, *La Mort de Belle*, Paris, Belfond, 1996, pp. 181–199 ; «*Le Relais-d'Alsace* ou le cambriolage littéraire de Georges Commodore», in *Traces*, op. cit., n° 8, 1996, pp. 87–112 ; «La colonne Vendôme et les noisetiers de Tancrou», in *Cabiers Simenon*, op. cit., n° 9, *Traversées de Paris*, 1996, pp. 79–99 ; «*Les Mannequins du Dr Cup* ou quand Simenon parodiait les Pieds Nickelés», in *Cabiers Simenon*, op. cit., n° 11, *D'Afrique et d'ailleurs*, pp. 77–91 ; «La voie souterraine dans *Feux rouges*», in *Traces*, op. cit., n° 10, 1998, pp. 93–107 ; «Les tranches de Simenon et de Maigret. L'écriture magnétique», in *Les Écritures de Maigret*, op. cit., pp. 79–118.

ouvrage des plus passionnants. L'approche psychanalytique de ce spécialiste bisontin se traduit par des thèses toujours originales et souvent hardies qui le placent sans nul doute en tête de ligne parmi les meilleurs connaisseurs de Simenon. Encore se doit-on de mentionner aussi dans ce domaine les articles séduisants d'Alain Bertrand⁶⁸, ainsi que ceux du lacanien Christian Neys⁶⁹, de Ruggero Campagnoli⁷⁰, de Noël Simsolo⁷¹ et de Laura Filastò⁷², tous quatre moins simenoniennement prolixes.

Du côté de la sociocritique et des études qui s'y apparentent — il est des parents proches et des parents lointains — se détachent quantitativement les recherches de Jacques Dubois⁷³, maître de la question sur laquelle il se montre intarissable, de Bernard Alavoine⁷⁴, depuis longtemps intéressé par le statut de Simenon au sein de l'institution littéraire, et de René Andrianne⁷⁵. D'autres articles, plus clairsemés, ne manquent pourtant ni de pertinence ni de qualité, comme par exemple ceux de Pierre Deligny⁷⁶,

⁶⁸ Alain BERTRAND, « Georges Simenon et le genre policier », in *Traces, op. cit.*, n° 3, 1991, pp. 133–144 ; « Les ciels liquides de Simenon », *Orée*, Charleville-Mézières, n° 2, décembre 1991, pp. 64–71 ; « La naissance d'un écrivain », postface à Georges SIMENON, *Long Cours sur les rivières et canaux*, Cognac, Le Temps qu'il fait, 1996, pp. 97–112.

⁶⁹ Christian NEYS, « L'autre de Maigret ou "Simenon et la culpabilité" », in *Traces, op. cit.*, n° 2, 1990, pp. 53–62.

⁷⁰ Ruggero CAMPAGNOLI, « Maigret e la pipa di Magritte », in *Les Écritures de Maigret, op. cit.*, pp. 9–24.

⁷¹ Noël SIMSOLO, « Jouissance de la passivité chez les personnages de Simenon », in *Les Écritures de Maigret, op. cit.*, pp. 205–214.

⁷² Laura FILASTÒ, « Un amore per Maigret. La buona presenza (Mme Maigret) e l'aggiustatore di destini (Maigret) : il sogno onnipotente dello psicoterapeuta? », in *Les Écritures de Maigret, op. cit.*, pp. 343–357.

⁷³ Jacques DUBOIS, « Politique de Maigret », in *Traces, op. cit.*, n° 2, 1990, pp. 7–23 ; « Situation de Simenon », in *Traces, op. cit.*, n° 3, 1991, pp. 9–17 ; « Maigret en images », in *Simenon, l'homme, l'univers, la création* (sous la direction de Michel LEMOINE et Christine SWINGS), *op. cit.*, pp. 79–93.

⁷⁴ Bernard ALAVOINE, « Simenon, la littérature et ses institutions », in *Cabiers Simenon, op. cit.*, n° 5, *Le Milieu littéraire*, 1991, pp. 75–98 ; « La diffusion de l'œuvre » (en collaboration avec Pierre ASSOULINE), in *Simenon, l'homme, l'univers, la création* (sous la direction de Michel LEMOINE et Christine SWINGS), *op. cit.*, pp. 183–197 ; « "You have to belong" », in *Cabiers Simenon, op. cit.*, n° 10, *Dix Ans d'Amérique*, 1997, pp. 13–26 ; « Romans populaires, romans policiers et romans psychologiques chez Simenon : les trois facettes d'un auteur en quête de légitimation », *Le Roman populaire en question(s)*, Limoges, PULIM, 1997, pp. 433–453.

⁷⁵ René ANDRIANNE, « Simenon dans les histoires de la littérature française », in *Cabiers Simenon, op. cit.*, n° 5, 1991, pp. 99–122 ; « La place de Simenon dans la littérature belge », in *Cabiers Simenon, op. cit.*, n° 11, 1998, pp. 61–76.

⁷⁶ Pierre DELIGNY, « La place de Simenon dans les dictionnaires et les encyclopédies », in *Traces, op. cit.*, n° 3, 1991, pp. 145–162.

Michèle Nicolay⁷⁷, Maurice Riguet⁷⁸, Francis Lacassin⁷⁹, Philippe Proost⁸⁰, Pierre Halen⁸¹ ou Danièle Latin⁸².

La décennie à laquelle nous nous attachons a connu une véritable floraison d'études spatiales liées à l'œuvre de Simenon. Qu'elles se colorent de psychocritique, qu'elles fassent appel à la sociologie, qu'elles soient efficacement relayées par des considérations narratologiques, qu'elles fassent assaut d'érudition ou qu'elles se limitent à un simple constat, ces études nous comblent d'aise dans la mesure où nous avons la faiblesse de croire que nous ne sommes pas tout à fait étranger à ce renouvellement thématique de la critique simenonienne⁸³. Selon nous, ce renouveau est sans nul doute amplement justifié par le foisonnement que présentent en ce domaine les fictions du romancier liégeois. L'univers de Simenon, c'est en effet aussi ... le monde où ce prodigieux conteur d'histoires nous entraîne, en un perpétuel mouvement du réel à l'imaginaire, du souvenir à la (re)création, du terreau fécond d'Outremeuse aux collines du Connecticut, des rues à arcades de La Rochelle aux lagons polynésiens, des bouges de Fécamp

⁷⁷ Michèle NICOLAY, « Simenon, témoin de son temps », in *Simenon* (sous la direction de Maurice LECERF et Michel VERBIEST), *op. cit.*, pp. 137–160.

⁷⁸ Maurice RIGUET, « La relation à l'alcool. Étude socio-culturelle d'un roman de Simenon », in *Cabiers Simenon*, *op. cit.*, n° 8, 1994, pp. 67–76.

⁷⁹ Francis LACASSIN, « Tes père et mère honoreras », postface à Georges SIMENON, *L'Horloger d'Everton*, Paris, Belfond, 1996, pp. 171–179.

⁸⁰ Philippe PROOST, « Simenon, l'enfant de chœur au ban de l'Église? », in *Traces*, *op. cit.*, n° 8, 1996, pp. 211–224.

⁸¹ Pierre HALEN, « Propositions sur l'exotisme, avec une esquisse de Simenon en écrivain colonial », in *Traces*, *op. cit.*, n° 9, 1997, pp. 193–208.

⁸² Danièle LATIN, « Réflexions sur Simenon et l'exotisme : *Le Coup de lune* sur fond de discours historique », in *Traces*, *op. cit.*, n° 9, 1997, pp. 209–211.

⁸³ Michel LEMOINE, « Quelques particularités toponymiques dans l'œuvre romanesque de Georges Simenon », in *Traces*, *op. cit.*, n° 4, 1992, pp. 21–46 ; « Lieux et non-lieux », in *Télérama hors-série*, n° 41, *Maigret, ce phénomène!*, Paris, janvier 1993, pp. 40–45 ; *Le Liège de Simenon en cartes postales d'époque*, Liège, C.É.F.A.L., « Mundaneum », 1993 ; « Les lieux de Maigret », in *Simenon, l'homme, l'univers, la création* (sous la direction de Michel LEMOINE et Christine SWINGS), *op. cit.*, pp. 95–109 ; « Traces romanesques du tour de France de 1928 », in *Traces*, *op. cit.*, n° 7, 1995, pp. 137–190 ; « Du quai des Orfèvres à la brasserie Dauphine : état des lieux », in *Traces*, *op. cit.*, n° 8, 1996, pp. 61–85 ; « Les nouveaux mystères de Paris », in *Cabiers Simenon*, *op. cit.*, n° 9, 1996, pp. 13–51 ; « Fragments "exotiques" dans les fictions non exotiques », in *Traces*, *op. cit.*, n° 9, 1997, pp. 21–45 ; « État des lieux des États-Unis », in *Cabiers Simenon*, *op. cit.*, n° 10, 1997, pp. 41–91 ; « Lieux sans nom et noms de lieux inventés », in *Traces*, *op. cit.*, n° 10, 1998, pp. 137–177 ; « L'Afrique, et après? », in *Cabiers Simenon*, *op. cit.*, n° 11, 1998, pp. 7–28 ; « Simenon, la Loire et les fictions », in *Cabiers Simenon*, *op. cit.*, n° 12, 1999, pp. 23–59.

à ceux de Panama, des brumes normandes à l'éclat méditerranéen, de la pluie nivernaise à celle de Buenaventura, du pétillant soleil ligérien à celui, écrasant, de l'Arizona, du quai des Orfèvres au boulevard des Batignolles, de la quiétude feutrée du Marais à la fièvre des Grands Boulevards... Lieux de la mémoire devenus, par une étrange alchimie, lieux de *notre* mémoire mentale et livresque. En outre, l'importance des lieux chez l'écrivain est liée à un autre élément, interne celui-là, qui apparaît de manière évidente et que Michel Carly énonce on ne peut plus clairement : « Ouvrir un Simenon, c'est aborder des lieux et s'immerger tout de suite »⁸⁴. Ici plus que jamais, l'abondance de la matière constitue une contrainte et nous oblige à nous limiter. Sans commentaire, bornons-nous donc à féliciter Michelle Collotte et Dominique Louvel-Bouquet⁸⁵, Alain Demouzon⁸⁶, Jean-Denys Boussart⁸⁷, Gaston Marinx⁸⁸, Jean-Louis Dumortier⁸⁹, Pierre Deligny⁹⁰, Claude Menguy⁹¹, Jules Bedner⁹², Marie-Paule Boutry⁹³, Benoît Denis⁹⁴,

⁸⁴ Michel CARLY, *Le Pays Noir de Simenon*, Liège, C.É.F.A.L., 1996, p. 23.

⁸⁵ Michelle COLLOTTE et Dominique LOUVEL-BOUQUET, *Simenon et la Normandie. « L'Homme de Londres »*, Rouen, C.R.D.P. de Normandie, « Les Écrivains de Normandie », 1991.

⁸⁶ Alain DEMOUZON, « Un roman américain », préface à Georges SIMENON, *L'Horloger d'Everton*, *op. cit.*

⁸⁷ Jean-Denys BOUSSART, *Liège de Simenon. L'Itinéraire Simenon*, Liège, Noir Dessin, « Guide mosan », 2, 1994.

⁸⁸ Gaston MARINX, « Georges Simenon et sa "liégitude" », in *Traces, op. cit.*, n° 6, 1994, pp. 165-179 ; « Georges Simenon de Liège à Paris », in *Traces, op. cit.*, n° 7, 1995, pp. 55-88 ; « Précéllence parisienne », in *Cahiers Simenon, op. cit.*, n° 9, 1996, pp. 101-117 ; « Montréal, un passage obligé », in *Cahiers Simenon, op. cit.*, n° 10, 1997, pp. 27-40.

⁸⁹ Jean-Louis DUMORTIER, « Le lecteur simenonien et la construction de l'espace. Matériaux pour une ébauche », in *Traces, op. cit.*, n° 7, 1995, pp. 7-43.

⁹⁰ Pierre DELIGNY, « "Les bottes de sept lieux". Sept promenades dans le Paris réel et imaginaire de Georges Simenon », in *Traces, op. cit.*, n° 7, 1995, pp. 89-135 ; « Un exotisme qui vient du froid », in *Traces, op. cit.*, n° 9, 1997, pp. 121-161 ; « Simenon et Maigret de retour à Concarneau ou les nouveaux mystères du *Chien jaune* », in *Traces, op. cit.*, n° 10, 1998, pp. 227-282.

⁹¹ Claude MENGUY, « Ostrogoth-sur-Seine ou À la recherche de la "guinguette à deux sous" », in *Traces, op. cit.*, n° 7, 1995, pp. 191-224 ; « Simenon : "sites classés" », in *Traces, op. cit.*, n° 10, 1998, pp. 179-225.

⁹² Jules BEDNER, « Les romans hollandais de Georges Simenon », in *Traces, op. cit.*, n° 7, 1995, pp. 225-236.

⁹³ Marie-Paule BOUTRY, « Les lieux sans nom », in *Traces, op. cit.*, n° 7, 1995, pp. 237-252.

⁹⁴ Benoît DENIS, « Les lieux de la médiocrité », in *Traces, op. cit.*, n° 7, 1995, pp. 253-264.

Bernard Alavoine⁹⁵, Jean-Baptiste Baronian⁹⁶, Michel Carly⁹⁷, Jacques Lecarme⁹⁸, Paul Mercier⁹⁹, Léon-François Hoffmann¹⁰⁰, Lucille F. Becker¹⁰¹, Freddy Bonmariage¹⁰², Marco Modenesi¹⁰³ et Éric Lysøe¹⁰⁴ : tous ont bien mérité des recherches spatiales... selon Simenon.

Après avoir publié un bel album¹⁰⁵ abordant plusieurs facettes de Simenon, Francis Lacassin a écrit deux ouvrages¹⁰⁶ consacrés à l'aspect génétique de l'œuvre. À propos de « la vraie naissance de Maigret » cependant, il est permis de préférer à ses thèses celles de Claude Menguy et Pierre Deligny¹⁰⁷, exposées auparavant, ainsi que celles de Salvatore Cesario¹⁰⁸.

⁹⁵ Bernard ALAVOINE, « *Le Nègre* ou l'espace reconstruit : de la réalité à la figure géométrique », in *Traces*, op. cit., n° 7, 1995, pp. 265-287 ; « La banlieue de Simenon », in *Cahiers Simenon*, op. cit. n° 9, 1996, pp. 53-77.

⁹⁶ Jean-Baptiste BARONIAN, « Maigret dans la ville », *Magazine Littéraire*, n° 332, mai 1995, pp. 55-57 ; « La mémoire en exil », in *Cahiers Simenon*, op. cit., n° 10, 1997, pp. 5-11.

⁹⁷ Michel CARLY, op. cit. ; « Simenon, une littérature de gares », in *Traces*, op. cit., n° 8, 1996, pp. 187-210 ; « Un locataire à Charleroi ou l'Égypte noire des terrils », in *Traces*, op. cit., n° 9, 1997, pp. 47-61 ; « Sur les routes de l'Arizona avec quatre Simenon en poche », in *Traces*, op. cit., n° 10, 1998, pp. 293-335.

⁹⁸ Jacques LECARME, « Les lointains : colonies et banlieues », in *Traces*, op. cit., n° 9, 1997, pp. 63-66.

⁹⁹ Paul MERCIER, « Sonia, Nejla, Nouchi, Lelia et les autres. Les Orientales dans *Les Gens d'en face* et *Les Clients d'Avrenos* de Simenon », in *Traces*, op. cit., n° 9, 1997, pp. 67-110.

¹⁰⁰ Léon-François HOFFMANN, « Georges Simenon et *La Prêtresse des Vaudoux* », in *Traces*, op. cit., n° 9, 1997, pp. 111-119.

¹⁰¹ Lucille F. BECKER, « "L'exotisme n'existe pas". Paysages intérieurs de Georges Simenon », in *Traces*, op. cit., n° 9, 1997, pp. 281-295.

¹⁰² Freddy BONMARIAGE, « Les photographies de Simenon et l'édition électronique », in *Traces*, op. cit., n° 9, 1997, pp. 313-326.

¹⁰³ Marco MODENESI, « Rues, ruelles, impasses et boulevards : Maigret et l'espace parisien », in *Les Écritures de Maigret*, op. cit., pp. 179-203.

¹⁰⁴ Éric LYSØE, « Maigret ou le passage de la ligne », in *Les Écritures de Maigret*, op. cit., pp. 293-315.

¹⁰⁵ Francis LACASSIN, *Conversations avec Simenon*, Genève, La Sirène / Alpen, 1990.

¹⁰⁶ Francis LACASSIN, *Simenon. 1931. La Naissance de Maigret*, Paris, Presses de la Cité, 1991 ; *La Vraie Naissance de Maigret. Autopsie d'une légende*, Monaco, Éditions du Rocher / Jean-Paul Bertrand, 1992. Voir aussi la « Préface » à Georges SIM, *Jehan Pinaguet. Au Pont des Arches. Les Ridicules*, Paris, Presses de la Cité, 1991, pp. 1-XVII ; « La collision des destinées », postface à Georges SIMENON, *Trois Chambres à Manhattan*, Paris, Belfond, 1996, pp. 195-203.

¹⁰⁷ Claude MENGUY et Pierre DELIGNY, « Les vrais débuts du commissaire Maigret », in *Traces*, op. cit., n° 1, 1989, pp. 27-43.

¹⁰⁸ Salvatore CESARIO, op. cit., pp. 171-193.

On peut rattacher à ce champ d'études les travaux de Claudine Gothot-Mersch¹⁰⁹, entrepris dès les années quatre-vingt, de Philippe Proost¹¹⁰, de Pierre Lefèbre¹¹¹ et de Jacques Lemaire¹¹².

Christian Neys¹¹³, Claude Dirick¹¹⁴, Benoît Denis¹¹⁵, Dominique Fernandez¹¹⁶ et Anne Neuschäfer¹¹⁷ ont analysé avec des bonheurs divers les rapports entre Simenon et Gide; Bernard Alavoine¹¹⁸ s'est livré à une comparaison entre Simenon et Camus, tout comme René Andrienne¹¹⁹ qui a inclus Sartre dans son étude; le même Bernard Alavoine¹²⁰ s'est attaché à montrer comment Nimier a lu Simenon; après Jacques Lecarme¹²¹, Jean

¹⁰⁹ Claudine GOTHOT-MERSCH, «Simenon et le souvenir», *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, Bruxelles, Palais des Académies, t. LXVIII, n^{os} 1-2, 1990, pp. 53-65; «Le rituel de l'écriture», in *Simenon, l'homme, l'univers, la création* (sous la direction de Michel LEMOINE et Christine SWINGS), *op. cit.*, pp. 135-145.

¹¹⁰ Philippe PROOST, «Simenon et la médecine», *Collège des médecins de l'agglomération bruxelloise*, n^{os} 920 et 921, février et avril 1990, pp. 57-63 et 45-49.

¹¹¹ Pierre LEFÈBRE, «La médecine et les médecins dans l'œuvre de Georges Simenon», *Bulletin et mémoires de l'Académie royale de médecine de Belgique*, vol. 145, n^o 12, 1990, pp. 474-481.

¹¹² Jacques LEMAIRE, «Simenon, un artisan du roman», *La Belgique telle qu'elle s'écrit. Perspectives sur les lettres belges de langue française*, New York, Peter Lang, 1995, pp. 161-171.

¹¹³ Christian NEYS, «De Gide à Simenon», *Che vuoi?*, n^o 1, Fléron, C. Demoulin, janvier 1990, pp. 7-15.

¹¹⁴ Claude DIRICK, «Georges Simenon et André Gide», in *Traces*, *op. cit.*, n^o 3, 1991, pp. 25-40.

¹¹⁵ Benoît DENIS, «Le romancier en projet. Quand André Gide étudiait Georges Simenon», *Bulletin des Amis d'André Gide*, t. XXIII, n^o 105, janvier 1995, pp. 53-70; «Lettres américaines de Georges Simenon à André Gide (1945-1950)», in *Traces*, *op. cit.*, n^o 10, 1998, pp. 11-51.

¹¹⁶ Dominique FERNANDEZ, «Gide et Simenon», *Lectures d'André Gide : hommage à Claude Martin*, Presses Universitaires de Lyon, 1994, pp. 273-282.

¹¹⁷ Anne NEUSCHÄFER, «"Est-ce que le seul terrain défendu de la connaissance n'est pas soi-même?" Quelques réflexions sur la théorie du roman chez André Gide et Georges Simenon», in *Les Écritures de Maigret*, *op. cit.*, pp. 237-263.

¹¹⁸ Bernard ALAVOINE, «De Camus à Simenon : le héros et l'étrangeté», in *Traces*, *op. cit.*, n^o 3, 1991, pp. 59-73.

¹¹⁹ René ANDRIENNE, «Trois écrivains aux U.S.A. : Camus, Sartre, Simenon», in *Traces*, *op. cit.*, n^o 3, 1991, pp. 49-57.

¹²⁰ Bernard ALAVOINE, «Roger Nimier, lecteur de Georges Simenon», in *Traces*, *op. cit.*, n^o 6, 1994, pp. 137-163.

¹²¹ Jacques LECARME, «Les romans coloniaux de Georges Simenon», *Textyles*, n^o 6, Bruxelles, novembre 1989, pp. 179-189.

Fabre¹²² a comparé Simenon et Céline tout en introduisant malicieusement Borges dans son analyse ; Jean-Baptiste Baronian¹²³ a envisagé la « rencontre du premier type » entre Simenon et Dard ; André Vanoncini¹²⁴, Alain Bertrand¹²⁵ et André Mauprat¹²⁶ ont épuisé la question du sempiternel rapprochement opéré entre Simenon et Balzac ; Benoît Denis a confronté Simenon, Michaux et Hergé¹²⁷ ; Salvatore Cesario¹²⁸ n'a pas craint d'entreprendre et de mener à bon terme une substantielle comparaison entre Simenon et Proust ; nous-même¹²⁹ avons tenté de montrer de quels auteurs Simenon avait été rapproché par la critique entre 1931 et 1940 : de toute évidence, les années quatre-vingt-dix ont constitué une époque bénie pour les recherches comparatistes simenoniennes.

Durant cette décennie, Simenon a fait l'objet d'études plus spécifiques portant sur des aspects généralement considérés — à tort ou à raison — comme plus marginaux de l'œuvre. Alain Bertrand¹³⁰, René Andrianne¹³¹ et Michel Lemoine¹³² ont analysé quelques-unes des cent cinquante-six nouvelles à propos desquelles beaucoup reste à dire. Paul Mercier¹³³,

¹²² Jean FABRE, « Simenon, Céline et Borges », in *Traces*, *op. cit.*, n° 3, 1991, pp. 121–131.

¹²³ Jean-Baptiste BARONIAN, « Rencontre du premier type », in *Cabiers Simenon*, *op. cit.*, n° 5, 1991, pp. 163–169.

¹²⁴ André VANONCINI, « Création et reconstruction du texte de Simenon. À propos de *Simenon et l'affaire Maigret* », in *Traces*, *op. cit.*, n° 5, pp. 107–116.

¹²⁵ Alain BERTRAND, « Simenon et la création littéraire », in *Traces*, *op. cit.*, n° 6, 1994, pp. 19–29.

¹²⁶ André MAUPRAT, « D'*Eugénie Grandet* à *La Marie du Port* », in *Traces*, *op. cit.*, n° 6, 1994, pp. 31–68.

¹²⁷ Benoît DENIS, « Aller voir ailleurs si j'y suis : Hergé, Simenon, Michaux », *Textyles*, n° 12, Bruxelles, 1995, pp. 121–136.

¹²⁸ Salvatore CESARIO, « De *La Prisonnière* à *La Femme endormie*. Proust et dépassement de Proust chez Simenon », in *Traces*, *op. cit.*, n° 7, 1995, pp. 357–370 ; *Su Georges Simenon*, *op. cit.*, pp. 195–273.

¹²⁹ Michel LEMOINE, « Évolution et parentés littéraires de Simenon selon la critique de 1931 à 1935 », in *Traces*, *op. cit.*, n° 3, 1991, pp. 75–119 ; « Simenon face à la critique de 1936 à 1940 : jugements et rapprochements », in *Cabiers Simenon*, *op. cit.*, n° 5, 1991, pp. 123–162.

¹³⁰ Alain BERTRAND, « Les nouvelles dures de Simenon », in *Cabiers Simenon*, *op. cit.*, n° 6, *Le Nouvelliste et le conteur*, 1993, pp. 9–33.

¹³¹ René ANDRIANNE, « La nouvelle : microcosme simenonien », in *Cabiers Simenon*, *op. cit.*, n° 6, 1993, pp. 35–55.

¹³² Michel LEMOINE, « De la nouvelle au roman : *Sing-Sing* ou *la maison des trois marches* et *Le Chien jaune* », in *Cabiers Simenon*, *op. cit.*, n° 6, 1993, pp. 57–70.

¹³³ Paul MERCIER, « Maigret à travers le miroir », in *Traces*, *op. cit.*, n° 2, 1990, pp. 29–36.

Francis Lacassin¹³⁴, Pierre Deligny¹³⁵, Albert Logjes¹³⁶, Francis Valéry¹³⁷, Jean-Louis Dumortier¹³⁸ et Benoît Denis¹³⁹ ont décrypté l'un ou l'autre reportage. Nous-même¹⁴⁰ avons tenté d'explorer ces *terrae incognitae* simenoniennes constituées par les romans populaires et alimentaires des débuts afin notamment d'y déceler des prémisses de l'œuvre future : nul doute qu'il y ait encore là d'immenses territoires à défricher, comme l'ont compris Paul Mercier¹⁴¹, Jean-Louis Maquet¹⁴², Salvatore Cesario¹⁴³ et Bernard Alavoine¹⁴⁴ qui ont déjà mené à bien de remarquables expéditions dans cette jungle.

Au fait, le terme de « jungle » est on ne peut plus approprié pour désigner l'œuvre de Simenon qui comprend plus de cinq cents titres si l'on s'en tient aux seuls ouvrages de fiction, et ce non compris les quelque mille

¹³⁴ Francis LACASSIN, « Simenon reporter », in *Simenon, l'homme, l'univers, la création* (sous la direction de Michel LEMOINE et Christine SWINGS), *op. cit.*, pp. 67–77.

¹³⁵ Pierre DELIGNY, « Les reportages de Simenon », introduction à Georges SIMENON, *Le Drame mystérieux des îles Galapagos*, Bruxelles, Les Amis de Georges Simenon, 1991, pp. 7–17 ; présentation de Georges SIMENON, *Tabiti, ou les gangsters dans l'archipel des Amours, Gulliver*, n° 10, *Les Matins du monde*, hiver-printemps 1993, pp. 233–234 ; « Petite histoire des Histoires de partout et d'ailleurs », introduction à Georges SIMENON, *Histoires de partout et d'ailleurs*, Bruxelles, Les Amis de Georges Simenon, 1993, pp. 7–12 ; « 1933 : une année-charnière », présentation de Georges SIMENON, *La Caravane du crime*, Bruxelles, Les Amis de Georges Simenon, 1995, pp. 5–15.

¹³⁶ Albert LOGJES, « Simenon journaliste et grand reporter », in *Simenon* (sous la direction de Maurice LECERF et Michel VERBIEST), *op. cit.*, pp. 3–19.

¹³⁷ Francis VALÉRY, « Préface » et « Postface. Du reportage au roman » à Georges SIMENON, *L'Heure du Nègre*, Pézilla-la-Rivière, DLM Éditions, 1996, pp. 7–13 et 115–125.

¹³⁸ Jean-Louis DUMORTIER, « Anticolonialisme patent et racisme larvé. L'effet idéologique de *L'Heure du Nègre* », in *Traces*, *op. cit.*, n° 9, 1997, pp. 229–261.

¹³⁹ Benoît DENIS, « *L'Heure du Nègre* : l'Afrique recomposée de Simenon », in *Traces*, n° 9, 1997, pp. 263–280.

¹⁴⁰ Michel LEMOINE, *L'Autre Univers de Simenon*, Liège, C.É.F.A.L., 1991 ; « Quand Sim préparait Simenon », *La Revue Nouvelle*, Bruxelles, t. XCIV, n° 10, octobre 1991, pp. 71–79 ; « Romans de jeunesse et biographie », in *Traces*, *op. cit.*, n° 5, 1993, pp. 19–39 ; « Les romans de jeunesse », in *Simenon, l'homme, l'univers, la création* (sous la direction de Michel LEMOINE et Christine SWINGS), *op. cit.*, pp. 51–65.

¹⁴¹ Paul MERCIER, « Simenon et Freud », *art. cit.* ; « L'appel de la mer. Simenon dans le sillage d'Alain Gerbault et de Jack London », in *Cahiers Simenon*, *op. cit.*, n° 12, 1999, pp. 75–198.

¹⁴² Jean-Louis MAQUET, « Les romans populaires de Simenon », in *Simenon* (sous la direction de Maurice LECERF et Michel VERBIEST), *op. cit.*, pp. 21–38.

¹⁴³ Salvatore CESARIO, *Su Georges Simenon*, *op. cit.*, notamment pp. 171–193, 294–306, 371–373.

¹⁴⁴ Bernard ALAVOINE, « *Les Voleurs de navires* : un des terreaux où Simenon germe sous Georges Sim? », in *Traces*, *op. cit.*, n° 10, 1998, pp. 53–65.

trois cents contes sérieux ou galants signés de pseudonymes. Pour nous y retrouver dans ce foisonnement, nous pouvons toujours nous référer aux travaux bibliographiques de Claude Menguy entrepris dès les années soixante et que l'érudit breton peaufine inlassablement tout en livrant régulièrement aux *Cabiers Simenon* les résultats de ses recherches minutieuses¹⁴⁵. La revue *Traces* n'est pas en reste puisque Christine Swings et nous-même essayons d'y décrire par le menu, à l'intention des simenophages les plus voraces, les richesses du Fonds Simenon de l'Université de Liège¹⁴⁶. Afin de souffler un peu, nous avons pourtant récemment tendu le relais à Pierre Deligny¹⁴⁷, avide d'investir notre duo et qui excelle en cette matière après avoir déjà prêté main-forte à Claude Menguy¹⁴⁸ : c'est dire qu'il est allé à fort bonne école.

La société des Amis de Georges Simenon s'attache à publier dans ses *Cabiers*¹⁴⁹ des textes rares ou inédits de l'écrivain tout en en faisant paraître

¹⁴⁵ Claude MENGUY, «Bibliographie des articles et reportages de Georges Simenon», in *Cabiers Simenon*, *op. cit.*, n° 4, 1990, pp. 99–135 ; «Préfaces et hommages de Georges Simenon, bibliographie», in *Cabiers Simenon*, *op. cit.*, n° 5, 1991, pp. 171–187 ; «Inventaire raisonné des nouvelles de Georges Simenon», in *Cabiers Simenon*, *op. cit.*, n° 6, 1993, pp. 81–135 ; «Pour copie conforme : bibliographie des pastiches, caricatures et parodies de Simenon», in *Cabiers Simenon*, *op. cit.*, n° 8, pp. 105–116 ; «Essai de chronologie rédactionnelle de l'œuvre romanesque et autobiographique de Georges Simenon publiée sous son propre patronyme», in *Cabiers Simenon*, *op. cit.*, n° 9, 1996, pp. 119–218 ; «Bibliographies et compléments», in *Cabiers Simenon*, *op. cit.*, n° 12, 1999, pp. 229–241.

¹⁴⁶ Michel LEMOINE et Christine SWINGS, «Inventaire des manuscrits des romans publiés par Simenon entre 1931 et 1972», in *Traces*, *op. cit.*, n° 2, 1990, pp. 123–238 ; «Inventaire des textes manuscrits de Simenon (suite)», in *Traces*, *op. cit.*, n° 4, 1992, pp. 109–163 ; «Inventaire des ouvrages de Simenon parus en volumes sous pseudonymes et conservés au Fonds Simenon», in *Traces*, *op. cit.*, n° 6, 1994, pp. 193–210 ; «Inventaire des contes et nouvelles de Simenon signés de pseudonymes», in *Traces*, *op. cit.*, n° 8, 1996, pp. 225–257. Voir aussi «Pour en savoir plus sur Simenon», in *Simenon, l'homme, l'univers, la création* (sous la direction de Michel LEMOINE et Christine SWINGS), *op. cit.*, pp. 232–233.

¹⁴⁷ Pierre DELIGNY, «Inventaire des billets quotidiens de Georges Sim à la *Gazette de Liège* de novembre 1919 à décembre 1922 (première partie)», in *Traces*, *op. cit.*, n° 10, 1998, pp. 337–420.

¹⁴⁸ Claude MENGUY et Pierre DELIGNY, «Bibliographie sommaire», in *Simenon, l'homme, l'univers, la création* (sous la direction de Michel LEMOINE et Christine SWINGS), *op. cit.*, pp. 223–231.

¹⁴⁹ Par exemple, Georges SIMENON, *Les Uns et les autres*, in *Cabiers Simenon*, *op. cit.*, n° 5, 1991, pp. 9–37 ; *Le Roman d'une amitié* (correspondance entre Georges SIMENON et Gilbert SIGAUX), qui occupe, avec une introduction de Francis LACASSIN, la totalité du n° 7 des *Cabiers Simenon*, 1993 ; *Les Demis de Maigret*, in *Cabiers Simenon*, *op. cit.*, n° 8, 1994, pp. 15–19.

d'autres dans des éditions séparées¹⁵⁰. Avec plus de parcimonie, la revue *Traces* s'assigne de temps à autre la même mission¹⁵¹. En dehors de ces organes presque officiels, de précieuses correspondances voient le jour¹⁵², en même temps que sont publiés d'autres écrits confidentiels¹⁵³.

Après l'approche de Roberta Monaco¹⁵⁴, Massimo Achille Bonfantini¹⁵⁵, Salvatore Cesario¹⁵⁶ et, avec des nuances, Nino Filastò¹⁵⁷ tentent de rattacher les investigations de Maigret à l'abduction peircienne et leur confèrent ainsi une valeur heuristique, alors qu'Els Wouters¹⁵⁸ fait de même en semblant tout ignorer des travaux de ses prédécesseurs italiens. Rien d'étonnant à cela puisque Christian Berg, son maître à l'Université d'Anvers, ne se réfère

¹⁵⁰ Georges SIMENON, *Le Drame mystérieux des îles Galapagos*, op. cit. ; *Histoires de partout et d'ailleurs*, op. cit. ; *Lettres sur Balzac. Correspondance avec André Jeannot*, Bruxelles, Les Amis de Georges Simenon, 1994 ; *La Caravane du crime*, op. cit. ; Luc DORSAN, *Les Mannequins du Dr Cup*, Bruxelles, Les Amis de Georges Simenon, 1997.

¹⁵¹ Georges SIMENON, *Des Crimes vont être commis*, in *Traces*, op. cit., n° 2, 1990, pp. 25-28 ; « Lettres américaines de Georges Simenon à André Gide (1945-1950) » présentées par Benoît DENIS, in *Traces*, op. cit., n° 10, 1998, pp. 11-51.

¹⁵² Georges SIMENON, *À la conquête de Tigy. Lettres inédites. 1921-1924*, avec une introduction de Francis LACASSIN, Paris, Julliard, 1995 ; *Carissimo Simenon. Mon cher Fellini*, avec une préface de Jacqueline RISSET et une introduction de Claude GAUTEUR, op. cit.

¹⁵³ Georges SIM, *Jehan Pinaguet. Au Pont des Arches. Les Ridicules*, op. cit. ; la série des sept romans populaires de Christian BRULLS et Georges SIM préfacés par Francis LACASSIN (*Train de nuit, La Jeune Fille aux perles, La Femme rousse, L'Homme à la cigarette, Le Château des Sables Rouges, L'Œil de l'Utah, La Maison de l'inquiétude*), Paris, Julliard, « La Seconde Chance », 1991 ; Georges SIMENON, *Lettre à Frédéric Dard* présentée par Thierry GAUTIER, Paris, À l'écart, « Lettres d'écrivains », 24, 1991 ; *Portrait-Souvenir de Balzac et autres textes sur la littérature*, avec une préface de Francis LACASSIN, « Simenon et l'aventure des mots », Paris, Christian Bourgois, 1991 ; *Tabiti, ou les gangsters dans l'archipel des Amours*, op. cit. ; *Long Cours sur les rivières et canaux*, op. cit. ; *L'Heure du Nègre*, op. cit.

¹⁵⁴ Roberta MONACO, « Sherlock Holmes e Maigret, abduzione e scrittura », *Annali della Facoltà di Lingue e Letterature straniere*, VI-2, Université de Bari, 1985, pp. 89-103.

¹⁵⁵ Massimo Achille BONFANTINI, « Peirce e Maigret : quali abduzioni? », in *Les Écritures de Maigret*, op. cit., pp. 149-164. Cette étude avait été précédée par « Le carte di Maigret : l'amusement del musement en amateur », *La Semiosi e l'abduzione*, Milan, Bompiani, 1987, pp. 117-136.

¹⁵⁶ Salvatore CESARIO, *Su Georges Simenon*, op. cit., pp. 41-170 ; « L'abduzione in Maigret dall'intuitivo al macchinico », in *Les Écritures de Maigret*, op. cit., pp. 265-282.

¹⁵⁷ Nino FILASTÒ, « Inchiesta poliziesca e locus veritatis », in *Les Écritures de Maigret*, op. cit., pp. 283-292.

¹⁵⁸ Els WOUTERS, *Maigret : « je ne déduis jamais ». La méthode abductive chez Simenon*, Liège, C.É.F.A.L., 1998.

jamais, lui non plus, aux initiateurs transalpins¹⁵⁹. D'autre part, tandis que, plus de dix ans après la publication de *L'Univers de Simenon*, Jean Forest écrit un nouveau guide plus systématique, mais ne s'attachant qu'aux seuls romans de Maigret¹⁶⁰, d'autres chercheurs suivent une voie ouverte dès les années quatre-vingt par Jean-Louis Dumortier¹⁶¹ : François Bourdeau¹⁶², Waclaw Rapak¹⁶³, Michel Lemoine¹⁶⁴, Anne Richter¹⁶⁵, Alain Bertrand¹⁶⁶ et Bernard Alavoine¹⁶⁷ n'hésitent pas à jeter sur l'œuvre un regard d'ensemble et à la considérer sous un éclairage existentiel, voire métaphysique, lui assignant ainsi une portée philosophique non exempte de profondeur.

S'agissant de Simenon, il existe en quelque sorte des disciplines annexes — l'historien dirait des sciences auxiliaires. La critique cinématographique est de celles-là puisque Simenon demeure l'écrivain le plus adapté au cinéma, ainsi que l'un des romanciers les plus adaptés par la télévision. De cette matière simenonienne particulière, Claude Gauteur¹⁶⁸ reste le grand maître, mais le moins que l'on puisse dire est qu'il a fait récemment

¹⁵⁹ Christian BERG, «Les rêves d'un commissaire. (À propos du cycle Maigret de Georges Simenon)», *La Belgique telle qu'elle s'écrit. Perspectives sur les lettres belges de langue française*, op. cit., pp. 173–183.

¹⁶⁰ Jean FOREST, *Les Archives Maigret. Répertoire analytique complet de ses cent sept enquêtes*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1994.

¹⁶¹ Jean-Louis DUMORTIER, *Georges Simenon. Un livre : Le Bourgmestre de Furnes. Une œuvre*, Bruxelles, Labor, 1985 (réédition augmentée en 1991).

¹⁶² François BOURDEAU, «Georges Simenon et la morale chrétienne», Rome, *Studia Moralia*, 28^e année, 2^e fascicule, 1990, pp. 551–589.

¹⁶³ Waclaw RAPAK, «Une lecture existentielle d'*Une Confiance de Maigret* de Georges Simenon», in *Traces*, op. cit., n° 3, 1991, pp. 41–48.

¹⁶⁴ Michel LEMOINE, «Simenon ou la nostalgie d'un ailleurs», *Marche Romane*, Liège, Association des Romanistes de l'Université de Liège, t. XLI, 1991, à paraître.

¹⁶⁵ Anne RICHTER, *Simenon malgré lui*, Bruxelles, Pré aux Sources, 1993.

¹⁶⁶ Alain BERTRAND, «Simenon et la création littéraire», *La Revue Nouvelle*, Bruxelles, t. XXVI, n° 7–8, juillet-août 1993, pp. 84–93; «Les romans de la destinée», in *Simenon, l'homme, l'univers, la création* (sous la direction de Michel LEMOINE et Christine SWINGS), op. cit., pp. 111–125; «Georges Simenon ou la parole humanisante», in *Traces*, op. cit., t. 7, pp. 371–379.

¹⁶⁷ Bernard ALAVOINE, *Georges Simenon. Parcours d'une œuvre*, Amiens, Encrage, «Références», 6, 1998.

¹⁶⁸ Claude GAUTEUR, *Simenon au cinéma*, Bruxelles, Didier/Hatier, 1990; *Simenon à l'écran*, Paris, Presses de la Cité, 1992; «Simenon au cinéma», in *Simenon, l'homme, l'univers, la création* (sous la direction de Michel LEMOINE et Christine SWINGS), op. cit., pp. 199–217.

des émules. Il suffit pour s'en rendre compte d'aligner les noms de Jean-Luc Douin¹⁶⁹, Christiane Amen, Cécile Colon, Yvette Respen¹⁷⁰, Christian Janssens¹⁷¹, Danielle Bajomée¹⁷², Benoît Denis¹⁷³, Pierre Beylot¹⁷⁴, Odile Bächler¹⁷⁵, Laurent Jullier¹⁷⁶, Anne-Marie Kosmicki¹⁷⁷, Elena Dagrada¹⁷⁸, Éric Schmulevitch¹⁷⁹ et Bernard Alavoine¹⁸⁰ qui ont publié des articles sur la question. Et ne nous y trompons pas : pour celui qui s'intéresse à l'œuvre littéraire elle-même, ces études présentent parfois, par la bande, c'est le cas de le dire, autant d'attrait que certains articles plus directement centrés sur elle. De même, on est étonné des résultats intéressants auxquels aboutissent des études comme celle d'Albert Logjes portant sur Simenon et le photo-texte, la bande dessinée ou la philatélie¹⁸¹. Nul doute que ces recherches soient promises à un bel avenir.

Au terme de cette communication qui s'est peut-être trop souvent transformée en nomenclature, force nous est de constater avec Pierre Assouline que « le simenonisme progresse, la simenologie avance à grands pas » :

¹⁶⁹ Jean-Luc DOUIN, « Drôles de bobines », in *Télérama bors-série*, *op. cit.*, pp. 56–61.

¹⁷⁰ Christiane AMEN, Cécile COLON, Yvette RESPEN, « Cinéma et télévision », in *Simenon* (sous la direction de Maurice LECERF et Michel VERBIEST), *op. cit.*, pp. 185–228.

¹⁷¹ Christian JANSSENS, « Maigret à la télévision ou le spectateur et le commissaire », in *Traces*, *op. cit.*, n° 6, 1994, pp. 181–192.

¹⁷² Danielle BAJOMÉE, « Le temps retrouv(e) d'un horloger », in *Focales. Revue d'histoire et de théorie du cinéma et de la télévision*, n° 3, *Simenon à l'écran*, Université de Nancy II, Institut Européen de Cinéma et d'Audiovisuel, 1995, pp. 9–19.

¹⁷³ Benoît DENIS, « Les Inconnus dans la maison : deux témoins au procès d'une époque », in *Focales*, *op. cit.*, pp. 20–31.

¹⁷⁴ Pierre BEYLOT, « L'atmosphère simenonienne au cinéma : une affaire de regard et de point de vue », in *Focales*, *op. cit.*, pp. 32–48.

¹⁷⁵ Odile BÄCHLER, « Les fenêtres de Monsieur Hire ou les fiançailles du cinéma », in *Focales*, *op. cit.*, pp. 49–65.

¹⁷⁶ Laurent JULLIER, « La distribution du savoir dans *Monsieur Hire*, films et roman », in *Focales*, *op. cit.*, pp. 66–85.

¹⁷⁷ Anne-Marie KOSMICKI, « Maigret et Columbo dévoilent leurs secrets policiers et culturels », in *Focales*, *op. cit.*, pp. 87–98.

¹⁷⁸ Elena DAGRADA, « Maigret en Italie, ou la série pré-sérielle », in *Focales*, *op. cit.*, pp. 99–111.

¹⁷⁹ Éric SCHMULEVITCH, « Maigret à la télévision soviétique : les étapes d'une réhabilitation », in *Focales*, *op. cit.*, pp. 113–122.

¹⁸⁰ Bernard ALAVOINE, « L'Afrique de Simenon à l'écran », in *Cahiers Simenon*, *op. cit.*, n° 11, 1998, pp. 41–59.

¹⁸¹ Albert LOGJES, « Le photo-texte, la BD et le timbre », in *Simenon* (sous la direction de Maurice LECERF et Michel VERBIEST), *op. cit.*, pp. 229–234.

Le monde de Simenon résiste envers et contre tout. À la télévision, Maigret rempile pour quelques années malgré Columbo, Navarro et successeurs. Le cinéma n'en finit pas de puiser dans son imaginaire. Internet ne sait plus où donner du site. Même la bande dessinée s'est emparée de cet univers immatériel que l'on aurait dit irréductible à des bulles et des cases.

En dix ans, on a beaucoup appris sur lui après avoir tant appris de lui. Thèses universitaires, essais savants, analyses critiques, biographies iconoclastes, colloques pointus, correspondances tous azimuts, recherches bibliographiques... Autant de renseignements généreux collectés par une internationale de dévots sous la vigilance de quelques mousquetaires.¹⁸²

Peut-être aurons-nous montré que depuis dix ans, l'œuvre de Simenon est soumise à un tir nourri et croisé de la part de la critique. Le survol de cette floraison exubérante d'ouvrages et d'articles commentant le romancier liégeois aura-t-il cependant plaidé en faveur de sa modernité ? Ces nombreux commentaires ne consacraient-ils pas plutôt dès à présent un type intemporel d'écrivain « classique » qui a créé un des rares personnages de notre siècle ayant accédé à la dignité du mythe ? C'est ce dont nous continuerons à débattre durant cette journée. Quoi qu'il en soit, il est bon de rappeler en conclusion que l'on a coutume d'appeler « purgatoire » cette période d'oubli qui suit souvent le décès d'un écrivain. En ce qui concerne la recherche en tout cas, ce purgatoire ressemble fort pour Simenon à un paradis.

¹⁸² Pierre ASSOULINE, « Préface » à *Bibliothèque Simenon*, Liège, La Sirène, 1999, p. 2.

Patrick BERTHIER

Peut-on parler de Simenon à l'université comme on y parle de Balzac ?

Simple réflexions sur un programme de D.E.A.

Résumé

Cette contribution indique comment, à partir d'une découverte personnelle tardive, qui fut une révélation, j'ai cherché à faire partager à des étudiants de troisième cycle de l'Université d'Amiens ma passion pour Simenon. Cela fut rendu possible par la structure même du DEA (Diplôme d'Études Approfondies) de littérature française et comparée, dont le Centre d'Étude du Roman et du Romanesque est l'équipe d'accueil. Le thème des cours, en 1997-1998 « La représentation romanesque du corps malade et du cadavre », en 1998-2000 « Les problèmes du moi et de l'autre dans la création littéraire », rendit très naturelle une approche universitaire de Simenon, et de préférence sans recourir à la série des Maigret. Les œuvres les plus utilisées furent *Le Train de Venise*, *Le Temps d'Anaïs*, *Les Anneaux de Bicêtre*, et par ailleurs les *Mémoires intimes*. Les thèmes furent évidemment ceux des cours, avec une insistance sur le rapprochement rendu possible entre Balzac et Simenon par l'éclipse de la figure fraternelle dans leurs œuvres : ce parallèle mériterait d'ailleurs d'être creusé pour lui-même.

LES PROPOS QUI SUIVENT ne sont pas ceux d'un spécialiste : je n'ai lu qu'environ la moitié de l'œuvre de Simenon ; je l'ai lu, jusqu'à l'an dernier du moins, à titre personnel et non professionnel, parce que je me sentais attiré vers lui, au sens où l'on parle d'une aimantation ; j'ai cherché, de façon longtemps informelle et subjective, à comprendre à la fois la nature de cette attirance et certaines réserves (stylistiques, en fait) dont elle s'accompagnait. J'ai abordé Simenon tard, il y a un peu moins de dix ans ; la chance a voulu que le contact s'établît, à la faveur d'un achat de hasard parmi les exemplaires soldés d'une librairie à succursales, par le roman intitulé *Faubourg*, publié chez Gallimard en 1937. J'ignorais, à cette époque, absolument tout de l'auteur, de sa vie, de son œuvre. Son nom m'était connu, mais uniquement, je pense, par le visage et les interprétations de

Jean Richard : Simenon, c'était Maigret — méconnaissance commune, dont il a souffert, on le sait, dès son vivant. Cinéphile plus que téléspectateur, je n'ai pourtant (hasard, toujours) découvert que fort tard *La Marie du Port* ou *Les Inconnus dans la maison*, et des adaptations moins anciennes, comme *Le Chat* de Granier-Deferre, m'étaient restées inconnues : autant d'occasions manquées de rencontrer, fût-ce indirectement, Georges Simenon romancier « dur ». Je me trouvais donc, vers la quarantaine, dans la situation la plus banale et la plus regrettable possible à l'égard de cet auteur : quelque part entre l'ignorance et la méprise.

La lecture de *Faubourg* fut une révélation ; lecture innocente, pourtant, puisque je ne savais rien de la jeunesse liégeoise et du milieu socio-familial de l'auteur. La séduction fut celle d'une écriture presque nue, et d'une humanité nue aussi, tant l'histoire simple et désolée que livre ce texte me révélait le fond des instincts et tout ce non-dit farouche dont nos vies sont tissées. Cette lecture faite, il était impossible de ne pas continuer. Je me fia encore au hasard de l'occasion (au sens commercial du terme), sans exclure les Maigret mais en guettant plutôt d'autres de ces romans dont l'existence même, sous une telle signature, avait jusqu'alors été, pour moi, inimaginable. Ce furent *Les Noces de Poitiers*, *Le Veuf*, bien sûr *Trois Chambres à Manhattan*, et aussi ces étranges romans des antipodes ou de l'Afrique malsaine (*Touriste de bananes*, *Le Coup de lune*) ; je lus *Les Fantômes du chapelier* en même temps que je voyais le film. Bref j'étais entré en Simenon ; impossible d'en sortir. J'y suis toujours, heureux d'avoir encore à découvrir.

Qu'on pardonne un début aussi personnel : lui seul permettait d'en venir à l'objet de cette communication. Ceux qui lisent, en effet, mes productions habituelles d'universitaire savent que je suis ce que notre jargon nomme un dix-neuviémiste ; le théâtre et le journalisme littéraire sous la monarchie de Juillet sont mes domaines familiers : rien, en apparence, qui mène à Simenon. Toutefois, à l'origine, c'est par Balzac que je suis venu à l'étude de la période 1830–1848. En cette année 1999, j'ai participé ou m'apprête à participer à plusieurs des colloques qui célèbrent le bicentenaire de sa naissance ; et de Balzac à Simenon, il y a, tout de même, quelques passerelles : deux romanciers féconds, discutés voire méprisés en leur temps, deux brasseurs de destinées humaines. Simenon lui-même a évoqué son prédécesseur, mais dans un texte décevant pour un balzacien, et qu'il n'est pas sûr qu'on aurait dû éditer : ce *Portrait-Souvenir de Balzac*, rédigé en 1960 pour une émission de télévision, non publié en librairie à l'époque, et choisi par Francis Lacassin comme texte éponyme d'un volume d'essais

divers de Simenon¹ ; on trouve dans ces développements hâtifs comme le reflet du cliché têtue au nom duquel tant de journalistes mal informés persistent à faire de Simenon « le Balzac du xx^e siècle »².

Le vrai rapprochement possible entre les deux romanciers est d'une autre nature, et ce sont les circonstances qui me l'ont suggéré. Lorsque je suis arrivé à l'université d'Amiens, à l'automne 1997, j'ai en effet été invité à rejoindre l'équipe enseignante du DEA de littérature française et comparée, dont le Centre d'Étude du Roman et du Romanesque est l'équipe d'accueil. Un thème général, régulièrement renouvelé, y sert de fil conducteur à l'ensemble des cours : un cycle sur la représentation romanesque du corps, qui avait couvert plusieurs années, prenait fin logiquement en 1997-1998 avec « La représentation du corps malade et du cadavre », et j'étais chargé d'organiser des séances couvrant non seulement le xix^e siècle, mais aussi le xx^e, aucun collègue de littérature contemporaine n'assurant d'enseignement en DEA. C'est ainsi que je fus amené à construire un programme à trois entrées : un trimestre balzacien — ce ne sont ni les malades ni les morts qui manquent dans *La Comédie humaine* — ; un trimestre panaché, du Maupassant de *Fort comme la mort* à *La Mort du père* des *Thibault* et à *Une Mort très douce* de Simone de Beauvoir ; et un trimestre Simenon, dont je vais parler plus en détail. Pour cette année 1998-1999 (et pour l'année 1999-2000), un nouveau thème, tout différent et plus ouvert, a été choisi par l'ensemble des professeurs : « Les problèmes du moi et de l'autre dans la création littéraire » ; sa banalité n'est qu'apparente, et sa richesse ne fait pas de doute, à en juger par le profit déjà très divers que, du Moyen Âge à nos jours, nous en avons tiré les uns et les autres. Pour ce qui me concerne, j'ai systématisé l'expérience tentée l'année dernière, avec un semestre sur Balzac (les aspects autobiographiques, le thème du double, la connaissance de soi...) et un semestre, hélas un peu raccourci, sur Simenon. Je voudrais donner un aperçu des ressources qu'offrent ces deux thèmes successifs pour une approche universitaire de Simenon.

J'avais été guidé l'an dernier par le désir très simple de faire découvrir à mes étudiants l'univers de Simenon sans recourir à la série des Maigret, dans laquelle on aurait été tenté, pourtant, de rechercher la représentation du cadavre ; or non seulement elle y est le plus souvent discrète (me semble-t-il), mais les romans psychologiques offrent des cas remarquables,

¹ Paris, Christian Bourgois, 1991. Voir Pierre ASSOULINE, *Simenon*, Paris, Julliard, 1992, p. 502.

² Voir, la veille même de notre colloque, le titre de l'article du *Courrier picard* !

notamment dans le domaine de la suggestion imaginative. Nous avons ainsi évoqué cette scène apparemment insignifiante du début du *Train de Venise* au cours de laquelle le personnage principal, Justin Calmar, ayant hérité dans des conditions énigmatiques d'un porte-documents à remettre, à Lausanne, à une certaine demoiselle Staub, ne découvre, en poussant la porte de son appartement silencieux, que son corps inanimé. La scène est neutre, grise, à l'opposé de tout effet spectaculaire possible : « Il ne vit pas son visage, car elle était à plat ventre. Il ne vit pas de sang non plus »³. Nous comprenons dès lors que ce cadavre n'est, en somme, pas inclus dans l'histoire de Justin. Nous ne saurons d'ailleurs jamais au juste de quel trafic il s'agissait, ni quelle était l'identité de l'inconnu qui, dans le train, a remis la mallette au touriste français ; mais, si nous acceptons d'accompagner le mouvement de l'écriture, nous admettons que cela n'a pas d'importance, que *ce n'est pas le sujet* : *Le Train de Venise* n'est pas un roman du cadavre initial (au sens où une énigme policière a besoin, presque inévitablement, d'un mort pour se constituer, justement, en énigme), mais un roman du cadavre final. En l'occurrence, il s'agit d'étudier la façon dont un médiocre, entré en possession d'une somme d'argent jusqu'alors inconcevable pour lui, tente sans y parvenir de devenir grâce à elle un riche, et comment le déterminisme de l'échec le mène, lui, Justin, à devenir cadavre par un irrépressible suicide.

Dans le prolongement de ce Simenon assez tardif, qu'il est permis de juger relativement mineur quoique typique⁴, nous avons étudié l'ouverture d'un roman plus intense, qui est lui aussi un roman policier détourné, mais plus savamment et avec des résonances plus profondes : *Le Temps d'Anaïs*. Les premières pages sont d'une force étonnante, et font croire à une intrigue criminelle, puisque nous y voyons un homme, Albert Bauche, tombé en panne de voiture en forêt d'Orléans, entrer à la nuit largement tombée dans un bistrot de village pour y demander la gendarmerie et s'y accuser d'un meurtre qu'il vient de commettre à Paris⁵. Son premier interrogatoire laisse parvenir jusqu'au lecteur quelques détails horribles, qui doivent, aux yeux de quiconque (police, justice), faire du coupable un monstre : après un

³ Georges SIMENON, *Le Train de Venise*, Paris, Presses de la Cité, 1965. Presses-Pocket, p. 38. *Tout Simenon*, coll. « Omnibus », t. 12, p. 792.

⁴ Assez typique, en tout cas, pour que Christian Delcourt le prenne comme modèle des procédés mêmes de l'écriture simenonienne (voir Christian DELCOURT, « Les convergences des techniques ensemblistes dans *Le Train de Venise* », deuxième partie de son article « Une technique ensembliste », dans *Lire Simenon*, Bruxelles, Labor, 1980, rééd. 1990, pp. 144–150).

⁵ Georges SIMENON, *Le Temps d'Anaïs*, Paris, Presses de la Cité, 1951. Presses-Pocket, p. 15. *Tout Simenon*, t. 5, p. 14.

coup de revolver en pleine face (« la balle lui avait arraché une partie de la mâchoire », se souvient Bauche ; « le bas du visage n'était plus qu'un trou »), « vingt-deux coups de tisonnier » pour achever le blessé — son patron et ami de longue date — ; parce que, dit l'assassin, « je ne voulais pas qu'il souffre » ; enfin, comme le tisonnier n'empêche pas les yeux de bouger encore, « une statuette en bronze pour lui faire éclater le crâne ». Scène dure (il n'y en a pas tellement de cette crudité chez Simenon), mais, notons-le, scène indirecte : ce que nous lisons, c'est un dialogue morne, dans un bureau anonyme ; et ce qui nous frappe, c'est, dans la succession des répliques, la discordance entre questions professionnelles, presque lasses (« En somme, tu tenais à être sûr qu'il soit bien mort »), et réponses qui, parce qu'elles sont naïves, sont enregistrées comme autant de marques de cynisme (« Je voulais qu'il cesse de bouger et de me regarder »)⁶. Plus tard encore, on amène Bauche sur le lieu de son crime ; il n'a toujours pas réussi à se faire mieux comprendre ; ceux qui sont obligés de l'approcher le font avec dégoût ou mépris ; le lecteur, lui, est plongé dans un curieux mélange fait des pensées de Bauche, rapportées au style indirect libre, et d'éléments descriptifs et narratifs concernant tout ce qui lui est extérieur (décors et gens). Exemple :

Quant à la chambre à coucher, dont la porte était entrouverte, elle était livrée aux techniciens de l'Identité judiciaire.

Est-ce que le corps y était encore ? Il ne pouvait pas le savoir. Logiquement, si on ne l'avait pas dérangé, Bauche aurait dû apercevoir au moins les pieds nus, car, après le coup de feu, Serge était parvenu à sortir de son lit, à s'asseoir, plus exactement, au bord de celui-ci, d'où il avait basculé sur le plancher.⁷

Lorsque, poussé dans la pièce, Bauche ne voit plus que « la place qu'avait occupée le corps dont on avait tracé les contours à la craie sur le parquet [...], puis le tisonnier qui n'en était qu'à quelques centimètres et, plus près de la porte, la statuette de bronze qui représentait une femme nue aux cheveux dénoués », il reporte son attention sur les autres détails : « les oreillers [...] encore en pile, écrasés par le dos de Serge Nicolas, qui lisait quand Bauche était arrivé la veille » ou « un bout de la couverture en satin jaune qui traînait maintenant par terre ». Le cadavre absent impose sa présence presque nauséuse (« Est-ce cela qu'ils voulaient de lui, qu'il devienne malade au milieu de la pièce ? ») par « une large tache brune et comme encore gluante, des éclaboussures autour et des empreintes digitales

⁶ *Id.*, Presses-Pocket, pp. 31–32. *Tout Simenon*, p. 22.

⁷ *Id.*, p. 64 et p. 41.

qu'on aurait prises avec du sang»⁸. Le malaise du lecteur égale celui du prévenu. Une certitude : le corps a disparu, ici encore ce n'est pas lui le vrai soubassement du récit. Ce qui compte, c'est ce qui se passe dans la tête d'un homme convaincu qu'il ne parviendra jamais à dire l'essentiel. «Et des gens essayaient de comprendre ! Mais pourquoi, bon Dieu ? Et comment pouvaient-ils espérer y arriver ?», demande le discours indirect⁹ : nous n'en sommes même pas à la moitié du livre et, en effet, l'essentiel reste à venir, ce « temps d'Anaïs », celui d'une adolescence troublée d'où tout est né. Un des romans les plus pessimistes de Simenon tire ainsi sa force insinuante de ce début à épisodes, qui rend obsédant jusqu'à l'horreur un geste criminel que, pourtant, nous n'avons jamais vu. Cet exemple montre, à mon sens, de façon très simple et efficace comment le savoir-faire du commentateur (dût-il contrarier Simenon *post mortem*) peut mettre en évidence la profondeur de ce que le texte romanesque fait parvenir à un destinataire attentif.

Pour ce qui est du « corps malade », autre aspect de la thématique évoquée, une œuvre, parmi celles que j'avais lues, s'imposait : *Les Anneaux de Bicêtre*, l'un des très rares romans dont, dans ses *Mémoires intimes*, Simenon ait dit, oh ! indirectement, à quel point il y tenait¹⁰. Nous avons étudié de près, là encore, le premier chapitre, si souvent magistral chez Simenon, et ici particulièrement prenant puisque, en trois pages à peine, l'essentiel est annoncé : un lit d'hôpital, la sortie du coma pour un homme de cinquante-quatre ans, René Maugras, victime d'une attaque, et cette confusion mentale qui lui fait croire, un long moment, que celui qui se réveille n'est pas l'homme vieillissant qu'il sait être, mais un petit garçon de huit ans qu'on vient d'opérer de l'appendicite : lui-même, jadis. Exposition techniquement parfaite, serrée, et que suit l'un des plus méthodiques de ces retours en arrière en forme d'examen de conscience que puissent nous offrir les « romans d'une vie » multipliés par le Simenon de la maturité. Il y en a d'autres, notamment *Les Volets verts*.

Ces deux-là, *Les Volets* et *Les Anneaux*, conviennent très bien aussi pour l'étude du second thème, celui du moi et de l'autre : dans les deux cas, en effet, un héros sur le versant de l'âge — et à peu près contemporain de l'auteur — se retourne sur ce qu'il a été, et sur la relation qu'il a entretenue avec lui-même, d'une part (un grand patron de presse, un acteur

⁸ *Id.*, pp. 67–68 et pp. 42–43.

⁹ *Id.*, p. 85 et p. 53.

¹⁰ Georges SIMENON, *Mémoires intimes*, Paris, Presses de la Cité, 1981, chap. LVIII, pp. 471–472. *Tout Simenon*, t. 27, pp. 1212–1214.

célèbre), avec ses proches, de l'autre. Ces romans de l'identité, ou de la quête d'identité, au fil desquels le héros découvre qu'il n'a jamais été ce qu'il a toujours voulu croire ou faire croire qu'il était, sont tous passionnants, surtout rapprochés les uns des autres (on pourrait penser aussi à un roman plus ancien, *Malempin*, si révélateur sur la relation paternelle et filiale).

Toutefois, lorsqu'on parcourt cet itinéraire du moi et de l'autre, il est dans l'œuvre de Simenon un secteur qui appelle, de façon privilégiée, l'examen, c'est l'ensemble de ses livres autobiographiques avoués comme tels (dans un second temps, les inavoués méritent, évidemment, plus d'attention encore). C'est dans cette perspective que j'ai proposé une lecture parallèle ou, si l'on préfère, superposée, des *Mémoires intimes* d'une part, de la biographie d'Assouline d'autre part. Non pour dénoncer de façon primaire les mensonges des premiers à l'aide de l'enquête dépassionnée menée par l'auteur de la seconde, mais pour faire toucher du doigt (comme on a pu le faire, pour ne prendre en littérature qu'un autre exemple de grand arrangeur devant l'Éternel, au sujet de Chateaubriand) la façon dont, à la fois volontairement et involontairement, un auteur, surtout âgé — et, dans le cas de Simenon, profondément marqué par le suicide récent de sa fille —, peut être amené à repropotionner sa vie, à lui donner une sorte de cohérence tragique. Plus généralement, la manière dont, sur plusieurs points sensibles, Simenon laisse des zones entières dans l'ombre, donne envie d'examiner, pour mieux comprendre. Un seul exemple, pour lequel le rapprochement entre Balzac et Simenon s'impose de façon irrésistible : l'éclipse de la figure fraternelle.

Balzac avait un frère benjamin, Henry, fils très probablement adultérin, en tout cas abusivement préféré par leur mère ; silence à peu près complet sur ce frère, non seulement dans l'œuvre, mais dans la correspondance. Silence officiel, s'entend. Car, dans *La Comédie humaine*, Henry de Balzac apparaît. Tantôt c'est pour mourir, tout enfant, noyé dans les eaux boueuses de la Bièvre par son frère aîné, dans la nouvelle *Le Doigt de Dieu* ; c'est l'exemple le plus connu et le plus frappant — mais aussi le plus significativement dissimulé : en publiant en librairie ce texte, d'abord paru dans la *Revue de Paris*, Balzac fit de l'aîné meurtrier une fille et non plus un garçon, masquant ainsi son désir de tuer l'intrus¹¹. Tantôt c'est pour se rendre odieux à force de cynisme, sous les traits vulgaires du Philippe Bridau

¹¹ Sous cette forme voilée, le récit devint une des sections du roman *La Femme de trente ans* (*Revue de Paris*, 27 mars 1831, pp. 232–239 ; et *La Comédie humaine*, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», t. II, pp. 1143–1148).

de *La Rabouilleuse*, escroc capable de voler sa propre mère, alors que son frère Joseph est un grand peintre, un homme vertueux, et pourrait s'appeler Honoré... Chez Simenon, même censure, aux mêmes significations pathétiques. Le frère cadet du romancier, Christian, lui aussi le préféré de la mère, reste selon Pierre Assouline « le grand absent de son œuvre autobiographique »¹². Mais sous le voile de la fiction, que d'échos révélateurs ! meurtre du jumeau dès *Pietr-le-Letton* (1931) ; cadet compromis, sauvé *in extremis* d'une mort infamante dans *Le Fond de la bouteille* (1949) — et, inversion remarquable par rapport à Balzac, par la noyade volontaire de l'aîné — ; frère en fuite, aventurier déchu, dans *Les Autres* (1962). Autant de traces d'une double blessure : celle, ancienne, de l'injustice maternelle — après la mort prématurée de Christian, tué en Indochine en 1947, Henriette Simenon n'alla-t-elle pas jusqu'à regretter devant son aîné qu'il ne soit pas plutôt mort, lui¹³ ? — ; et celle, plus trouble, de cette mort dont il se crut responsable puisque c'est sur son conseil que son frère, pour échapper à la condamnation capitale qui l'attendait comme collaborateur, s'était engagé en 1945 dans la Légion étrangère.

À vrai dire, les analyses possibles dépassent largement le nombre d'heures dont on peut disposer dans l'espace de quelques mois et d'une séance pas tout à fait hebdomadaire. Indiquons encore quelques pistes.

Du côté du regard sur soi, s'offre au lecteur ce curieux dyptique, quantitativement (et qualitativement ?) déséquilibré, que forment deux œuvres écrites, avec des intermittences, pendant la seconde Guerre mondiale : *Je me souviens...*, récit à la première personne sur son enfance, destiné à son fils aîné Marc, rédigé entre décembre 1940 et juin 1941¹⁴, publié fin 1945 ; et *Pedigree*, roman à la troisième personne sur le même sujet, rédigé entre 1941 et 1943, publié en 1948 — j'y ajouterais volontiers le bref et magistral *Il pleut, bergère...*, légèrement antérieur (octobre 1939, publié en 1941), qui constitue comme une double esquisse des deux autres : roman et non récit, mais à la première personne (le premier et l'un des rares de l'œuvre), et dont le narrateur, Jérôme, qui raconte les souvenirs de l'année de ses sept ans, ressemble beaucoup à Simenon.

¹² Pierre ASSOULINE, *Simenon, op. cit.*, p. 363 ; Jacques Lecarme me fait utilement remarquer que c'est moins vrai dans *Je me souviens...*, où le petit frère est évoqué plusieurs fois — il resterait à voir de quelle manière.

¹³ Voir *id.*, p. 393, et Georges SIMENON, *Lettre à ma mère*, Paris, Presses de la Cité, 1974, p. 107 (et *Tout Simenon*, t. 26, p. 393).

¹⁴ Sauf le bref chapitre final ajouté en 1945.

Regard sur soi encore, à la fois amusé et virtuose, avec *Les Mémoires de Maigret* (1950) où Simenon fait raconter au commissaire non seulement sa rencontre avec un Georges Sim confondant de vanité, mais aussi ce que Simenon ne pouvait pas dire sur Maigret dans les Maigret « ordinaires » : ses souvenirs d'enfance (où l'on retrouve l'image d'un père qui n'est pas sans évoquer celui, également disparu trop tôt, de Simenon lui-même), ou le récit amusé de la rencontre avec Louise, la future madame Maigret. Mais un tel livre, dira-t-on, que l'auteur assure n'avoir écrit que pour se distraire du séjour un peu pénible de sa bavarde belle-mère¹⁵, peut-il subir utilement une analyse de type universitaire ? L'étude qui en a été proposée dans nos séances amiénoises par Samia Agrebi¹⁶ montre que oui : les catégories aujourd'hui classiques établies par Gérard Genette, notamment (intra- et extra-diégétique, narrateur et narrataire...), se sont même révélées plus évidemment opératoires que dans le cas de certains textes « littéraires » auxquels on ne les applique guère que par coquetterie pédante.

Je n'insiste pas davantage sur ce que l'œuvre révèle de la vie personnelle de Simenon, malgré ses dénégations acharnées : régions aimées (La Rochelle et la Saintonge), souvenirs du Liège des premières années (*Chez Krull*), drames de la vie conjugale (essentiellement la dérive alcoolique de sa seconde femme) ... Un détail, simplement, à propos de ce *Train de Venise* dont nous parlions plus haut. Dans les *Mémoires intimes*, Simenon raconte les pénibles nausées dont fut victime sa fille lors du retour en train, après des vacances en famille passées au Lido. Mais, ajoute-t-il, dans le roman, pas trace de « ma petite Marie-Jo si malade dans notre compartiment-prison »¹⁷. Pas trace des nausées, soit ; mais Marie-Jo, sous un autre nom, a dès les premières lignes du *Train de Venise* la vedette — et cela sans nécessité narrative, faut-il le préciser ? Je cite le début de l'œuvre :

Pourquoi toute l'image était-elle centrée sur sa fille ? Cela le gênait un peu, ou plutôt c'est après surtout qu'il y pensa, une fois le train en marche. [...]

Pourquoi Josée et non sa femme, ou son jeune fils, alors qu'ils étaient groupés tous les trois dans la moiteur du soleil ?

¹⁵ Voir Georges SIMENON, *Mémoires intimes*, éd. citée, p. 300 (*Tout Simenon*, t. 27, p. 1020).

¹⁶ Exposé du 31 mars 1999.

¹⁷ *Id.*, pp. 452 et 506 (*Tout Simenon*, pp. 1190–1191 et 1251). L'expression « compartiment-prison » se rapporte au fait que, le couloir étant encombré de voyageurs, la petite fille n'a pas pu aller se soulager aux toilettes.

Peut-être parce que la silhouette de sa fille, dans une gare, debout devant le train en partance, était plus incongrue ? Elle avait douze ans ; elle était grande et mince, les jambes et les bras encore grêles [...].

Était-ce d'avoir constaté que les seins de sa fille commençaient à pousser qui le gênait ?

Tout cela était confus, comme la lumière du matin, comme cette vapeur scintillante et chaude, presque palpable, entre l'eau et le ciel.¹⁸

Difficile de ne pas mettre en relation cette image, d'une précision émotive qui ne trompe pas, avec la période troublée, et bientôt tragique, dans laquelle entre l'adolescente que nous montrent les mêmes *Mémoires intimes* !

En outre, l'allusion à la puberté, traduite par l'image elle aussi précise des seins naissants, renvoie à l'un des thèmes les plus profondément obsessionnels de l'œuvre de Simenon : le sexe, et la façon dont l'homme en fait usage. Nombre de ses personnages masculins multiplient, comme lui, les relations féminines ; mais plus intéressants encore, peut-être, sont ceux que les circonstances empêchent de s'adonner au plaisir, ou qui n'y trouvent pas satisfaction. Ici, même les Maigret sont révélateurs, et cela dès le début de la série : que l'on songe au mort d'*Un Crime en Hollande*, ce Poppinga que sa situation d'homme marié et de notable protestant condamne à se bien tenir, mais que sa photo joviale, seule trace de lui dont dispose Maigret, montre gourmand, sensuel, avide de plaisirs. Que l'on pense encore, hors du cycle des Maigret cette fois, au *Grand Bob* (1954). C'est, comme *Le Temps d'Anaïs* dont le vrai sujet est l'insatisfaction sexuelle, une de ces énigmes qui ne sont qu'apparemment policières : Bob est mort, noyé, alors qu'il pêchait. On se demande qui l'a tué, puisqu'il aimait sa femme, ses amis, leurs dimanches à la guinguette, leur petite vie. Voire ! les aimait-il ? cette routine lui apportait-elle la ration de plaisir dont son organisation personnelle, le récit le suggère progressivement, avait besoin ? Il devient clair, à la fin du livre, que le grand Bob s'est suicidé — de déception, un peu comme se suicide le « roi sans divertissement » de Giono : la vie, un jour, a cessé de lui apporter assez d'émotions pour lui permettre de continuer à faire face, à paraître. *Le Grand Bob* n'est peut-être pas un grand Simenon : un peu lent, un peu mou ; mais il touche, n'en doutons pas, aux racines.

On le voit, l'œuvre de Simenon peut satisfaire, pour de longues années encore, l'appétit de comprendre qui anime naturellement les universitaires, du moins quand ils ne se sont pas dévoyés en intellectuels désincarnés. Il

¹⁸ Georges SIMENON, *Le Train de Venise*, éd. citée, pp. 9 et 10 (*Tout Simenon*, t. 12, p. 777).

peut sembler que j'enfonce ici une porte largement béante : depuis que le fonds de Liège a été constitué et que la recherche simenonienne a pris son essor, l'institution universitaire n'a-t-elle pas décidément accueilli le romancier en son sein ? Voici dix ans déjà qu'André Vanoncini pouvait asseoir sur une étude serrée de quatre Maigret des premiers temps son dossier en vue de l'habilitation à diriger des recherches¹⁹. Oui. Mais ce succès a été obtenu en Suisse, et il n'est pas sûr du tout qu'il eût pu l'être en France dans les mêmes conditions ; si j'en juge par l'étonnement ironique et parfois désapprobateur qui salue, chez tels collègues parisiens, l'annonce des sujets que je traite dans mon cours de DEA, je suis même sûr du contraire. Je me demande si l'œuvre de Simenon ne souffre pas, aujourd'hui encore, dans l'université française, de l'image négative qui est celle, par exemple, de son contemporain Joseph Kessel : il n'y a pas si longtemps que mon confrère et ami Michel Autrand (que je ne crois pas compromettre en révélant ce détail !) m'écrivait, au sujet d'une étudiante que je connaissais bien, et qui venait de faire avec lui une bonne maîtrise sur Kessel, son intention de la dissuader de poursuivre : un mémoire sur ce bon journaliste, d'accord ; une thèse, non. Le « caractère littéraire » de son œuvre était, à l'en croire, trop contestable. Et pourtant *Le Tour du malheur* (au moins, et parce que c'est vraiment son grand œuvre), c'est de la littérature, non ? et, à mon avis, de la grande. Tout se passe comme si Kessel et Simenon souffraient également du personnage qu'ils ont tous les deux été : charnels avec puissance, presque avec ostentation ; peu modestes, n'hésitant guère à faire scandale, menant grand train, mais ne donnant à voir, dans leur comportement d'auteurs, rien de ce qui dessine, dans les conditions habituelles, un profil littéraire... Humains, trop humains ? Il y a des universitaires qui n'aiment pas l'humain, et qui fuient dès qu'une œuvre littéraire les accule à se découvrir. C'est alors, au contraire, que la littérature me passionne ; mais il est vrai que je ne suis pas un théoricien²⁰.

Simenon, sans doute, est plus proche de la sortie du purgatoire que Kessel ; mais, n'en doutons pas, notre tâche d'avocats de son génie n'est pas terminée. Pour vous en convaincre, songez un instant à cette inconvenance : Simenon au programme de l'agrégation ! Et pourtant...

¹⁹ Ce travail a été repris dans *Simenon et l'affaire Maigret*, Honoré Champion, 1990.

²⁰ Rien, faut-il le dire, qui vise ici Michel Autrand ! Il a prouvé, comme éditeur de Malraux ou de Saint-Exupéry, combien l'humain le passionne...

Jacques LECARME

Les cinq voies de l'autobiographie simenonienne

IL NE FAUT PAS SURESTIMER la rigueur des études littéraires, ni en éliminer les notions de valeur, de préférence ou d'amour. Ceux qui se réunissent aujourd'hui autour de l'œuvre de Simenon le font parce qu'ils la préfèrent à celles de ses confrères, si glorieux soient-ils. Où trouveraient-ils un accès à l'univers imaginaire de l'autre, comme si c'était le leur propre, enfin formulé, découvert ou construit? On n'aura pas ici le témoignage d'un spécialiste universitaire de Simenon, mais celui d'un lecteur de Simenon, qui, depuis un demi-siècle, pousse l'adduction à ce romancier jusqu'à une étrange dépendance : il envisage mal un voyage ou un séjour sans avoir glissé dans sa valise un gros recueil de récits : un Simenon, sinon rien. Mais ce lecteur ne peut parler qu'en son seul nom. Innombrables ont été les lecteurs de Simenon, mais aussi solitaires : ils n'ont jamais partagé entre eux le fruit de leurs lectures. L'axiome, énoncé par Jean Paulhan dans *Les Fleurs de Tarbes*¹, éclaire fort bien le cas Simenon : il y a, d'un côté, la littérature dont on parle et qu'on ne lit pas (ou guère) ; il y a, d'autre part, la littérature qu'on lit et dont on ne parle pas (on en écrit moins encore). Dans les années cinquante il eût été disqualifiant, pour un critique littéraire patenté, de consacrer son rez-de-chaussée à un roman de Georges Simenon. Dans les années quatre-vingt-dix, une commission chargée d'établir un programme de littérature comparée pour l'Agrégation sur la question du roman policier a ignoré Simenon et retenu *L'Étranger* (!) de Camus : elle ignorait sans doute que Gide préférait à ce chef-d'œuvre (fort éloigné du roman policier) *La Veuve Couderc* de Georges Simenon². J'avais moi-même, dans un ouvrage récemment paru, cherché des titres qui pouvaient illustrer le concept d'autofiction, et, très naturellement, j'avais évoqué le binôme

¹ Jean PAULHAN, *Les Fleurs de Tarbes, ou la Terre dans les lettres*, Paris, Gallimard, 1941.

² Lettre d'André GIDE à Georges SIMENON datée du 14 juillet 1945, citée in Bernard DE FALLOIS, *Simenon*, Paris, Gallimard, « La Bibliothèque idéale », 1964, p. 257.

constitué par *Je me souviens...* et *Pedigree*³. Or une correctrice, dans une première édition heureusement révisée aujourd'hui, a modifié mon tableau, attribuant le titre à Georges Perec. Or cet écrit homonyme n'avait rien à voir avec l'autofiction : il est strictement autobiographique, situé sur la plan d'un infra-ordinaire résistant à toute fictionnalisation. Peut-on aujourd'hui ignorer que le diptyque simenonien constitue la pierre de Rosette de l'écriture autobiographique ? Cet incident témoigne d'une double résistance de l'opinion lettrée à l'écriture autobiographique et à la figure de Simenon, lequel attend toujours sa sélection officielle dans l'équipe des grands romanciers consacrés par l'Université ; le public, lui, l'a adopté en 1930 et ne l'a jamais délaissé.

Pierre Bourdieu, quand il dessine la carte du champ de production littéraire, confirme et approfondit la formule citée de Paulhan⁴ : toute littérature à fort profit économique, qu'elle se veuille populaire ou qu'elle se voie réputer bourgeoise, n'aura qu'une très faible consécration culturelle ; son capital symbolique et son capital culturel seront très réduits, ou même proches de zéro. Simenon ne constitue pas un cas unique, quand on envisage le grand silence de la presse, des revues littéraires, de l'Université face aux grands succès de l'édition ; ainsi Dumas père, Jules Verne ou Maurice Leblanc ont-ils été longtemps oubliés dans les histoires littéraires de la France. Il nous est arrivé, dans une réunion pédagogique, de recommander l'étude des nouvelles de Stephen King, de préférence à celles d'Eggar Poe. Nos collègues furent franchement indignés, comme si un « best-seller » mondial ne pouvait être une œuvre littéraire acceptable. Aucun ne voulait avouer avoir *lu Shining*, alors que tous portaient aux nues le film homonyme de Stanley Kubrick⁵. Il en va de même pour Simenon : les cinéphiles dissertent à l'infini sur tel film de Jean Renoir, de Julien Duvivier, de Claude Autant-Lara, de Claude Chabrol, de Bertrand Tavernier, de Patrick Leconte, sans avoir la curiosité de lire ou de relire le roman de Simenon qui en est le modèle fidèlement suivi. À l'Université (si l'on met à part le travail récent de Bernard Alavoine), il n'y a aucun livre sur Simenon dans les collections universitaires et scolaires bien installées sur le marché international. Le précieux livre de Bernard Fallois est depuis longtemps épuisé et ne semble pas promis à une réédition.

³ Jacques LECARME et Éliane LECARME-TABONE, *L'Autobiographie*, Paris, Armand Colin, « U », 1997.

⁴ Pierre BOURDIEU, « Le champ littéraire », *Actes de la Recherche en sciences sociales*, n° 94, 9 - 1994, pp. 3-46.

⁵ Le livre concerné de Stephen KING a d'abord été publié sous le titre *L'Enfant-lumière*.

Et pourtant, que de minimes romanciers, sans grande audience, ont eu les honneurs d'une monographie, d'un portrait littéraire, d'un commentaire minutieux consacré à un seul de leurs titres !

Dans le champ de la littérature légitimée, c'est l'échec qui valorise l'écrivain, et c'est le succès qui le discrédite. L'Université (essentiellement liégeoise) et la critique autorisée (Claude Roy, Dominique Fernandez, Bernard Pivot) ne se sont attachés à Simenon que lorsque son succès public s'est mis à décliner. On objectera l'action militante d'un André Parinaud, dans les années cinquante, mais celui-ci, justement, n'a jamais été admis dans le cercle restreint des critiques influents. Ce déclin a commencé approximativement vers 1970, avec le renoncement d'un écrivain quasi septuagénaire au *roman*. Désormais les Simenon, dans les devantures ou les tourniquets, ne sont plus des nouveautés, mais des reprises. Or les kiosques de gare n'aiment pas les rééditions ou ne les tolèrent qu'avec un changement de titre frauduleux. Il faudrait certes se livrer ici à une estimation des tirages et à une étude de réception, mais elles ne modifieraient pas l'impression procurée par la lecture assidue de la presse littéraire durant ces années-là. De fait, le public qui consomme des romans pour son divertissement ou pour son assouvissement (et qui de nous n'appartient pas, peu ou prou, à ce public ?) s'éloigne sensiblement de Simenon. Mais cette désaffection relative est tout à fait masquée par la fortune télévisuelle et filmique de l'écrivain, qui continue, par écran interposé, à occuper les foyers français. Bruno Cremer remplace Jean Richard, et n'est guère meilleur, car, il faut le dire, le génie de Simenon n'est pas transposable à l'écran, si on excepte de rares réussites (Jean Renoir, Pierre Granier-Deferre, Serge Gainsbourg). On a redonné, en ce mois de mai 1999, sur une chaîne généraliste *En cas de malheur*. Jean Gabin, qui a perdu son âme, y est exécration avec sa surexpressivité emphatique, Brigitte Bardot, dans sa nudité et son dénuelement, y est remarquablement simenonienne, Aùtant-Lara fonctionne à son niveau ordinaire, celui d'un « cinéma de qualité », qui n'en manifestait aucune. Simenon, lui, est absent de cette adaptation réductrice et rabaisante à force de fidélité laborieuse. La présence insistante de Simenon sur nos écrans va de pair avec un certain estrangement de l'écrivain. Allons dans une grande librairie du boulevard Saint-Michel : à l'étage « Romans », et au rayon « Mémoires – biographies », il est inconnu. Il faut le chercher à l'étage « Romans policiers », moins peuplé aujourd'hui que naguère : on trouve alors « Tout Simenon », formule trop compacte pour être apéritive. Il manque d'ailleurs — ce qui nous rapproche de notre sujet — les deux volumes de « mémoires » (qu'il vaudrait mieux appeler « autobiographies »). Ils ont été excellemment composés par les éditeurs des *Presses de la Cité*. Le

seul reproche qu'on pourrait leur faire serait d'avoir maintenu le regrettable *Quand j'étais vieux*, faux-vrai-journal désavoué par son auteur, et dont on pouvait deviner, dès sa publication, qu'il était une *captatio benevolentiae ad usum uxoris*, nullement couronnée de succès d'ailleurs⁶.

L'intervenant appartient à la secte des fanatiques de Simenon : il en est un croyant, un pratiquant, et même un prosélyte. Mais cette secte a toujours eu l'allure d'une diaspora. Il a été formé à l'ère de la graphosphère, non à celle de la vidéosphère, déjà concurrencée par celle du numérique. En ce temps-là, le *Livre* était le media souverain, le Grand Écrivain l'objet d'un culte, la Littérature une religion masquée qui triomphait des religions instituées, et le roman la forme privilégiée de l'appréhension du monde. Car il y avait alors, selon le concept élaboré par Tiphaine Samoyault, des « romans-mondes »⁷. Les lecteurs de Simenon reconnaissaient chez lui une appropriation du monde réel. Ils trouvaient alors la dure vérité de la colonisation française dans *Le Coup de lune*, celle de l'Occupation dans *La Neige était sale*, celle de la vie conjugale dans *La Vérité sur Bébé Donge*, celle de la dépendance alcoolique dans *Feux rouges* ou *Les Inconnus dans la maison*, celle de la bourgeoisie provinciale dans *Les Complices*, celle de l'Exode (dont leurs parents avaient tant parlé sans qu'ils n'y comprissent goutte) dans *Le Train*. Peut-être y verra-t-on le comble de l'illusion réaliste, mais ils ne sont pas rares, ceux qui ont fait alors l'apprentissage du monde contemporain et de ses horreurs ordinaires en lisant Simenon. L'ambition de représenter le monde au miroir du roman, si commune alors, s'est peu à peu dévaluée jusqu'à disparaître aujourd'hui au profit d'une forme autotélique du roman, qui n'a pas su trouver son public. Le genre romanesque, pour un Simenon, un Malraux, un Green, un Mauriac, se confondait avec l'idée même de littérature ; mais cette idée se trouve aujourd'hui, sinon délégitimée, du moins menacée de langueur et de dépérissement. Les jeunes gens d'aujourd'hui lisent moins Simenon ; ils l'ont un peu oublié au profit de sa créature, Maigret, lequel n'est pas leur enquêteur préféré. Mais ils ne lisent plus du tout — ils ignorent même totalement — les grands romanciers-démiurges contemporains de Simenon tels que Jules Romains, Roger Martin du Gard, François Mauriac, Georges Duhamel. Il n'y a pas de justice dans ces engloutissements des *Titanics* de l'entre-deux-guerres, mais y a-t-il eu jamais une justice dans les fortunes posthumes des grands écrivains ? Comme les

⁶ Georges SIMENON, *Mémoires intimes*, Paris, Presses de la Cité, 1981, p. 446 : « ce livre qui n'aurait pas dû paraître ».

⁷ Tiphaine SAMOYAULT, *Excès du roman*, Paris, Maurice Nadeau, 1999.

chefs d'État, le public se fait un devoir de l'ingratitude envers les maîtres de jadis et de naguère.

On hésite à décréter Simenon moderne, parce que le concept de modernité, depuis Baudelaire ou Apollinaire, est soumis à une révision permanente et qu'il a été abusé de ce concept dans le cadre d'une antinomie simpliste qui l'oppose à la tradition ou à l'archaïsme. On ne sait d'ailleurs pas s'il faut être *pour* le monde moderne, comme nous en pressent nos politiques et nos intellectuels, ou *contre*, puisque Léon Bloy, Charles Péguy, Bernanos, Giono, Soljénitsyne n'ont cessé d'en faire le procès. Les théoriciens américains se sont évertués à élaborer l'idée d'un post-modernisme qui serait notre présent et notre avenir. Ils le caractérisent par la citation, par l'intertexte, par les signes de décalage, par la secondarité de l'écriture, autrement dit parce que toute l'ancienne rhétorique recouvrait sous la figure bien connue de l'ironie. Or on voit tout de suite que Simenon ne recourt jamais à l'ironie ou à la citation. Ses personnages peuvent lire les brèves dans un journal, pour les besoins de leur information, mais ils ne lisent jamais un livre sous nos yeux. Il leur arrive d'écrire leur journal intime, jamais un texte littéraire. Ni moderne ni post-moderne, Simenon coïncide en revanche avec un trait de notre actualité, souvent dénoncé par les critiques : l'engouement du public et des éditeurs pour les autobiographies et pour les écrits intimes au détriment du roman et de la poésie. Simenon a de plus anticipé sur le passage progressif de l'écriture romanesque à l'écriture autobiographique, notable chez quelques figures de la modernité. Alain Robbe-Grillet, Nathalie Sarraute, Claude Simon, Serge Doubrovsky, Hervé Guibert, Renaud Camus peuvent bien entasser les dénégations ; ils ont élargi leur audience et leur public, dès lors qu'ils ont écrit en leur propre nom sur leur vie propre. Comme ils n'aiment pas le mot « autobiographie », ils se résignent, pour la plupart, au terme « autofiction », qui les persuade que, tout en souscrivant au pacte autobiographique, ils restent romanciers. Ce ne sont là, souvent, que des compromis de défense.

La génération de Simenon n'était pas du tout portée à l'écriture de soi. Les écrivains qui ont connu le succès dans l'entre-deux guerres sont d'abord parvenus à imposer, médiatiquement, l'image du héros qu'ils étaient présumés figurer : ils ont réussi à faire confondre la personne de l'auteur avec l'image d'eux-mêmes que leurs écrits faisaient supposer. Valéry dénonce bien cette erreur funeste, mais il fort bien su se faire prendre pour le jumeau de M. Teste, comme Montherlant l'embusqué s'est pris pour un guerrier de *Illiade*, comme Malraux a fini par se croire Garine à Canton. Il fallait qu'en deçà de l'auteur, il y eût l'image d'un homme supérieur qui garantirait l'authenticité de sa création, et que la création réussie garantissât la qualité

d'un homme qui aurait su absorber l'auteur dans sa substance humaine. Ce cercle très vicieux s'est montré très efficace dans la promotion de grands écrivains que le public ne percevait plus comme des littérateurs, mais comme des hommes exemplaires, pétris d'authenticité, de vérité, et de virilité aussi, comme l'exigeait le goût de l'époque. Georges Simenon, dans sa double carrière de journaliste et de romancier, a excellé dans la composition de tels personnages. La pipe de Maigret et la pipe du romancier attestent une même teneur en humanité profonde. Divers rôles sont joués à la perfection : le voyageur d'Afrique en casque colonial, l'homme tranquille traversant la France en canot, le *globe-trotter* planétaire, le *gentleman-farmer* des Charentes, la machine à écrire la plus rapide du Tout-Paris dans sa cage de verre (simple effet d'annonce, celui-là). Le comble de la réussite est d'avoir choisi comme pseudonyme son propre patronyme et de l'avoir associé à des séries qui susciteraient et satisferaient un vaste public. Que ce soit Arthème Fayard, Gaston Gallimard, ou Sven Nielsen qui l'édite, c'est toujours « un Simenon » que l'on lit, ou « un Maigret », si c'est un policier homonyme. Composer ainsi une image de soi, qui induise la confiance, créer chez des lecteurs indéterminés un sentiment de familiarité ou de connivence, c'est évidemment le contraire de l'autobiographie ou de l'autoportrait. À ceux-ci, Simenon viendra très tard (comme d'ailleurs la plupart de ses confrères romanciers), sous l'effet de chocs profonds qu'il lui aura fallu amortir. En dépit des soupçons excessifs formulés par Pierre Assouline⁸, qui se croit tenu de refuser la version donnée par Simenon de la genèse de ses écrits, *Je me souviens...* est bien l'effort d'un homme qui se croit condamné pour transmettre à son fils unique un tableau des origines, sous la forme d'un arbre généalogique, la métaphore de l'arbre pour l'homme étant chez Simenon un trait structurel. *Pedigree* résulte d'un effort ambitieux pour parvenir à la reconnaissance des grands écrivains consacrés : ce récit n'aurait pas été entrepris en ces termes si le groupe de la *N.R.F.* (et tout particulièrement Gide) ne lui avait pas obstinément refusé son appui en l'écartant, le plus souvent, de la Collection Blanche, et ne l'avait sommé de passer à une littérature plus apprêtée, — que finalement il ne publiera pas ! Les *Mémoires intimes* auraient-ils même été écrits, sans la catastrophe du deuxième ménage Simenon, sans le ratage colossal du Xanadou d'Épalinges, sans le suicide atroce de la fille de l'auteur, Marie-Jo Simenon ? Les *Dictées*, elles, procèdent d'un double renoncement, à la fiction et à l'écriture (manuelle ou dactylographique), mais pourraient bien être une conversion à la révolution

⁸ Pierre ASSOULINE, *Simenon*, Paris, Julliard, 1992, rééd. Paris, Gallimard, « Folio », 1996.

médiologique, comme le fut l'assez prodigieuse performance accomplie en 1981 à l'émission *Apostrophes*. Le passage à l'autobiographie relève d'un parcours emblématique qu'on discerne dans la plupart des romans : l'inquiétante étrangeté découle de la rassurante familiarité par une inévitable inversion des signes. Tout respire d'abord l'ordre, la tempérance, le confort, la quiétude, et tout aboutit inéluctablement au désordre, au délire, à la perte, à une apocalypse privée qui n'ouvre sur aucune révélation. S'il est vrai que l'autobiographie raconte généralement la formation d'une personnalité, le récit simenonien, lui, insiste sur la décomposition de cette personnalité, sur la destruction des défenses face aux agressions du destin, sur l'échec inhérent aux projets personnels et familiaux. Détruire l'image de soi, rabaisser et tuer l'objet du désir, n'est-ce pas le trait de cette autobiographie véridique, nécessairement négative, sinon suicidaire ?

L'usage tardif et minoritaire d'une première personne fictive dans les romans

A PREMIÈRE VUE, « roman dur » et « roman policier » impliquent une narration à la troisième personne, soit, en nomenclature genettienne, un narrateur extra-hétéro-diégétique non-représenté. Et les *incipit* de Simenon se plaisent à lancer des pronoms personnels de la troisième personne, qui impliquent une focalisation interne par le personnage impliqué, mais qui diffèrent le plus loin possible son identification.

Ce fut brutal, instantané. Et pourtant il resta sans étonnement et sans révolte comme s'il s'y attendait depuis toujours. D'une seconde à l'autre, dès le moment où le klaxon se mit à hurler derrière lui, il sut que la catastrophe était inéluctable et que c'était sa faute⁹.

Il y a des littératures du moi. Simenon pratiquerait d'emblée une littérature du lui, comme s'il avait toujours su, selon la formule deleuzienne, que la littérature commence avec la troisième personne.

Si l'on prend le guide irréprochable dû à Maurice Piron et à Michel Lemoine¹⁰, le choix d'un narrateur extra-auto-diégétique ou extra-homo-diégétique paraît assez tardif. Voici la liste des romans narrés à la première

⁹ Georges SIMENON, *Les Complices*, Paris, Presses de la Cité, 1953, p. 5.

¹⁰ Maurice PIRON, avec la collaboration de Michel LEMOINE, *L'Univers de Simenon, guide des romans et nouvelles (1931-1972) de Georges Simenon*, Paris, Presses de la Cité, 1983.

personne, précédés de leur numéro d'ordre, attribué dans *L'Univers de Simenon* :

- (28) *Les Trois Crimes de mes amis*, 1938.
- (38) *Malempin*, 1940.
- (43) *Il pleut, bergère...*, 1941.
- (58) *Lettre à mon juge*, 1947.
- (82) *Le Grand Bob*, 1954.
- (86) *En cas de malheur*, 1956.
- (88) *Le Fils*, 1957.
- (92) *Le Passage de la ligne*, 1958.
- (98) *Le Train*, 1961.
- (103) *L'Homme au petit chien*, 1964.
- (111) *La Main*, 1968.
- (112) *Il y a encore des noisetiers*, 1969.
- (113) *Novembre*, 1969.

À ces treize « romans durs », il faudrait ajouter *Les Mémoires de Maigret* (1951), où l'on voit le commissaire à la retraite raconter, par une audacieuse métalepse, les démarches de son ami Simenon. *Je me souviens...* (1945), bien qu'il soit intitulé roman, doit être écarté de ce lot, car l'engagement autobiographique y est total. La plus grande incohérence règne ici dans les sous-titres, plus grande encore si on compare les couvertures avec les rubriques dites « Du même auteur ». Les éditeurs, par exemple, ne sous-titrent jamais roman les Maigret, comme si « roman » ne signifiait pas « fiction », mais récit à forte valeur littéraire. On ne tiendra pas compte de ces bizarreries éditoriales, et on validera sans réserve la classification Piron-Lemoine.

À la lecture de la *Lettre à mon juge*, il faut reconnaître du génie à Simenon dans l'usage qui est le sien de l'autobiographie fictive. Elle crée un puissant effet de fusion et de confusion entre le protagoniste et l'auteur. Quand Charles Alavoine énonce : « J'ai toujours eu l'ironie en horreur et je ne m'y connais pas »¹¹, c'est peut-être sa situation d'ancien pauvre marié à une patricienne qu'il exprime, mais c'est aussi un principe de restriction stylistique qu'édicte l'auteur. La narration fictive qui met en conflit Armande et Martine précède et programme une narration autobiographique présentant le duel entre Tigy et Denyse ; les mêmes formules sur l'amour exigeant la souffrance et la mort de l'être aimé se retrouveront tout naturellement sous la plume de l'autobiographe. Et on a là une scène originaire de la passion,

¹¹ Georges SIMENON, *Lettre à mon juge*, Paris, Presses de la Cité, 1951, p. 63.

nécessairement criminogène dans cet univers-là. De même la rancune du petit pauvre privé de père, entre *Lettre à mon juge* et *Pedigree*, cherche la formulation la plus dure et la plus intime. En fait la relation entre le fictif et le vécu est complexe. Les lecteurs des années quarante devaient admirer que le bon Simenon pût inventer des passions aussi criminelles, des pulsions aussi sadiques. Les biographies et les autobiographies nous ont mieux instruit de tout ce que la fiction simenonienne doit aux désarrois du petit Georges. Ces romans à la première personne semblent être les plus persuasifs, les plus émouvants, les plus durs aussi de ce cycle romanesque, mais c'est peut-être là l'impression d'un amateur décidé des premières personnes, non une évaluation justifiable d'après des critères stylistiques. On peut admettre que Simenon, ayant travaillé sur ses émotions propres, a appris à « poser » sa voix autobiographique, avec des personnages proches de lui, une fois retirée sa qualité de romancier, et qu'il a conceptualisé très tôt sa vie consciente et inconsciente. Dans cette *Lettre à mon juge*, le mode autobiographique fictif est motivé de plusieurs façons : la lettre d'Alavoine au juge Comélieu est nécessaire à sa justification comme à son suicide. L'autobiographie ordinaire étant une lettre à un lecteur extra-diégétique indéterminé, la confession fictive d'Alavoine est une lettre à un destinataire intra-diégétique déterminé, son juge en l'occurrence. L'autobiographie même de Simenon aura toujours un destinataire précis : son fils Marc, sa mère Henriette, ses fils, sa fille disparue Marie-Jo. Les concordances entre le roman de 1947 et les mémoires de 1981 ne s'arrêtent pas là : Simenon donne l'impression d'avoir détruit Denyse et d'avoir induit l'auto-destruction de Marie-Jo, les deux objets de sa passion et de ses dénégations.

Un dispositif préfigurant l'autofiction : *Les Trois Crimes de mes amis*¹²

EST-CE ou n'est-ce pas un roman ? Le récit s'ouvre sur une allégation de vérité, et sur le refus proclamé de « l'artifice du roman », celui-ci se caractérisant par un trait distinctif : « Un roman a un commencement et une fin ». Mais ce récit qui se veut non-romanesque finit bien sur une triple

¹² Georges SIMENON, *Les Trois Crimes de mes amis*, Paris, Gallimard, rééd. « Folio », 1112, 1978.

clausule. Le Fakir, Deblauwe et Danse, les trois amis du temps de « la caque » et de *L'Âne-Rouge*, ont commis des crimes effectifs, et non fictifs. On voit une bande de rapins, de journalistes, d'adolescents s'encrapuler dans les trafics et s'exalter dans un mysticisme satanique, sans devenir tout à fait une secte occultiste. Le narrateur, Simenon lui-même, occupe une position de spectateur tenté ; il est épargné par la catastrophe générale de ses complices, mais culpabilisé par ces trois crimes, plus encore peut-être par le suicide du petit K., dont il a fait « le pendu de Saint-Pholien ». Simenon a donc bien rétabli ici la mise en intrigue, laquelle, selon lui, caractériserait le roman, par contraste avec le récit vrai.

Mais l'homonymie du narrateur (Simenon), des protagonistes (Danse, Deblauwe), des lieux (Liège, Paris, Boullay-les-Trous) constitue bien un signe d'appartenance à l'autobiographie. Mais le narrateur, désigné comme Simenon, n'étant pas le protagoniste, sera un narrateur extra-homodiégétique (et non point « auto »). S'il avoue les crimes de ses amis, il ne dit rien des siens, ni de ses fautes graves ; il écrit dans un journal de chantage, sans le pratiquer lui-même ; il couche avec des filles impubères, avec des prostituées pourvues de morpions et de gonocoques, mais, à l'en croire, tous les adolescents en font autant ; il tombe dans des délires éthyliques et pratique des messes noires, sans que ces pratiques tirent à conséquence pour lui. On peut, certes, aujourd'hui, lire ce récit dans une perspective *auto* biographique : comme Danse, Deblauwe et le Fakir ont tué leur compagne, leur rival, leur mère, Simenon a peut-être voulu tuer symboliquement les femmes qu'il a aimées. Un tel effet d'induction autobiographique peut être produit par bien des romans. Pour résumer, *Les Trois Crimes de mes amis* sont à la fois un *roman* alléguant la véracité par l'homonymie et une *confession* collatérale, faite sur le dos des amis devenus criminels. Le narrateur, quand il reconstitue des crimes et des procès auxquels il n'a pas assisté, est bien obligé d'adopter une perspective de romancier, omnisciente ou probabiliste. Et le récit devient tout aussi serré et solide qu'il l'est dans les romans les plus classiques. Dans de longues séquences s'esquisse l'idée d'une autobiographie collective, où le narrateur se mettrait au centre du réseau. L'écriture se modifie alors, avec des paragraphes réduits à une unique phrase, des associations d'idées, une asyndète généralisée, des développements glissant à la divagation dubitative, — tous traits qui s'observeront beaucoup plus tard dans les *Mémoires intimes*. La fin de ce roman/mémoires annonce même une enquête collective sur le groupe de Liège, « Comédie humaine » véridique, dont *Pedigree* constitue peut-être l'unique pièce inachevée. Ce projet de panorama générationnel, focalisé sur les petites gens et les « losers » du monde moderne, a été repris et accompli,

très subtilement, par Patrick Modiano. C'est une saga très simenonienne que celle qui se déploie d'*Une Jeunesse* à *Des Inconnues* en passant par *De si braves garçons*.

Non sans hésitation, on estimera que ce récit adopte un dispositif qui se rapproche de celui de l'autofiction : un récit qui se donne comme un roman et qui implique l'homonymie entre auteur, narrateur et protagoniste. L'écart porte sur le statut de deutéragoniste qui est celui du narrateur. Cet essai de voix autobiographique n'est pas une autobiographie et c'est à juste titre que les éditeurs du « Tout Simenon » l'ont classé, à sa date, parmi les romans¹³. Pour en donner un indice précis, on peut remarquer un détail : Simenon a fictionnalisé les mésaventures de son frère Christian (en particulier sa fuite à Matadi) en les attribuant à deux voyous matricides, non-nommés, mais désignés comme « les deux frères », et qui sont vraiment les types les plus repoussants de cette galerie de criminels piteux.

Un parfait récit d'enfance autobiographique : *Je me souviens...*, écrit en 1940, publié en 1945

L'AUTOBIOGRAPHIE n'est pas seulement un genre littéraire, elle est aussi une pratique d'écriture sociale, le plus souvent défensive, qui assure la transmission de l'image d'un père à des enfants ou à des petits-enfants. Ce désir de transmission d'un nom, d'une identité, d'un récit d'origine est suscité en général par l'imminence d'une mort envisagée et aiguë par la présence d'un tout petit enfant. Il n'y a donc rien d'in vraisemblable dans la genèse de *Je me souviens...*, telle que Simenon l'a dix fois racontée. Le diagnostic d'un médecin incompetent, la peur de l'angine de poitrine paternelle, le bas âge de Marc, les conseils de Gide détournant les mémoires vers le roman, s'enchaînent de manière raisonnable et convaincante. Pierre Assouline, dans sa biographie si bien informée, ne croit pas à la véracité de ce récit. Il est vrai que les biographes exigeants refusent tout crédit aux autobiographies de leurs patients, justifiant ainsi leur entreprise de rectification, la vérité n'étant jamais qu'une erreur rectifiée. Armé d'archives (essentiellement du dossier Gallimard sur un livre que Gallimard ne publiera pas), s'appuyant sur la correspondance complète de Gide avec Simenon, Assouline estime

¹³ Cf. *Tout Simenon*, tomes 26–27, « Mémoires », Paris, Presses de la Cité, coll. « Omnibus », 1993.

que Simenon a voulu poser les bases d'une somme balzacienne qui lui obtiendrait, enfin, la reconnaissance des burgraves de la N.R.F., et de Gide en particulier, dont l'admiration restait strictement confidentielle. Ceci pourrait s'appliquer, très approximativement, à *Pedigree*, mais nullement à *Je me souviens...* qui constitue la version originale. Gide n'a d'ailleurs jamais conseillé à personne d'écrire son autobiographie : il était trop convaincu de la valeur suprême du roman. Signalons que le biographe, sur d'autres points, est exagérément soupçonneux envers son modèle. Il n'y a pas, quoi qu'il en dise, le moindre symptôme d'antisémitisme dans le personnage de Justin Luska, le coupable des *Inconnus dans la maison*¹⁴ : l'illusion est produite, à l'écran, par le jeu de Mouloudji qui l'interprète. Considérer la collaboration du romancier avec la Continental comme une forme symbolique de collaboration avec l'Occupant constitue un anachronisme et une aberration : aurait-on idée de le reprocher à Jacques Prévert, Jean Cocteau, Jacques Becker ? Un biographe, si scrupuleux par ailleurs, ne doit pas s'évertuer à prendre en défaut le témoignage de sa victime. Pour *Je me souviens...*, à quoi aurait servi le mensonge supposé de Simenon ? À le présenter comme un père de famille consciencieux ? Mais personne n'en a jamais douté, tant le nom du père règne sur l'œuvre de cet écrivain.

Écriture privée tracée sur un cahier au stylo, le « *Pedigree* de Marc Simenon » s'ouvre sur un arbre généalogique où les hommes s'engendrent les uns les autres, les alliances avec une femme étant superbement ignorées. La forme épistolaire, consistant en une adresse à Marc quand il sera grand, est maintenue sur l'ensemble du récit, parce qu'il s'agit moins de communiquer que de transmettre. La première personne, strictement homonyme, est bien celle de Georges Simenon, non point comme romancier célèbre, mais comme simple particulier pris dans la chaîne des filiations et de la paternité. Le propos profond veut transmettre, en différé, à Marc, l'image de son grand-père Désiré Simenon, et la simplicité des moyens stylistiques atteste que ce manuscrit n'est pas alors prévu pour une publication. Un fantasme de catastrophe rôde autour de cette lettre à son fils : la disparition du père laissera l'enfant en butte à l'absence d'amour de la mère. Le vrai secret de Simenon affleure d'ailleurs dans *Je me souviens...* : c'est là — et seulement là — que Simenon mentionne la naissance de son frère Christian et son existence, à six ou sept reprises ; il figure sur l'arbre généalogique, avec une erreur significative sur la date de naissance (1905 au lieu de 1906).

¹⁴ Il faudra ici distinguer le roman de Simenon, le scénario de Clouzot, la mise en scène d'Henri Decoin. Mais aucun de ces trois auteurs ne mérite le moindre reproche d'ordre civique.

La tension du récit ne procède pas d'un travail stylistique ; elle résulte d'une exigence de fidélité et d'une angoisse liée au sentiment de la trahison. Un riche châtelain de la Vendée entend célébrer les vertus héroïques des humbles et des pauvres : il sera leur Gogol. Un maître confirmé de la langue française va recréer le sentiment d'insécurité linguistique qui a miné le couple de Désiré Simenon et d'Henriette Brüll. Rien de plus angoissant que le clivage langagier entre le côté des Simenon et celui des Brüll. De cette division du langage originaire, il naît un chef-d'œuvre du récit autobiographique d'enfance. Certes, il n'a pas une fin motivée, et semble s'interrompre abruptement. Mais c'est là une caractéristique du genre, très visible dans *Les Mots* de Sartre ou dans *Enfance* de Nathalie Sarraute.

À supposer que le manuscrit détenu par Gide soit bien celui de *Je me souviens...* (ce qui est douteux, mais une étude génétique serait ici bien nécessaire), on peut supposer pourquoi il n'a guère aimé cela. À la N.R.F., on n'a jamais aimé les souvenirs d'enfance. Gide, qui connaît ses limites comme romancier, envie fort la production démiurgique de Simenon et nourrit le sot dessein d'en faire un nouveau Balzac. Ses amis ne badinent pas avec les littératures policières et populaires. Ces grands bourgeois distingués n'aiment ni les accents populistes ni l'apologie des humbles. Ils avaient pardonné cela à Charles-Louis Philippe, parce qu'ils étaient jeunes. Mais, aujourd'hui, ils s'agacent de voir ce Simenon, qui aurait pu devenir un grand romancier polyphonique bien français, rappeler qu'il vient des faubourgs de Liège et revendiquer une identité belge dans des milieux incultes. Les admonestations de Gide, qu'il croit positives et amélioratives, tendraient à faire de Simenon un autre Martin du Gard. On en frémit rétrospectivement. Brasillach était beaucoup mieux inspiré, quand, nostalgique des premiers feuilletons signés Georges Sim, il dénonçait la mauvaise influence de la N.R.F. qui tendrait à banaliser Simenon, au nom d'une idée aristocratique du genre romanesque.

***Pedigree* (1948) ou la tentation du roman personnel à la troisième personne**

IL n'est pas facile d'évaluer *Pedigree* dans l'ensemble de l'œuvre simenonien. Pour faire le lecteur juge, nous lui avons préparé, sur deux colonnes, la mise en regard d'une même scène, à gauche dans *Je me souviens...*, à droite dans *Pedigree*, ce qui permet de voir les lignes d'orientation de la réécriture.

Je me souviens...
(1945)

Je parie, je suis sûr, que si on demandait à ma mère quel est le plus mauvais souvenir de sa vie, elle ne parlerait ni d'août 1914, ni du bombardement de sa maison l'année dernière, ni peut-être de la mort de mon père.

Son plus mauvais souvenir, c'est celui du dimanche dont je te parle. Le petit logement au-dessus de chez Cession. Les masques défilant dans la rue. La famille défilant dans la chambre, les sœurs, les belles-sœurs, les frères et les beaux-frères se penchant sur mon berceau, Valérie, humblement tassée dans un coin.

Et voilà que ma grand-mère arrive, ma grand-mère qui, pour la circonstance, a franchi les ponts. Le silence qui se fait. Le visage de pierre. L'inspection du bébé grimaçant.

Enfin, la voix qui prononce comme un verdict sans appel, avec un calme effrayant :

— *Qué laid effant!*

C'est du patois. Cela signifie :

— Quel laid enfant!

Personne ne dit mot. Ma mère, dans son lit, ne parvient même pas à pleurer.

Et ma grand-mère Simenon, avec l'auto-rité que lui donnent ses treize maternités, ajoute :

— *Il est vert!*

C'est une autre guerre qui vient d'être déclarée, une guerre atroce, celle-ci, sans morts et sans drapeaux, sans musiques et sans gloire.

Ma grand-mère aux treize enfants a passé les ponts, avec sa robe grise et son médaillon, ses gants gris et sa capeline, pour voir l'enfant de l'étrangère, de cette gamine ébouriffée qui n'a pas de fortune, pas de santé, qui n'est pas d'Outre-Meuse, pas même de Liège, et qui, quand elle se trouve avec ses sœurs, parle une langue qu'on ne comprend pas.

Pedigree
(1948)

Car sa belle-mère serait capable d'ouvrir le placard du palier pour prouver qu'Élise est une mauvaise ménagère! On lui a pris son grand Désiré et elle ne le pardonnera jamais.

— Tu es sûr qu'on ne doit rien offrir? Une petite liqueur? Des gâteaux?

— Je t'affirme qu'on n'offre rien chez une accouchée. Au contraire! ce sont les visiteurs qui apportent.

Il trouve cela naturel, lui, qu'on apporte! Tandis qu'Élise voudrait rendre, rendre davantage qu'elle ne reçoit, ne jamais être en reste. C'est une Peters.

— J'entends du bruit.

Il ouvre la porte, lance gaiement :

— C'est toi, mère?

Les gens du premier sont sortis et on n'a plus besoin de se gêner.

— Attends, je vais t'éclairer. Cet escalier est si sombre.

Il est content, content.

— Entre... Entre Cécile...

C'est sa plus jeune sœur, Cécile, qui va se marier, qui accompagne sa mère. Celle-ci a passé les ponts, avec sa robe grise et son médaillon, ses gants gris et sa capeline, pour voir l'enfant de l'étrangère, de cette gamine ébouriffée qui n'a pas de fortune, pas de santé, qui n'est pas d'Outremeuse, pas même de Liège et qui, quand elle est avec sa sœur, parle une langue qu'elle ne comprend pas. Désiré est seul à ne pas s'apercevoir que son entrée dans le logement fait l'effet d'un courant d'air.

— Bonjour ma fille.

Elle ne se penche pas pour embrasser sa bru.

— Où est-il votre *effant*?

Elle doit le faire exprès d'employer des mots de patois. Pour bien souligner qu'elle est, elle, une femme d'Outremeuse.

Élise tremble dans les draps et Valérie se tient près d'elle comme pour la protéger.

— Eh bien, ma fille, il est vert, votre *effant*!

Ce n'est pas vrai! C'est une méchanceté! Il n'est pas vert. Après avoir été trop rouge toute la matinée, il paraît avoir mal digéré sa dernière tétée. Il est pâle, soit! Élise s'étonne elle-même de le voir si pâle et ses mains

Comment cette Henriette pourrait-elle prendre place, fût-ce le dimanche matin, dans la cuisine de la rue Puits-en-Sock ?

Quand son père est mort, alors qu'elle n'avait que 5 ans, elle ne connaissait pas un mot de français.

Quelle langue, en somme, parlait-elle ? Aucune, à vrai dire. Son père s'appelait Brüll; il était né à Herzogenrath, en Allemagne, juste à la frontière. Sa mère s'appelait Loyens-Van de Weert et était née en Hollande, à la frontière aussi. Une triple frontière où la Hollande, l'Allemagne et la Belgique se touchent, où une maison est à cheval sur deux pays cependant que de l'autre côté de la Meuse, on en voit un troisième par la fenêtre.

La maison de ses parents était à cheval sur la frontière, entre le Limbourg belge et le Limbourg hollandais, et elle mélangeait tous les patois.

Les Simenon sont chapeliers. Chrétien Simenon a fait son tour d'Europe comme compagnon. Maintenant, c'est un commerçant et la rue Puits-en-Sock ne serait plus la rue Puits-en-Sock sans la chapellerie Simenon. Mineur, c'est un métier aussi.

Tout cela est dru et peuple. Pas riche ? Mais cela vit bien et Désiré est l'intellectuel de la famille. Cela fait partie d'Outre-Meuse et cela parle volontiers wallon. Chez les Simenon, on n'est pas fier. On a les gens fiers en horreur.

Or, cette petite Henriette, qui n'est jamais qu'une demoiselle de magasin, fait des manières et n'irait pas jusqu'au coin de la rue sans son chapeau et ses gants.

Ses frères, ses sœurs sont de gros commerçants. Il y en a un à Hasselt, un à Saint-Léonard, et Vermeiren, le mari de Marthe, est un des plus riches épiciers de la ville.

Seulement, ces gens-là, ce ne sont pas des gens de leur quartier. Ils s'installeraient n'importe où, fût-ce dans un autre pays, avec la même aisance, et ils

étreignent les draps sous la couverture tandis que la belle-mère, hochant la tête, décrète pour toujours :

— *Qué laid effant !*

C'est tout. Elle s'assied. Elle daigne s'asseoir dans cette maison dont son regard glacé fait l'inspection. Sûrement qu'elle a tout vu, les deux taches d'humidité au plafond, — elles y étaient ; ce sont les Cession qui ont refusé de faire reblanchir, — et un torchon que Valérie a oublié sur une chaise.

Elle n'a rien apporté, elle non plus. Elle est là parce qu'elle doit y être, mais, pour rien au monde, elle n'enlèverait son chapeau.

Élise murmure avec effort.

— Une tasse de café, maman ?

— Merci, ma fille.

Comme si le café de sa belle-fille n'était pas assez bon.

Élise a honte de ses meubles. C'est la femme qui apporte les meubles du ménage. Chez elle, à la mort de son père, il y en avait de beaux, des meubles anciens. Un de ses frères, Louis, Louis de Tongres, comme on dit parce qu'il habite Tongres où il a fait fortune, est venu les prendre un à un, sous prétexte qu'ils appartenaient aux Peters, qu'ils devaient revenir aux Peters, et il les a remplacés par des meubles en bois blanc...

— Eh ! bien, mes *effants*...

Le temps d'une visite est passé.

— Je me demande toujours si ta femme pourra le nourrir.

C'est à Désiré qu'elle s'adresse avec commiseration. « Tu l'as voulu ! Je t'avais prévenu ! » Toutes ces phrases sont dans sa voix, dans l'intonation, dans le regard.

— Enfin, j'espère *pour vous* que ça ira bien !

Elle s'en va. Cécile la suit. Désiré les reconduit jusqu'en bas et quant il remonte il trouve Élise en larmes dans les bras de Valérie.

— Elle a été méchante... Exprès !... Elle le fait exprès d'être méchante...

— Mais non... Je t'assure que tu te trompes...

Il voudrait tant que tout le monde soit d'accord, que tout le monde s'aime, que tout le monde vive comme lui dans la sérénité, dans la joie de chaque instant qui passe ! Il a regardé l'heure au réveil.

continueraient à parler flamand entre eux et à manger leur cuisine.

La mère Simenon a bien prévenu Désiré.

— Marie-toi si tu veux. Tu verras ce qu'elle te fera manger.

Qu'était le père Brüll, d'ailleurs, que personne n'a connu et dont Henriette, elle-même, se souvient à peine ?

Bourgestre d'Herzogenrath, le voilà qui s'installe dans la plaine la plus basse du Limbourg à Néroeteren où il monte une exploitation agricole.

Pourquoi n'y reste-t-il pas ? Pourquoi, avec ses treize enfants, car il en a treize aussi, vient-il à Herstal où il se fait marchand de bois ?

Les Simenon, eux, ne sont pas des gens qui déménagent et qui changent de métier. Tout ce qui bouge leur est suspect. On est ce qu'on est, une fois pour toutes, employé, menuisier, casquettier, riche ou pauvre.

Or, à Herstal, les Brüll ont été riches. Ils ont eu jusqu'à quatre péniches sur le canal pour transporter leurs bois et des chevaux plein l'écurie. Albert, le frère aîné, allait chasser avec les nobles. Pendant que Léopold, forte tête, était garçon de café à Spa.

Chez les Simenon, il n'y a jamais eu de garçon de café !

Ni d'ivrogne ! Or, le père Brüll s'est mis à boire. Un jour qu'il était ivre, il a avalisé des traites pour un ami.

Trois mois après, on vendait tout, les péniches, les chevaux et jusqu'au mouton vivant qui servait de jouet à ma mère.

Ça n'en restait pas moins aussi fier et ça mettait des casseroles au feu pour impressionner les gens. Peut-être même cela mangeait-il de la margarine ?

Les frères et les sœurs, qui font tant de manières, ont-ils seulement aidé Henriette, la petite treizième, quand elle est restée orpheline ? Lui ont-ils donné une dot pour se marier ?

— Il est temps de donner le sein.

Hélas ! L'enfant vomit un liquide trouble qui n'est plus du lait, qui a un reflet verdâtre.

— Valérie ! Il est malade... Mon Dieu !...

On entend soudain la voix aigre des mirlitons, des crécelles, et de haut en bas, par la fenêtre, on voit des familles qui profitent d'une accalmie de la pluie pour faire faire aux enfants masqués le tour du centre de la ville.

— Peut-être qu'en lui donnant de l'eau sucrée ?...

— Le voilà à nouveau tout rouge. On dirait un fait exprès, juste quand ta mère...

Pauvre Valérie. Elle ne perd pas un instant son sang-froid. Elle va, elle vient, comme une fourmi diligente, comme une petite souris furtive.

— Ne te frappe pas, Élise. Je t'assure que ce n'est rien.

— Pourquoi vomit-il ? C'est mon lait, j'en suis sûre. Sa mère a toujours prétendu que je ne pourrais pas nourrir...

Désiré tambourine sur la vitre, à travers le rideau de guipure qui amortit le son, et il est tout heureux d'annoncer :

— Voilà le docteur Van der Donck.

Celui-ci n'en finit pas de monter l'escalier à pas comptés. Il frappe. Il entre.

— Eh ! bien, Madame Mamelin ?

Elle a déjà moins peur. Honteuse de ses angoisses, elle s'efforce de sourire. Il s'est dérangé un dimanche et il faut lui en savoir gré.

— Je ne sais pas, docteur... Il me semble... Il vient de remettre son lait et, depuis ce matin, j'ai l'impression qu'il est si chaud... Valérie !...

Valérie, qui a compris, apporte la cuvette d'eau tiède, la serviette, et le docteur lave lentement, longuement ses mains blanches qu'alourdit une chevalière en or.

— Désiré !

Il comprend moins vite que Valérie. Le jour baisse.

— La lampe...

Il l'allume et le médecin s'assied près du berceau, en homme qui ne calcule pas son temps.

— Voyons ce petit bonhomme...

Il tire un chronomètre de sa poche. Le docteur Van der Donck est blond, un peu chauve,

Au contraire! Son frère, Albert, qui est déjà un important marchand de bois et de fourrages et qui a épousé une aristocrate, est venu lui prendre les deux ou trois vieux meubles de famille et lui a donné des meubles en bois blanc à la place!

— Je vous dis qu'il est vert! Si vous voulez mon avis, vous feriez bien d'appeler le médecin!

Là-dessus, la maman Simenon s'assied pendant quelques minutes, pour qu'on ne puisse pas dire qu'elle n'a pas voulu s'asseoir chez sa bru. Elle refuse le morceau de tarte qui reste de midi. Dans l'escalier, où son fils la reconduit, elle soupire :

— Pauvre Désiré!... J'ai bien peur...

À cinq heures, alors que le carnaval bat son plein et que la rue Léopold est étoilée de confettis, bruyante de trompettes en bois et de mirlitons, le D^r Van der Donck pose sa trousse sur la table et m'ausculte.

J'ai une bronchite. Mon père court les rues à la recherche d'un pharmacien. Ma mère pleure et Valérie renifle en essayant de sourire.

Quand mon père rentre, essoufflé, des fioles à la main, il ne trouve rien à dire, car il fait quand même partie de la rue Puits-en-Sock.

Il veut mettre de l'eau sur le feu.

— Laisse! Valérie va le faire...

Et Maria Debeurre doit venir. Elle vient tard, exprès, pour ne pas gêner la famille. C'est une vendeuse de *Innovation*.

Ainsi, tandis que le soir tombe, illuminé de feux de bengale du carnaval, une nouvelle intimité se soude autour de moi; celle des demoiselles de magasin qui étaient voilà un an encore trois jeunes filles.

Mon père, avec son mètre quatre-vingt-cinq, ne sait où se mettre.

avec des moustaches effilées, des vêtements de drap fin.

— À quelle heure lui avez-vous donné le sein pour la dernière fois?

Respectueusement :

— À deux heures, docteur.

— Voyons... voyons... restez calme...

Il sait, lui, que ce n'est qu'une gamine nerveuse qu'effrayent tous les fantômes créés par un cerveau inquiet. Pourtant... Il a froncé les sourcils... Il ausculte...

— Voulez-vous le démailloter?

Et Désiré lui-même, qui semble toucher le plafond de la tête, s'est figé derrière lui. Des masques toujours, dehors. Une musique militaire passe quelque part.

— Lâchez-le... Bien... Chut!...

Il écoute... Il compte... Il se rembrunit. Il sourit pour ne pas alarmer.

— Allons, Madame, ce n'est rien... Restez calme... Un petit peu, un tout petit peu de bronchite, comme cela arrive à tant de nouveau-nés en cette saison...

— C'est grave, n'est-ce pas, docteur?

Elle trouve encore la force de sourire pour ne pas l'importuner par ses craintes, alors qu'il est venu un dimanche, un dimanche de carnaval.

— Pas du tout... Avec quelques précautions...

Il met son lorgnon d'or pour écrire.

— Essuie la table, Valérie.

Il se relit, ajoute deux lignes.

— Voilà, Madame. Dans quelques jours, il n'y paraîtra plus. Surtout ne vous affolez pas. Je vous répète que ce n'est rien. À propos... Où est ce lait qu'il a vomi tout à l'heure?

— Valérie!

C'est Valérie qui va, qui vient. Puis Désiré suit le médecin dans l'escalier.

— Docteur...

— Rien d'inquiétant. Je voudrais seulement avoir une analyse du lait.

Il tend une petite fiole qu'il avait dans sa poche.

— Si vous pouvez, sans trop l'alarmer... Vous la porterez demain matin au laboratoire Pierson...

Elle serait la seule de la famille. Mme Mame-lin l'a bien dit : *Cette fille-là...*

— Allons! Allons! Vous verrez que cela s'arrangera. Elle est un peu nerveuse, vous comprenez? Un rien l'affecte.

Des masques... Il referme la porte...

Quand Désiré rentre chez lui, Valérie essaie en vain de calmer Élise en proie à une crise de larmes qui dégénère en crise de nerfs.

— Je le savais. Je le sentais. *Elle* l'avait prédit avant même de me connaître!

La lampe file. Désiré baisse la mèche. Au même instant, le poêle fait entendre son « boum » familial, comme si le bon génie de la maison sentait le moment venu d'affirmer sa bienveillante présence.

— Chut!... souffle Valérie, alors que Désiré veut s'approcher du lit.

Et elle ajoute à voix basse, tandis que les sanglots d'Élise succèdent aux sanglots :

— Cela lui fait du bien.

On a là le récit de la naissance et des premiers jours, la visite de la belle-mère décrétant la laideur de l'enfant, les premiers soins médicaux donnés au petit malade. Dans les deux récits, Simenon pratique le recours au présent perpétuel, avec quelques occurrences du temps du passé dans l'autobiographie, nécessairement rétrospective. Un narrateur extra-hétéro-diégétique, non nommé, se substitue au narrateur extra-auto-diégétique nommé Georges Simenon¹⁵. Le changement de la première à la troisième personne entraîne une réorientation des perspectives narratives, qui remplacent la focalisation interne par la non-focalisation. Le projet même se transforme, ainsi que le format. Au lieu de l'histoire privée d'une famille nucléaire, se découvre un tableau de l'Europe à travers le prisme liégeois : mouvement ouvrier, anarchisme, socialisme, dégâts du capitalisme industriel, prolétarisation des classes moyennes, tout ceci échappant naturellement à la vision d'un petit Liégeois, si dégourdi soit-il. Pour jouer la carte du roman collectif, Simenon multiplie les échappées et les digressions, d'une manière qui fait songer aux contournements de l'autobiographie opérés par sa contemporaine Marguerite Yourcenar dans *Le Labyrinthe du monde*. La substitution la plus rude est celle de Roger Mamelin à Georges Simenon, impliquant celle de Désiré Mamelin à Désiré Simenon et celle d'Élise Peters à Henriette Brüll. Mais quel lecteur ne décodera-t-il pas Mamelin en Simenon? Le romancier s'empêtre dans un péri-texte contradictoire : il dit avoir voulu

¹⁵ Cf. Gérard GENETTE, *Figures III*, Paris, Seuil, 1970.

léguer à Marc Simenon l'image de Roger Mamelin, mais le petit Marc a besoin de la vérité sur son père réel, et non de la fiction d'un personnage de roman. Le préfacier se flatte d'avoir atteint la vérité poétique par le moyen de la fiction, et évoque approximativement le *Vérité et poésie* de Goethe, exemple d'ailleurs dangereux en raison de l'ennui provoqué chez le lecteur par l'autosatisfaction goethéenne. Certes ceux qui croient à la légitimité du « roman autobiographique » jugeront que Simenon a réussi le sien. Ce serait vrai, si l'on songe aux vertus stylistiques, scéniques, picturales dont il regorge, et qui faisaient dire à Robert Kemp que Simenon avait fait là son chef-d'œuvre d'artiste, entrant dans le panthéon de la peinture flamande¹⁶. Mais ce ne l'est pas, au vu du résultat : dans la forme hybride dite « roman autobiographique », vraie contradiction dans les termes, Simenon perd sur les deux tableaux. Pour un roman, les personnages échouent à trouver leur autonomie, faute de pouvoir se dégager de leurs fonctions familiales référentielles ; le roman, si l'on en croit les tirages donnés par Pierre Assouline, sera beaucoup moins lu que les autres romans du même auteur. Ce gros roman de 630 pages, le plus travaillé stylistiquement, n'a d'ailleurs pas de fin marquée, puisque l'auteur annonce, puis annule un second volume. D'ailleurs est-il possible, pour un lecteur qui a lu *Je me souviens...*, de lire, comme un roman, chez le même éditeur de grande diffusion, *Pedigree* trois ans plus tard. Mais, sur le plan autobiographique, la perte est plus lourde encore. On a perdu le nom du père au profit d'un pseudonyme malheureux qui évoque la mamelle, l'allaitement, le femmeline et produit un fâcheux effet de redondance. Faire disparaître toute trace du cadet jaloué, redevenir l'enfant unique qu'on n'aurait jamais dû cesser d'être, voilà des tentations trop faciles, auxquelles Simenon a cédé : Christian est mort, Georges l'a effacé, mais il revient sur la photographie de famille que l'on a imprudemment reproduite sur la couverture de *Pedigree*. Malgré ce double déficit, *Pedigree* reste un chef-d'œuvre d'écriture. Colette voulait que son petit Sim soit moins littéraire, et il y était aisément parvenu. Gide voulait qu'il soit plus littéraire, car pour lui comme pour Paulhan, rien n'était jamais trop littéraire. Simenon a prouvé sa compétence par une performance, montrant qu'il ne se passait pas des prestiges du style par carence, mais par ascèse. Quand il voulait, il pouvait, aussi bien que quiconque. *Pedigree* est un livre de grand style et de grandes ressources narratologiques ; c'est bien la première fois qu'un roman à clefs puisse être salué comme un grand livre.

¹⁶ Chronique recueillie dans Robert KEMP, *La Vie des livres*, I, Paris, Albin Michel, 1956.

Les *Mémoires intimes* (1981) ou l'écriture brutale d'une mémoire meurtrie

GEORGES SIMENON avait renoncé au roman pour se consacrer à ses « dictées » quand, bouleversé par le suicide de Marie-Jo, il reprend son stylo et ses cahiers pour des mémoires. Ce très gros livre, sans apprêts et sans égards excessifs pour les proches, s'ouvre sur une lettre à sa fille morte et se termine sur la transcription brute de ses enregistrements. Dans un geste désespéré de réparation, il ne cesse de l'interpeller, ainsi que ses frères survivants, sur le ton de la grande pitié et de la réconciliation des âmes mortes. On a donc, raccordé à *Pedigree*, et très cursif sur l'avant-guerre, le récit d'une ascension sociale qui a fait d'un petit pauvre un mauvais riche frappé par la Némésis, et qui a tout perdu, hormis l'argent. Une ironie tragique veut que Simenon se soit toujours défini comme un père de famille ordinaire, et que sa vie de famille ait été une longue suite de catastrophes. Devant ce cycle tragique, Maigret reste sans voix et se borne à relater les événements, non sans gommer quelques drames. Pour l'épouse séparée, mère de Marie-Jo, la haine est inépuisable. Le chroniqueur de cet enfer conjugal livre un témoignage unique sur la guerre des sexes. Pour cet acte d'amour et de vengeance, qui tourne au procès final, le vieux Simenon a adopté une écriture réduite à ses rudiments et frôlant savamment son degré zéro. Ainsi se découvre un en-deçà un peu désertique de la littérature, qui, dans une autre perspective, en devient un au-delà.

Ce n'est plus le point de vue du médecin et du commissaire qui régit le récit, mais celui du patient et du fautif. Le centre de gravité, c'est évidemment elle, dite D., sur laquelle tout a été joué et tout a été perdu. La ligne d'horizon, c'est le bonheur tranquille avec Teresa, mais le lecteur ne croit guère à ce vert paradis des amours ancillaires. Il est plus sensible à l'art de raconter la suractivité à partir du repos, la frénésie sexuelle à partir de l'ataraxie. Le ton général hésite entre la sérénité bonhomme et la névrose d'angoisse pour trouver sa note juste dans ce que René Char a appelé « une sérénité crispée ». Mais c'est l'intrusion de la tragédie grecque dans une vie familiale vouée à la stabilité qui constitue le grand enjeu de cette somme. Quand Simenon croit serrer son amour, il le broie. Denyse, dans son récit, prend la figure de Clytemnestre, et Marie-Jo celle d'Électre. Un homme qui se croyait tranquille a construit son bonheur à Épalinges, avec une certaine démesure, mais ce Walhalla va s'effondrer dans la catastrophe généralisée. Ce sont là les plus durs des mémoires, et ils font souvent penser au *Citizen Kane* d'Orson Welles, à l'autre bout du champ artistique.

Les Dictées ou l'homme au magnétophone

AVEC LA *Lettre à ma mère*, dictée au magnétophone, construite sur l'usage de la litanie, de la redite, de la scansion, apparaît en 1974 l'un des textes les plus denses de Simenon. Comme souvent, l'autobiographie est épistolaire dans son principe, mais cette épistolarité est fictive, la mère de Simenon venant de mourir. Pour la première fois aussi se lit le secret de Simenon, que *Pedigree* masquait obstinément. Il faut attendre les toutes dernières pages de ce petit livre.

— Comme c'est dommage, Georges, que c'est Christian qui soit mort.

Cela ne voulait-il pas dire que, dans ton esprit, selon ton cœur, c'est moi qui aurais dû partir le premier ?¹⁷

Comme si depuis toujours, il y avait eu un *non de la mère*, et que tout le roman familial de Simenon, fantasma fondateur de tous ses romans effectifs, n'était que la réaction désespérée d'un enfant humilié.

Vont suivre vingt et un volumes de *Dictées*, sur le modèle et sous le protocole de cette *Lettre à ma mère*. De cette entreprise sans précédents et sans imitateur, la critique s'est détournée pudiquement, comme s'il s'agissait des radotages d'un vieil homme muré dans sa retraite de romancier. Il est assez rare de trouver des confessions au magnétophone ou des journaux intimes en cassettes, sauf dans les fictions policières ou dans les films. Les entretiens au magnétophone pullulent, mais il faut un dialogue entre une vedette et un interlocuteur-producteur-transcripteur, qui finit par être le vrai auteur de ces mémoires truqués. Simenon est le seul à avoir affronté le media-magnétophone comme un instrument littéraire, sans passer par un interviewer : il parle, à travers le seul dispositif d'enregistrement, pour des lecteurs indéterminés, puisque les cassettes n'ont pas été commercialisées et qu'elles ont subi, pour devenir des livres, le minimum d'élaboration. On plaidera ici, comme l'a fait François Truffaut¹⁸, pour l'intérêt de ces volumes, et en particulier pour le premier de la série, *Un Homme comme un autre*. Moitié-journal intime, moitié-autobiographie décomposée et non-liée, ce texte ne vise pas à individualiser le sujet parlant, mais au contraire à le banaliser, à un niveau que Perec appellera l'infra-ordinaire. On est à l'opposé de l'autobiographie gidienne dont le principe narcissique est que le sujet n'est pas comme les autres, donc est supérieur, en tant qu'artiste, aux autres.

¹⁷ Georges SIMENON, *Lettre à ma mère*, Paris, Presses de la Cité, 1974, p. 107.

¹⁸ Lettre de François TRUFFAUT à Georges SIMENON datée du 23-11-1977, in François TRUFFAUT, *Correspondance 1945-1984*, Paris, Hatier, rééd. « Livre de poche », 1997, p. 601.

Celle de Simenon est démocratique et populiste, pour peu que l'on donne à ce dernier terme des connotations positives. Simenon donne une éminente dignité à ce processus de banalisation, alors que tout l'effort d'un Sartre ou d'une Sarraute est d'accéder à la singularisation par l'invention d'un grand style. On peinerait à donner une étude stylistique de ces pages qui font penser à des conversations du Café du Commerce, quand on prend l'apéritif à Mont-de-Marsan. Mais il reste toute une vie, et l'adéquation parfaite d'une narration minimaliste à une histoire complexe. Simenon ne craint pas les redites, mais son ressassement s'invente une rhétorique invisible. Pour la matière vécue, on trouve là ce qui manque dans les *Mémoires intimes* : les années parisiennes de gêne et de pauvreté, d'expédients, de boulimie sexuelle et de frustration conjugale relèvent de «la servitude humaine», pour reprendre le beau titre emprunté à Spinoza par Somerset Maugham. On proposera un parallèle incongru entre deux géants du siècle. Sartre, dans *Les Mots*, veut aboutir à n'être qu'un homme dans la foule, un homme comme les autres, qui rejoindrait l'anonymat des classes ouvrières. Il veut être «tout un homme fait de tous les hommes et qui les vaut tous et que vaut n'importe qui», mais il le dit au terme de prouesses parodiques et ironiques, qui ne sont compréhensibles que pour des lecteurs d'une haute culture¹⁹. Au contraire, on peut mettre entre les mains de n'importe qui *Un Homme comme un autre*. L'oralisation de la prose la rend transparente à qui n'a jamais lu un livre d'un point de vue littéraire, et c'est là un bel éloge littéraire qu'on puisse lui faire. Les pauvres en argent y liront leur situation ; les pauvres en esprit trouveront chez ce nouveau riche l'esprit de la pauvreté. On ne croit pas trop à la vertu de la *fraternité* chez Malraux ou chez Sartre, qui l'invoquent à coup sûr sincèrement. On y croit chez Simenon, peut-être parce qu'il montre une impressionnante maîtrise dans tous ses entretiens. Il est au fond le seul écrivain à avoir maîtrisé tous les médias, au fur et à mesure de leurs apparitions. Il ferait aujourd'hui des journaux intimes-vidéo. Certes il n'a pas usé du cinéma, mais il l'a fécondé magnifiquement. Plus que le génie littéraire (qui en est une composante), c'est le génie multi-médiatique qui caractérise Simenon. De chaque genre, de chaque mode du discours, de chaque media, il a fait un instrument de partage et de soumission.

¹⁹ Jean-Paul SARTRE, *Les Mots*, Paris, Gallimard, 1964, rééd. «Folio», 1990, p. 206.

Abdelouahed MABROUR

Un aspect de la description chez Simenon : la caractérisation adjectivale

II. – Considérations syntactico-sémantiques¹

Résumé

La présente étude vient compléter celle déjà parue dans le n° 10 de *Traces*. Elle se propose d'examiner, d'un point de vue stylistique, la place de l'adjectif dans quelques textes policiers et de montrer que la particularité de Simenon (tout en sachant que l'emploi qu'il se fait de ces caractérisants reste, dans une large mesure, tributaire de la tendance générale de la langue) se voit clairement à travers certaines distributions syntaxiques.

Place de l'adjectif

LA PLACE DE L'ADJECTIF ne relève pas, on s'en rend compte, du seul niveau syntaxique. Tous ceux qui se sont intéressés à cette notion, qu'ils soient grammairiens ou stylisticiens, s'accordent pour souligner l'importance d'autres facteurs entrant en jeu pour déterminer la position de l'adjectif. Ces facteurs, dans certains contextes, sont si étroitement liés qu'il paraît parfois difficile de les distinguer ou de savoir lequel régit, en premier lieu, la place des éléments dans une suite « S. A. » ou « A. S. »². Il faut, en effet, prendre en considération, comme l'a si bien souligné H. Nølke, dans le cadre de sa théorie modulaire qu'il oppose aux théories unitaires (structuraliste, fonctionnelle et cognitive) :

¹ Notre corpus se limite au premier cycle de la série policière Maigret. Il est constitué de six cent trente-six séquences descriptives. Pour tous les exemples, nous renvoyons à l'édition *Tout Simenon*, t. 16, 17 et 18, Paris, Presses de la Cité, 1991.

² Nous respectons en cela la tradition qui désigne par S. A. la suite « substantif + adjectif » (cas de postposition) et par A. S. la suite « adjectif + substantif » (cas d'antéposition).

- le sémantisme de l'adjectif;
- le sémantisme du substantif;
- la structure morphosyntaxique de l'adjectif;
- la structure morphosyntaxique du substantif;
- la position et la fonction syntaxiques du syntagme substantival dans la phrase;
- la prosodie.³

Il n'est pas dans notre intention de nous étaler sur une problématique aussi ancienne que celle relative à la place de l'adjectif. Les travaux dans ce domaine sont si abondants, si disparates quant aux terminologies appliquées, qu'elle semble loin de recevoir une solution satisfaisante⁴. Toutefois, nous voudrions, à la lumière de cette littérature qui n'a pas cessé, depuis le début du siècle, de nourrir les débats sur cette notion, examiner la place de l'adjectif chez Simenon dans les textes qui nous servent de corpus et nous arrêter, quand le besoin se fait sentir, sur les particularités d'emploi.

Commençons, d'emblée, par donner un aperçu quantitatif sur les différentes distributions observées dans le corpus :

la suite S. A.	4 576 cas,
la suite A. S.	1 294 cas.

Il n'est pas inutile de rappeler que ces données chiffrées ne concernent que les adjectifs épithètes dont la fonction, telle qu'elle est définie par A. Blinkenberg, est

d'incorporer dans la phrase, qui est l'expression d'un jugement actuel, un jugement accessoire, de second plan, portant sur un des membres principaux de la phrase, dont le contenu sera par ce fait plus étroitement défini ou plus explicitement caractérisé.⁵

³ Henning NØLKE, «Où placer l'adjectif épithète? Focalisation et modularité», *Langue française*, n° 111, sept. 1996, p. 45.

⁴ «Plus de sept mille pages ont été écrites sur ce sujet à travers les siècles», précise Björn LARSSON dans son ouvrage *La Place et le sens des adjectifs épithètes de valorisation positive*, Lund, Lund University Press, 1994, p. 9, cité par H. NØLKE, *op. cit.*, p. 39.

Nous pensons, entre autres, aux travaux de A. BLINKENBERG, *L'Ordre des mots en français moderne*, Copenhague, Levin & Munksgaard, 1928-1933, 2 vol., de M. FORSGREN, *La Place de l'adjectif épithète en français contemporain*, Uppsala, Almqvist & Wiksell, 1978, de M. WILMET, «De la place de l'épithète qualificative en français contemporain. Étude grammaticale et stylistique», *R.L.R.*, t. 45, 1981, de H. WEINRICH, «La place de l'adjectif en français», *Vox Romanica*, 25 (1), 1966, etc.

⁵ A. BLINKENBERG, *op. cit.*, p. 44.

Les adjectifs détachés comptent trois cent cinquante-huit (358) occurrences. Vu leur nature syntaxique⁶, nous les laisserons de côté.

Et du moment que nous avons déjà opéré un classement d'ordre morphologique⁷, il n'est pas superflu de considérer ces chiffres en fonction des différentes formes sous lesquelles apparaît un adjectif :

	S.A.	A.S.
primaires	2 130	1 196
participes	1 502	20
suffixaux	757	75
préfixaux	98	1
parasyntétiques	74	3
composés	15	—
Total	4 576	1 294

Ainsi que nous pouvons le constater, l'ordre progressif prédomine largement. Il dépasse légèrement la moyenne de la tendance générale de la langue. Si cette dernière avoisine un pourcentage de l'ordre de 65 %⁸ de cas postposés, chez Simenon, ce taux passe à 77,87 %⁹. Il nous paraît utile de souligner que ce pourcentage varie sensiblement d'un groupe morphologique à un autre. En effet, il est de l'ordre de 64,04 % dans la catégorie des primaires, de 100 % dans celle des composés, de 98,68 % dans la classe des participes, de 98,98 % dans celle des suffixaux, de 98,98 % dans le groupe des préfixaux et de 96,10 % dans celui des parasyntétiques.

En se limitant au seul facteur sémantique¹⁰, on observe souvent que l'épithète postposée « énonce une particularité propre à caractériser l'objet, à le définir, à le distinguer des autres, à le classer ... »¹¹ D'après M. Grevisse,

⁶ Plusieurs grammairiens soulignent l'aspect prédicatif de cette structure. Elle représente, à nos yeux, un statut intermédiaire entre épithètes et attributs.

⁷ Voir notre article « Un aspect de la description chez Simenon : la caractérisation adjectivale. Considérations d'ordre morphologique », *Traces*, n° 10, 1998.

⁸ H. WEINRICH, *op. cit.* ; J.-Cl. CHEVALIER *et al.*, *Grammaire Larousse du français contemporain*, Paris, Larousse, 1964 ; Maurice GREVISSE, *Le Bon usage*, Paris/Gembloux, Duculot, 1980 (11^e éd.).

⁹ On doit se garder de prêter à ces pourcentages une généralité qu'ils ne possèdent pas. N'oublions pas que ces données n'englobent ni l'œuvre de Simenon ni la totalité des romans constituant le corpus. Notre dépouillement se limite aux séquences descriptives.

¹⁰ Nous avons déjà attiré l'attention sur la complexité de la place de l'adjectif. Plusieurs facteurs entrent en jeu (rythmique, sémantique, stylistique...) pour avantager telle ou telle position.

¹¹ J. MAROUZEAU, *Précis de stylistique française*, Paris, Masson, 1969, p. 154.

celle-ci sert à exprimer également « des qualités physiques, occasionnelles, accidentelles... »¹² Aux yeux de Ch. Bally, elle « spécialise le concept et l'oppose à d'autres »¹³.

Sur le plan stylistique, la postposition s'oppose, en général, à l'ordre marqué. Faudrait-il en conclure que le style de Simenon, à travers l'emploi adjectival, se rapproche (quand il ne se confond pas avec lui) du style de la langue courante telle qu'elle est décrite à partir des conversations ? Il est très tôt, semble-t-il, pour répondre à cette interrogation. Il faudrait considérer d'abord l'autre volet, c'est-à-dire l'ordre marqué : le cas des épithètes antéposées.

La suite A. S.

CETTE APPELLATION ne se limite pas uniquement au groupe « adjectif + substantif » — bien que ce soit la classe numériquement la plus importante. Elle coiffe tous les cas d'antéposition quelle que soit la combinaison dans laquelle ils figurent.

Au regard du tableau où sont consignées les données quantitatives (*cf. supra*), force est de constater que les adjectifs primaires constituent la classe morphologique qui avantage le plus cet ordre. En effet, 92,42 % de l'ensemble des unités préposées appartiennent à ce groupe ; et à l'intérieur de cet ensemble, quelques vocables seulement, ceux accusant un taux de fréquence très élevé, tendent vers l'antéposition.

Ainsi que nous l'avons mentionné plus haut, la place de l'adjectif épithète fait intervenir plusieurs facteurs. Outre quelques grandes tendances, souvent érigées en règles générales, où l'on évoque des notions comme celle de « pesanteur » euphonique (masses croissantes : « item monosyllabique + item bi- ou polysyllabique »), le choix de telle ou telle position reste, en large mesure, déterminé par la relation sémantique, parfois stylistique (des effets rattachés aux valeurs « subjectives », « connotatives », « banales », « anaphoriques », « métaphoriques », « d'épithète de nature », « quantitatives », « adverbiales », ...), qu'entretiennent entre eux adjectif et substantif :

¹² M. GREVISSE, *op. cit.*, p. 434.

¹³ Ch. BALLY, *Linguistique générale et linguistique française*, Berne, A. Francke, 1965, 4^e éd., p. 232.

Tout ce qui est emploi précis, déterminatif de l'adjectif, qui délimite le sens du substantif en créant, à l'intérieur de la notion qu'il représente, des notions plus riches en contenu et plus faibles en étendue, des notions qui s'opposent entre elles, bref tout ce qui est détermination exacte et à plus forte raison tout ce qui est langage technique, tout cela est le domaine de la postposition.¹⁴

Inversement, note l'auteur, antéposée, l'épithète a une valeur « de renforcement, de qualification très grande ». Il ajoute plus loin que

plus le sens de l'adjectif se réduit à ne contenir qu'une notion tout à fait générale de qualité, de quantité, de degré, d'identification ou de nombre, et plus cet adjectif tend vers l'antéposition.¹⁵

À la lumière de ces considérations, il est légitime de se demander comment se distribuent les adjectifs dans le corpus.

En ce qui concerne l'antéposition, deux groupes largement inégaux se partagent cette position : un groupe numériquement très restreint d'épithètes n'apparaissant que dans la position A. S. et un autre groupe dont les éléments occupent tantôt la position postposée tantôt la position antéposée.

Le premier ensemble compte dix-sept vocables totalisant cent vingt-sept occurrences. Il s'agit des épithètes suivantes¹⁶ :

âcre (2 occurrences); *ample* (1 occur.); *extrême* (1 occur.); *futur* (2 occur.); *bonnête* (2 occur.); *meilleur* (1 occur.); *second* (8 occur.); *singulier* (1 occur.); *splendide* (1 occur.); *vain* (1 occur.); *dernier* (30 occur.); *bon* (43 occur.); *premier* (21 occur.); *charmant* (1 occur.); *excellent* (2 occur.); *vivifiant* (1 occur.); *vilain* (9 occur.).

Le deuxième groupe, numériquement plus important, comporte un grand nombre aussi bien de vocables que d'occurrences. C'est la raison pour laquelle nous nous limitons, dans cette liste, aux adjectifs dont la fréquence est supérieure ou égale à dix-neuf éléments¹⁷ :

ancien (17/23); *beau* (38/50); *chaud* (4/23); *bas* (1/25); *calme* (1/26); *clair* (1/41); *énorme* (13/27); *épais* (11/28); *étroit* (6/29); *faux* (21/25); *fin* (8/29); *fort* (9/24); *froid* (3/28); *grand* (139/174); *gris* (1/52);

¹⁴ A. BLINKEMBERG, *op. cit.*, p. 81.

¹⁵ *Id.*, pp. 51-52.

¹⁶ Nous sommes conscient de la place arbitraire qu'occupent les adjectifs avec une seule occurrence. Cela ne veut dire, en aucun cas, que l'antéposition est la position privilégiée, voire exclusive de ces unités. En revanche, tout porte à croire que « vilain » et « second » sont réfractaires à la postposition.

¹⁷ Les chiffres renvoient respectivement aux positions A.S. et S.A.

gros (74/85); *baut* (16/45); *jeune* (7/28); *jolie* (7/20); *large* (15/45); *léger* (11/19); *long* (42/63); *lourd* (17/44); *maigre* (1/24); *mauvais* (30/31); *mou* (2/24); *pareil* (3/23); *pauvre* (12/19); *petit* (252/273); *plein* (12/40); *propre* (3/20); *rouge* (1/78); *sale* (2/29); *seul* (52/103); *simple* (15/24); *sombre* (1/46); *vague* (10/24); *nouveau* (33/44)¹⁸.

Il est facile de constater, à l'examen de ces deux ensembles, que leurs éléments se partagent un trait qu'on prend souvent en considération lorsqu'on évoque la place de l'adjectif épithète : la brièveté. Les items préposés sont souvent constitués d'une ou de deux syllabes, rarement plus.

Cette brièveté affecte particulièrement les adjectifs primaires. Ces derniers, nous l'avons déjà souligné, constituent le vocabulaire usuel de la langue. Ils répondent, semble-t-il, à une tendance générale de la langue qui veut que l'élément le plus court soit placé avant l'élément le plus long : l'ordre A. S. est bien représenté dans cet ordre progressif.

La notion de brièveté des épithètes antéposées est étroitement liée à un autre aspect, morpho-sémantique cette fois-ci. L'on a souvent attiré l'attention sur le « comportement linguistique » de certains adjectifs qui, antéposés au substantif, fonctionnent comme de simples suffixes intensifs, appréciatifs... C'est le cas des adjectifs les plus fréquents dans la langue. Préposés, ils forment avec le substantif une seule « unité de pensée »¹⁹. C'est ce que H. Weinrich appelle « la fonction morphématique » de l'adjectif qu'il oppose à sa « fonction lexématique ». Les épithètes antéposées sont associées, aux yeux de ce structuraliste, à de simples morphèmes :

car placés en antéposition, le vague d'une signification s'accroît encore énormément jusqu'au point d'avoir l'extension maxima et l'intention minima caractéristique du statut sémantique des morphèmes.²⁰

Cet affaiblissement de la signification, dû à la place qu'occupe l'adjectif, nous amène à évoquer les notions d'« extension » et de « compréhension » souvent présentes dans les travaux qui se sont intéressés à la place de l'épithète²¹. Dans ce sens, nous lisons sous la plume de M. Forsgren qu'« un

¹⁸ Le deuxième chiffre de ces suites englobe les autres types d'adjectifs (attributs et détachés). Le nombre de ces derniers est relativement réduit.

¹⁹ M. GREVISSE, *op. cit.*, p. 432.

²⁰ H. WEINRICH, *op. cit.*, p. 86.

²¹ Le principe d'E. Reiner consiste à rattacher (stylistiquement) l'ordre A.S. à ce qu'il appelle « l'absorption » du sujet parlant et la suite S.A. à « l'objectivation ». M. Wilmet, pour sa part, voit dans l'antéposition une « inclusion » des sèmes et dans la postposition une « intersection » des traits sémantiques du substantif et de l'adjectif.

concept s'étend à d'autant plus d'éléments qu'il réunit moins de caractères ou traits distinctifs»²².

Cela veut dire, comme le note, à juste titre, A. Blinkenberg, que plus le sens de l'adjectif antéposé se rapproche des sens « bon » – « mauvais », « grand » – « petit », (qualité, nombre, degré), plus ordinaire et partant plus naturelle sera l'antéposition ; plus le sens de l'adjectif s'écarte de ces sens, plus exceptionnelle sera l'antéposition et plus grand, mais plus risqué aussi, sera l'effet stylistique obtenu.²³

Cette lexicalisation de l'adjectif, sa « défocalisation » sur le plan énonciatif²⁴, apparaît clairement dans nombre de cas, que ce soit dans le premier groupe, dans le deuxième ou encore dans le reste du corpus. Le sens de l'épithète s'atténue, ses sèmes s'affaiblissent pour n'exprimer qu'une nuance générale d'appréciation / dépréciation :

Ses vêtements étaient de laine assez fine, de **bonne coupe** (t. 16, p. 370),
les saucissons, d'un **vilain rose**, étaient mous, criblés d'ail (t. 16, p. 433) ;

d'augmentatif/diminutif :

les cinq pompes à essence, rouges et blanches, servant **d'honnête devanture!** (t. 16, p. 519),

²² M. FORSGREN, *op. cit.*, p. 31.

²³ A. BLINKENBERG, *op. cit.*, pp. 100–101.

²⁴ H. Nølke, dont les thèses se recoupent, à bien des égards, avec celles de Weinrich, de Reiner, de Wilmet et d'autres linguistes, souligne trois propriétés de la focalisation : « syntagmatique », « paradigmatique » et « intentionnelle ». Celle-ci, impliquant la visée du sujet parlant ou écrivant, comporte un « foyer simple » et un « foyer spécialisé ». Seul le premier intéresse la place de l'adjectif :

« Le foyer simple, écrit ce linguiste danois, est marqué syntaxiquement pour autant que toute phrase renferme un domaine de focalisation simple qui est une partie de la phrase à l'intérieur de laquelle la focalisation simple doit avoir lieu » (*op. cit.*, p. 46).

Il précise plus loin que, sur le plan sémantique, la focalisation, qu'elle soit « majeure » (simple) ou « mineure », « consiste dans une présentation du foyer comme étant le résultat d'un choix fait à l'intérieur d'un paradigme. Par-là, les sèmes (les traits sémantiques) spécifiques qui se trouvent dans le foyer seront soulignés, alors que les sèmes spécifiques se trouvant hors du foyer seront atténués. Autrement dit, le sème focalisé garde son sens plein, alors que le lexème non focalisé perd de sa valeur sémantique » (*id.*, p. 47).

L'auteur avance ensuite deux principes qu'il érige en règles :

- « – Un adjectif antéposé ne constitue jamais à lui seul le foyer simple : ou bien il est focalisé avec son substantif ou bien il se trouve en dehors du foyer.
- Un adjectif postposé est toujours focalisé : ou bien il forme le foyer avec son substantif, ou bien il est seul à être focalisé » (*id.*, p. 48).

Assez aussi pour donner un **léger tour** de rêverie à ses pensées

(t. 17, p. 628);

de degré, de nombre ou d'identification :

Le jeune homme, dont la démarche devenait lasse, en examina plusieurs avant de choisir un établissement de **dernier ordre** (t. 16, p. 109),

Le commissaire étala, d'un geste un peu fébrile, un **nouveau croquis** au fusain qui représentait ... (t. 16, p. 168),

il n'avait jamais vu **pareille chose** (t. 16, p. 296).

Si l'antéposition, dans les exemples que nous venons de citer et dans bien d'autres encore, est le résultat d'une réduction de sens, il est légitime de se demander si la postposition s'y oppose en exprimant une autre valeur ou en dégagant un autre sens. A. Blinkenberg note que :

La série des possibilités est assez complète : indétermination dans la liberté pour quelques cas, c.-à-d. usage indifférent des deux ordres; différenciation dans la liberté dans un assez grand nombre de cas, c.-à-d. usage différent des deux ordres; enfin pour d'autres cas fixation d'un seul ordre malgré des différences d'emploi, c.-à-d. usage différent d'un seul ordre.²⁵

Son schéma offre plusieurs possibilités de combinaison :

1. « deux ordres avec deux valeurs »,
2. « deux ordres avec une valeur »,
3. « un ordre avec deux valeurs »,
4. « un ordre avec une valeur »²⁵.

Il précise que :

(1) et (4) sont étroitement liés, ce sont les deux groupes qui représentent l'utilisation sémantique de la différence d'ordre; (2) représente la balance entre les différentes forces psychologiques qui entrent en jeu et la liberté qui peut en résulter; (3) enfin représente l'automatisation complète.²⁵

Considérons quelques exemples du corpus, ceux qui offrent un double emploi. Les adjectifs les plus fréquents, rappelons-le, privilégient généralement l'antéposition. C'est le cas, à titre indicatif, de « *petit* », « *grand* », « *bon* », « *mauvais* », « *gros* », « *faux* » ...

Le lexème « *petit* » compte deux cent cinquante-deux (252) cas d'antéposition sur un total de deux cent soixante-treize (273) occurrences, ce qui représente un taux de 92,30 %. À l'examen des cas de postposition, nous

²⁵ A. BLINKENBERG, *op. cit.*, p. 42.

avons remarqué la présence quasi systématique²⁶ des adverbes d'intensité « plus » ou « trop » qui, tout le monde en convient, avantagent la postposition. C'est un fait de langue qui répond soit à la mise en valeur du « rapport prédicatif » du rapport S.A. soit à l'application du « principe des masses croissantes »²⁷.

L'épithète « grand » est elle aussi très souvent antéposée. Les cas de postposition que nous avons relevés sont de deux types :

- postposition due à la présence d'un adverbe,
- simple postposition.

Dans ce dernier cas, les occurrences attestées

En apparence, c'était un garçon **grand** et fort, un homme sportif, d'une santé magnifique. (t. 17, p. 315),

Un homme **grand** et puissant, un homme dans la force de l'âge ... (t. 17, p. 618),

Il était avec une femme **grande**, blonde, jolie (t. 17, p. 107),

C'était une femme **grande**, mince, mélancolique, qu'on apercevait de loin dans le parc. (t. 17, p. 280),

offrent le même schéma. Ils figurent dans une suite d'adjectifs coordonnés ou juxtaposés. Le principe *deux ordres / deux valeurs* est ici bien évident.

Outre les cas de postposition de l'adjectif « gros » accompagné d'un adverbe, nous avons relevé un seul cas qu'on peut assimiler aussi à une tendance de la langue :

Maigret pénétra à l'hôtel juste à temps pour éviter des gouttes de pluie **grosses** comme des noix, froides comme de la glace (t. 16, p. 370).

Il est indéniable que la structure syntaxique, aussi bien la comparaison que le parallélisme, avantage cette postposition de l'épithète.

Nous avons vu que « bon » est toujours antéposé. Son inverse logique « mauvais » l'est également, avec, toutefois, un seul cas de postposition (1 cas sur 31) :

Tandis que Jean, grognon, le front dur, **mauvais**, soulevait la seconde jambe, Maigret nettoyait avec de la paille la semelle de la botte qu'il avait à la main (t. 16, p. 250).

Nous estimons que cet emploi de « mauvais » se distingue des cas de postposition observés ci-dessus. La juxtaposition des deux épithètes n'en est

²⁶ Nous laissons de côté les attributs qui ne comptent d'ailleurs que 5 cas sur 273, c'est-à-dire moins de 2 %.

²⁷ M. FORSGREN, *op. cit.*

pas la cause. Nous penchons plutôt vers un emploi marqué, une intention stylistique qu'on peut associer à une rupture de norme.

En ce qui concerne les cas d'antéposition, outre le fait qu'ils constituent, parfois, des emplois marqués dans la langue, ils fonctionnent comme des écarts à une norme « statistique », « contextuelle », « locale ». Nous entendons sous cette appellation (très proche par le sens de celle dont parle M. Riffaterre que l'épithète, dans le corpus, présente une tendance générale — qui peut toutefois coïncider avec celle de la langue — parfois rompue par des emplois particuliers. Examinons quelques exemples, ceux qui accusent un grand écart entre les deux ordres²⁸ :

Il y avait le **blême** voyageur de Neuschanz et de Brême, le mari de l'herboriste de la rue Picpus, le fraiseur de la rue de la Roquette ...

(t. 16, p. 137) 1/12,

Vingt mètres derrière lui, Maigret, énorme, les mains dans les poches, faisait de grandes et de **calmes** enjambées

(t. 18, p. 954) 1/26,

Dix ans durant, William Brown avait vécu là plusieurs jours par mois, dans une **chaude** paresse, près de Jaja qui ...

(t. 17, p. 770) 4/23,

De sa place, il pouvait apercevoir le mouvement de la rue, les tramways et les autobus franchissant le pont, un rayon de soleil rougeâtre, vers le soir, et maintenant l'animation d'un **clair** matin d'avril

(t. 16, p. 467) 1/41,

... près de la table non desservie où, à midi, était attablé un **correct** steward suédois, en face de Sylvie aux seins nus

(t. 17, p. 770) 1/12,

... et il avait besoin de s'habituer à cette vision, tant elle tranchait sur les images des derniers jours et de la matinée, sur la **crue** atmosphère dans laquelle il pataugeait

(t. 18, p. 968) 1/16,

Il allait et venait, selon les remous de la foule, s'éloignait parfois de quelques mètres, revenait avec l'air de remonter un **dur** courant.

(t. 16, p. 764) 2/16,

... puis le corps de Willy qui flottait sur le canal et que des gens, dans le **froid** matin, essayaient d'accrocher avec une gaffe.

(t. 16, p. 265) 3/28,

des paysages de banlieue défilaient, puis la campagne d'octobre avec parfois un **glauque** ruban de Seine aperçu entre deux pignons ou entre deux arbres chauves.

(t. 16, p. 780) 1/10,

Là-dedans, au milieu des mariniers, le Southern Cross illuminé, avec les deux femmes de Montparnasse, la **grasse** Gloria Negretti, Mme Lampson, Willy et le colonel dansant sur le pont au son du phonographe

(t. 16, p. 206) 1/16,

²⁸ Il s'agit de l'écart entre les emplois antéposés et postposés. Les chiffres qui suivent le numéro du tome et de la page indiquent le nombre d'emplois antéposés par rapport au total des occurrences.

- Et ses yeux enfoncés dans les orbites, ses prunelles pareilles à de **gris** confettis perdues dans les paupières pâles (t. 16, p. 146) 1/52,
 Il avait allumé sa grosse pipe qu'il fumait à **lentes** bouffées ... (t. 17, p. 548) 2/18,
 On reconnaissait le docteur, avec sa barbiche brune, et, près de lui, le maigre et **long** Jean Métayer qui ... (t. 17, p. 301) 1/24,
 ... car il y avait un **mince** courant d'air qui vient on ne sait d'où. (t. 17, p. 452) 1/17,
 Lui était incapable de quitter son boulevard, la **molle** atmosphère de la côte, son indulgence, sa facilité ... (t. 17, p. 804) 2/24,
 l'intestin est perforé en sept endroits. Ce qu'on peut appeler une **sale** blessure ! (t. 16, p. 699) 2/29,
 ... évoquait tous les lits de Ouistreham, les **solides** lits de bois surmontés ... (t. 17, p. 619) 2/29,
 Il était parfaitement à l'aise, naturel, désinvolte en dépit de la **sombre** silhouette de Maigret ... (t. 16, p. 372) 1/46,
 Le commissaire Maigret avait ouvert la fenêtre, fumait sans répit, mais de **sourds** relents continuaient à l'incommoder. (t. 16, p. 433) 2/13,
 Elle trônait, derrière sa table, comme si elle eut incarné à elle seule tout ce **trouble** mélange qui s'agitait (t. 16, p. 760) 1/15,
 Il y eut rarement, tandis qu'on roulait à **vive** allure dans la nuit troublante, un silence de trois minutes. (t. 16, p. 138) 1/11,
 Cette histoire-ci, c'était une **vulgaire** histoire du milieu, c'est-à-dire du travail courant. (t. 18, p. 944) 2/12,
 ... car on entendit passer les **bruyantes** voitures des pompiers. (t. 16, p. 465) 1/8,
 un blanc irrégulier, percé de ruelles et d'impasses, où régnait une **écœurante** odeur de pauvreté. (t. 16, p. 165) 1/9,
 Il était devenu à Brème un **important** homme d'affaires (t. 16, p. 184) 1/9.

Il est à signaler que cet ordre affecte les principales classes morphologiques. Le groupe des primaires y tient une place de choix. L'écart peut être parfois très important. C'est le cas de certains adjectifs de couleur qui, en règle générale, exigent l'ordre S.A. Nous avons relevé deux cas d'antéposition : «*gris confettis*» (t. 16, p. 146) et «*glauque ruban*» (t. 16, p. 780). Nous estimons que l'antéposition de l'épithète, dans ces deux suites, ne tient pas uniquement, comme cela peut apparaître à première vue, à la nature de l'expansion à droite du substantif caractérisé. En effet, la suite S. A. est tout à fait acceptable :

- ... avec parfois un ruban de Seine glauque aperçu ...
 ... ses prunelles pareilles à des confettis gris perdus ...

Le recours à cet ordre s'explique, semble-t-il, par un souci stylistique. Le descripteur attire l'attention du lecteur sur les couleurs «*glauque*» et «*gris*». La substance à laquelle est rattachée cette qualité vient en second plan. Ce trait — le terme «*technique*» serait trop ambitieux — pourrait être associé à la technique impressionniste qui, selon les propos de Simenon lui-même, avait profondément marqué sa façon d'écrire.

L'effet stylistique apparaît clairement dans certains emplois similaires à celui que nous venons d'examiner. Il s'agit des épithètes employées, dans deux ordres différents, avec les mêmes substantifs. Une fois encore, la notion de «*deux ordres/deux valeurs*» est ici mise en exergue. En voici, à titre illustratif, quelques exemples :

- Un visage s'imposait à Maigret : des moustaches **fin**es et brunes ...
(t. 17, p. 116),
- Le magistrat était arrivé à une heure d'une soirée mondaine, en habit, sa **fine** moustache redressée avec soin ...
(t. 16, p. 733),
- L'huis s'entrouvrit, laissant passer une **forte** odeur d'alcool à brûler
(t. 17, p. 24),
- Et la mer : un grand trou noir qui exhalait une odeur **forte**
(t. 16, p. 707),
- Mais l'impression qui dominait, c'était une **intense** jubilation intérieure
(t. 16, p. 775),
- Maigret, malgré lui, avait un air de jubilation **intense** (t. 17, p. 162),
- Dans cette Cour des Miracles, il ne restait maintenant qu'un bloc irrégulier, percé de ruelles et d'impasses, où régnait une **écœurante** odeur de pauvreté
(t. 16, p. 165),
- Une odeur rance, **écœurante**, qui ne s'atténuait pas quand on s'éloignait, s'infiltrait, rendue plus sourde encore par la chaleur, dans le bistrot
(t. 16, p. 644).

Deux autres emplois ont également retenu notre attention : l'antéposition de «*froid*» dans les suites «*froid matin*» (2 occurrences : t. 16, p. 265 et t. 17, p. 278), «*froids carreaux*» (t. 17, p. 281) et celle de l'épithète «*blême*» dans «*blême voyageur*» (t. 16, p. 137).

Pour «*froid*», nous avons recensé trois cas d'antéposition sur un total de vingt et une occurrences. La contrainte rythmique (item monosyllabique + item bisyllabique) semble moins évidente en présence d'autres contextes analogues :

- ... et le commissaire, le front couvert de sueur **froide**, restait un moment à se remettre
(t. 18, p. 631),
- On avait mangé, à même les boîtes, des harengs au vin blanc, du cassoulet **froid**, des cèpes et des abricots.
(t. 16, p. 292).

Nous nous sommes posé la question sur le sens que peuvent exprimer ces adjectifs : s'agit-il d'un déplacement de sens? Si dans ces derniers exemples, et dans tous les autres, le sens de «*froid*» ne pose aucun problème, que dire des trois premières suites? Dans son inventaire des adjectifs antéposés et de leurs champs sémantiques, A. Blinkenberg précise, au sujet de l'épithète «*froid*», que

ordinairement postposé, froid peut pourtant précéder le substantif dans quelques combinaisons, où le sens n'est pas loin d'équivaloir à «mauvais, de peu de valeur» : *faire froide mine à quelqu'un, faire froid accueil à quelqu'un, une froide raillerie, un froid secours*. Syntaxe figée : *froides mains, chaudes amours*. Pour *froid accueil* et *froide mine* on voit clairement le rapport très intime entre ces combinaisons et *mauvais accueil, mauvaise mine*.²⁹

Si la suite «*faire froid accueil*» dénote le sens dépréciatif de *faire mauvais accueil*, il en est autrement pour «*froid matin*» et «*froids carreaux*». Nous ne croyons pas que le romancier ait voulu suggérer que ces substantifs, outre la signification de «froid» à laquelle ils sont associés, dénotent quelque défaut. Nous sommes tenté plutôt de voir dans cette combinaison la présence d'une épithète de nature³⁰. Dans cet emploi, affirme M. Forsgren,

le rapport S.A. peut être décrit comme un «rappel», non pas un rappel «occasionnel», mais un rappel «usuel». Ce terme implique que l'union entre l'adjectif et le substantif a un caractère permanent. Le locuteur veut communiquer que l'idée A est intérieure à la compréhension de l'idée S.³¹

D'une manière générale, on désigne sous «épithète de nature» certains emplois où s'emboîtent les sens de l'adjectif et du substantif : *blanche neige, verte prairie, sombre nuit*, etc.

On évoque cette notion également, quoique avec prudence, lorsqu'il y a, comme le souligne B. Pottier, «emboîtement du sémième de l'adjectif dans le virtuème du substantif»³²; *froide Sibérie, inlassable océan*... sont souvent cités comme exemples. C'est de ces derniers emplois que nous

²⁹ A. BLINKENBERG, II, *op. cit.*, p. 61.

³⁰ Wagner et Pinchon limitent cette appellation à l'emploi de l'épithète avec les noms propres : «le bouillant Achille».

³¹ M. FORSGREN, *op. cit.*, p. 51.

³² Cité par M. FORSGREN, *op. cit.*, p. 52.

rapprochons nos trois attestations : le « matin », du moins dans certains contextes, implique le froid³³.

En élargissant la perspective, et outre l'emploi strictement phrastique, l'examen du contexte global du texte dans lequel apparaissent particulièrement les suites « *froid matin* » (t. 17, p. 278) et « *froids carreaux* » (t. 17, p. 281) montre que cette structure est loin d'être isolée. Elle s'intègre à un ensemble plus large : la texture du roman. En effet, ces exemples figurent dans *L'Affaire Saint-Fiacre*, roman dont l'intrigue se passe en hiver. Voici un extrait du début de l'histoire :

La petite fille qui louchait

Un grattement timide à la porte ; le bruit d'un objet posé sur le plancher ; une voix furtive :

— Il est cinq heures et demie ! Le premier coup de la messe vient de sonner ...

Maigret fit grincer le sommier du lit en se soulevant sur les coudes et tandis qu'il regardait avec étonnement la lucarne percée dans le toit en pente la voix reprit :

— Est-ce que vous communiez ?

Maintenant le commissaire Maigret était debout, les pieds nus sur le plancher glacial. Il marcha vers la porte qui fermait à l'aide d'une ficelle enroulée à deux clous. Il y eut des pas qui fuyaient et quand il fut dans le couloir il eut juste le temps d'apercevoir une silhouette de femme en camisole et en jupon blanc.

Alors il ramassa le broc d'eau chaude que Marie Tatin lui avait apporté, ferma sa porte, chercha un bout de miroir devant lequel se raser.

La bougie n'en avait plus que pour quelques minutes à vivre. Au-delà de la lucarne, c'était encore la nuit complète, une nuit froide d'hiver naissant. Quelques feuilles mortes subsistaient aux branches des peupliers de la grand-place.

Maigret ne pouvait se tenir debout qu'au centre de la mansarde, à cause de la double pente du toit. Il avait froid. Toute la nuit un filet d'air, dont il avait pu repérer l'origine, avait glacé sa nuque.

Mais justement cette qualité de froid le troublait en le plongeant dans une ambiance qu'il croyait avoir oubliée.

³³ H. NØLKE (*op. cit.*, p. 52) la distingue de la focalisation : « Les propriétés du référent exprimés par l'adjectif sont présentées comme inhérentes au substantif. Une propriété inhérente du référent sera ainsi mise en relief et présentée comme étant particulièrement importante dans le contexte donné. Cette mise en saillie pourrait ressembler à première vue à la focalisation, mais elle est d'une nature complètement différente. En effet, l'épithète de nature n'implique pas de choix de référent, donc pas de choix à l'intérieur d'un paradigme ».

Le premier coup de la messe... Les cloches sur le village endormi... Quand il était gosse, Maigret ne se levait pas si tôt... Il attendait le deuxième coup, à six heures moins un quart, parce qu'en ce temps-là il n'avait pas besoin de se raser... Est-ce que seulement il se débarbouillait ?

On ne lui apportait pas d'eau chaude... Il arrivait que l'eau fût gelée dans le broc... Peu après ses souliers sonnaient sur la route durcie...

Maintenant, tandis qu'il s'habillait, il entendait Marie Tatin qui allait et venait dans la salle de l'auberge, secouait la grille du poêle, entrechoquait de la vaisselle, tournait le moulin de café.

La notion de froid associée au substantif matin prend toute sa valeur dans ce passage et dans bien d'autres, tout au long du roman.

L'épithète « *blême* », dans la suite « *blême voyageur* » (t. 16, p. 137), offre un emploi similaire. En nous limitant au seul groupe épithétique, l'antéposition peut apparaître comme une simple mise en valeur de l'adjectif; mais, à l'examen du contexte immédiat, et en référence à l'intrigue tout entière, « *blême* » fonctionne, en l'absence d'une désignation rigide, comme une véritable marque identifiante, une « expression synonymique » du nom propre. Elle fait écho, d'une part, aux autres propriétés qui servent à la construction et la saisie du personnage : « le mari de l'herboriste de la rue Picpus, le fraiseur de la rue de la Roquette... »³⁴ et s'oppose, d'autre part, à la façon avec laquelle sont présentés les autres actants. Examinons le contexte élargi :

Les mots sonnèrent creux. On sentait un abîme entre eux et les pensées qui roulaient derrière le front de l'homme.

Jef Lombard passa dans la rue. Sa silhouette était rendue un peu floue par les rideaux de tulle. Il était seul. Il marchait à grands pas lents, mornes, sans rien voir du spectacle de la ville.

Il tenait à la main un sac de voyage qui rappela à Maigret les deux valises jaunes. Mais c'était déjà une qualité supérieure, avec deux courroies et une gaine pour la carte de visite.

Les talons des souliers commençaient à s'user d'un côté. Les vêtements n'étaient pas brossés chaque jour. Jef Lombard se dirigeait vers la gare, à pied.

Van Damme, une grosse chevalière de platine au doigt, s'entourait d'un nuage odorant que pimentait le fumet aigu de l'alcool. On entendait le murmure de la voix du patron qui téléphonait au garage.

Belloir devait quitter sa maison neuve et se diriger vers le portail en marbre de la banque, tandis que sa femme promenait leur fils le long des avenues.

³⁴ L'identité du suicidé (Jean Lecocq d'Arneville alias Louis Jeunet) a constitué une véritable énigme pour le commissaire.

Tout le monde le saluait. Son beau-père était le plus gros négociant de la région. Ses beaux-frères étaient dans l'industrie. Il avait un bel avenir.

Janin, lui, avec sa barbiche noire et sa lavallière, roulait vers Paris — en troisième classe, Maigret l'aurait parié.

Et, tout en bas de l'échelle, il y avait le blême voyageur de Neuschanz et de Brême, le mari de l'herboriste de la rue Picpus, le fraiseur de la rue de la Roquette, aux ivresses solitaires, qui allait contempler sa femme à travers les vitres de la boutique, s'envoyait à lui-même des billets de banque enveloppés comme de vieux journaux, achetait des petits pains aux saucisses dans un buffet de gare et se tirait une balle dans la bouche parce qu'on lui avait pris un vieux complet qui ne lui appartenait pas.³⁵

Les informations contenues dans le dernier paragraphe cadrent avec l'état d'avancement de l'enquête policière. Elles jouent le rôle, à l'image de l'épithète « *blême* », de termes identificateurs du personnage. Loin d'être donc une simple marque syntaxique, l'antéposition peut fournir de précieuses indications quant à la structuration de l'intrigue.

D'autres emplois marqués des suites A. S. ont retenu également notre attention. Il s'agit des groupes épithétiques où l'on a noté un ordre décroissant, en l'occurrence lorsque l'adjectif est dérivé. Passons en revue ces quelques exemples :

- ...car on entendait passer les **bruyantes** voitures des pompiers (t. 16, p. 465),
- un bloc irrégulier, percé de ruelles et d'impasses, où régnait une **écoeurante** odeur de pauvreté (t. 16, p. 165),
- Cependant, dans cet **inquiétant** refuge de la pègre, quelques ateliers sont encastés... (t. 16, p. 126),
- une **vivifiante** odeur de térébenthine... (t. 16, p. 11),
- Une **lamentable** moue d'être malheureux... (t. 17, p. 547),
- Et elle donne, par surcroît, de **minutieux** conseils sur la façon de les soigner (t. 16, p. 699),
- Rien que le cou qui se gonflait un peu, lentement, sous une **mystérieuse** pression intérieure (t. 17, p. 438),
- Le corps était déjà à l'institut médico-légal, un long **osseux** corps que les familiers... (t. 18, p. 492),
- Les jambes étaient comme d'**interminables** colonnes (t. 18, p. 460),
- Dehors, c'était toujours cet **invraisemblable** printemps sans une goutte de pluie... (t. 18, p. 507).

³⁵ C'est nous qui soulignons afin de faire apparaître l'opposition entre les quatre personnages, désignés par leurs noms et le suicidé, évoqué uniquement tel qu'il évolue dans le récit.

Si de manière générale, les adjectifs primaires, vu leur volume, se prêtent facilement à l'antéposition, les adjectifs dérivés, plus volumineux, exigent la postposition, particulièrement lorsqu'ils sont au contact de substantifs accusant moins de syllabes qu'eux. Or, dans cet échantillon, nous sommes en présence

- d'épithètes trisyllabiques qualifiant un substantif bisyllabique : «*écœurante odeur*», «*vivifiante odeur*», «*mystérieuse pression*», «*pitoyable figure*»...
- d'épithètes de quatre syllabes qualifiant un substantif de deux syllabes : «*inquiétant refuge*», «*interminables colonnes*», «*invraisemblable printemps*»...
- d'une épithète de trois syllabes qualifiant un substantif monosyllabique : «*lamentable moue*»...
- d'une épithète de deux syllabes caractérisant un substantif monosyllabique : «*osseux corps*».

Ces emplois constituent un double écart, « général » et « contextuel » :

- un écart par rapport à la tendance générale de la langue qui, comme on vient de le souligner, avantage l'ordre des masses croissantes (les suites A. S. ou S. A. doivent être syllabiquement égales ou d'ordre croissant). Il faut noter, en outre, la présence des participes qui, vu leur origine verbale, ont une tendance à se placer après le nom. C'est la même remarque que l'on peut faire au sujet des épithètes présentant un suffixe ayant un sens verbal «-able» et qui est, par conséquent, réfractaire à l'antéposition.
- nous avons remarqué également que ces unités antéposées sont les seules à admettre cet ordre (2 cas font exception). L'écart varie, en effet, de 1/1 à 1/9.

Pour conclure, nous pouvons dire que l'emploi que se fait Simenon du matériel adjectival reste, dans une large mesure, tributaire de la tendance générale de la langue, particulièrement dans certaines de ses composantes. Cela n'altère en rien l'originalité de la technique suivie par l'auteur dans ses écrits. En effet, ce désir de se particulariser stylistiquement (certaines distributions entre adjectif et substantif, rôle référentiel de certains éléments dans la création de l'auteur, etc.) corrobore l'idée que le romancier, tout en s'affirmant dans le roman policier, n'a jamais cessé de chercher à se rapprocher, quoique d'une manière latente, d'un projet d'écriture beaucoup plus élaboré.

Eugène KOUCHKINE

Simenon en Russie

Résumé

L'article est consacré à la présentation des rapports qu'a entretenus Simenon, tout au long de sa vie, avec la Russie. L'auteur s'attache à établir les repères, tant biographiques que littéraires, et relève les multiples contacts de l'écrivain avec la culture et l'actualité russes. La première partie offre un résumé de l'impact laissé par les romanciers russes sur la formation de Simenon et l'évolution de son œuvre. La deuxième étudie la spécificité de la réception de Simenon en U.R.S.S. et en Russie post-communiste ; elle s'interroge, en particulier, sur le phénomène de l'énorme popularité du romancier auprès du lectorat soviétique et dresse le panorama des études simenoniennes. La dernière partie fournit des informations sur le Fonds Georges Simenon à Saint-Pétersbourg, les adaptations théâtrales de ses romans, ainsi que sur les relations du romancier avec ses correspondants et des journalistes russes.

DE MULTIPLES ENQUÊTES menées par Simenon ont confirmé le fait : le patronyme du romancier est unique au monde. Selon la légende familiale, disait-il, un de ses ancêtres était russe :

Lors de la retraite de Napoléon de Moscou, cet ancêtre, blessé, prisonnier des Français, a été emmené de force et abandonné en Flandre par les troupes napoléoniennes en déroute. Or, son nom était tout ce qu'il y a de plus russe : Simenoff. Ce n'est que plus tard que les habitants de la bourgade où il est resté ont francisé son nom en Simenon.¹

Cette légende relève bien sûr du folklore familial et Simenon n'a pas tardé à connaître la vérité à ce sujet². Mais d'autres biographèmes concernant les relations de l'écrivain avec le pays qu'il persistait à appeler la Russie sont établis avec plus de certitude.

Désignons le premier repère remontant à l'enfance du futur écrivain : les années passées à Liège dans une pension de famille où il n'y avait

¹ Youri KORNILOV, « Chez Georges Simenon », *Ogoniok*, 23 juin 1975, p. 26.

² Georges SIMENON, *Mémoires intimes*, Paris, Presses de la Cité, 1981, p. 38.

à peu près que des étudiants russes et polonais, émigrés, anarchistes et révolutionnaires. Dans la maison de sa mère où les premiers mots qu'il entendit étaient « argent, argent, argent », il rencontra et vécut à côté de gens dont il se souvenait en ces termes :

Dans mon enfance, quand on est le plus réceptif, j'ai passé beaucoup d'années en compagnie d'étudiants russes. Il étaient si différents, leurs idéaux et principes moraux différaient tellement des vérités qu'on m'avait inculquées à la maison et à l'école, si peu soucieux du confort, de leur carrière et des richesses personnelles. Ils ont éveillé en moi l'intérêt pour la médecine et le droit.³

C'est alors qu'il fit la connaissance d'une étudiante en médecine, Frida Stavitskaïa, militante dans les milieux révolutionnaires, dont l'esprit d'abnégation et la force de caractère frappèrent son imagination. « Je ne soupçonnais même pas à l'époque, disait-il, qu'il pouvait y avoir de telles femmes. Une jeune fille en robe noire, les cheveux tirés, avec un visage pâle et sévère »⁴. Il gardera toujours sa photo et, dans les années 1960-1970, cherchera ses traces jusqu'aux Archives Centrales de la Révolution d'Octobre à Moscou. On retrouve les contours de cette femme dans la représentation de Sonia, héroïne des *Gens d'en face*.

Mais ce qui est le plus important, c'est que ces jeunes gens introduisirent Simenon dans le monde des livres où il commença par connaître la littérature russe avant même de connaître la littérature française. « En bon collégien, disait-il, j'avais étudié mes classiques sérieusement, de Pouchkine jusqu'à, bien entendu, Tchekhov. Sans me douter que c'est dans leur pays que je serais un jour le plus lu »⁵.

La deuxième rencontre avec les Russes se produisit en 1918, à l'Armistice, quand les Allemands abandonnèrent les camps des prisonniers de guerre russes. Répondant à l'appel du bourgmestre de Liège, les parents de

³ Georges SIMENON, « La Russie est entrée dans ma vie comme un pays singulier, extraordinaire », *Literaturnaïa Gazeta*, 27 octobre 1971, p. 15. L'entretien de Simenon avec son ami d'enfance Victor Moremans retrace l'atmosphère de violents conflits sociaux qui secouaient Liège au début du siècle et notamment les grèves des mineurs sauvagement réprimées par les gendarmes (cf. « Simenon reçoit Victor Moremans », *Dossiers R.T.C.*, Liège, décembre 1970). Les émigrés russes qui avaient pris part à la révolution de 1905 et faisaient partie de l'Union des ouvriers russes de Liège expliquaient à Simenon la signification de ces événements tragiques. Cf. aussi les souvenirs de Pierre Pascal consacrés à un de ces anarchistes émigrés, Nicolas Lazarevitch, qui deviendra ensuite ami et collaborateur de Camus : P. PASCAL, *Pages d'amitié, 1921-1928*, Paris, Allia, 1987, pp. 9-28.

⁴ Georges SIMENON, *art. cit.*

⁵ Francis LACASSIN, *Conversations avec Simenon*, Genève, La Sirène-Alpen, 1990, pp. 90-91.

Simenon, comme beaucoup d'habitants de la ville, hébergèrent ces soldats affamés. Simenon se lia d'amitié avec ces gens simples et nostalgiques qu'il comparait avec ses impressions de lectures.

Dans les années 1920–1930, dans le Paris de l'époque de Montparnasse, Simenon comptait parmi ses nombreux amis artistes Soutine, Zadkine et Chagall. Il s'intéressait à la technique de leur création, mais aussi et surtout à leur style de vie : le détachement par rapport aux privations matérielles, la sérénité de l'esprit, la fidélité à l'enfance et la spontanéité. « Ils sont proches par caractère et vivent dans un état permanent de fièvre créatrice qui s'apparente à l'état de grâce »⁶, disait-il. Dans *Le Petit Saint* (1965), le seul roman qu'il écrivit sur un artiste peintre, certains traits de Louis Cuchas sont vraisemblablement empruntés à Soutine.

C'est aussi les peintres qui rapprochèrent Simenon d'Ilia Ehrenbourg, de douze ans plus âgé que lui et qui connaissait déjà Vlaminck, Derain et Picasso que Simenon connaîtra dans les années vingt. Ils se voyaient souvent à La Coupole. Peu après, ils se rencontrèrent aussi chez Eugène Merle à Avrainville.

Ehrenbourg était un homme fort aimable [se souvenait Simenon en 1971] et un peu étrange. Il écoutait plus qu'il ne parlait. Assis quelque part au bout de la table, comme s'il était absent, on aurait dit qu'il n'entendait rien. Cependant il retenait tout ce que nous avions dit. Ses mémoires m'ont beaucoup impressionné.⁷

À son tour, Ehrenbourg évoque dans ses mémoires l'histoire du roman *La Tête d'un homme* (1931), très dostoïevskien, que Simenon lui a dédié : « Bien amicalement à Ilia Ehrenbourg dont l'esprit consciencieux et intransigeant m'a permis de créer l'image caricaturale de Radek »⁸. Le nom de ce personnage, d'après Ehrenbourg, venait de la presse et n'avait aucun rapport avec le bolchevik Karl Radek. « C'est moi qui l'avais inspiré pour cette charge amicale, écrivait-il [...] Bien sûr, Simenon ne me soupçonnait

⁶ Georges SIMENON, « Je suis romancier et non pas écrivain en général », *Inostrannaia literatura*, 1971, n° 10, p. 263.

⁷ *Ibid.* Cf. aussi le récit accordé à Lacassin : « J'amenais avec moi l'écrivain soviétique Ilia Ehrenbourg. Et je passais le prendre car il n'avait pas de voiture. À Avrainville, je me retrouvais à table avec toujours deux ou trois ministres. Et comme ceux-ci parlaient librement en présence d'Eugène Merle, c'est grâce à lui que j'ai appris à distinguer le côté pile et le côté face du monde... » (Francis LACASSIN, *op. cit.*, p. 58).

⁸ Ilia EHRENBURG, *Liudî, Gody, Jizn'*, t. 1, Moscou, 1990, p. 500.

pas des assassinats et a ajouté le mot caricature, mais je lui semblais trop maximaliste, ultra-conscientieux et intransigeant »⁸.

Simenon se souvenait aussi de ses rencontres avec Anna Pavlova, Stravinski et les Pitoëff (il assista à leur représentation des *Bas-Fonds* de Gorki et des pièces de Tchekhov). En 1925, il guida à Paris Lounatcharski qui avait mis sa vaste culture européenne au service du Commissariat du peuple à l'éducation, mais à qui Lénine reprochait tout de même « une légèreté toute française », en politique sans doute. Simenon lui montra, en compagnie de Joséphine Baker, la vie théâtrale et surtout nocturne de la Ville Lumière. En 1933, c'est à Simenon que Trotski préféra accorder un entretien sur la montée du nazisme en Allemagne et le danger de la guerre mondiale.

La même année, Simenon navigue sur les bateaux soviétiques en mer Noire et visite les villes portuaires de l'U.R.S.S. : Odessa (où il reste un mois), Sébastopol, Yalta, Novorossisk et Batoum. Il y va apparemment par goût de l'exotisme, mais en revient bouleversé avec le roman *Les Gens d'en face*. Ce dernier, publié en Russie seulement à la chute du régime communiste, fut considéré par la critique comme une œuvre des plus importantes, voire la première sur la tragédie des années staliniennes⁹. En 1934, Simenon revient au sujet dans le recueil de ses reportages *Peuples qui ont faim*. Ni « compagnon de route », ni « progressiste » dans l'après-guerre, il refit en 1965 la croisière Odessa-Batoum avec son fils Marc, toujours à titre privé : « La Russie est le pays du monde où je suis le plus traduit, où j'ai les meilleurs amis, d'où je reçois le plus de cadeaux et de lettres, mais il est évident qu'il y a là-bas une chose que je subirais difficilement : c'est le manque de la liberté d'expression »¹⁰. Fidèle à son principe « comprendre et ne pas juger », à l'écart des circuits officiels, il privilégie dans les années 1960–1980 de très nombreuses relations individuelles avec les Soviétiques, ses lecteurs-correspondants, de tous les horizons professionnels.

⁹ Dans la postface à la traduction du roman, VICTOR BALAKHONOV exprimait bien le sentiment des lecteurs russes : « Nous voudrions savoir ce qu'ont vu de nombreux écrivains étrangers voyageant en U.R.S.S. et ce qu'ils n'ont pas vu, n'ont pas remarqué. S'ils n'ont rien vu hormis ce qu'ont bien voulu montrer leurs hôtes généreux, alors que valent leurs témoignages ? S'ils ont également vu ce que nous n'apprenons que maintenant mais n'ont rien dit, peut-on les croire en réalité ? [...] Et c'est d'autant plus étonnant que Simenon, après avoir entrouvert la porte de notre pays et y avoir jeté un coup d'œil, avait compris ce qu'avaient laissé de côté les écrivains étrangers en visite en U.R.S.S. », in Georges SIMENON, *V dome naprotiv*, Leningrad, Mansarda, 1991, pp. 115–116.

¹⁰ Francis LACASSIN, *op. cit.*, p. 85.

La Russie fut d'abord pour Simenon le pays de Gogol, Dostoïevski, Tchekhov et Gorki qu'il évoque dans ses nombreux entretiens et écrits. Gogol, lu à 15 ans, l'attira tout d'abord par son pouvoir de rendre familier au lecteur l'espace, le temps et les mœurs d'un pays si étranger. Il fut également frappé à l'époque chez Gogol par l'union organique du comique et du tragique, ne trouvant un tel enchevêtrement que chez Shakespeare. Si, dans *Les Âmes mortes*, selon lui, Gogol sut créer, comme plus tard Faulkner, tout un univers inconnu jusque-là, et en fit un patrimoine universel, alors dans *Le Manteau*, il introduisit des résonances tragiques dans le traitement du destin d'un homme tout simple si proche de Simenon lui-même. Cette dernière dimension lui aura permis de considérer Gogol comme le plus grand romancier russe du XIX^e siècle et de se pencher sur la problématique des gens simples, des petites gens ou des gens sans envergure.

Une autre figure centrale de la littérature russe pour Simenon est Dostoïevski qu'il considère comme un « concentré de l'humanité qui a éclaté en une dizaine de chefs-d'œuvre », l'écrivain qui a apporté une nouvelle vision de la culpabilité. Cette dernière ne relève pas simplement du code pénal, mais peut devenir un drame personnel de tout un chacun. Simenon découvrit chez lui des personnages souffrants, aux destins brisés, en quête douloureuse du sens, la dialectique des impulsions contraires et la valeur de l'homme, même du plus petit parmi les humiliés et les offensés. Très familier lui sera aussi le problème dostoïevskien de la chute et du renouvellement de l'homme (la « résurrection » chez Tolstoï) que l'on retrouve dans *La Neige était sale* et *Les Quatre Jours du pauvre homme*.

Tout en reconnaissant « d'immenses horizons ouverts à l'esprit de la recherche » par Freud, redevable selon lui, pour beaucoup de ses idées, à Dostoïevski, Simenon termine l'un de ses entretiens avec Éléonore Schraïber sur un ton catégorique : « Si j'ai subi une influence, c'est plutôt celle de Dostoïevski que celle de Freud »¹¹.

Et voici ce que le romancier dit à Éléonore Schraïber sur Tchekhov qu'il ne cesse d'admirer :

Je retrouve chez lui, en mieux réalisés, à peu près tous mes objectifs. D'abord, la façon qu'a Tchekhov de voir l'homme, celle qu'il m'a apprise, ou

¹¹ Nous nous référons aux propos que Simenon a tenus à son amie et interlocutrice russe Éléonore Schraïber, reproduits ensuite dans une monographie : Éléonore SCHRAÏBER, *Jorf Simenon*, Presses universitaires de Leningrad, (1^{re} édition, 1977 ; 2^e édition, 1983). Voir aussi les articles de Victor BALAKHONOV consacrés aux romans de Simenon qui parurent en 1991 et 1994 à Saint-Petersbourg dans l'édition Istoki. Voir aussi l'article d'Éléonore SCHRAÏBER dans Francis LACASSIN et Gilbert SIGAUX, *Georges Simenon*, Paris, Plon, 1973, pp. 184-189.

que j'ai en moi-même (on ignore toujours la part des influences reçues et ce qui nous est personnel). Je considère que Tchekhov, dans la littérature, est le premier qui, au lieu de prendre l'homme comme une entité, comme une unité complète par elle-même, le prend dans son cadre, dans la vibration de la vie. Dans une œuvre de Tchekhov on ne sent pas seulement les personnages, mais tous les états d'âme de ces personnages selon les rencontres et les saisons, les contacts avec autrui ou avec la nature, ce qui leur confère une troisième dimension. Le personnage de Tchekhov est complet ; l'auteur n'essaie pas d'expliquer, mais nous le fait sentir dans sa complexité. À l'encontre des personnages de la plupart des romanciers, celui de Tchekhov ne se connaît pas complètement lui-même, mais se cherche, comme chacun de nous se cherche dans la vie...¹²

C'est dans son enfance que Simenon lut pour la première fois Gorki :

J'aimais me mettre avec un livre de Gorki quelque part dans la cour où ma mère faisait la lessive. Je préférais les pages où l'histoire se passait sur les rives de la Volga. Je respirais l'odeur de la steppe, je voyais passer devant moi des bateaux, j'entendais le chant des oiseaux. Je me grisais de cette vie, à tel point que j'oubliais où j'étais. Et encore un livre qui m'a fortement marqué : son roman *La Mère*.¹³

La leçon essentielle que Simenon tira des ses lectures russes fut celle de l'amour pour les petites gens, un sentiment profond et sincère, privé de toute sentimentalité, le désir de pénétrer leurs pensées et aspirations du moment. À ce propos, les critiques russes citent avec raison Roger Nimier qui résume le mieux l'univers créé par Simenon dans ses œuvres : « Le sentiment le plus positif de cet univers en grisaille, c'est la tendresse ou encore la pitié. Par là, autant que par son goût des détails familiers, des détails "réchauffants", Simenon est un romancier russe, tel qu'on les voyait au XIX^e siècle... »¹⁴

¹² *Id.*, p. 185.

¹³ Victor BALAKHONOV, *op. cit.*, p. 15.

¹⁴ Les principaux articles de Roger Nimier ont été réunis et commentés par Bernard ALAVOINE dans *Traces*, n° 6, 1994. Le texte cité a été publié la première fois dans *Le Bulletin de Paris* le 3 septembre 1954, puis repris dans Roger Nimier, *Journées de lecture*, Paris, Gallimard, 1965.

La réception de Simenon en U.R.S.S.

MAIS quelle fut la fortune de Simenon en U.R.S.S. ? Ses premières traductions ne paraissent qu'en 1961. Deux tendances opposées se manifestaient alors dans toutes les sphères de la vie soviétique et allaient marquer l'évolution du pays dans les décennies suivantes. L'une, animée par les tentatives de la déstalinisation et le « dégel » khrouchtchevien, l'autre attachée à sauvegarder l'orthodoxie marxiste-léniniste. Cette dernière restera au pouvoir avec son outil tout-puissant — la censure — jusqu'au déclin du régime. Apparemment neutre sur le plan idéologique, Simenon échappa à la censure dans la foulée de Mauriac, Martin du Gard, Bernanos, Cassou et d'autres qui tenaient Simenon en grande estime. Les éditeurs n'ignoraient pas que des écrivains tels que Malraux, Hemingway, Faulkner, Kessel et Aragon le lisaient volontiers.

La réception de Simenon en U.R.S.S. est aussi l'histoire de ses lecteurs. S'étalant sur presque une quarantaine d'années, elle changeait de nature, offrant toujours un reflet du pays récepteur. D'autre part, son étude pourrait aussi contribuer à l'éclairage de certains aspects de l'œuvre de Simenon quelquefois négligés dans la culture d'origine. Certes, la spécificité soviétique a déterminé le caractère, la profondeur et les limites de la compréhension même de ses livres. Mais ils ne cessaient d'introduire au fil des années des connaissances et des sentiments nouveaux, en dressant de nouvelles perspectives. Des traducteurs souvent des plus experts, tels que N. Rykova, L. Zouina, Y. Korneev, N. Brandès ou É. Schraïber contribuèrent dans ce transfert culturel à l'émergence du « Simenon russe » ; par la suite, ils surent transmettre leur savoir à de nouvelles générations de traducteurs.

Édités en russe à des tirages extrêmement importants et souvent traduits dans les langues nationales des Républiques de l'ex-U.R.S.S. (l'auteur n'en touchera pas un kopeck), les romans de Simenon furent presque toujours accompagnés de textes de critique littéraire (préface, commentaires, notes).

En fait, c'est des mains d'Éléonore Schraïber, universitaire de Leningrad et enseignante de français à la Faculté de droit, que les lecteurs soviétiques reçurent Simenon¹⁵. Ses compétences, son énergie et son don de propagandiste permirent non seulement d'assurer une édition permanente et

¹⁵ Spécialiste et traductrice de la littérature française des XIX^e et XX^e siècles, Éléonore Schraïber est le principal médiateur de Simenon en Russie. Amie et correspondante permanente de l'écrivain, elle fit deux longs séjours dans sa maison d'Épalinges en 1967 et en 1971 : elle y eut de nombreux entretiens avec Simenon qu'elle publia en partie dans divers périodiques russes ainsi que dans sa monographie.

la médiatisation des œuvres de Simenon, mais ils introduisirent très largement l'écrivain dans la critique journalistique et universitaire. Ses multiples publications des années 1960–1975 furent intégrées dans sa monographie *Georges Simenon, vie et œuvre*, parue en 1977¹⁶. À Kiev, N. Modestova fit paraître *Le Commissaire Maigret et son auteur : le détective socio-psychologique de Georges Simenon*¹⁷. À Moscou N. Agafonova soutenait en 1975 sa thèse de doctorat intitulée *Les romans socio-psychologiques de Georges Simenon (1933–1955)*. Parmi les dernières publications importantes, il faut noter celles de Victor Balakhonov, professeur à l'Université de Leningrad, et notamment celles qui présentaient *Les Romans de Georges Simenon en 20 volumes* (1991) et *Tout Simenon en 30 volumes* (1994), Éditions Istoki.

Sans prétendre à l'exhaustivité, nous tenterons ici de faire le point sur les dernières décennies de « présence » simenonienne en Russie (des années soixante-dix jusqu'en 1995). Dès les années soixante, la critique relevant de l'histoire littéraire s'interrogeait souvent sur le rôle de l'écrivain : qui est-il, en fait, pour ses contemporains ? L'écrivain devenait une espèce d'énigme qu'il fallait résoudre. Simenon ne faisait pas exception.

Il fut connu tout d'abord comme l'auteur des *Maigret* puis, plus tard, par ses *romans durs*. Comme partout ailleurs, cette succession joua plutôt un rôle néfaste : une grande partie de la critique le rangea dans la rubrique du roman policier, ignorant ou ne voulant pas voir tout ce qui mettait Simenon au rang des auteurs « sérieux » les plus importants des temps modernes. Les appréciations changeaient avec le temps, mais la question restait : en quoi consiste sa modernité ?

Selon la critique — Victor Balakhonov en premier lieu —, le leitmotiv de Simenon est le sentiment de la dualité du monde, le xx^e siècle étant une période toute particulière de l'humanité, entre « deux modes de vie, deux civilisations, deux formes de rapports entre les hommes ». Quelles sont ces différentes formes de l'existence sociale et du passage d'une civilisation à l'autre ? Questions complexes auxquelles Simenon ne fournissait pas de réponses catégoriques, d'autant plus que ses romans ne comportaient pas de références directes aux grands événements du siècle. On y découvrirait plutôt une histoire non-événementielle diffuse dans cette vie quotidienne qui définit la conscience de tout homme. Derrière les crimes, les traits

¹⁶ *Op. cit.*

¹⁷ Kiev, 1973, 175 pp.

caractéristiques de l'époque, derrière le destin tragique des apatrides, émigrants et personnes déplacées, les guerres et les révolutions.

Rattachés d'emblée non pas à la peinture de mœurs telle qu'on la concevait au XIX^e siècle, mais à la littérature de détection et ses maîtres — Edgar Poe, Conan Doyle et Agatha Christie —, ses romans furent appréciés comme des romans captivant l'intérêt des lecteurs comme peut être captivante la vie de tous les jours avec des gens en chair et en os, non enjolivée mais montrée et rendue présente par l'écriture d'un grand maître, où la part dramatique l'emporte sur la part du récit. Le lecteur russe aime chercher avec l'enquêteur la réponse à l'énigme du crime — le plaisir de lire. Mais il lui importe aussi d'y retrouver le sens de la justice et de la dignité, quand le criminel est non seulement mis en échec et puni, mais quand les valeurs éthiques trouvent leur confirmation romanesque. « Nous nous souvenons alors que nous sommes des hommes et cela oblige », écrit Victor Balakhonov pour qui l'aphorisme de Simenon — « Le métier d'homme est difficile » — est un argument de plus pour voir en lui notre contemporain, représentant de cette modernité qui met quelquefois en question l'avenir même de l'humanité. Le romancier met en scène des crimes et l'époque s'y reconnaît. Son don de percer le fond des choses et des événements prosaïques, le regard lucide sur ce qui se trouve derrière les apparences font de Simenon, aux yeux des lecteurs russes, une des figures centrales de la littérature française et expliquent un intérêt stable pour tous les genres de sa production. Son projet de vivre plusieurs vies à la fois et de voir ses personnages de l'intérieur est alors interprété comme la quête de l'homme — l'homme nu —, le développement du thème de la modernité : être et paraître. Son roman, dépouillé de ce qui ne lui est plus organique, devient alors un moyen privilégié de représenter notre époque, à l'instar d'une tragédie antique.

On peut y trouver aussi les traces de la polémique avec ceux qui attribuent aux romans de Simenon un caractère foncièrement pessimiste où l'homme ne cesse de se dégrader (cf. Robert Kanters, *Le Figaro*, 1963 : « Si Balzac est le romancier de l'homme qui se fait, Simenon est celui de l'homme qui se défait »). Déjà *Le Passager du « Polarlys »* — difficile parcours moral pour le héros — n'exclut pas l'espoir dont l'auteur ne s'est jamais séparé, tout en reconnaissant l'ampleur des forces du mal. Il est capable de raconter pourquoi quelqu'un envoie son frère à la mort (*Les Frères Rico*), comment et pourquoi le jeune Michel Maudet, dans *L'Ainé des Ferchaux*, devient meurtrier. Il est donc considéré dès le début de sa réception comme un écrivain humaniste, « raccommodeur de destinées », qui affirme sa foi en l'homme et pour qui l'absence d'espoir ne signifie pas le désespoir. Ainsi

Frank Friedmaier, dans *La Neige était sale*, finit par ressentir toute l'abjection de ses actes et décide de mourir « en homme », expiant par là sa faute devant les autres. L'auteur pouvait être souvent déçu, se contredire en essayant de comprendre qui fait réellement l'histoire — quelques centaines d'élus et les « masses » —, mais ces espoirs restaient liés à ceux qu'il appelait les avocats de l'homme.

La critique est unanime à souligner l'exigence du romancier par rapport à son travail, surtout dans les années de sa maturité, un perfectionnement constant de ses procédés d'écriture, inséparable de son effort pour appréhender le monde moderne (la diversification de choix narratifs et génériques, notamment). Ses textes peuvent prendre la forme du roman-confession, du roman épistolaire, du roman-journal frappant par l'effet d'authenticité. Les thèmes habituels trouvent un nouveau traitement sous l'éclairage du bilan de la vie et nous renvoient souvent à *La Mort d'Ivan Ilitch*.

Le vécu de l'écrivain se transpose dans ses œuvres, de sorte qu'elles apparaissent comme autobiographiques, remarque entre autres Victor Balakhonov, même là où la fiction romanesque n'a rien de commun avec la vie et la vision de l'auteur. Celui-ci semble quelquefois prêter à ses personnages sa propre perception du monde ambiant à travers les couleurs, les sons et les odeurs, les sensations qui étaient accumulées dans son « arsenal » depuis son jeune âge. Là, comme perspective, la critique suggère l'étude des mécanismes de la transformation des matériaux autobiographiques, l'utilisation des faits apparemment ordinaires, mais incrustés dans la mémoire de l'auteur.

Vivement intéressée par l'esthétique du roman chez Simenon, la critique note que, même dans les « années folles » de sa vie parisienne, il s'approprie l'héritage de la littérature universelle, mais constitue déjà son projet de s'acheminer vers le roman pur, ce qui explique son attitude par rapport au roman-épopée du xx^e siècle, roman-chronique d'une famille de Romain Rolland, Jules Romains, Georges Duhamel, Roger Martin du Gard ou Louis Aragon. De même, s'il aime *Guerre et paix* et *Anna Karenine* de Tolstoï, il se sent beaucoup plus proche de *La Mort d'Ivan Ilitch* et de *Maître et serviteur*. Il relie régulièrement ces derniers à *Douce* de Dostoïevski (cf. le personnage de Doucia dans *Le Petit Homme d'Arkhangelsk*) et laisse évidentes leurs relations intertextuelles avec *Les Volets verts* et *Les Anneaux de Bicêtre*.

Il ne dresse donc pas, à l'instar de Mauriac, de vastes fresques familiales, à l'exception du *Testament Donadieu* et sa suite *Touriste de bananes* :

généralement courts, ses romans forment un ensemble, un « roman ininterrompu », une « mosaïque ». La correspondance avec Gide fournit une explication quelque peu naïve d'une telle conception du roman : l'auteur ne saurait capter l'attention du lecteur que par une seule histoire et surtout il ne pourrait parler que d'un seul personnage à la fois. Ce dernier suit sa logique jusqu'à l'éclatement de la crise où il réagit en commettant des actes souvent inexplicables par la logique ordinaire, mais compréhensibles par leur situation. Comme si derrière de telles explosions, il y avait des règles relevant de la sphère sociale et de ses tares, mais aussi de la nature humaine.

La critique revient aux orientations littéraires de Simenon autres que russes en dressant les parallèles avec Balzac et Stendhal, Faulkner et Conrad ou, dans la tradition française du roman de la « cellule familiale », avec Renard ou Mauriac, Bazin et Nourissier. Le traitement des impressions fugitives et de la mémoire involontaire chez Simenon est fréquemment mis en parallèle avec l'œuvre de Proust. D'autre part, Victor Balakhonov fut le premier à évoquer à ce sujet l'héritage de Maupassant. À l'époque où la littérature était surchargée d'idéologies, Maupassant aura été pour notre auteur le plus sincère, le plus spontané et le plus inspiré des écrivains français, le moins touché par les différentes expérimentations à la mode. Il ne devait pas rester insensible à la simplicité et à la concision stylistique de Maupassant.

Avec les personnages de Simenon, les lecteurs soviétiques pénétraient le monde occidental et ses codes qui leur étaient souvent inconnus et qui pouvaient surprendre, voire choquer. Or, Simenon leur procurait chaque fois le sentiment d'authenticité en rendant vraisemblable ce qui était déjà vrai. Il offrait ainsi la possibilité de voyager en France et à travers le monde, de se trouver dans les lieux où ils n'avaient pratiquement aucune chance d'aller réellement (leur pays restant essentiellement fermé). Le thème de Paris, par exemple, donne lieu à de nombreuses analyses de détail. Le policier parisien Maigret, comme le constatent Éléonore Schraïber et Victor Balakhonov, ne voit pas la ville, qui se situe en grande partie dans les années 1920–1930, de la même façon que ses habitants dont il doit assurer la sécurité. Il possède sa propre histoire, une biographie substantielle dont sont plutôt privés ses prédécesseurs romanesques pour lesquels les références à leur vie sont parcimonieuses, fortuites ou « décoratives » (le violon de Sherlock Holmes, par exemple). En outre, Maigret est doté d'une faculté tout à fait naturelle d'évoluer, de changer : il grimpe les échelons de service, mais devient aussi au fil des années plus sage et plus humain.

La critique s'interroge sur le rapport « personnage-auteur » : Maigret / Simenon. Certes, constate Victor Balakhonov, Simenon n'est pas Maigret, mais c'est à lui que le romancier confie quelquefois ses pensées les plus chères, comme s'ils avaient parcouru ensemble une partie de leur itinéraire avec les mêmes espoirs, illusions et déceptions. L'un et l'autre reconnaissent finalement l'échec de leur désir commun — devenir des « raccommodeurs de destinées » —, mais ils n'abandonnent pas leur effort pour aller jusqu'au bout¹⁸.

Évoquant, à ce propos, les reproches que Gide adressait aux critiques français qui persistaient dans leur opinion toute faite sur Simenon (« Nous l'avons connu comme détective, il le restera »), Victor Balakhonov renvoie un reproche à Gide lui-même : celui-ci a opposé *volens nolens* les « excellents » romans psychologiques sans Maigret aux romans avec Maigret. Bien entendu, parmi ces derniers, on en trouve d'assez faibles, mais d'après le critique, Simenon avait raison de souligner que, depuis quarante ans que le commissaire était entré dans sa vie, il posait dans les *Maigret* des problèmes quelquefois plus complexes que dans les *romans durs*. L'expérience et la sagesse de Maigret sont accessibles aux lecteurs de différents coins du monde et de différentes cultures. En vérité, la langue interne de ses romans est internationale, disait aux étudiants de Leningrad Gilbert Sigaux lors de sa tournée de conférences sur Simenon en 1971 : « Il est lié à une esthétique romanesque internationale »¹⁹. De ce point de vue, la frontière entre les *Maigret* et les *romans durs* s'avère donc parfaitement conventionnelle.

Quant à la méthode « instinctive » ou « intuitive » du commissaire, ses performances et ses défauts, la critique remarque que malgré l'étiquette « d'anti-intellectuel conservateur » collée à Maigret par certains de ses collègues, il ne méprise pas les acquis de la science ni les nouveautés juridiques et médicales ; il a sa propre opinion sur la justice française, ce qui donnait au lectorat soviétique la possibilité d'entendre la voix de l'auteur traitant des imperfections des lois et des procédures juridiques en France. On se rappellera à ce sujet *Cour d'assises* (1941), *Les Témoins* (1955), *Maigret hésite* (1968), *Maigret et le tueur* (1969) et d'autres fictions.

La critique souligne le désintérêt de l'auteur pour le côté matériel du crime d'une part, et d'autre part le suspense narratif incitant les lecteurs émus par le destin des personnages à chercher des réponses aux questions

¹⁸ Victor BALAKHONOV, *op. cit.*, p. 23.

¹⁹ Cf. Francis LACASSIN et Gilbert SIGAUX, *op. cit.*, pp. 14–17.

existentielles. Pourquoi Gina abandonne-t-elle Jonas Milk dans *Le Petit Homme d'Arkhangel'sk*? Pourquoi, dans *Maigret et le clochard*, un médecin talentueux et somme toute heureux, devient-il « un bas-fond »? Pourquoi, dans *Le Grand Bob*, le héros amoureux de la vie se suicide-t-il? Bref, les questions typiquement « russes » : qui est coupable et que faire ?

Or, le romancier ne fournit pas de réponses définitives et la limite entre le bien et le mal paraît quelquefois indiscernable. Mais il sait toucher aux racines mêmes du mal et, tout d'abord, du mal social. Ainsi par exemple, l'humiliation de l'homme, pire que la mort selon le romancier, amène ses personnages au crime (Bauche dans *Le Temps d'Anaïs*, Félix Allard dans *L'Homme au petit chien*...). De même sont traités les thèmes de la fuite (*La Mauvaise Étoile*, *La Fuite de Monsieur Monde*, *Le Passage de la ligne*...), de la solitude, du sort de la jeunesse. Certains thèmes de ses derniers romans sont simplement désignés par la critique pour des analyses de détails ultérieurs : le thème du pouvoir, de la vocation, du sacrifice et du repentir. Ainsi encore, les *Dictées* et les *Mémoires intimes*, qui réservent tant de surprises aux lecteurs, soulèvent de vastes et importantes questions, notamment celle de la validité du dire de l'auteur vis-à-vis des légendes auxquelles, bon gré mal gré, le romancier avait contribué lui-même (par exemple, toute sa vie, il déclarait son apolitisme, ce qui ne l'avait pas empêché de consacrer à la politique des dizaines de pages de ses mémoires).

*

* *

EN 1969, à l'initiative d'Éléonore Schraiber, fut créé le Fonds Georges Simenon à la Bibliothèque Nationale Saltykov-Chtchedrine ; celui-ci se situe à côté de la Bibliothèque de Voltaire acquise par Catherine II. On y trouve aujourd'hui les documents que le romancier avait fait parvenir :

- le manuscrit du roman *Le Train* et les textes ou documents qui s'y rapportent ;
- les copies des lettres de Gide ;
- certains récits publiés dans les journaux ainsi que des comptes rendus de la critique ;
- la correspondance avec la Direction de la Bibliothèque ;
- des matériaux relatifs au roman *Il y a encore des noisetiers*.

En 1973, Simenon envoya un télégramme de félicitations au Théâtre de Petrozavodsk à l'occasion de la première des *Caves du Majestic*, avec, dans le rôle de Maigret, l'acteur K. Pilipenko. En 1975, il recevait à Lausanne le

correspondant de l'agence Tass, Y. Kornilov, qui publia ses entretiens avec l'écrivain. En 1979, la télévision centrale présente l'adaptation théâtrale de *Cécile est morte*. « J'ai reçu beaucoup de photos de ce spectacle », disait Simenon, « et j'ai aimé aussi bien la mise en scène rendant l'atmosphère du roman que l'ensemble des acteurs, surtout le premier interprète de Maigret en Union Soviétique : le célèbre Boris Tenine, j'espère qu'il va jouer encore ce rôle »²⁰. Le souhait du romancier a été entendu : Boris Tenine est apparu en Maigret dans trois autres mises en scène : *Maigret et l'homme du banc*, *Maigret et la vieille dame* et *Maigret hésite*.

À la fin des années soixante-dix, puis en 1981 et 1982, le romancier recevait Ylian Semenov [*sic*!], écrivain et scénariste de Moscou, très populaire dans le genre du roman policier et le roman d'espionnage, éditeur entre autres de Simenon. D. Zatowski, professeur de l'Université de Kiev, spécialiste des littératures occidentales, est également reçu par Simenon qui lui expose longuement ses pensées sur le roman. D'autre part, Simenon répond régulièrement à de très nombreuses lettres de lecteurs soviétiques et des associations de bibliophiles. Pendant une vingtaine d'années, il maintient une correspondance nourrie avec le Département des Procédures Pénales de l'Université de Leningrad et avec son directeur, l'éminent juriste Nikolai Alexeev. Les enseignants et les chercheurs des Facultés de droit rendent justice aux compétences juridiques de Simenon, à la richesse factuelle des « cas » traités et à la précision de leur traitement.

Simenon : romancier « populaire », « populiste », « national » ? La langue russe dispose, pour désigner la matière de la littérature russe, d'un mot pour lequel il n'existe pas de correspondant tout à fait adéquat en français : *narodnost* (de « *narod* », « peuple »). Dire en russe que l'œuvre d'un écrivain est « *narodnoe* » signifie qu'elle est nourrie, dans sa substance même, d'une méditation chaleureuse sur l'homme et son devenir tel qu'il s'incarne dans le peuple. Ce mot semble s'appliquer parfaitement à la fortune de l'œuvre de Georges Simenon en Russie.

²⁰ Éléonore Schraiber, *op. cit.*, p. 279.

Piroska SEBE-MADÁCSY

La réception de Georges Simenon en Hongrie

Résumé

Il existe deux mouvements dans la réception critique de Georges Simenon en Hongrie. Le premier mouvement est centré autour de la revue *Nyugat* (*Occident*), dans les années trente et quarante. C'est l'élite intellectuelle hongroise qui lit, traduit et critique les œuvres de Simenon tout en espérant saluer en lui le rénovateur possible du roman. Après un silence relativement long, nous observons un intérêt nouveau différent à partir des années soixante/soixante-dix. Alors que le premier mouvement a cherché et privilégié la valeur esthétique, le deuxième s'intéresse à la technique romanesque, plus exactement à la technique du roman policier. Les hommes de lettres peuvent dire tant de choses nouvelles à propos de Simenon, mais la vraie réception d'un roman est décidée par les lecteurs. En réalité, on a lu Simenon et on lit Simenon partout dans le monde, même en Hongrie.

C'EST DANS LA REVUE *NYUGAT* (*Occident*) qu'est présenté pour la première fois Simenon au public hongrois. Le renouveau de la littérature hongroise est très étroitement lié à cette revue *Nyugat* fondée en 1908, tirée seulement à huit cents exemplaires, qui deviendra très vite digne de ses modèles européens comme *La Nouvelle Revue Française* par exemple. Plus qu'une revue ouvrant ses colonnes aux poètes et écrivains novateurs dont elle exige un niveau artistique conforme aux normes occidentales, elle sera un des véritables ateliers de cette révolution littéraire au début du siècle. À son propos, Albert Gyergyai, historien de la littérature, parlait d'un «buisson ardent des talents». À la première génération de *Nyugat* (1908–1925) appartiennent Ady, Kosztolányi, Babits, Móricz, etc., les meilleurs écrivains hongrois contemporains.

Les écrivains libres et éminents, membres de cette première génération de *Nyugat*, ne quittent pas la voie qu'ils avaient choisie. Ils restent fidèles à leur conception d'une Europe supranationale et aux traditions d'accueil de la littérature et de la culture françaises à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle. Et il se crée une véritable école française, dont Kosztolányi est un des éléments essentiels. Cette revue a été vraiment francophile.

Si l'on examine l'ensemble des numéros de la revue *Nyugat* entre 1925 et 1935, on s'aperçoit que deux fois plus d'articles sont consacrés à la littérature française qu'aux littératures allemande et anglo-américaine. La première génération des rédacteurs de *Nyugat* publie surtout des traductions de poésie et de prose. À partir de 1925, les articles critiques sur les écrivains, sur leurs romans et sur l'histoire littéraire, l'emportent, et leur nombre culmine en 1930, pour diminuer après 1935.

Examinons en détail les deux années où le nombre d'articles sur la littérature française est le plus important (1930 et 1935).

En 1930, Albert Gyergyai écrit des critiques sur André Gide. Marcell Benedek présente le roman autobiographique *Byron* de Maurois et c'est Sauvageot qui écrit sur les romans amoureux de Jules Romains¹. La deuxième partie de l'année est encore plus riche. Le tableau français s'élargit, il présente plusieurs genres littéraires : les drames de Paul Claudel, les romans de François Mauriac. Gyergyai écrit un long article sur Paul Valéry et parle aussi de Ramuz, Jacques Chardonne et Colette². Sauvageot (linguiste, spécialiste des langues et littératures finno-ougriennes, professeur de français à Budapest entre 1923 et 1931), pour sa part, présente le roman de Roger Martin du Gard.

En 1935, Gyergyai, essayiste, critique et traducteur, homme de lettres et professeur³, l'un des collaborateurs de Babits pour les études sur la littérature française, présente les nouvelles françaises de l'époque et leurs traductions dans son œuvre intitulée *le Décameron d'aujourd'hui*⁴. Parmi les auteurs choisis par Gyergyai se trouvent Mauriac, Gide, Duvernois, Maurois, Martin du Gard, Duhamel, Cocteau, Giraudoux et Supervielle. Tous — sauf Duvernois — sont des écrivains de la *Nouvelle Revue Française*⁵.

En 1938, dans le numéro 1 de *Nyugat*, c'est Gyergyai aussi qui nous présente pour la première fois Georges Simenon. C'est l'année de la première traduction de son roman *Long Cours* qui a été traduit par Nándor Szávai. Ses romans ont également été publiés dans la *Nouvelle Revue Française* (ainsi

¹ *Nyugat*, 1930, I. p. 335, pp. 77–78, pp. 658, 742, 743 ; *Nyugat* (1908–1941).

² *Nyugat*, 1930, II. pp. 67–71, pp. 632–640, p. 660.

³ Voir Judith KARAFIÁTH, « Gyergyai et la littérature française du xx^e siècle », *Cahiers d'Études Hongroises*, 5/1993, Paris, Budapest, pp. 99–108.

⁴ Albert GYERGYAI, *Mai, külföldi dekameron I*, 1935 ; voir l'article de Mihály FÖLDI, *Nyugat*, 1935, I. pp. 10–13.

⁵ Voir Piroska MADÁCSY, *L'Esprit français autour de la revue Nyugat (1925–1935)*, pp. 7–17.

que *Long Cours*), aux côtés de Gide, Martin du Gard et Valéry. Gyergyai présente les critiques français contradictoires : les opinions de Marcel Prévost, Edmond Jaloux, Thérive et Jean Cassou sont plutôt positives ; il présente ensuite le roman :

Pour celui qui ouvre *Long Cours*, l'une des œuvres les plus caractéristiques, avec une grande attente [...] ce sera une déception. Mais s'il se contente d'une histoire parfaite qui raconte le sort de trois personnes avec une simplicité bien entendue sans y ajouter de moyens d'écrivain ou artistiques, [...] il lira le livre jusqu'à la dernière page avec une attention soutenue et n'oubliera pas pour longtemps le nom de l'écrivain. [...] Est-ce que c'est le but du roman ? Et Simenon gardera-t-il cette pure représentation ? Qui oserait répondre à ces questions dans le cas de Simenon qui, seulement pour 1938 promet 17 romans ?

Selon Gyergyai, « la traduction est le travail vivant, flexible et juste de Nándor Szávai — il commet une faute seulement — si on peut considérer comme une faute le fait d'être un peu plus dense, plus uniforme que l'original ! Certes, Simenon n'est pas un styliste [...] »⁶.

Gyergyai, de son côté, présente dans son bref article « le cas » de Simenon : comment est-il possible que Simenon soit devenu un romancier au sommet de son art ? Quel exemple donne-t-il aux romanciers d'aujourd'hui ? Son évolution qui se voit dans une variation du genre littéraire et dans le renforcement de son ambition d'écrivain vient-elle de son génie ou plutôt est-ce une espèce de longue patience d'apprendre ? Quels sont les aspects de son statut de romancier qui, après dix ans, lui ont donné sa renommée ? Il y a des critiques qui trouvent dans Simenon un cas de frontière dans la littérature, ses romans ne sont pas de vrais romans.

Donc, l'article de Gyergyai publié dans la revue *Nyugat* (*Occident*) sur le roman de Simenon traduit pour la première fois en hongrois, a voulu mettre en lumière l'écrivain pour les lecteurs hongrois, c'est-à-dire : ce qu'il y a de nouveau chez Simenon est cette nouvelle approche du roman, le roman policier ; son talent, son style ou encore son acharnement au travail. « À quel genre appartient l'écrivain Simenon », est-il seulement un écrivain « best-seller » ou peut-on considérer ses œuvres comme de la littérature au même égard que Gide, Martin du Gard ou Cocteau ? En tout cas c'est ce dilemme qui préoccupe tous les critiques hongrois s'occupant de son œuvre.

⁶ Albert GYERGYAI, « Simenon, *Long Cours* (*A Hosszú út*) – traduction de Nándor Szávai, Édition-Grill », *Nyugat*, n° 1, 1938, pp. 155–156.

Cependant, s'ils sont préoccupés par ce dilemme, il n'empêche qu'ils lisent ses romans en hongrois avec grand plaisir.

C'est György Rónay qui nous le présente avec un grand intérêt dans la préface d'un autre roman, traduit par lui en hongrois : *Les Inconnus dans la maison* (1941)⁷ :

Déjà son nom est un problème, un mystère, une émotion. Qui est cet homme, qui est cet écrivain ? Est-il excité par le grand zèle de la création, ou bien ne veut-il que gagner de l'argent ? Quel est le but de ses livres parus tous les mois, de son œuvre déjà colossale — bien qu'il soit encore au milieu de sa carrière — comment peut-on expliquer ce « mystère Simenon » ? C'est un phénomène unique : best-seller en presque toutes les langues, et la critique française parle d'un nouveau Balzac ! Ses romans policiers sont dévorés par le public des métros et des gares, et en même temps, quelques-unes de ses nouvelles « grandes » œuvres sont louées par des critiques éminents dans les colonnes de journaux éminents. Sa fécondité superbe est un secret professionnel. Malgré cette fécondité stupéfiante, sa valeur se situe au secret de son talent. Mais l'écrivain... l'écrivain est à tout le monde, et il n'a pas de secrets !

Alors Rónay répond à ces questions :

Simenon... Risquons la formule de publicité la plus banale : unit l'excitation des romans policiers avec l'art sublime. Peut-être est-ce là le secret de son succès épatant.

Il a écrit un roman — un exemple parmi ses chefs-d'œuvre — intitulé *L'Homme qui regardait passer les trains*. Rónay, le traducteur, analyse le style de Simenon et le trouve très moderne :

Il a quelque chose de Pirandello, mais il est plus aigre, plus dense, plus attachant. Il déteste les thèses. Il aime la vie. Et il connaît peut-être mieux la vie que personne d'autre aujourd'hui. Il connaît l'envers et l'endroit — d'une manière étonnante. Il n'en a pas peur. Il saisit à deux mains le monde confus des événements et de l'âme ; il le saisit à la volée, et il le soumet. Car ce qu'il écrit est une composition pure et classique. Il élève le monde sauvage dans l'art sublime et palpitant. Les snobs font grise mine quelquefois. Écrivain de pacotille — disent-ils. Admettons, il est écrivain de pacotille. Mais ainsi, *Crime et châtiment* et *Les Frères Karamazov* sont aussi une littérature de pacotille ! Et Balzac aussi !...

Balzac ? L'association n'est guère le fruit du hasard. Dans la littérature française il y a quelques villes provinciales immortalisées, depuis l'écrivain

⁷ Georges SIMENON, *A besurranók (Les Inconnus dans la maison)*, Budapest, Révai, 1941. Préface par György RÓNAY, pp. 5–11.

de *La Comédie humaine* jusqu'à Mauriac. Et Simenon est digne de ses prédécesseurs sur ce point également, si l'on pense à la représentation de la société dans l'un de ses chefs-d'œuvre, *Le Bourgmestre de Furnes*, ou seulement à Moulins, très bien caractérisé par quelques traits marquants dans *Les Inconnus dans la maison*. L'œuvre de Simenon est la continuation classique-ironique de la superbe *Comédie humaine* de Balzac.

[...] Dans son monde sombre, plein de tension électrique, on trouve les caractères les plus humains, les plus monumentaux de la littérature française moderne. [...] Celui qui caractérise si fidèlement, ne caractérise pas seulement : c'est un grand artiste, bien qu'il soit un artisan : c'est un artiste créateur, de l'espèce de Balzac. [...] Le roman y retrouve la vie qu'il a peu à peu perdue après Balzac, Stendhal et peut-être, après Zola. [...] ⁸

Rónay, très courageusement, donne son opinion sur Simenon et ne cache pas son enthousiasme à son égard. Il donne une autre traduction l'année suivante (1942) : *Le Bourgmestre de Furnes* — pour lequel il a écrit un épilogue⁹. Citons ses idées très intéressantes :

C'est vrai ainsi, mais c'est peu ; au moins, c'est équivoque. Simenon est l'auteur de romans policiers qui ont une valeur littéraire et psychologique, ou bien acceptons cette affirmation : tous ses romans policiers ne sont pas des romans policiers au sens habituel du mot. [...]

Les deux domaines ne peuvent pas être séparés hermétiquement. En profondeur, plus ou moins abondamment, c'est la même source qui les nourrit. Il s'agit soit de la méthode du Maigret débrouillard, de la façon dont il détecte une affaire criminelle, soit, de la façon dont les mécanismes psychologiques agissent sur un caractère. C'est la même main qui prend la plume ou — car Simenon écrit à la machine — les touches sont appuyées par les mêmes doigts. Dans le roman policier, à l'excitation de l'aventure criminelle succède, imperceptiblement et d'une manière aussi attachante, l'excitation du mystère psychologique. Ainsi, Simenon, dans ses meilleurs romans policiers, a ennobli le genre. Dans le domaine psychologique, au contraire, il était capable de remplir les conflits humains les plus quotidiens de la tension et de l'aventure des affaires criminelles.

Mais un avantage peut être, naturellement, un risque et un danger. Depuis Balzac il y a peu d'écrivains qui sont pourvus d'autant de sujets que Simenon ; de sujets superbes et encore plus superbes ; c'est-à-dire que c'est lui-même qui les trouve dans les événements quotidiens. Il a une vue parfaite et ce n'est pas seulement un grand avantage mais également un vrai mérite. Mais on peut se demander ce qu'il fait avec ses sujets. Il les gâte — et il

⁸ *Id.*, p. 9.

⁹ Georges SIMENON, *A furnes-i polgármester (Le Bourgmestre de Furnes)*, Budapest, Révai, 1942. Épilogue par György RÓNAY, pp. 192–194.

fâche les lecteurs, de la même façon que Gide autrefois. Il paraît qu'il les gêne, « à cause de la précipitation, on peut dire, à cause de l'impatience ». « Ses sujets ont souvent un intérêt profondément psychologique et moral » — a constaté Gide —, mais il les signale seulement, comme s'il ne prenait pas conscience, lui-même, de leur importance ; ou comme s'il pensait être compris facilement. [...]

Souvent, il est superficiel et il travaille avec des clichés, d'une part, à cause de sa négligence et parce qu'il écrit abondamment et avec une vitesse extrême, d'autre part, parce qu'il veut convenir à « l'esthétique » traditionnelle du roman policier. Mais son laconisme qui se borne aux indicatifs parfois n'est qu'une vertu commune avec les meilleurs efforts du roman moderne ; ses répétitions, ses tournures, ses images stéréotypées ne sont pas toujours des clichés confortables, mais plutôt, dans les meilleurs cas, les intermédiaires de l'esquisse d'un « mythe » qui, plus tard, par sa présence suggestive, rendra inutile toutes les explications et commentaires détaillés ; il suffit d'y faire allusion pour vérifier par l'atmosphère ce qui se passe dans le monde du roman.

Ses œuvres, où — selon Gide — « il manque quelque chose » pour devenir de véritables chefs-d'œuvre, mais même avec ce « petit quelque chose » qui manque (et combien de véritables chefs-d'œuvre y a-t-il pendant une décennie !), ont une valeur et une couleur importantes dans le roman moderne.¹⁰

Dans les années cinquante, les traductions de Simenon s'arrêtent, mais elles ont repris à la fin des années soixante, jusqu'à nos jours. Quarante-sept romans, deux récits et huit nouvelles ont été traduits en hongrois, vingt-deux essais ont été publiés sur son œuvre dans des revues connues ou moins connues. Parmi ces essais, ceux des grands spécialistes hongrois de la littérature les plus intéressants me paraissent être ceux de Gyergyai et de Rónai dont nous avons déjà parlé. Il faut dire que Dobossy, Szávai, Rónai, Gyergyai se trouvent parmi les grands spécialistes hongrois de la littérature française.

La critique des années soixante est moins enthousiaste à propos de la « secte Simenon ». Par exemple, Dobossy parle à propos de Simenon d'un genre littéraire simplifié et dit que l'histoire est intéressante, mais que les analyses psychologiques et le style sont faibles, préférant à Simenon les grands maîtres comme Balzac, Dickens et Gogol¹¹.

¹⁰ *Id.*, pp. 193–194.

¹¹ László DOBOSSY, « Simenon et sa secte », *Nagyvilág (Grand Monde)*, 6/1963, pp. 909–911.

Gyergyai, dans les années soixante-dix, reprend la parole pour remettre en place les diverses opinions concernant Simenon¹². Mais la polémique Simenon se poursuit après la découverte d'une lettre posthume de Gide destinée à Simenon dont parle Gyergyai.

Pour lui, le fait est que Gide éprouvait de la sympathie pour Simenon (nous pouvons rappeler à ce propos que Gyergyai appréciait également beaucoup Gide) : est-ce l'enthousiasme de la découverte ou la conscience des différences? On peut dire de cet article de Gyergyai que cette analyse comparative de Gide et de Simenon est une véritable découverte.

Enfin, dans les années quatre-vingt, on peut avoir le désir d'une réception plus profonde. Mais le désir seulement... Il s'agit d'un Journal de Simenon, dont on peut trouver des chapitres dans la revue *Nagyvilág* (*Grand Monde*)¹³. Dans une autre revue, *Helikon*, on présente un livre de Jean Fabre et on parle de la publication des *Mémoires* de Simenon¹⁴. Katalin Rayman, qui a traduit plusieurs romans de Simenon en hongrois, pose une nouvelle interrogation pour les lecteurs : avec « le syndrome Simenon », elle essaie également d'établir les valeurs critiques.

[...] D'après tels représentants de la littérature française du xx^e siècle, comme Gide, Cocteau et Mauriac, Simenon est l'un des auteurs éminents de notre époque. « D'où vient cette amitié fraternelle qui nous lie? — écrit Cocteau. Il ne s'agit pas du tout d'un lien secret, car cette amitié vient d'un point de vue qui n'est pas "intellectuel". Nous réfléchissons seulement avec un organe, avec lequel il y a très peu de personnes qui réfléchissent. Il s'agit du cœur. »¹⁵

Selon Katalin Rayman, il y a des opinions différentes concernant la valeur littéraire de l'œuvre de Simenon.

Des écrivains excellents comme Gide, Cocteau, Mauriac le considèrent comme un écrivain éminent de notre époque, surtout d'après les « romans durs », mais il y en a qui apprécient plutôt ses romans policiers. Sans doute, avec le personnage sage et bienveillant de Maigret, il a créé un héros immortel qui est connu presque personnellement par plusieurs centaines de millions de lecteurs. Mais il est vrai aussi que Simenon est un véritable anti-Flaubert, « qui ne soigne pas du tout son style » — comme les Français diraient...

¹² Albert GYERGYAI, « Artiste ou artisan? », *Nagyvilág*, 5/1970.

¹³ Katalin RAYMAN, « Journal de Simenon », *Nagyvilág*, 7/1981, p. 961.

¹⁴ Judit MAÁR, « Jean Fabre, Maigret ou l'enquête sur un enquêteur. Centre d'études et de recherches sociocritiques, 1982 », *Helikon*, 1982, pp. 480-481.

¹⁵ Katalin RAYMAN, « Le syndrome de Simenon », *Nagyvilág*, 6/1982 (Simenon, *Mémoires intimes*, Paris, Presses de la Cité, 1981).

Il arrive que Simenon répète plusieurs fois quelques idées ou bien une petite anecdote, et concernant les «Maigret», quelquefois, le lecteur a l'impression que l'écrivain allonge l'action pour avoir l'étendue minimale qui est nécessaire pour la publication du livre. Dans ses «romans durs» également, on peut trouver des extraits très longs. Mais l'envie de conter de l'écrivain ne s'arrête jamais, et c'est pour cela que les *Mémoires intimes* sont une lecture vraiment intéressante. Les proches, les connaissances, les amis — y compris Raimu, Marcel Pagnol, Jean Renoir, Henry Miller, Fellini, Gide, Cocteau, Jean Gabin, Michel Simon, etc. — apparaissent sur les pages avec une vivacité extraordinaire, et, pour le lecteur hongrois, bien qu'il connaisse assez peu l'œuvre de Simenon, c'est un grand plaisir si, dans les *Mémoires intimes*, il retrouve quelquefois l'un des héros d'un roman quelconque de Simenon ou une situation psychologique d'un écrit d'autrefois.¹⁶

Quand Katalin Raýman écrit cela, Simenon est encore en vie, mais en 1989, après sa mort (il a donc vécu tout le xx^e siècle), on trouvera dans plusieurs journaux hongrois des hommages en son honneur. Après 1989, on a traduit en hongrois une dizaine de romans, le dernier en 1996, mais il faut dire qu'il reste encore beaucoup de travail pour les traducteurs hongrois.

Œuvres de Georges Simenon traduites en hongrois

1.- Romans

- 1938 *Hosszú út* [*Long Cours*], traduction : Nándor Szávai, Rédaction Grill.
- 1941 *A besurranók* [*Les Inconnus dans la maison*], traduction : György Rónay, Világsikerek sorozatban jelent meg, Révai Kiadó.
- 1942 *A furnesi polgármester* [*Le Bourgmestre de Furnes*], traduction : György Rónay, Világsikerek sorozat, Révai Kiadó.
- 1943 *Az örökös* [*Le Testament Donadieu*], traduction : György Rónay, Világsikerek sorozat, Révai Kiadó.
- 1944 *A szökevény* [*L'Évadé*], traduction : György Rónay, Világsikerek sorozat, Révai Kiadó.
- 1946 *Néger negyed* [*Quartier nègre*], traduction : György Rónay, Révai Kiadó.
- 1968 *A titokzatos lány* [*Maigret et la jeune morte*], traduction : Erik Majtényi, Bukarest, Ifjúsági Kiadó.
- Maigret és a szombati kliens* [*Maigret et le client du samedi*], traduction : Katalin Raýman, Bp, Athenaeum Nyomda, Albatrosz Könyvek.

¹⁶ *Ibid.*, p. 933.

- Maigret és a lusta betörő* [*Maigret et le voleur paresseux*], traduction : Tivadar Gorilovics, Athenaeum Nyomda, Albatrosz Könyvek.
- 1970 *A Majestic pincéi* [*Les Caves du «Majestic»*], traduction : Katalin Raýman, Magvető Kiadó, Albatrosz Könyvek.
- A furnesi polgármester* [*Le Bourgmestre de Furnes*], traduction : György Rónay, Szépirodalmi Könyvkiadó, Olcsó könyvtár sorozat.
- Fekete eső* [*Il pleut, bergère ...*], traduction : András Barta, Magvető Kiadó, Világkönyvtár sorozat.
- Levél a vizsgálóbíróhoz* [*Lettre à mon juge*], traduction : András Barta, Magvető, Világkönyvtár sorozat.
- A Bicêtre harangjai* [*Les Anneaux de Bicêtre*], traduction : András Barta, Magvető, Világkönyvtár sorozat.
- 1971 *Az örökös* [*Le Testament Donadieu*], 2^e édition, Szépirodalmi Könyvkiadó.
- 1973 *A Víg Malom táncosnője* [*La Danseuse du Gai-Moulin*], traduction : István Klumák, Magvető, Albatrosz könyvek sorozat.
- A sárga kutya* [*Le Chien jaune*], traduction : Lajos Örvös, Európa Kiadó.
- A Saint-Fiacre-ügy* [*L’Affaire Saint-Fiacre*], traduction : Lajos Örvös, Európa Kiadó.
- Maigret és a bolond öregasszony* [*La Folle de Maigret*], traduction : Lajos Örvös, Európa Kiadó.
- 1974 *A türelmes Maigret* [*La Patience de Maigret*], traduction : Katalin Raýman, Magvető Kiadó, Albatrosz Könyvek.
- 1975 *Ködös kikötő* [*Le Port des brumes*], traduction : László Szíjgyártó, Magvető Kiadó, Albatrosz Könyvek.
- Maigret habozik* [*Maigret hésite*], traduction : László Wessely, Európa Kiadó.
- Maigret és a padon üldögélő ember* [*Maigret et l’homme du banc*], traduction : Tivadar Révfy, Európa Kiadó.
- Büntény Hollandiában* [*Un Crime en Hollande*], traduction : Márta Farkas, Európa Kiadó.
- 1976 *Maigret védekezik* [*Maigret se défend*], traduction : Mária Zsámboki, Magvető Kiadó, Albatrosz Könyvek.
- 1977 *Maigret csapdát állít* [*Maigret tend un piège*], traduction : Adrienne Hollós, Európa Kiadó.
- Maigret első nyomozása* [*La Première Enquête de Maigret*], traduction : György Tímár, Európa Kiadó.
- 1978 *Maigret albrétben* [*Maigret en meublé*], traduction : Mária Déva, Magvető, Albatrosz Könyvek sorozat.
- 1979 *Maigret szórakozik* [*Maigret s’amuse*], traduction : György Gara, Európa.
- Maigret-t meglopják* [*Le Voleur de Maigret*], traduction : Lívia Görög, Európa.
- 1980 *Maigret és a becsületes emberek* [*Maigret et les braves gens*], traduction : Péter Ádám, Magvető Kiadó, Albatrosz Könyvek.

- 1981 *Maigret revolvere* [*Le Revolver de Maigret*], traduction : Alíz Halda, Magvető.
- 1982 *Maigret Vichyben* [*Maigret à Vichy*], traduction : Katalin Ilosvay, Magvető, Albatrosz Könyvek.
- 1985 *Maigret pipája* [*La Pipe de Maigret*], traduction : Katalin Raýman, Európa, Fekete Könyvek sorozat.
Maigret az esküdtzéken [*Maigret aux assises*], traduction : Vera Somló, Európa, Fekete Könyvek sorozat.
Maigret megbaragszik [*Maigret se fâche*], traduction : Katalin Raýman, Európa, Fekete Könyvek sorozat.
- 1986 *A londoni férfi* [*L'Homme de Londres*], traduction : István Németh, Európa, Fekete Könyvek sorozat.
Maigret és a borkereskedő [*Maigret et le marchand de vin*], traduction : Márta Farkas, Európa, Fekete Könyvek sorozat.
- 1987 *A Bicêtre brangjai* [*Les Anneaux de Bicêtre*], traduction : András Barta, Szépirodalmi Kiadó.
- 1990 *Fej nélküli holttest* [*Maigret et le corps sans tête*], traduction : Gábor Tóth, Kolonel Kiadó.
Maigret és a kicsi Albert [*Maigret et son mort*], traduction : Sándor Kovács, Pesti Könyvkiadó, Pesti pompa sorozat.
- 1991 *Liberty bár* [*Liberty-Bar*], traduction : Eszter Röhring, Európa Kiadó.
Maigret csalódik [*Maigret se trompe*], traduction : Katalin Ilosvay, Európa.
- 1992 *Az eljegyzés* [*Les Fiançailles de M. Hire*], traduction : Róbert Bognár, Európa.
- 1994 *Maigret utazása* [*Maigret voyage*], traduction : János Arató, Hunga-Print Kiadó.
Maigret védekezik [*Maigret se défend*], traduction : Mária Zsámboki, Hunga-Print Kiadó.
Maigret fél [*Maigret a peur*], traduction : Judit Rácz, Hunga-Print Kiadó.
- 1995 *Maigret vallomása* [*Une Confiance de Maigret*], traduction : Júlia Tészabó, Hunga-Print Kiadó.
- 1996 *Maigret*, traduction : Zsuzsanna Nagy, Hunga-Print Kiadó.

2.– Petits romans

- 1970 *A költözködés* [*Le Déménagement*], traduction : Péter Rubin, Európa Kiadó.
A macska [*Le Chat*], traduction : Péter Rubin, Európa Kiadó.

3.– Récits

- A szakállas férfi* [*L'Homme à barbe*], *Nagyvilág*, 1959, 12. szám, pp. 1812–1818, traduction : István Klumák.

A kis szabó meg a kalapos, *Nagyvilág*, 1961, 5. szám, pp. 702–703, traduction : Endre Murányi-Kovács.

Senki sem öl meg egy szegény ördögöt. Eredeti cím : *L'Assassinat de l'homme en chemise*, *Nagyvilág*, 1967, 6. szám, pp. 871–889, traduction : Katalin Raýman.

Rakéta

1974, 25–28. szám, *Maigret osztálytársa*, traduction : László Szíjgyártó.

1979, 46–47. szám, *A világ legkitartóbb vendége*, traduction : Ágnes Horváth.

1989, 9. szám, *Maigret felügyelő megszuja a pipáját*, traduction : Ferenc Németh.

IPM, 1986, 3. szám, *A szakállas zongorista*, traduction : Sándor Kovács.

Új Tükör, 1983, 8. szám *Nicolas*, traduction : Katalin Raýman.

Bibliographie

1.– Livres

Albert GYERGYAI, *Védelem az esszé ügyében*, Szépirodalmi Kiadó, 1984, [Simenon] pp. 224–226.

Georges SIMENON, *A besurranók előszója* [*Les Inconnus dans la maison*], préface de György Rónay, Révai Kiadó, 1941.

1942. *A furnes-i polgármester*, utószó (*Le Bourgmestre de Furnes*).

1970. *A fekete eső*, bevezető (*Il pleut, bergère ...*, préface par András Barta).

Világsház, Bp. 1974. Négy szemközt Maigret felügyelővel, pp. 451–454.

2.– Revues

Élet és Irodalom (*Vie et littérature*)

1970. 38. szám, 10. p., Zsuzsa KOROKNAI : « Simenon minden változatban » ;

1973. 45. szám, 7. p., « Aki ír és aki nem ír » ;

1982. 16. szám, 8. p., « A szex és az írás megszállottja ».

Helikon

1983. 3–4. szám, 480–481. p., 1344, 476.

Magyar Nemzet [JATE] (*Nation Hongroise*)

1973. márc. 7., 4. p., « Egy szovjet színésznő interjúja Georges Simenonnal » ;

1982. jan. 10., 9. p., « Maigret és lánya » ;

1983. febr. 13., 6. p., « A tettes ismert. Maigret szülőatyja 80 esztendő ».

Magyar Csillag (*Étoile Hongroise*)

1941. 3. szám, Nándor SZÁVAI : « Georges Simenon », 51967, 51583 ;

1943. 5. szám, János CSATLÓS : « Georges Simenon ».

Nagyvilág (Grand Monde)

1963. 6. szám, 909–911. p., László DOBOSSY : « Simenon és szektája » ;
1970. 5. szám, 794. p., Albert GYERGYAI : « Művész vagy mesterember? Artiste ou artisan? » ;
1981. 7. szám, 961–970. p., SIMENON : « Napló. Fordító, bevezető : Journal »,
préface par Katalin RAÝMAN ;
1982. 6. szám, 932–933. p., Katalin RAÝMAN : « A Simenon-szindróma ».

Nyugat (Occident)

1938. 1. szám, Albert GYERGYAI : « Simenon » ;
Népszava 1989. szept. 7., 6. p., Meghalt Simenon Georges (JATE) ;
Népszabadság 1989. szept. 7., 9. p., Meghalt Simenon Georges (JATE).

Utunk

1983. 38. évf., 7. szám, 6. p., András LUCZAI : « Georges Simenon », 2 × 40 éves.

Paul MERCIER

L'homme à la plage

Résumé

Simenon a mis en pratique une conception du roman-crise. Dans tous ses romans, le personnage principal traverse une crise, perd le contact avec la vie quotidienne et bascule dans un monde plus ou moins irréel, moins marqué par la déviance et le crime que par la perte des repères identitaires, le désinvestissement des appartenances sociales et familiales. Il enregistre une à une toutes les atteintes du sort, tentant surtout d'en retarder l'avalanche, avant d'en venir à une solution extrême, donnant l'illusion de supprimer toute souffrance.

En s'appuyant sur les analyses de M. Balint portant sur l'articulation du processus dépressif et du processus de création (*Le Défaut fondamental*, 1967), il apparaît que les romans de Simenon font preuve d'une structure cohérente remarquable; le défaut de symbolisation naguère souligné par Narcejac perd alors son caractère de déficit pour prendre une valeur positive de fondement de la condition humaine. Par cette conception du roman déjà amorcée dans les romans populaires, Simenon se réclame du parrainage de London et surtout de Stevenson, à qui il emprunte cette image de la condition humaine, *l'homme à la plage*.

LA MODERNITÉ DE SIMENON ? Une manière incomparable de chercher à comprendre les hommes, leur détresse et leur capacité de s'en remettre, en cherchant seulement à fabriquer des récits vivants, tout en se racontant des histoires, le temps de se mettre dans la peau de ses personnages pour tromper son angoisse congénitale de mal tourner un jour ou l'autre. Il appelait ça, dans son langage à lui, *le passage de la ligne*, une sortie de la norme de son milieu social, une transgression d'abord euphorique de la morale courante et de l'ordre établi pour s'affirmer et s'émanciper. Mais la vie, le destin, joue au « pied-tendre » à peine sorti de l'adolescence un tour dont il a le secret et la dégringolade commence : la vie facile fait place à un cauchemar tantôt lancinant, tantôt patient, avant le plus souvent, mais pas toujours (une loterie incertaine), de se réconcilier avec lui-même et de croire à une vie comme neuve. Le temps de croire à l'illusion d'un (nouveau) couple, d'une vie de famille ou d'un retour (jugé impossible juste avant)

dans le monde de la réalité sociale, alors qu'au plus fort de la crise, le sentiment du vide et l'impression de ne plus habiter la vie quotidienne étaient devenus insupportables. Une rencontre avec une figure masculine, une figure paternelle le plus souvent, suffit à apaiser la souffrance psychique comme une magie. On pense alors évidemment au tour de main acquis dans la fabrication des romans populaires, à la rouerie du manipulateur des marionnettes du mélo et pourtant, il se produit autre chose : le lecteur est touché par des accents d'une émotion « juste », qui l'atteint comme une rêverie sans que la menace vienne du livre (du personnage ou du plan secret de l'auteur). De là cette idée paradoxale que ces romans durs, assez sombres pour la plupart, provoquent chez le lecteur un sentiment de restauration intime et de libération des humeurs, dans les heures et les semaines qui suivent, alors que le néophyte s'initiant à de tels romans redoute à tort l'effet déprimant de la lecture. Mais nombre de témoignages indiquent l'effet d'un apaisement intime chez le lecteur d'un roman dur, que, par comparaison dit-on, seul un roman d'Henri Bosco serait capable de produire.

On remarquera que cet effet de lecture perd beaucoup de sa force dans les adaptations : naguère, un téléfilm adapté d'*Antoine et Julie* et remarquablement interprété par Michel Bouquet n'avait pas trouvé l'écho mérité, l'image imposant un travail de réception bien différent chez le spectateur n'ayant pas lu le livre. Il n'est pas facile de montrer sur un écran le « spectacle » offert dans le texte d'un livre : le roman semble parfois plus efficace que la scène filmée. Michel Bouquet a trouvé les mots justes pour rendre hommage à Simenon :

Simenon ne raconte jamais que des faits, sans intervenir, sans donner son avis. Il semble l'esclave des personnages qu'il invente. Cette dépendance vis-à-vis de sa propre œuvre me fascine. Je crois même que la seule part de création de l'acteur est dans cette absolue obéissance. Au texte, au rôle.

Son rôle essentiel est d'être le témoin fraternel du spectateur. Il ne peut rien lui apprendre, mais il peut au moins lui montrer qu'il souffre autant que lui : on déconnecte le malheur en le donnant à voir. Il n'y a que l'émotion qui soit réellement intelligente.¹

Simenon fait écho à cette soumission à un spectacle imposé par les personnages et l'intuition qui les fait vivre sans distance subjective apparente, dans une dictée du samedi 16 mars 1974 :

Quant à la construction des chapitres, à l'enchaînement des scènes, rien n'est prémédité dans mon œuvre. J'écris aussi vite que je peux taper à la machine (ou plutôt j'écrivais) et je suivais mon intuition.

¹ Michel BOUQUET, « J'obéis à mes rôles », *Télérama*, 2 décembre 1981.

C'est justement le reproche que je fais à la plupart des critiques français, c'est de ne pas faire allusion à cette intuition qui, en réalité, est la clé de mon œuvre.²

L'intuition est une fuite, une course de vitesse pour épuiser ce qui surgit, une fuite vers, vers quelque chose qu'on ne sait pas nommer et qu'on se refuse à sublimer, à idéaliser ; il suffit de s'éprouver en train de créer, dans un vrai processus de création, sans prétendre en connaître le fin mot. Et la pulsion à écrire, l'avidité à produire donne l'illusion de suffire ... à supporter la vie au jour le jour.

La question de la modernité tient à cette idée gardée après la lecture, le « retentissement » du roman pendant et bien après la tenue du livre dans les mains. Et, tout simenophile en est convaincu, à cette double impression, en rouvrant même plusieurs fois le même roman, de retrouver un univers familier et déroutant, tout en découvrant à chaque fois des significations nouvelles et différentes, des émotions qui prennent place dans un arrangement jusque-là insoupçonné et dont on ne supposait pas une telle richesse associative. Le plaisir de la relecture et l'inépuisement du sens caractérisent aussi l'œuvre de Simenon et l'intellectuel s'y trouve encore plus dérouté que le lecteur ordinaire, celui qui n'aurait pas une maîtrise raffinée et subtile de la langue et de l'art du dire par l'écriture.

Mon propos n'est pas ici de multiplier les facettes qui contribuent à rendre divers le public des lecteurs de Simenon, ni même à opposer, à la façon de Gide, le gros public et le public cultivé. Je voudrais mettre en lumière un trait spécifique des romans simenoniens appelés « romans durs », un trait qui est masqué en partie dans les Maigret par l'échafaudage de l'enquête policière, le roman-crise. Dans tout roman de Simenon, le personnage traverse une crise, perd le contact avec le réel, la vie quotidienne, et bascule dans un monde plus ou moins irréel, pas seulement la déviance ou le crime, mais la perte de repères identitaires, devenus soudain inefficaces, le détachement des appartenances sociales, familiales ou amicales, avec même le plus souvent un désapprentissage de la vie sexuelle. Un désinvestissement contagieux s'étend à tous les secteurs de la vie, le temps pour le sujet de se ressaisir, de prendre son temps pour se relancer à la conquête de lui-même et sauvegarder le peu qui lui reste d'idéal pour faire face à son destin, le suicide ou une sorte de mort psychique assez souvent, parfois la réintégration de la communauté sociale, avec la nostalgie d'un monde fantomatique.

² Georges SIMENON, *Des Traces de pas*, in *Tout Simenon*, t. 26, p. 740.

L'homme nu dont il parle, c'est moins le primitif, le bon sauvage, l'homme en dehors des agitations et des turbulences d'une société contemporaine que l'homme traversant une période dépressive, lente ou brutale, mais toujours un passage à vide pendant lequel il se trouve exposé d'abord à ses pulsions intimes sans pouvoir compter sur le secours des « habitudes sociales », du conformisme moral ambiant. Pas seulement l'impression de solitude dans la foule, pas uniquement la déviance ostentatoire ou honteuse, quelque chose de plus radical, puisque l'apparence peut être gardée pour donner le change au partenaire : un sentiment curieux de dépersonnalisation, de dépossession de soi qui, en fait, est un travail de reconnaissance de l'autre, de l'altérité en soi pour transformer sa relation à autrui et se désencombrer de soi.

Pourtant, ce n'est pas avec des termes psychologiques que Simenon parvient à un tel résultat, au contraire. Par une écriture ? Si on entend par là le travail sur le style, le remaniement du texte dans un souci de perfection de la langue et de la syntaxe, aucune préoccupation avouée de cet ordre ne le rapproche de Flaubert. Au contraire, il se vantait publiquement de ne pas même se relire, de passer le moins de temps possible à revoir son manuscrit, « du temps perdu sur le prochain livre ». Si l'écriture résidait d'abord dans cette reprise du texte, en changeant des mots ici et là, en déplaçant l'ordre des phrases, en modifiant l'économie des paragraphes et la composition d'ensemble, ou encore, comme Stevenson, en réécrivant l'ensemble d'un roman pour obtenir un autre effet sur les lecteurs, alors Simenon ne serait pas un écrivain au sens consacré en littérature. À s'en tenir au projet global d'un ouvrage, Simenon paraît peu soucieux du style, de l'écriture, mais cette représentation assez désinvolte qu'il affiche dans ses interviews ne saurait être prise à la lettre et dissimule un savoir-faire d'une variété étendue qui mériterait un examen plus sérieux et argumenté. La critique s'accorde généralement sur le dépouillement de l'action et la simplification du style des romans avec l'avancée en âge de l'auteur.

En se donnant un peu de peine pour la dénicher³, il n'est pas impossible de mettre la main sur une conception du roman chez Simenon, une conception dont la formulation reste allusive : celle du roman-crise. Simenon s'est peu soucié de donner sa théorie de cette forme littéraire, bien qu'il ait toujours montré le souci d'être lu et d'être lu le plus vite possible dès la fin de la rédaction du roman. Les tensions de l'auteur avec

³ Trouver à la suite de longues recherches ou obliger quelqu'un à sortir de sa demeure, nous apprend le dictionnaire. Un sens voisin convient mieux : trouver la cachette d'une chose conservée à l'abri des regards.

Gallimard ont pour mobile évident d'abord l'engorgement des manuscrits au marbre, le manque de papier, ensuite seulement la limitation des tirages et le manque de publicité. Les rentrées financières témoignent plus du dépôt vital réalisé avec le lectorat. Les livres commencent alors à vivre leur vie, l'importance de l'audience des lecteurs donnant une réassurance à un auteur se jugeant incapable d'évaluer « objectivement » ses progrès dans la création sans cette médiation des gens ordinaires ; l'opinion des élites et de l'institution littéraire reste nécessaire, mais entachée d'un soupçon de vanité ostentatoire : les « gensdelettres » et leurs courbettes courtisanes représentent un monde auquel il est aussi difficile d'appartenir que l'admission de Higgins au Country-Club de *La Boule noire*.

Dans une conférence publiée en 1943, mais plus ancienne, probablement donnée avant-guerre à Lyon, *L'Âge du roman*⁴, Simenon aborde l'opposition entre le roman-chronique, plutôt anglo-saxon, et le roman-crise, davantage en rapport avec ses ambitions artistiques :

Je prétends, à tort ou à raison, que le roman se purifie.

Il a cherché sa voie partout. Il a connu des moments glorieux et il s'est égaré dans de pittoresques ou de mornes impasses. Il a été « état-civil », « philosophique », « tranches de vie », « psychologique ». On a cité comme outils du romancier les pinceaux, le scalpel, le bistouri, que sais-je ? Toute une panoplie. On a même parlé de kodak et de caméra ; le roman s'est fait reportage comme naguère il avait voulu être didactique et moralisateur.

Pourquoi le roman tout court ne naîtrait-il pas enfin ?

[...] Son domaine s'est rétréci. D'autres moyens d'expression s'occupent, avec plus de bonheur, de pittoresque, de philosophie, de vulgarisation.

Reste la matière vivante, l'homme, tout nu ou tout habillé, l'homme de partout, ou de quelque part, l'homme et son drame éternel.

C'était jadis la matière de la tragédie.

[...] Au contraire [du roman-chronique anglo-saxon], le roman-crise triomphera-t-il, ce roman plus proche de la tragédie, de Shakespeare, par exemple, ramassant à la faveur d'une crise aiguë, un monde pantelant autour de quelques individus poussés au paroxysme ?

[...] Ce qui compte, n'est-ce pas que le roman, épuré, débarrassé de tout ce qui n'était pas son essence propre, devienne le moyen d'expression de notre époque comme la tragédie l'a été pour d'autres temps ?

L'âge du roman, du roman total, du roman pur, sommet — pour un temps au moins — de l'art littéraire, est-il proche ou lointain ?

Je n'en sais rien. Mais je suis sûr qu'il viendra.

⁴ Georges SIMENON, *Le Roman de l'homme*, Lausanne, Éditions de l'Aire, 1980, pp. 70-72.

Par ce plaidoyer en faveur du roman-crise qu'il appelle alors de ses vœux et qui représente son idéal esthétique, Simenon a-t-il réussi à convaincre son public ? Rien n'est moins sûr. Réputé pour son art de conteur, pour sa fresque des milieux sociaux, son opposition des humbles et des puissants et avant tout pour son inusable commissaire Maigret, Simenon a traversé allègrement les décennies sans connaître le purgatoire depuis sa mort. Mais il passa parfois pour un auteur de best-sellers, un romancier facile et délassant, pas un écrivain qui a imposé son univers, le dépouillement d'un monde centré sur « l'homme nu » et le « roman pur ». Et quelquefois, la méprise ou l'ignorance va jusqu'à contester à Simenon l'idée même de tenir à une conception idéale du roman. À la décharge de ces arguments, il est vrai que Simenon doute et doutera jusqu'à sa mort d'atteindre cet idéal, la pulsion d'écriture, le besoin de se vider de ses fantômes par l'écriture lui apparaissant aussi comme une condition impérative de son équilibre physique et mental, une purge nécessaire, alors qu'elle donne lieu en fait à un travail de création pénible et exigeant une mobilisation psychique d'une rare intensité pour tenir les délais, réussir le dépouillement du récit et conserver son pouvoir d'attraction sur le lecteur.

Aussi m'arrive-t-il d'être agacé quand, au-delà du vacillement du personnage confronté à sa plongée dans l'inconscient⁵, à son déracinement d'un exil pas seulement intérieur, le commentateur érudit en vient à méconnaître cette idée, certes assez peu développée, du roman-crise.

PEU-ÊTRE EST-IL TROP AMBITIEUX de proposer une hypothèse sur cette place singulière occupée par Simenon dans le champ littéraire ? Comment rendre compte de cette impression de littérature facile, de composition expédiée en une dizaine de jours avec un effet de profondeur surprenant, une mise en scène efficace de la souffrance humaine, du déchirement intime, qui renvoie nombre d'écrivains à passer pour des hypocrites professionnels⁶ ? Un roman anodin en apparence, *Maigret et le clochard*, touche le lecteur dans une zone particulière, celle qui a parfois été appelée « l'enfant

⁵ Ou plutôt ici le fait de buter sur les limites de la subjectivité, sur l'impossibilité à maîtriser le sens de son comportement et sur l'investissement de son environnement proche, sur sa capacité à prendre des décisions vitales et à ne plus subir ni le temps ni les circonstances de la vie avec d'autres êtres.

⁶ Terme qui vient à l'esprit de Sandor FERENCZI, le psychanalyste hongrois, quand il parle de l'incapacité à écouter les enfants, par insuffisance de contre-transfert, par confusion des langues et assimilation trop rapide de la tendresse de l'enfant à la passion amoureuse des adultes (« La confusion des langues entre l'enfant et les adultes », 1933, in *Œuvres complètes*, t. 4, Payot, 1982).

dans l'adulte», en focalisant le récit sur la présence d'un sac de billes de verre dans la poche du vieil homme, comme il s'en trouverait dans la poche d'un gamin de dix ans. La dernière phrase du texte renvoie à la magie de cette communication muette, à cette rêverie à deux qui se joue encore plus de la langue que du style. Dans les dernières phrases du roman, Madame Maigret demande à son mari s'il a eu une conversation avec le clochard :

— Le Toubib t'a parlé ?

— D'une certaine façon, oui...

Avec les yeux bien plus qu'avec des mots. Ils s'étaient compris tous les deux et Maigret souriait au souvenir de cette sorte de complicité qui s'était établie entre eux un instant, sous le pont Marie. (Fin)

Pour essayer de comprendre ce qui se passe, ce qui se rejoue dans la lecture d'un roman de Simenon, cette complicité muette comparable à cette communication sereine entre le commissaire et son interlocuteur muet, je vais demander à mon lecteur de faire preuve de patience et d'indulgence pour lui faire part des réflexions que m'inspire un livre déjà ancien de Michael Balint⁷ sur un sujet différent, mais qui peut éclairer mon propos.

L'idée de départ se trouve chez Ferenczi (l'article de 1933, cité plus haut), qui fait l'observation suivante sur certains de ses patients, placés dans une détresse intense à la suite de certaines interprétations de l'analyste. Le patient s'identifie alors à l'analyste, en se montrant docile et en évitant de le contredire, en se plaçant dans un état de dépendance dont l'effet était de s'installer dans une détresse profonde avec le sentiment de ne jamais pouvoir en sortir. « Ils tombent dans une extrême soumission, manifestement à la suite de l'incapacité, ou de la peur dans laquelle ils se trouvent de nous déplaire en nous critiquant » (p. 127). Cette réaction se produit, note Ferenczi, lorsque le thérapeute a donné à son patient l'impression fondée qu'il ne s'est pas montré capable d'entendre la souffrance du patient et que celui-ci, en fait, ne faisait que « se soumettre automatiquement à la volonté à deviner le moindre de ses désirs, à obéir en s'oubliant complètement, et à s'identifier totalement à l'agresseur ». Ferenczi applique cela à des violences exercées par des adultes sur des enfants, des viols de fillettes notamment, et explique comment l'enfant peut maintenir la situation de tendresse antérieure et transformer, dans une transe hallucinatoire traumatique proche du rêve, sur le plan d'une scène intérieure et non plus dans la réalité, son vécu de l'agression. L'identification anxieuse est donc un moyen de se défendre

⁷ Michael BALINT, *Le Déficit fondamental*, Petite Bibliothèque Payot, trad. fr. de 1977. Les textes rassemblés ont été écrits entre 1957 et 1965.

d'une situation traumatique répétée en s'installant dans la soumission de l'enfant face à un adulte qui impose « son » sentiment de culpabilité et surtout son « hypocrisie professionnelle », la méconnaissance d'un désir refoulé imputé à l'enfant.

Les thèmes de l'hypocrisie des riches et des puissants, celui de l'aboulie des personnages principaux, celui de l'enfant de cœur et des relations entre générations (père-fils, mère-fille) dans l'œuvre de Simenon ont été soulignés par l'ensemble des critiques, mais ce n'est pas le moment d'y appliquer ces remarques (évoquées trop rapidement) de Ferenczi. Retenons seulement pour l'instant que quelque chose se joue, dans l'œuvre, autour d'un rapport de domination, lié à un sentiment d'humiliation et de soumission apparemment consentie, mais assortie d'une méfiance viscérale à tout attachement institutionnel.

Balint reprend dans *Le Défaut fondamental* l'intuition de Ferenczi qui va nous aider à dégager ce qui fait l'originalité des romans de Simenon et des mécanismes en jeu dans la lecture. Balint s'adresse à des thérapeutes confirmés et leur parle essentiellement de technique analytique, aussi nous ne retiendrons que deux points de son exposé : la zone de création et le défaut fondamental.

La **zone de création** (chapitre 5) est aujourd'hui à mettre en relation avec les notions d'aire transitionnelle et de capacité d'être seul de Winnicott. L'intérêt de cette notion se trouve dans l'extension donnée à ce mot, la liaison structurelle qui embrasse des sens qu'un non anglo-saxon hésiterait à associer, heurté par leur hétérogénéité. Un second motif d'étonnement est la facilité d'application qu'on peut en faire à Simenon, à la conception du roman-crise, notamment le lien entre l'entrée en maladie et la mise en roman, que l'on songe à *Malempin*, aux *Volets verts*, aux *Anneaux de Bicêtre*, etc.

Le sujet est seul, et son principal souci est de créer quelque chose à partir de lui-même ; ce quelque chose peut être un objet, mais pas nécessairement. Je propose de nommer cette zone niveau ou zone de la création. La création artistique est naturellement l'exemple le plus souvent cité, mais d'autres phénomènes appartiennent à la même catégorie, comme les mathématiques ou la philosophie, l'acquisition d'un *insight*, la capacité de comprendre quelque chose ou quelqu'un ; et deux phénomènes d'importance primordiale : les phases précoces de l'entrée en maladie — physique ou psychique — et la guérison spontanée d'une maladie. Malgré les nombreuses tentatives qui ont été faites, on n'a pas compris grand-chose à ce processus.

(p. 37)

Comme Winnicott, Balint refuse de voir la création sur le modèle « adulte » conventionnel de la grossesse. Il met l'accent sur des « pré-objets »,

des impressions rudimentaires et archaïques, pas des souvenirs organisés, qui seraient à l'origine de l'objet finalement produit. Ainsi ferons-nous une distinction entre les « fantômes » de Simenon (proches des objets-bizarres de Bion, à mi-distance des éléments alpha et bêta) dont il cherche à se délivrer dans la création et les souvenirs ou les sensations qu'il évoque comme point de départ d'un roman.

C'est seulement lorsque le travail de création a réussi à les rendre organisés ou « entiers » qu'une véritable interaction « verbale » ou « œdipienne » peut s'établir entre eux et les objets externes.

Il est possible que certaines interactions plus primitives — consubstantielles au niveau du défaut fondamental et à celui de la création — existent en permanence ; elles sont cependant difficiles à observer et encore plus difficiles à décrire. (p. 39)

Autrement dit, un matériau antérieur au pré-langage, qui renvoie aux temps précoces de la constitution du sujet est mobilisé par la création, à une époque où le langage n'était encore pas maîtrisé et où certains conflits psychiques ont déjà laissé leurs marques. La création, par ses aspects régressifs, mobiliserait des défenses très anciennes datant des tentatives d'assemblages réussis ou manqués des premiers objets de la toute petite enfance.

Pourtant, ce n'est pas à la thèse des objets partiels que l'on pense ici, mais à l'argument donné par Simenon qu'il ne connaît pas — dans sa tête — la fin du livre avant d'écrire les derniers chapitres, qu'il ne sait même pas d'avance comment un chapitre se terminera. Cette réticence systématique à penser par plan, par projet calculé anticipant le résultat, nous semble être sous l'influence de cette représentation des « fantômes » de la création dont la purge restaure un équilibre psychique menacé par tout processus, même une verbalisation en thérapie, qui ne corresponde pas à un processus de création.

Un processus dont on ignore presque tout, à un trait près, celui de sa rapidité, qui varie selon les styles des créateurs. Le rapprochement avec l'art de Simenon est légitimé par Balint en personne, lorsqu'il oppose deux rythmes de création, Flaubert, Beethoven et Léonard de Vinci, ce dernier consacrant plus de quinze ans au tableau de la Joconde, alors que dans l'autre groupe, il associe Mozart, Bach, Balzac, Van Gogh et... Simenon : « Balzac était un écrivain rapide, il en est de même pour Simenon dont la production habituelle était à une certaine époque d'un roman par quinzaine » (p. 40).

Ce trait différentiel ne relèverait pas essentiellement du niveau œdipien, mais de la structure de la zone de création, pensée comme antérieure et partiellement autonome par rapport à lui.

Nous supposons plus ou moins que des conflits intenses au niveau œdipien peuvent accélérer ou inhiber le processus de création, mais il semble que par-delà ces conflits, c'est l'organisation psychique de l'individu, la structure de sa zone de création qui importe en réalité. (p. 40)

La création est même décrite comme une issue, une fuite hors du champ thérapeutique, un dégagement temporaire du conflit œdipien à la suite de l'effet d'une interprétation juste :

le patient *fuit* quelque chose, en général un conflit, mais il est vrai qu'il *fuit vers* quelque chose, c'est-à-dire vers un état où il se sent relativement en sécurité et où il puisse faire quelque chose concernant le problème qui l'ennuie ou le tourmente. Ce quelque chose qu'il va finalement produire et nous présenter ensuite est une sorte de « création ». (p. 41)

Créer serait ainsi une façon de se mettre dans la position d'un autre, dans une position « ex-statique », selon le mot de Jean Guillaumin, se placer hors de soi pour éviter de se regarder dans une glace. La fuite, *vers* quelque chose, permet de comprendre la communauté de création entre Simenon et Fellini. Par exemple, le thème de la fuite se rencontre fréquemment sous la plume de l'auteur de *La Fuite de Monsieur Monde*, une évasion salutaire hors du monde familier, le temps de refaire surface ; ce thème se transforme chez le cinéaste en rêverie, en manipulation ludique et exploratoire de thèmes oniriques. Il en découle pour l'un et l'autre un fort sentiment de complicité fondé sur la création, la libération d'une sorte d'encombrement de soi par la croyance superstitieuse à une possibilité d'évasion, sans que cela passe obligatoirement par l'élaboration d'un savoir sur soi et sur le monde.

Le détour par Balint nous sert d'abord à repérer les éléments pertinents d'une représentation ouverte des rapports entre la création et une communication interpersonnelle, tout en repérant des éléments importants qui nous apparaissent dans l'univers de Simenon. Ces éléments s'appliquent-ils de façon particulière et singulière à l'œuvre de Simenon ? Il est difficile de répondre à cette question sans un examen comparatif que nous n'avons pas envisagé d'entreprendre. Mais ce n'est pas la seule raison : il semble que chaque lecteur de Simenon se fasse l'impression d'une relation singulière, intime, à travers le texte, en relation avec une image de l'auteur, en partageant illusoirement un secret qui n'a pas besoin d'être dit. Comme le test mutuel d'une capacité de créativité respective restaurée pour chaque partenaire,

lecteur et auteur, par la médiation de la lecture d'un texte de fiction. Ce sentiment d'un rapport (imaginaire) personnel par le biais du roman est, à mon sens, une des raisons du succès de ses romans et de sa postérité littéraire. Il faut combiner à cela son aversion avouée pour l'autobiographie, la fascination qu'a exercé le mirage d'une objectivité stendhalienne et le désintéret affiché pour un travail volontaire et patient sur la langue et la forme du récit romanesque.

Enfin, la notion de défaut fondamental nous aidera à mieux comprendre le rapport de la création à la souffrance.

Dans la zone de la création, « il n'y a donc ni relation d'objet, ni transfert ». Par là Balint veut dire que les schémas classiques de la relation transférentielle ne sont pas éclairants ici. À côté d'une zone de la création et d'une zone œdipienne, il admet l'existence d'une zone du défaut fondamental, c'est-à-dire d'un type de fonctionnement du psychisme sur des bases différentes. Un sujet peut s'y installer de façon régressive, en se repliant sur lui, ou en sortir par la voie de la création sans passer par la voie œdipienne qui imposerait un traitement en terme de conflit à trois personnes. Confrontés à certaines interprétations, certains patients ont « de grandes difficultés à *inclure* tout ce qui augmente la tension qu'ils ont à subir, et que d'autres peuvent absolument tout inclure, car semble-t-il, les couches les plus profondes de leur être en sont très peu influencées » (p. 21). Qu'il s'agisse de personnes dites « fortement narcissiques ou présentant une forte blessure narcissique » ou pas, n'est pas capital, car il y va de la distinction entre deux modes de fonctionnement qui ont des caractéristiques fort différentes. Cela n'aurait pas un intérêt considérable si on ne pouvait les mettre en parallèle avec le basculement vers l'irréel du héros ou encore l'entrée en transe de Maigret, lorsque les personnages semblent fonctionner en « mettant le pilote automatique », en se repliant sur des automatismes et en jouant d'un certain retrait par rapport à une vie quotidienne plus habituelle. Debray-Ritzen le père s'est jadis illustré en plaçant la création chez Simenon au niveau du cerveau reptilien, pointant à sa façon cette apparente régression du mode de réaction psychique. Le **retentissement** des faits ne joue pas seulement sur le personnage, il joue aussi sur le lecteur, comme Gide l'a fort bien remarqué.

Balint, qui fut un disciple du psychanalyste hongrois, rattache son propos à l'article de Ferenczi sur « La confusion des langues entre l'enfant (au singulier !) et les adultes (au pluriel !) » (p. 24). Il se produit un phénomène bizarre, lié au fait que le langage humain représente plus un moyen de communication adéquat et sûr, le langage conventionnel perdant alors sa valeur de moyen de se comprendre. Le sens des phrases donne lieu à une

hésitation lancinante quant à leur interprétation adéquate, les mots étant soupçonnés de ne pas avoir leur valeur d'usage courant. Tous les romans de Simenon ressemblent par un trait aux mystères d'Éleusis, quand un des personnages dit à un autre : « Tu ne peux pas comprendre », comme si le langage souffrait d'une limitation congénitale, d'une incapacité à rendre compte et que seuls la vue, le regard, puissent témoigner d'un réel indicible⁸. Sur le plan de l'esthétique romanesque aussi, on rencontre l'idée que la perfection du roman suit la voie d'un épurement, d'un dépouillement des fioritures inutiles tant au niveau des détails de l'action qu'à celui des effets de style. Le conseil qu'aurait donné Colette à un jeune homme de vingt ans pour écrire des contes publiables dans *Le Matin*, « Pas de littérature, mon petit Sim ! », laissera toujours un doute chez le lecteur tant ce mot pourrait avoir été inventé par Simenon dans le dessein de laisser croire à cette rencontre effective précoce. Cette recommandation va tellement dans le sens de la pente naturelle du génie de Simenon qu'il aurait pu aussi l'inventer lui-même.

Ainsi, Frank Friedmaier dans *La Neige était sale*, Charles Alavoine dans *Lettre à mon juge*, Albert Bauche dans *Le Temps d'Anaïs*, ou Joseph Lambert dans *Les Complices* semblent devenir assez soudainement les spectateurs du film des événements, tout en se donnant l'illusion de croire qu'ils sont encore les acteurs de leur vie en se terrant dans leurs coquilles. Se mettant alors à l'intérieur d'une bulle — Stevenson parlera à ce sujet de scaphandre⁹ —, le sujet constitue alors un double mode de relation à son entourage : ceux qui sont la cible directe de leurs décharges pulsionnelles et les autres qui semblent vivre dans un autre monde. Ainsi, quand la femme de Lambert lui dit sans le menacer : « Fais attention, fais attention à toi », tout se passe comme s'il se trouvait face à un phénomène de confusion des langues, semblable en cela au patient « planté¹⁰ » à la suite d'une interprétation de son analyste, se sentant (apparemment) incapable d'en pénétrer le sens. Cette coupure avec la communauté linguistique familière intervient avec la prononciation d'une phrase entendue par le héros, et qui ne lui est pas toujours directement adressée, dont l'effet est de le plonger dans « l'ère du soupçon », le plaçant dans un tel ébranlement de ses assises narcissiques qu'il entre dans un processus de crise intime comme s'il entrait en maladie.

⁸ Par exemple, la preuve constituée par le simulacre de cadavre dans *M. Gallet, décédé*, ou encore l'effigie de M^{me} Labbé dans *Les Fantômes du chapelier*.

⁹ Robert-Louis STEVENSON, *Le Reflux*, 1893, cf. *infra*.

¹⁰ Dans le sens horticole « mis en terre » ou dans le sens informatique « éjecté du programme attendu ».

Il est amusant de constater que Balint utilise lui-même le terme d'atmosphère pour marquer cette mutation profonde de la relation.

Ce que j'appelle *la modification profonde de l'atmosphère*¹¹ se présente sous plusieurs aspects. En premier vient le fait [...] que les interprétations ne sont plus ressenties par le patient comme des interprétations. Il peut les ressentir comme une agression, une exigence, une vile insinuation, une impolitesse ou une insulte injustifiée, un traitement déloyal, une injustice ou tout du moins comme un manque total de considération et ainsi de suite ; à l'inverse, il est également possible que les interprétations de l'analyste soient ressenties comme quelque chose d'extrêmement agréable et gratifiant, d'excitant ou d'apaisant, ou comme un signe de séduction ; plus généralement comme un signe irréfutable de considération, d'affection ou d'amour. Il peut arriver que des mots courants, qui jusqu'alors avaient un sens conventionnel, agréé, « adulte » et pouvaient être utilisés sans grande conséquence, acquièrent une importance et un pouvoir immenses, dans le bon sens et dans le mauvais sens. En fait, toute remarque fortuite de l'analyste, chacun de ses gestes ou de ses mouvements, peut compter énormément et prendre une importance qui va bien au-delà de toute intention réelle. (pp. 29-30)

Si on met en rapport ce besoin de considération, cette hantise du jugement de l'autre avec la recherche cultivée des mots simples, des mots-matière, on comprend mieux l'usage attendu de ce lexique agréé et le moins porteur d'une distinction sociale. Il permet de reculer cette désignation stigmatisante ou surprotectrice touchant à la sensibilité d'écorché vif du personnage placé dans cette atmosphère. Comment un texte de fiction, dont la production n'a *a priori* rien à voir avec une séance de thérapie, peut-il contenir des éléments comparables à cette autre situation, sans décourager ni désintéresser le lecteur ? C'est tout l'art du romancier de contenir les défenses du lecteur dans l'illusion narrative, sans que sa propre dynamique psychique ne soit interpellée de façon frontale, à l'image de celle de l'auteur qui se croit presque bien abrité sous couvert du personnage et surtout du narrateur.

Directement en rapport avec cette atmosphère se pose la question de « la position infantile » du personnage principal, de la concentration du récit autour des perceptions privilégiées d'un seul personnage, parfois confondu avec le narrateur dans les romans à la première personne. Le roman ne se réduit jamais à cela, puisqu'il met en scène un espace géographique, des situations sociales, des événements collectifs, etc., mais tous ces éléments sont organisés du point de vue « subjectif » d'un personnage dont la destinée

¹¹ C'est moi qui souligne.

est centrale. Comme si la grande question se ramenait en la croyance en « sa » bonne ou mauvaise étoile, en une sorte de croyance laïcisée et superstitieuse en une providence. Sans nous soucier ici du plan métaphysique ou de l'effet du déterminisme des classes sociales sur cette représentation, nous voulons d'abord souligner les racines affectives très anciennes de cette attitude. Il n'y a pas grand-chose à retrancher de ce passage de Balint pour caractériser les relations de Marcel Viau et de Sylvie dans *Au Bout du rouleau* ou celles de Lambert et de sa maîtresse Edmonde dans *Les Complices* :

Pour moi, tous ces processus s'inscrivent dans le cadre d'une relation d'objet très primitive et très particulière, qui diffère radicalement de celle qu'on peut observer communément entre adultes. Il s'agit certes d'une relation à deux personnes mais dans laquelle un seul des partenaires compte ; ses désirs et ses besoins sont les seuls qui importent et qui doivent retenir l'attention ; l'autre partenaire, bien que ressenti comme extrêmement puissant, ne compte que dans la mesure où il consent à satisfaire les désirs du premier ou, au contraire, à les frustrer ; ceci dit, les besoins, les désirs et les souhaits personnels du second partenaire n'existent tout simplement pas. (p. 38)

Sous un certain angle de la régression observée dans le fonctionnement propre à la zone du défaut fondamental, l'adulte se comporte comme une sorte d'orphelin et il souffre comme souffrait autrefois l'enfant du manque d'« ajustement » entre lui et son entourage. La thématique de l'« Enfant de chœur » et sa croyance en un monde bien ajusté, sans conflits, reste une nostalgie qui voudrait ignorer certaines difficultés et certaines cicatrices datant de cette préhistoire-là.

Tout en gardant à l'esprit l'idée qu'il s'agit bien de deux situations hétérogènes, continuons à interroger l'œuvre de Simenon à travers cette notion de défaut fondamental de Balint. Deux autres caractéristiques de la relation à un autre sont développées : l'une concerne la croyance en un don de pénétration psychologique ; l'autre, le sentiment du vide accompagnant un tel positionnement.

La curiosité du patient pour le fonctionnement psychique de son analyste devient souvent une affaire essentielle, comme un retournement de situation qui présente l'avantage de détourner la relation de ses objectifs négociés. L'origine de ce savoir relèverait de l'intuition, d'un don personnel :

Ce surcroît de connaissance ne vient pas de quelques sources d'informations extérieures, mais apparemment d'un talent inquiétant qui donne au patient la capacité de « comprendre » les motivations de son analyste et d'« interpréter » son comportement. Ce talent inquiétant peut parfois donner l'impression ou éventuellement même, être de l'ordre de la télépathie et de la voyance. (p. 30)

L'intuition psychologique fait partie de la méthode de Maigret, cette façon étrange qu'il a d'observer et de ne pas penser, de ne pas faire d'hypothèses et de laisser son esprit folâtrer dans ses rêveries et observer le vol des mouches pour découvrir le chaînon manquant, bien souvent en rapport avec une idée de la scène primitive. On ne trouve dans le corpus que deux ou trois cartomanciennes : celle de *Maigret à New York*, une autre dans *L'Homme de proie*, une tireuse de cartes dans *Le Grand Bob*, toujours des femmes, dont se moque affectueusement le narrateur. Mais par contre, la fréquence des médecins saisis par la folie et des juges assassins est suffisamment évidente pour leur signifier que leurs pouvoirs ne les protègent pas du sort commun. Le cadavre de Janin, fêtu de psychanalyse, est traîné dans un sac au long de plusieurs chapitres dans *La Maison du juge*. Quant à l'influence de l'hypnose sur la transe de Maigret et celle de Simenon, on se reportera à notre article publié dans *Les Écritures de Maigret*¹². Le fond de la question est bien de savoir si Simenon est bien, comme il s'en vante dans les interviews, le romancier de l'inconscient, et à quel titre il mérite la reconnaissance de cette capacité à comprendre l'humain, à sonder le secret des reins et des cœurs, comme on disait autrefois. Il semble que bien que la réponse soit à chercher du côté de sa mise en scène d'une souffrance psychique franchement régressive, proche du fonctionnement d'une personnalité narcissique, avec ce tour de force, à travers la création, de contenir et de tamiser à bonne dose cette souffrance pour la rendre supportable et quasi réconfortante pour le lecteur qui, finalement, ne désespère pas de cette capacité de compréhension, limitée mais potentielle.

Alors le lecteur établit une relation personnelle à l'auteur des Maigret et des romans durs, comme une relation d'abord privée, une certaine idée d'une fraternité qui se méfie des grands discours. Toujours l'image des billes de verre et du sourire échangé avec le clochard du pont Marie. Une part importante de l'échange symbolique se trouve dans la communication non-verbale, dans sa détection et dans sa réception. Jeanne Martineau, l'héroïne de *Tante Jeanne*, voit l'acuité de son attention vigilante comparée à la précision *high-tech* d'une puissante machine enregistreuse : « [...] et une hésitation chez sa nièce, comme une de ces radiations qu'enregistre la pointe ultrasensible de certains appareils, lui fit ajouter [...] ». Cette hypersensibilité a son revers, qui s'exprime mieux dans la position de

¹² Paul MERCIER, « Les transes de Simenon et de Maigret. L'écriture magnétique », communication au colloque international de Florence de novembre 1996, in *Les Écritures de Maigret*, Bologne, Cooperativa Libreria Universitaria Editrice Bologna, Belœil, « Bussola », 19, 1998, pp. 79-118.

demandeur, de dépendance à une personne supposée toute-puissante et sans limite. Mad(eleine), découvrant alors chez sa tante Jeanne la limite de l'inaccomplissement, de l'imperfection et du mal-être, peut regarder autrement ce qu'elle prenait pour son besoin de se détruire. Comment arriver à ce point où l'effet de la répétition sans fin vers plus d'accablement peut se stabiliser ou mieux se briser ?

Quand le thérapeute n'oppose pas une attitude d'incompréhension de cette demande exprimée par le patient d'une considération à part, liée à cette sorte d'hémorragie psychique, il n'y a pas de révolte de sa part, mais une réaction bien différente. Tout lecteur de Simenon y reconnaîtra presque automatiquement une forte ressemblance avec la description lente et progressive du *Petit Homme d'Arkbangelsk* ou bien celle de *L'Homme qui regardait passer les trains*.

Tout ce qu'on peut observer, c'est un sentiment de futilité, de vide, d'être perdu, d'être comme mort, etc., accompagné d'un acquiescement morne à tout ce qui est proposé. En fait, tout est accepté sans grande résistance, mais rien n'a de sens. Une autre réaction au manque « d'accrochage » de l'analyste¹³ peut prendre l'aspect d'angoisses de persécution [...], ces patients n'en ressentent pas moins toute frustration comme si elle leur avait été infligée intentionnellement. Ils ne peuvent admettre d'autres raisons à la frustration de leurs désirs que la méchanceté, la mauvaise volonté ou tout au moins une négligence criminelle. [...]

Chose remarquable, tout ceci est simplement accepté comme un fait pénible et il est très surprenant de constater combien peu de colère et encore moins d'esprit combatif sont mobilisés. Que l'apparition d'un sentiment d'accablement soit extrêmement rare est encore plus surprenant ; le désespoir et l'accablement semblent appartenir au niveau œdipien et sont probablement post-dépressifs. Alors même que les sentiments de vide et d'apathie sont parfois très intenses, il existe à l'arrière-plan une détermination grave et tranquille d'aller au bout des choses. Ce curieux mélange de profonde souffrance, d'absence de combativité à bon marché, et cette ferme résolution d'aller de l'avant, rendent ces patients vraiment attachants — important signe diagnostique indiquant que le travail a atteint le niveau du défaut fondamental.

(pp. 30-31)

Moins d'une dizaine d'articles, souvent écrits par des psychiatres, ont parlé de cette intensité du sentiment du vide dans les romans de Simenon ou dans les *Dictées*. Le suicide ou le meurtre apparaissent comme une façon de mettre un terme final à cette souffrance, faute d'une rencontre réussie, par

¹³ Et qui s'en tiendrait alors à une stricte attitude de neutralité bienveillante.

privation d'un signe de chaleur humaine qui aurait pu, peut-être, tromper cette impression lancinante et résignée de solitude forcée. Et, note Balint, le patient dans cette situation ne peut compter sur le sentiment de l'estime de soi et sur la reconnaissance des soins compréhensifs et compétents dont il fait l'objet. Il les apprécie comme un droit légitime, une chose allant de soi et perdant même toute valeur du moment qu'on aurait même tendance à les lui prodiguer chichement. Cela est dû à la présence d'une avidité, d'une frustration primaire très archaïque, d'où le sentiment du patient d'avoir en lui un défaut, défaut qui doit être réparé (p. 33). « C'est un défaut, c'est quelque chose de fondamental qui ne va pas dans le psychisme, une sorte de déficience qu'il faut réparer » (p. 34). Le sujet se vit comme affecté d'une lacune, d'un trou, et c'est d'abord au niveau de son être, de son sentiment de vivre que quelque chose manque, lui fait fondamentalement défaut, avant d'être un déficit de la relation à l'autre. Balint y voit le noyau commun à « non seulement un grand nombre de maladies cliniques courantes », mais aussi aux « différentes névroses (et peut-être aussi [aux] psychoses¹⁴) » (p. 35). Il ne le dit pas, mais comme cela serait à la racine de tous les troubles psychologiques, cela touche aussi la difficulté de vivre et la façon dont les différentes cultures régulent le rapport à la maladie mentale, à travers la façon dont les symptômes peuvent s'exprimer.

Quelle serait l'origine du défaut fondamental ? Un décalage important, un ajustement plutôt catastrophique entre les besoins corporels et psychiques du sujet au tout début de la vie et les soins, l'attention et l'affection qu'il reçoit de son entourage et en particulier de sa mère. La liste rédigée par Balint engendre un effet de comique involontaire : « soins insuffisants, incomplets, dispensés à l'aveuglette, hyperanxieux, surprotecteurs, rudes, rigides, d'une grossière inconséquence, déréglés, hyperexcitants, ou simplement indifférents et dépourvus de compréhension » (p. 35). Quelle que soit la qualité des soins, il semble important de penser que la mère (sinon toute mère) puisse être un mauvaise mère, pour disposer d'une explication devant ce défaut de plaisir à vivre. Non seulement à vivre, mais aussi à pouvoir s'identifier à l'autre, à l'adulte, et par ce moyen, réussir à idéaliser des buts et des valeurs qu'on se propose d'atteindre. La figure de la mauvaise mère serait-elle un moment nécessaire pour que le sujet puisse continuer

¹⁴ Il va presque de soi que cette notion a pour fonction, selon Balint, de réduire la distance entre psychose et névrose, de réduire le statut du délire comme signe d'aliénation et, comme chez Freud, de comprendre la structure psychique « normale », qui utilise avec une meilleure économie les mêmes ressources psychiques qu'une personne malade, les mêmes modes de défense.

à se développer, un élément de base de la condition humaine, ou est-ce seulement lorsque la figure imaginaire correspond un peu trop à la réalité que se produit, comme une marque corporelle, cette carence précoce qui brouille les repères du temps et des limites de la vie ?

Finalement, le caractère essentiel du défaut fondamental est de se penser comme sujet avec une peau de chagrin, avec une mue répétée qui expose l'intimité à une protection moins efficace contre les agressions et à l'exposition prochaine d'un besoin violent d'enfin se mettre en branle, de passer brusquement à l'action pour espérer sortir de ce repli sur soi, doublé soit d'une douleur muette, soit d'un fort sentiment de culpabilité.

Si j'ai pris, à dessein, le support du texte de Balint pour rendre compte d'une dynamique à l'œuvre dans les romans de Simenon, c'est aussi parce que cette notion de défaut fondamental nous fait sortir des schémas de pensée, des habitudes des savoirs acquis pour penser la vie mentale : ainsi, on est obligé de réinvestir cette partie du sens qui est devenue banalisée par sa valeur d'usage. Je me suis donc volontairement interdit, comme Balint, d'employer certains termes classiques pour décrire des états mentaux.

Une seconde raison de l'emploi de ce modèle vieux de trente ans et partiellement tombé en désuétude, c'est qu'il présente un double avantage : il permet de ne pas tout ramener au fonctionnement œdipien¹⁵ et de travailler sur une couche plus profonde du psychisme, d'une part. D'autre part, en suivant Balint, on peut faire l'hypothèse d'un passage direct de la zone du défaut fondamental à celle de la création, sans accomplissement œdipien nécessaire. Ce changement de point de vue permet de comprendre autrement la fin des romans de Simenon. La fin n'est pas sublimée par un dégagement définitif de l'atmosphère de perte de soi, et quand ce n'est pas le cas, l'identification à une figure paternelle paraît... plus prendre l'apparence encore d'une incorporation magique, voire même d'une apparition... de la Vierge, avec son cortège de mysticisme. La fin de *La Neige était sale* par exemple, avec cette transfiguration de Frank, ne paraît que le début d'un processus, presque un accès maniaque déclenché surtout par l'imminence de la mort ressentie comme une délivrance, tout en se masquant sous l'apparence de l'identification à un père. La fin d'un roman consiste le plus souvent

¹⁵ Même pour un psychanalyste, cela ne va pas de soi. Pour ma part, il me semble impossible d'utiliser le modèle de Didier ANZIEU (*Le Corps de l'œuvre*, Gallimard, 1981) pour rendre compte de la création chez Simenon, tant ce modèle me paraît valorisé par la sublimation de la figure paternelle. La mise en place de ce fonctionnement psychique dans le roman, comme l'aube après la nuit, ne se lèverait qu'avec ou après le mot « fin ».

à sortir d'une temporalité cyclique, un temps éternel, pour entrer dans une temporalité historique, un commencement où rien n'est radicalement changé, si ce n'est cet accès à un temps « normal », la suspension pour un temps d'une confusion des temps et d'une confusion des langues. Comme le disait autrefois Thomas Narcejac (il est revenu plus tard sur ce jugement), « mais justement Simenon n'est encore jamais parvenu à lier la souffrance psychologique à la souffrance ontologique, et il est peu probable qu'il y parvienne un jour »¹⁶. Narcejac semble alors se plaindre de ce déficit de symbolisation et regretter ce défaut sans lequel Simenon ferait partie des génies mondiaux de la littérature. Or, c'est par ce « défaut », cette réticence à franchir le pas métaphysique que Simenon s'impose à la modernité, qu'il décoiffe Sartre, Malraux, un peu moins Camus dans le domaine du roman, et par cette médiation vers un sentiment fort d'une condition humaine pas si facile à vivre.

Nombre de romans se terminent par un suicide, par une sorte de mort psychique (l'enfermement à l'asile) ; d'autres, moins pessimistes, par l'obligation de faire face à des échéances prochaines moins dramatiques. Autrement dit, il y a peu de *happy end(s)* et pas beaucoup de libération de joie débordante avec effusion débridée. Quand Proust ironise sur l'*allegro ma non troppo*, Simenon ne quitte pas vraiment le *piccolo doloroso*. Sur la notion de temps, de paradis perdu, il n'y a pas un monde entre Proust et Simenon ; l'écart se fait surtout sur les moyens (perlaboration patiente ou surgissement immédiat) d'atteindre un effet de rythme de la succession des phrases. Chez l'un comme chez l'autre, il faut ruser avec l'épuisement, l'exténuation, l'expulsion de l'affect à signifier qui tuerait le texte et l'émotion qu'il véhicule. Et en définitive, chacun à sa façon mène une course de vitesse contre la mort. À ce parfum léger de morosité triste qui termine le roman simenonien correspond l'impossibilité de tenir un discours positif sur l'art, un discours qui serait détaché de cet engluement dans une gangue affective, dans une *inconscience* de la douleur qui pousse à se vider de soi pour retrouver une presque impossible paix intérieure.

C'est là-dessus que le malentendu avec l'establishment, les institutions littéraires est le plus fort. Flaubert, malgré son pessimisme généralisé, trouve un refuge dans la religion de l'art et des fidèles pour célébrer ce culte du travail de la forme, alors que Simenon semble inspirer d'abord un sentiment amical à titre privé — pas un lien social net et collectif — avec bien

¹⁶ Thomas NARCEJAC, *Le Cas Simenon* illustré [*sic*, en couverture], Paris, Presses de la Cité, 1950.

souvent une légère condescendance pour ses « carences » (ses manquements aux usages littéraires) et ses excès (la haine de la littérature, une façon de s'afficher avec les medias et d'exhiber sa sexualité quantifiée). L'idéal littéraire de Simenon reste dans sa **crypte**, il ne se formule que très rarement et de façon très allusive. Tant mieux. Et il convient peut-être de ne pas trop en parler à haute voix, puisqu'il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre. Chacun sait que Simenon est un des plus grands romanciers du siècle : certains en sont convaincus quand d'autres font des efforts pour essayer de le croire.

Il me reste à justifier le titre de cette communication.

D'OÙ VIENT CETTE VOCATION si originale de romancier « en marge » ? D'un tempérament, d'une constitution humorale, d'un héritage familial, d'une relation à la mère, de la petite bourgeoisie, de l'époque, de l'exil, que sais-je encore, d'une profonde imprégnation à la société de son époque et en même temps d'un sentiment de non-appartenance, etc. Chacun a ses motifs pour isoler un facteur censé porter le poids central explicatif d'une production textuelle, ou encore, selon la mode intellectuelle actuelle, aimer l'œuvre et détester l'homme, sans interroger une possible homologie de structure.

Comment en vient-on à écrire autant de romans qui ont tous la même atmosphère de manque, de déficit à vivre, sans avoir besoin de rompre avec sa « méthode » de travail et son style de création ? Comment « souffrir » de ne progresser qu'à petits pas sans jamais réussir à produire enfin le chef-d'œuvre tant annoncé par la prophétie du critique exigeant, et pourtant continuer à poursuivre sa quête sans rupture décisive ? En développant une conception de la création par l'écriture qui assure le minimum de représentation intellectualisée, qui soit le plus proche possible de l'intuition, de l'arrangement inconscient des matériaux pulsionnels charriés dans l'acte créateur, et avant tout en se soumettant d'une façon intense aux exigences « internes » de son art, découvertes par bribes au fur et à mesure de son parcours.

L'apprentissage par le journalisme, par l'hyperactivité d'écriture (des billets quotidiens sur les faits divers), a bien autant ralenti la vocation de romancier qu'il ne l'a accélérée. Plus significative, à mon sens, est la boulimie de lectures de l'adolescent et la culture des émotions, la recherche de sensations fortes par le livre, « tes sales livres, au lieu de profiter du bon air pur », comme disait la mère. La sortie prématurée du système scolaire

est par ailleurs le prix à payer de cette évasion, de cette fuite romanesque primitive chez Simenon. Paradoxalement, les héros, en général, lisent peu. En lisant beaucoup, puis en écrivant des romans populaires, Simenon s'est préparé à écrire des romans durs.

*Captain S.O.S.*¹⁷, un roman d'aventures exotiques de Christian Brulls paru chez Fayard en 1929, convient pour mettre en évidence la parenté avec les romans durs, ce qui est commun et ce qui s'en écarte. Le roman populaire est célèbre, au même titre que le patinage olympique, pour contraindre le narrateur aux figures imposées, à côté des figures libres. Le roman comprend trois phases qui ne coïncident pas avec les trois parties du livre : le marché initial, les préparatifs pour rejoindre les pirates, enfin la bataille et le triomphe final. Tout le ton général du récit, en dehors de la première partie, se donne l'allure d'une farce pleine de ruse et de rouerie, à la limite du canular : un paquebot parti de Tahiti a disparu avec tous ses passagers et s'est évanoui dans la nature ; les femmes ont été gardées prisonnières par les pirates, les hommes ont été abandonnés sur une île déserte et tous demeurent introuvables. Il faut sauver des vies humaines, sauver les femmes de l'esclavage et étouffer le scandale ; seul un ancien pirate peut réussir à relever le défi et il faut dénicher l'oiseau rare. L'inspecteur Sancette s'en charge et joue d'abord au manipulateur institutionnel envers une triste épave, tombée dans le mépris général. Cet homme, après une cure de désintoxication alcoolique, neutralise son compagnon et lui fait subir un bizutage en règle pour l'initier aux pratiques de la contrebande. Finalement, ils épousent la mère (l'ex-fiancée) et la fille et Sancette est décoré, son complice préférant garder l'anonymat.

La fin du roman est décevante, donne dans le style pompier et colonialiste, mais il faut aussi être aveugle pour ne pas prendre cela pour un conte n'ayant pas de fonction de reportage vraisemblable. Quant au fantasme sexuel de viol de toutes les femmes pendant une orgie, il est bien sûr empêché grâce à l'astuce et au courage du Captain ; il faut être bien innocent pour ne pas imaginer qu'il se passe le même conflit fantasmatique dans toute rencontre amoureuse. La première partie est de loin la plus intéressante, la seconde tient le défi du paquebot substitué au galion d'un autre siècle, la fin est traitée de façon stéréotypée, sans grand effort d'imagination. Bref, il n'y a en apparence pas de quoi fouetter un chat : le récit est enlevé, assez amusant, sans incohérence énorme, bien que la fin laisse à désirer.

¹⁷ Pour une vue d'ensemble, on se reportera à *L'Autre Univers de Simenon* de Michel LEMOINE (Liège, CLPCF, 1991, pp. 323-326).

Dans un second temps, on se dit que ce récit est directement inspiré de *Lord Jim*, de Joseph Conrad, pour une partie de la trame, la réhabilitation de l'officier tombé dans la déchéance et la honte. On se dit aussi que cela n'est pas sans rapports avec les *Contes des Mers du Sud*, de Jack London, par la façon de jouer avec la complicité du lecteur sur la mise en scène des dangers et la tentation d'abuser de la crédulité du naïf, toujours mis sur ses gardes : est-on en train de se payer sa tête¹⁸ ? Le ton du début du récit est cependant plus grave, plus âpre. À un certain moment, revient à l'esprit du lecteur une coquille du texte, au chapitre 4, « *L'Homme de la plage* de Stevensen [sic] », la seule référence à un auteur dans tout le texte. Un tout petit caillou dans la chaussure du lecteur qui se demande à peine si on joue aux devinettes avec lui. Simenon cache sa culture, l'éditeur se donne la peine d'indiquer en note de bas de page le sens de certains mots, souvent des termes exotiques ou tirés de l'« argot de marin » : *coprah*, P.J. [sic !], *bèche de mer*, *Zee-Hond*, tchin-tchin, par exemple. Mais rien sur ce Stevensen et sur l'homme à la plage.

Le contexte permet de comprendre le sens de l'expression :

« On parle de la lutte pour la vie. C'est ici que les mots ont tout leur sens. »

[...] Le capitaine parlait avec une excitation qui ne se traduisait pas par des éclats de voix, mais par une crispation des lèvres, par des accents plus sourds que d'habitude.

« Mettez-vous dans la tête que vous arrivez là-dedans à vingt ans, plein d'espoirs ...

Oh ! Il y a des moyens de rester dans la bonne route ! Il y a des honnêtes gens ...

Les grands comptoirs, les cargos, les grandes lignes ...

Mais imaginez maintenant qu'un faux pas quelconque vous expulse en quelque sorte de cette zone saine ...

Et vous voilà à la plage ...

Le mot est, je crois, de Stevensen ...

Un des nôtres ...

Un homme qui a connu la plage ...

¹⁸ Il est plutôt triste qu'aujourd'hui on soupçonne toujours de racisme Jack London ou Georges Sim, sans tenir compte de la licence du conte, de la fiction, et par crainte surtout d'un faux procès d'opinion. Chez Sim, il y a bien des méchancetés gratuites sur les Canaques, comme chez London, mais, faut-il y insister, il s'agit d'abord de se moquer de la crédulité du lecteur qui croit ce qu'on lui raconte. L'anthropophagie du « primitif », les histoires de cochons longs, sont à l'origine de l'exclusion de ce roman du volume rassemblant tous les exploits de l'inspecteur Sancette !

La plage, c'est... comment dire?... Vous qui avez connu le *Chien Vert*, à Paris, et ces hommes prêts à tout, pour un bout de pain, ou mieux, pour un verre d'alcool...

Mais ceux-là déchoient chez eux, si je puis dire. Ils sont parmi les blancs. Il n'y a que des blancs pour les voir...

Ici, un homme à la plage, c'est un homme qui est descendu jusqu'en bas, plus bas que les métis, que les coolies, que les nègres des îles même...

Est-ce que vous comprenez ça?

Il y a des *Chien Vert* dans tout le Pacifique... Mais dans ceux-là, je ne vous conseille pas de vous aventurer, vous et votre médaille de la police...

Un homme de la plage!...

Les blancs ne le regardent plus. Les indigènes s'en amusent... Et des canailles viennent, qui ont besoin de gens à tout faire. Ils l'embauchent...»

Le capitaine se tut, sa respiration était irrégulière.

[...] Et soudain, il éclata :

«Quelle idée avez-vous eue de me tirer de mon coin? Hein? Quelle idée? Est-ce qu'il vous plaît de me faire croire à une Providence?

J'étais tranquille, loin du passé, loin de tout...

Quelques années encore et je serais mort sur les tables du *Chien Vert*...

Vous me parlez du Pacifique! Vous me parlez d'un bateau!...

Et me voilà ici! Qu'est-ce que vous voulez que je fasse, hein? Là-bas, je pouvais boire. Et, quand j'avais bu, ce n'était plus la même chose...

Je roulais des pensées imprécises, qui n'étaient pas trop douloureuses...

Je me créais un monde à moi, en esprit!...

Hein? vous dites?...»

– Rien! laissa tomber Sancette qui, en effet, n'avait pas ouvert la bouche.

(p. 12)

L'homme à la plage annonce le Touriste de bananes, mais aussi Albert Bauche, l'homme de paille, le banquier Perret-Latour, Betty, ceux qui boivent comme ceux qui ne boivent même pas, ceux qui pensent à se suicider ou ceux qui, comme l'Outlaw, tuent pour être internés. La différence entre ces héros, c'est le mode du passage à l'acte et surtout le degré de l'élaboration dépressive pour contenir la pose romantique, mélodramatique, et l'exotisme des bas-fonds.

Ce Captain S.O.S. est un des frères de Lord Jim, de John Barneycorn du *Cabaret de la dernière chance*, de *Martin Eden* et de Robert Herrick, du *Reflux* de Robert Stevenson. Il s'agissait bien de Stevenson. La preuve, elle nous est donnée dans les premières pages d'une traduction de Théo Varlet, contemporaine du roman populaire (Paris, Albin Michel, 1932, p. 9) :

Selon l'expression des Mers du Sud, ces trois hommes étaient à la côte. Leur malheur commun les avait réunis, car ils étaient tous les trois les plus malheureuses créatures parlant anglais, à Tahiti : mais, en dehors

de leur misère, ils ne savaient presque rien l'un de l'autre, pas même leurs vrais noms. Chacun d'eux avait fait le long apprentissage de la déchéance ; et chacun, à une étape donnée de sa chute, avait, par pudeur, pris un pseudonyme.

Simenon a pourtant raison : Stevenson utilise l'expression « *on the beach* ». Trois traductions françaises en ont été données : à *la plage*, celle de 1905 par Teodor de Wyzewa (Perrin), connue de Simenon en 1929 et inaccessible aujourd'hui ; à *la côte*, par Théo Varlet (1932, Albin Michel) soucieux de rendre la connotation argotique ; enfin *échoués sur la plage*, celle de Jean-Pierre Naugrette (1993, Perrin) soucieux de rendre le double sens du mot épave suggéré par le terme anglais, un lieu géographique et un endroit du rivage où les épaves finissent par s'échouer.

L'exemple de ce roman populaire ne nous montre pas seulement la continuité et une évolution des personnages de Simenon à travers le temps, il nous montre aussi au passage, quand on prend vraiment le temps de lire, l'inscription de ceux-ci dans un solide courant anglo-saxon, Robert Stevenson (1850–1894) et Jack London (1876–1916), qui se sont intéressés l'un comme l'autre au thème de la crise dépressive, Herrick ratant son suicide, Martin Eden¹⁹ faisant preuve d'une technique plus éprouvée pour ne pas se rater.

Force est de constater que Simenon a bel et bien inventé un roman pur, un roman court, un roman qui se lit d'une traite et qui atténue l'effet de rejet du sentiment tragique de la vie : il montre qu'il a réussi à apprivoiser cette hantise de la chute, de la mort psychique, en diminuant sa violence et en se dispensant de la moindre élaboration philosophique. Le génie littéraire de Simenon se trouve dans le renouvellement de cette forme du roman noir et blanc ou gris, qui n'a l'air de rien mais qui est inimitable par la perfection qu'il atteint, par la consistance d'un univers qui n'appartient qu'à lui, avec une économie tout à fait originale de moyens. Maigret n'est-il qu'une simple machine narrative, ou encore, comme le pense Didier Gallot, un compromis de « Pougade, d'Arlette Laguiller et de l'Abbé Pierre » ? Ce serait passer un peu vite sur la dimension culturelle et sur les enjeux de la création littéraire pour ne s'en tenir qu'à un point de vue sociologique, laissant trop peu de place aux processus psychiques.

¹⁹ Sur le parallèle entre le suicide de Martin Eden et celui du D^r Mahé, voir Paul MERCIER, « L'appel de la mer. Simenon dans le sillage d'Alain Gerbault et de Jack London », in *Cahiers Simenon*, Bruxelles, Les Amis de Georges Simenon, n° 12, 1999, pp. 75–198.

LE ROMAN « PUR » DE SIMENON, celui de l'homme nu, n'enseigne pas et ne prêche pas ce qu'il faut croire. Le narrateur se borne à tendre un miroir pour montrer la souffrance du héros associée à celle de la figure maternelle inconsolable. Un travail créateur (de soi et du texte) produit un effet de réassurance narcissique qui soutient ce spectacle. Il y a bien dépôt chez le lecteur de ce mal qui atteint le héros, mais en raison d'un réglage très étrange à l'inconscient, le lecteur est associé à ce travail créateur et le prolonge en lui. Il faut prolonger l'image de la tunique de Nessus²⁰, qui finalement n'étouffe pas celui qui la revêt, quand le cadre narratif fonctionne comme antidote, comme un contenant efficace. Le lecteur est invité à se mettre dans la peau du personnage, à entrer dans l'histoire, qui est en fait aussi quelque chose de son histoire à lui. Mais il n'est pas soumis à un travail d'incorporation, à faire le deuil d'un autre qu'il aurait dévoré. Il n'est pas non plus contraint à un processus d'identification, comme le pensait Narcejac, il n'a pas à se soumettre à un processus d'idéalisation pour adhérer à des valeurs positives, ni à se prendre pour un héros. Il est surtout convié à un travail de réappropriation de ses émotions profondes, à la réintrojection de celles-ci, à la restauration d'une circulation fantasmatique par le biais d'une histoire qu'on lui raconte. L'art du roman pur de Simenon modernise dans une forme originale l'art de raconter des histoires et seulement des histoires. Tout en montrant la mélancolie des hommes, de tous les hommes. L'écrivain a réinventé, par une sorte de jeu mimétique, l'art du conteur dans une tradition orale et il s'écarte d'une représentation réflexive et intentionnelle de l'écriture, le malentendu avec les théoriciens de la littérature tenant à cela. Mais il a aussi renoué avec des traditions culturelles que connaissent bien les ethnologues, celles du récit du malheur des gens, de la défiance à l'égard des philosophies du bonheur. L'art, comme la vie, se nourrit de la fascination exercée par la mort et la confrontation aux limites de la vie n'est pas un acte complètement gratuit. Quand Simenon a essayé d'expliquer cela à son public dans une conférence de 1958, *Le Roman de l'homme*, personne n'a accordé vraiment d'importance à son propos, en le soupçonnant de sortir de son rôle.

Curieusement, pour situer la modernité de son propos sur son art, Simenon s'y appuie sur un texte sumérien à la déesse Baubo, une des très rares fois où le romancier se livre au jeu de la citation littéraire. La visée du texte est de montrer comment on passe de la névrose à la création de

²⁰ Jean GUILLAUMIN, *La Peau du centaure*, in *Corps et création*, P.U. de Lyon, 1980.

l'homme par l'homme, dont la finalité est ... l'apaisement grâce aux limites rencontrées et à l'espoir de finir par trouver sa place.

À quel moment de notre longue aventure quelques-uns de nos ancêtres, surmontant leur terreur mystique, ont-ils osé observer les marées, en calculer le rythme, percer le mystère des saisons en même temps que le mouvement des astres ?

De l'apaisement qui en est résulté, les Sumériens vont nous apporter le plus ancien témoignage, apaisement relatif, toutefois, puisque la déesse Bau, à qui ils s'adressent avec ferveur, reste sourde aux sacrifices sanglants.

*Ô ma mère, ô reine qui a établi la cité,
Le peuple que tu dédaignes regarder devient puissant,
L'adorateur sur qui tu baisses les yeux voit sa vie prolongée,
Je n'ai pas de mère — tu es ma mère ;
Je n'ai pas de père — tu es mon père.
Ma déesse Bau, tu sais ce qui es bon ;
Tu m'as donné le souffle de la vie.
Sous ta protection, ô ma mère,
Et dans ton ombre, je veux habiter à jamais.*

Le dialogue de l'homme avec ses frayeurs, avec ses dieux, vient de prendre une forme poétique et familière.

Le temps des dinosaures et des animaux apocalyptiques qui régnaient sur un monde tumultueux est révolu et, sur la planète où les terres et les océans semblent avoir trouvé leurs frontières, l'homme cherche à délimiter son domaine. Il cherche aussi à affirmer son importance, lui, le plus nu, le plus chétif des animaux, le seul de qui les petits naissent si faibles et si peu aptes à vivre qu'ils exigent plusieurs années de soins maternels.

Pour fixer sa place d'une façon indiscutable, pour en finir avec la déprimante sensation de son infériorité, pourquoi l'homme n'inventerait-il pas, ainsi qu'il l'a déjà fait pour des milliers de dieux, sa propre histoire, sa propre légende ? [...]

[...] si l'être humain dévoile, non sans complaisance, ses misères et ses angoisses, s'efforçant de les analyser et de les comprendre afin de s'en guérir, comme dans les laboratoires où on cultive les virus, je ne pense pas que cela puisse s'appeler décadence.

Un mauvais moment à passer, peut-être ? Un déséquilibre entre deux équilibres relatifs ?²¹

²¹ Georges SIMENON, *Le Roman de l'homme*, 1958, Éditions de l'Aire, 1980, pp. 42-43 et 64. Curieusement, ce texte où Simenon s'essaie à penser le roman dérive çà et là vers un optimisme facile, heureusement peu rencontré dans les romans.

Michel CARLY

Florida Confidential

Le propre d'un grand écrivain, c'est de donner une quatrième dimension à la géographie.

Didier SÉNÉCAL

Résumé

Penser que les années floridiennes 1946–1947 ne constituent qu'un banal interlude entre le Canada et l'Arizona, comme pourraient le laisser croire les quatre seules pages qu'y consacre Pierre Assouline dans sa biographie, nous priverait d'un regard essentiel sur cette période-clé de l'œuvre et de l'existence de Simenon. De lieu en lieu, nous suivons l'homme à la trace, le regardant interioriser sa rencontre brûlante avec Denise, explorer son présent, découvrir les balises visuelles de la route et du paysage américains, brûler ses nuits à Cuba, reconnaître dans le décor insulaire l'écho de ses anciens voyages, récolter de nouveaux thèmes et des espaces inédits.

Ainsi naissent ou se préparent des œuvres essentielles comme *Lettre à mon juge* et *Les Frères Rico*.

Chronologiquement, cette reconstitution, dans le temps et dans l'espace, de la Floride de Simenon précède l'étude « Sur les routes de l'Arizona avec quatre Simenon en poche » parue dans le n° 10 de *Traces*.

Noir comme un souvenir

DÈS L'AVANCE DES ALLIÉS, à l'été 1944, les remous de l'épuration ternissent pour Simenon les joies de la Libération. Lui qui a vécu confortablement les heures sombres de la guerre, le voici qui s'engouffre dans une période noire au calendrier chaotique et subit l'opprobre des lettres anonymes de dénonciation. À l'automne, accusé par la rumeur, poursuivi par un mandat d'arrêt, il est assigné à résidence aux Sables-d'Olonne où il loge à l'hôtel des Roches-Noires. Victime d'une pleurésie, il se débat contre une accusation de collaboration basée sur un dossier relativement flou. Georges et Régine luttent côte à côte. En février 1945, les affres de la maladie s'estompant, c'est le spectre de la prison qui le hante désormais. Quand le convalescent se promène au bord de l'océan, ses regards se tournent vers le Nouveau Monde. Là-bas, il échapperait à cette chasse aux sorcières,

là-bas, il renouvellerait son imaginaire romanesque, là-bas, il pourrait commencer une carrière de romancier star... Avec le printemps, Simenon voit sa situation inconfortable s'améliorer quelque peu : Maître Maurice Garçon, son avocat, va en effet obtenir un non-lieu. À une date que nous n'avons pu déterminer, Simenon, Tigy, Marc et Boule emménagent dans un petit appartement, 42, quai Clemenceau. Le 26 mars, en toute illégalité, Simenon s'esquive à Paris pour recevoir sa nouvelle carte d'identité CI 42 EK 87063 et surtout prendre possession de l'autorisation n° 3382 délivrée par le ministère des Affaires étrangères en date du 25 mars¹. Ce document lui permet de se rendre aux États-Unis et au Canada pour « affaires littéraires et cinématographiques ». Le 18 avril, le préfet le libère de sa mesure d'internement administratif. La procédure est classée sans suite. Simenon se précipite à Paris.

À peine a-t-il le temps de jouir de sa nouvelle sérénité qu'il apprend la nouvelle diffusée par cette dépêche de l'A.F.P. reprise par le journal *Le Soir* le 17 avril :

**Simenon inculpé d'intelligence
avec l'ennemi**

Poitiers, 14 avril (A. F. P.).

L'écrivain Georges Simenon, demeurant
actuellement à Saint-Mesmin en Vendée, vient
d'être inculpé d'intelligence avec l'ennemi.

Le romancier est avisé qu'une nouvelle accusation est lancée contre lui. Que lui reproche-t-on ? D'avoir publié des fictions dans certaines revues d'extrême droite. D'avoir signé des contrats cinématographiques avec la Continental Films, société « française » gérée par l'occupant qui, de 1942 à 1945, a porté à l'écran neuf de ses œuvres. D'avoir en réalité fait preuve d'opportunisme afin de poursuivre sa réussite financière. Mais Simenon est confronté à un autre problème : son frère a fui la Belgique et le sollicite. Compromis dans la collaboration rexiste et par sa participation armée à la tuerie de Courcelles, près de Charleroi, Christian Simenon veut se fondre dans l'oubli. Erreur de tous les biographes : le frère que Simenon voit un jour — entre la fin du printemps et l'été 1945 — arriver place des Vosges est un homme traqué, mais pas un condamné à mort. Christian ne le sera

¹ Dossier Georges Simenon, Archives de la Préfecture de Police, Paris, dossiers des étrangers, n° 756-726.

par contumace qu'en août 1946 par le Conseil de guerre de Charleroi. Pour l'heure, Georges conseille vivement à son cadet de s'engager dans la Légion étrangère et ainsi de changer de nom. Il n'a vraiment guère envie, en ce moment, de porter le même patronyme qu'un frère « collabo ».

Désemparé, inquiet, écœuré, Simenon décide d'accélérer sa propre fuite. N'a-t-il pas fait stipuler sur son autorisation ministérielle du 25 mars : « Date de départ : dès que possible » ? Le 17 juillet, Régine et lui sollicitent leur visa de sortie pour le Canada et les États-Unis. Motif : « édition et cinéma ». Pourquoi une main administrative a-t-elle ajouté sur ce document : « en accord avec Monsieur Richard, ne pas consulter la province »² ? Un ordre de mission le concernant est transmis au ministère de l'Intérieur. Tout cela sent l'urgence, les manœuvres, l'opposition du silence, la course contre la montre. Le 3 août, Régine soumet sa carte d'identité au visa de départ. Le 18, on leur délivre enfin à tous deux leur visa pour l'étranger. Il est certain que l'ambassade de Belgique et les relations de Simenon œuvrent activement en coulisses. Y compris un certain Monsieur Honory. Rencontré chez des amis à la campagne, ce Belge est en réalité un escroc. Simenon l'ignore. Se faisant passer pour un président résistant auprès des autorités françaises, Honory accorde sa garantie morale pour obtenir un ordre de mission pour le Canada, document numéroté 5498 et daté du 24 août. Tigy, dont le témoignage est capital, précise bien le rôle essentiel joué par ce trouble personnage. Hélas ! le naïf Simenon va confier à ce compatriote les pleins pouvoirs pour gérer ses affaires durant son absence. Nous verrons plus tard que cette confiance mal placée va faire perdre à l'écrivain la coquette somme de quatre millions³. Mais que ne ferait pas Simenon pour fuir ? Fuir l'action des épurateurs, mais aussi ce pays qui n'est plus sa France des années Maigret. Celle qui coloriait de noir et blanc le pavé mouillé des nuits du carrefour. Celle des pianos mécaniques qui musiquaient dans les guinguettes à deux sous. Elle est morte sous la peur, cette poésie. Qu'a fait Maigret pendant la guerre ? Les chiens jaunes ont fui sous les bombes. Les Pietr-le-Letton, les M. Hire sont morts dans des camps de concentration. L'Âne-Rouge a brûlé. L'homme de Londres s'appelle désormais De Gaulle.

Le 30 août, la direction de la Police Judiciaire demande une mesure d'expulsion à l'encontre de Simenon. Trop tard ! Passant par Dieppe et New Haven, l'écrivain, accompagné de Tigy et de Marc, est déjà à Londres,

² Voir note 1.

³ Témoignage de Régine à Pierre Deligny qui nous l'a aimablement transmis. Désormais cette source sera rappelée par la référence « Tigy ».

impatient de mettre l'Atlantique entre lui et cette France qui n'est plus la sienne.

La vie telle que nous la connaissons

GEORGES SIMENON réside d'abord au Canada de novembre 1945 à la mi-septembre 1946, à Sainte-Marguerite-du-Lac-Masson puis à Saint Andrews. Le Canada fait office de palier. Simenon s'y octroie une étape avant de plonger dans le grand large américain. Avec Régine, forme-t-il encore un couple ? En 1948, il écrira à Frédéric Dard : « Il y a quatre ans déjà que ma femme et moi sommes séparés, tout en vivant ensemble ici »⁴. Pourtant, un certain attachement les lie encore. Régine se rend compte qu'elle et Georges ont cinglé non vers un nouveau continent, mais vers une autre période d'existence. Ils ont voulu faire le point, expliquer. Mais expliquer quoi ? La guerre a été pour eux une donne de démesure. Dans l'incompréhension et l'agressivité, Tigy perçoit cette distance qui les éloigne, les repousse au nom d'un simulacre d'indépendance et sous prétexte de petites futilités. Elle comprend qu'à ce point de leur histoire, son mari n'a plus foi en ce qui a été⁵.

Le 4 novembre 1945, Simenon, à la recherche d'une secrétaire, va rencontrer Denise Ouimet à New York. Manhattan love song : le coup de foudre au Brussels, *The famous Belgian Restaurant- Lunch Bar- Dinner-Table d'hôte- 26 East- 63 RD. ST- Tél. 4-1215*⁶. Puis le deuxième rendez-vous et l'étreinte au Drake Hotel, 440 Park Avenue. Cette passion presque furieuse va bouleverser son existence à l'âge où beaucoup d'hommes désirent gagner de nouveaux repères et s'inventer d'autres infinis. La chambre de Manhattan allume pour lui une émeute et lui ouvre des portes inconnues. Est-ce une part de lui-même qu'il trace, deux mois plus tard, en évoquant François Combe, le héros de *Trois Chambres à Manbattan* : « il était un homme qui a coupé tous les fils, un homme qui, aux approches de la cinquantaine, n'est plus rattaché, ni à une famille, ni à une profession, ni à un pays, ni même, en définitive, à un domicile : rien qu'à une inconnue endormie

⁴ Lettre du 30 octobre 1948, Fonds Simenon de l'Université de Liège (FSUL).

⁵ Tigy.

⁶ Telles sont l'appellation, l'enseigne correctement orthographiée et l'adresse exacte de ce restaurant si l'on se réfère à l'annuaire téléphonique de Manhattan de 1946 (Manhattan NY City Telephone Directory).



(Collection Fonds Simonon.)

dans un chambre d'hôtel... »⁷? Le séjour au Canada engendre soudain les premières tensions. Il est vrai que Simenon introduit Denise dans son foyer encore conjugal et doit faire admettre qu'elle est là à un autre titre que celui de secrétaire. Il tergiverse, mais ne peut repousser indéfiniment l'aveu à Régine : *Si tu n'acceptes pas, je ne pourrai plus vivre et si tu pars, je te suivrai comme un mendiant. Ne m'enlève pas mon équilibre!*, avoue Simenon à Tigy. Et quand Régine soupire : *Pauvre Marc!*, son mari répond : *Pauvre moi!* C'est un Simenon déchiré qui se débat en tous sens. Il supplie Tigy de ne pas l'abandonner, déferle en de colériques logorrhées, veut la détruire, veut lui demander pardon⁸. C'est aussi cela, Simenon.

Dès le mois d'août 1946, l'écrivain déplie les cartes : « Nous passerons sans doute l'hiver au chaud, à la Havane ou à la Martinique avant de rejoindre l'Europe au printemps »⁹. L'Europe déjà. Projet de retour vite repoussé. Il abandonne de même le projet de devenir résident canadien. Ce renoncement et le froid de Saint Andrews le poussent à partir. Il a fait des progrès en américain, il est avide de découvrir cet immense espace entr'aperçu lors de son tour du monde en 1935. Il propose aux deux femmes un petit séjour aux États-Unis, puis un retour en France. *Là, tu pourras vivre à ton aise avec Boule et Marc*, dit-il à Tigy. Il lui demande toutefois de lui conserver une place dans sa future maison¹⁰. Partition intime de l'homme.

Au fond, cela pourrait être une histoire rebattue, banale comme la vie : la mort d'un couple, le mari, l'épouse, la secrétaire-maîtresse, les attachements qu'on n'ose rompre. Un duo d'adultère qui fuit le climat équivoque d'une maison où Simenon doit masquer, faire semblant, donner le change, éteindre, comme le fera Charles Alavoine dans *Lettre à mon juge*, le feu de son regard et le rayonnement de son bonheur tout neuf. Un huis clos où s'insinue le remords face au désarroi de Régine. Confiance de Simenon : « J'ai aussi la peur de faire de la peine [...], avec tout cela, on en arrive à se dégoûter soi-même, à force de s'amoindrir. Et c'est terrible, à la longue, de mentir par pitié, de passer sa vie en petites tricheries, avec les autres et avec le créateur. Moi qui aurais voulu faire l'amour simplement, harmonieusement, comme les bêtes et être entouré d'enfants! »¹¹ Simenon

⁷ Georges SIMENON, *Trois Chambres à Manhattan*, in *Œuvres complètes*, Lausanne, Rencontre, 1969, t. 21, p. 326.

⁸ Tigy.

⁹ Lettre à André Gide datée de Saint Andrews, le 6 août 1946, FSUL.

¹⁰ Tigy.

¹¹ Lettre à André Gide datée de Tucson, le 18 janvier 1948, FSUL.

a 42 ans. Il vient de quitter la première partie de sa vie et le socle immuable de l'Europe aux anciens parapets. Comprendre ses conflits permet de relire, avec une attention nouvelle, *Lettre à mon juge* qu'il va rédiger trois mois plus tard. Les clés de ce roman sont sur la porte de Glengary House, la résidence de Saint Andrews, et sur le moteur de la Chevrolet qui va bientôt démarrer. Comme toujours, Simenon s'esquive, s'élance vers un quelque part provisoire. La vertu du voyage n'est-elle pas de redistribuer les cartes ? Pour le romancier et sa maîtresse, ce sera la première échappée libre *on the road*.

À Saint Andrews, on charge les voitures : la vieille Chevrolet pour Simenon, Marc et Denise, l'Oldsmobile de Tigy et Perry, l'institutrice folklorique de Marc. Insouciante, sachant à peine conduire, Régine va foncer, sans état d'âme, avec une bonne humeur qui l'honore, sur les routes américaines où elle échappera à tout accident, excepté un accrochage sur l'East River Drive de New York¹². On comprend pourquoi Georges souhaite convoyer Marc. Entassant valises, malles, dossiers et machine à écrire, il clôt sans regret un séjour morne mais prolifique : *Trois Chambres à Manhattan* en janvier 1946, *Maigret à New York* en mars, *Au Bout du rouleau* et *Le Clan des Ostendais* tous deux en juin, plus six nouvelles : *Le Témoignage de l'enfant de cœur*, *Le Client le plus obstiné du monde*, *Maigret et l'inspecteur Malchanceux*, *On ne tue pas les pauvres types*, *Un Certain Monsieur Berquin*, *L'Escale de Buenaventura*.

Réjoui, Simenon lance le moteur à l'instant précis où commence cette phrase. Nous sommes le lundi 16 septembre 1946¹³. Le romancier a prévu « un long périple vers le Sud, Carolines, Floride, etc. Peut-être les îles. Je ne sais où nous nous fixerons pour l'hiver. Cuba ? Martinique ? Texas ? Californie ? Cela n'a pas d'importance. Le pittoresque m'importe peu. Je crois avec mon maître et ami Leriche que le climat où l'on s'embête est nocif et que, comme on s'embête partout après un certain temps, la prudence est de changer souvent »¹⁴. Dont acte.

1946. Harry Truman a remplacé Roosevelt l'année précédente. Une forte inflation, une crise du logement, de lourdes grèves secouent l'Amérique. Pendant l'odyssée de Simenon vers la Floride, les ouvriers de Ford à Detroit, les employés des services maritimes de plusieurs ports, les pilotes

¹² Tigy.

¹³ Calcul précis basé sur le contenu de la lettre à Gide du 12 septembre 1946.

¹⁴ Lettre à André Gide datée de Saint Andrews, le 12 septembre 1946.

de l'aviation civile, les ouvriers des usines électriques de Pittsburgh, le personnel des grands hôtels de Washington et même les acteurs de Hollywood partent en grève. Côté cinéma, les gants de Rita Hayworth dans *Gilda* et le short blanc comme le péché de Lana Turner dans *Le Facteur sonne toujours deux fois* troublent les écrans sur lesquels défilent aussi *Le Grand Sommeil* de Howard Hawks et *La Dame du lac* de Robert Montgomery, d'après Chandler. « Maintenant ils savent tous ce que je suis », annonce la publicité pour *Gilda*. Cinéma et vie sociale affichent le noir. La guerre froide s'amorce, Churchill invente l'expression « rideau de fer », Chicago ouvre la première banque drive-in.

Miami blues

ON THE ROAD. La route fédérale US 1 déroule un mythe aussi fascinant que la Route 66. Axée nord-sud, elle conduit nos personnages du Maine jusqu'en Floride. De la neige aux palmiers. Depuis 1938, de Miami à Key West, la Number One remplace le ballast du chemin de fer fauché en 1926 par un ouragan. Elle pourrait donc conduire Simenon jusqu'à la pointe méridionale des U.S.A. Le Key West d'Hemingway et de Tennessee Williams ne le tentera jamais. C'est un paradis dont il aurait pourtant goûté les plaisirs avec empressement : bars, maisons de passe et pêche au tarpon... Pour l'heure, Simenon entre dans le paysage américain. Poésie des routes, étendues boisées, villes, rivages, bleds perdus dans le néon des motels, mémoire des bars amnésiques, tous ces éléments sont inédits pour lui. Le lexique simenonien va s'enrichir de nouveaux termes à haute couleur locale et ce travelling d'images suscitera des raccords d'écriture. En attendant, son émerveillement colorie les reportages que *France-Soir* titrera *L'Amérique en auto*.

Dans ces textes, Simenon ne cesse de faire référence au cinéma, comme s'il voulait renvoyer le lecteur à ces films qui donnent de la ville, de la route, des maisons et des gens une vision de légende à la fois américanisée et réelle. Comme s'il entrait lui-même dans la mythologie du film américain, comme s'il s'engouffrait dans l'écran. Dès lors, les « légumes ont des couleurs invraisemblables [...] qui n'existent que dans les films en Technicolor » ; « les buildings sont exactement comme vous les avez vus au cinéma » et les fenêtres sont « égayées [...] par ces stores vénitiens que vous avez vus au cinéma et qui, dans toute l'Amérique, depuis les buildings jusqu'aux cabines,

coupent de façon si plaisante la lumière en tranches»¹⁵. Simenon découvre une civilisation qui a une syncope d'avance sur ses propres références. Le jazz rythme le voyage à la radio de bord, la passion brûlante pour Denise s'évalue sur l'échelle de Richter. Du nord au sud, les occupants de la Chevrolet, qui grince de tous ses amortisseurs, découvrent le Maine, le New Hampshire, Cape Cod et Boston dans le Massachusetts, Providence, le Connecticut. Les deux amants retrouvent leur cher New York, puis s'élancent vers le New Jersey, Philadelphie, Washington qu'ils visitent, le Sud profond qu'ils découvrent : la Virginie, les deux Carolines et la Géorgie. Sur la route, la mémoire des images est sur *play*. Simenon absorbe.

Nous nous intéresserons à la traversée de la Nouvelle-Angleterre, à ces *american graffiti* de la route, aux germes du roman *Feux rouges* glanés sur le bitume de la Number One et enfin au séjour à Lakeville dans le troisième volet de notre « Simenon l'Américain ».

To get rich in Florida Land! Ce slogan à succès des années vingt illustre l'explosion de vitalité et la spéculation rageuse qui caractérisent cette terre de soleil. Miami connaît déjà la splendeur à l'époque Arts déco. Après le creux de la crise, le New Deal a dopé petit à petit l'économie floridienne. Ses plages viennent de servir de terrain d'exercice en vue du débarquement de Normandie. En 1946, ce jardin subtropical n'est pas encore passé à l'ère de la conquête spatiale, mais cela ne saurait tarder. Le tourisme, les agrumes et la pêche assurent déjà sa richesse. Ses cartes postales éblouissent le monde entier : vie facile, jolies femmes, palaces et soleil de luxe. Mille six cents kilomètres de plages, treize mille cinq cents de côtes : la Floride est terre de planteurs, de promoteurs et de visionnaires. Le *Sunshine State* impose pas mal de clichés. Simenon y échappera.

Par Jacksonville, St Augustine, Marineland, le plus ancien zoo marin du monde, Daytona Beach, la station de la vitesse et de la plage squattée par les véhicules en tous genres, Palm Beach et Fort Lauderdale, la US 1 conduit Simenon à Miami. Le moment de son arrivée reste incertain. La menace de cyclone dont il est fait mention dans les *Mémoires intimes* et *L'Amérique en auto* ne s'est guère concrétisée et n'a pas pris les proportions catastrophiques de l'hurricane qui ravagera la côte Est le 17 septembre 1947. Il semble que l'imagination du romancier ait « gonflé » ce soi-disant cyclone qui n'a laissé aucune trace dans les chroniques de presse internationale.

¹⁵ Georges SIMENON, *L'Amérique en auto*, in *Ceuvres complètes*, Lausanne, Rencontre, t. 22, pp. 19, 54 et 41.

Mais ce détail météorologique nous permet de proposer une date pour le séjour de Simenon à Miami. Le cyclone évoqué a d'abord balayé les Açores le 4 octobre 1946, puis a suivi son *track* d'est en ouest. D'après les météorologistes de la Force Aérienne belge que nous avons consultés, c'est deux ou trois jours après son passage sur les Açores qu'il a dû menacer les côtes de Floride. On peut donc croire que Simenon est à Miami dans les dix premiers jours d'octobre. Cette hypothèse est corroborée par les deux faits suivants : quand il retire son courrier à la poste restante de Miami, Simenon découvre, à la une d'un des journaux accumulés, l'annonce du décès de son ami Raimu, survenu le 20 septembre à Paris. D'autre part, dans *L'Amérique en auto*, Simenon précise à propos de son arrivée à Miami : « Il y avait plus de trois semaines que nous roulions »¹⁶.

Prototype de la ville américaine, luxe insolent, quartiers pauvres, foule vulgaire, racisme patent, port bruyant, Miami ne peut que déplaire à Simenon :

La ville proprement dite est trop animée pour nous, le port trop plein de bateaux bruyants. En franchissant des ponts sur de petits canaux couverts de hors-bord, puis un très grand pont, nous atteignons Miami Beach, quelques hôtels géants occupés, dit-on, par les milliardaires et les vedettes de cinéma.

Nous les dépassons et trouvons un endroit qui nous charme : une pelouse d'un beau vert, plantée de cocotiers, avec, tout autour, sauf du côté de l'Océan, des bungalows blancs et très modernes. Nous en louons un.¹⁷

Il ne résidera qu'une semaine dans ce bungalow immaculé avec valet de chambre et maître d'hôtel. Juste le temps de prendre quelques « clichés » qui laisseront peu d'échos attachants dans l'œuvre de fiction. Tout comme lui, Joseph, surnommé Eddie, le héros des *Frères Rico*, méprisera Miami :

Miami ne l'éblouissait pas. C'était grand, d'un luxe agressif. Il y avait une réelle somptuosité dans les longues avenues bordées de palmiers, où les plus grandes maisons de la Cinquième Avenue avaient leur succursale. Les vastes demeures blanches ou roses dont le jardin donnait sur le lagon avaient presque toutes leur yacht ancré près d'une jetée privée, et les canots automobiles ne se comptaient pas, ni les hydravions.

On prétendait, à New York et à Brooklyn, qu'un des grands patrons habitait toute l'année une de ces vastes constructions, que sa chambre à

¹⁶ Georges SIMENON, *L'Amérique en auto*, op. cit., p. 94.

¹⁷ Georges SIMENON, *Mémoires intimes*, in *Tout Simenon*, « Omnibus », Paris, Presses de la Cité, t. 27, p. 890.

coucher était blindée et qu'il y entretenait en permanence une demi-douzaine de gardes du corps.¹⁸

Dans le roman, Simenon introduira l'hôtel Excelsior. À Miami, il enregistre, dès la menace de tempête, le bruitage des noix de coco qui tombent sur le sol¹⁹, détail qu'il insère dans la séquence initiale des *Frères Rico*, quand Eddie s'éveille à Santa Clara : « Une noix se détacha d'un des cocotiers du jardin et tomba dans l'herbe »²⁰.

La vie d'abord. Si l'on en croit les *Mémoires intimes*, à peine arrivé, Simenon découvre, en poste restante, une lettre de Tigy qui a fui la ville et s'est installée sur la côte Ouest, à Sarasota. Selon la même source, il ignore quelles routes elle a prises et lui télégraphie ses intentions. Ce scénario ne correspond pas à la réalité. Les notes en temps réel de *L'Amérique en auto* et les souvenirs de Régine précisent bien que « Miami était le but que nous nous étions assigné, le lieu de rendez-vous des deux voitures »²¹ et que les cinq passagers réunis s'installent dans le même bungalow. Régine écoute son fils débobiner ses souvenirs de Marineland, ses émerveillements de la route. Elle déplore la vie trop onéreuse de Miami et se voit proposer par Georges de partir en « éclaireur », de trouver ailleurs des conditions de vie financièrement plus abordables et un cadre à la poésie plus humaine²².

Pour suivre nos voyageurs à la trace, nous passons de la côte orientale à la côte occidentale, parcourant les solitudes des Everglades, les *marécages éternels*, spongieuses réserves pour inquiétantes bestioles. Comme Simenon, nous traversons la Floride dans sa mince largeur. C'est en la survolant dans l'autre sens qu'Eddie Rico l'envisage dans tout son espace :

À un bout, il y avait Miami, ses avenues de palmiers et ses grands hôtels qui s'élançaient tout blancs dans le ciel ; à l'autre, les petites villes si propres et si paisibles du golfe du Mexique. Entre les deux, c'était littéralement un no man's land, une jungle brûlante aux bêtes innommables.²³

À travers le hublot, Eddie aperçoit la route — c'est le trajet de Simenon en octobre 1946 — qui longe

¹⁸ Georges SIMENON, *Les Frères Rico*, Paris, Presses de la cité, 1952, pp. 70–71.

¹⁹ Georges SIMENON, *Mémoires intimes*, *op. cit.*, p. 891.

²⁰ Georges SIMENON, *Les Frères Rico*, *op. cit.*, p. 9.

²¹ Georges SIMENON, *L'Amérique en auto*, *op. cit.*, p. 94

²² Tigy.

²³ Georges SIMENON, *Les Frères Rico*, *op. cit.*, p. 60.

un canal d'irrigation, stagnant, noir, comme visqueux, dans la vase duquel glissaient des alligators et d'autres animaux qui ne se laissaient deviner que par les grosses bulles qui montaient sans cesse à la surface. Sur un tronçon de route de plus de cent cinquante miles, il n'y avait ni une maison, ni une pompe à essence. Pas d'ombre non plus. Et parfois il s'écoulait une heure sans que passe une voiture.²⁴

Excepté un trafic plus intense, cette route propose toujours une traversée du désert. Ce trait d'union entre les deux côtes de Floride donne un sens au voyage d'Eddie Rico dans le roman. Le personnage survole ici un paysage qui est la métaphore exacte de la Mafia, cachée, meurtrière, inquiétante, toujours aux aguets. Eddie vient de quitter à regret son « fief » et la quiétude de Santa Clara/Sarasota pour aborder, nerveux, le territoire de Miami. Là règnent d'autres patrons, plus puissants que lui, là commence une zone déstabilisante où Sid Kubik a déjà fixé le sort de Tony Rico.

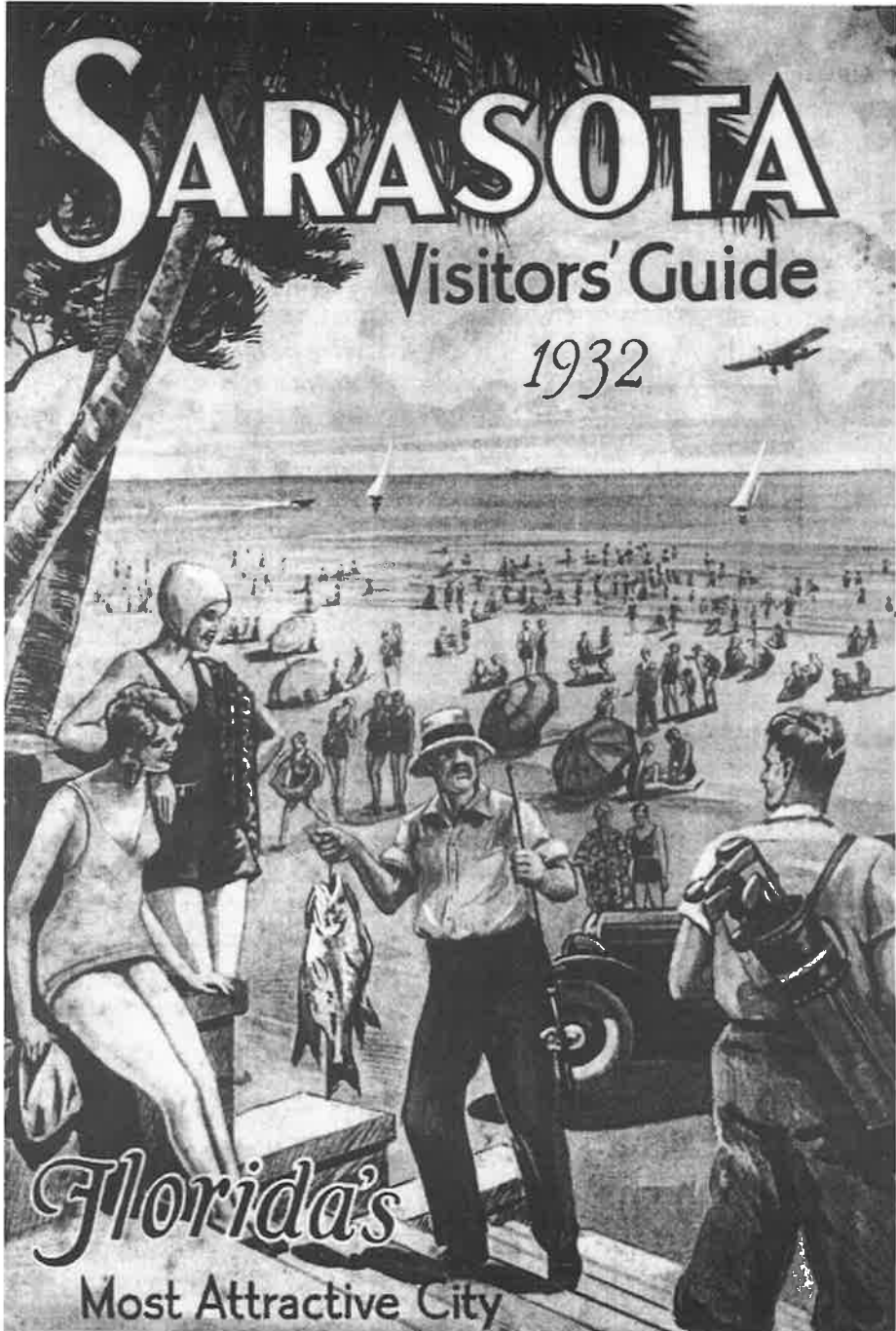
Dans l'autre sens, cette route conduit Marc, Denise et Georges vers le bonheur de la côte Ouest.

Quelqu'un sur Midnight Pass

IL SUFFIT DE RELIRE le chapitre 26 des *Mémoires intimes* pour comprendre à quel point Sarasota émerveille Simenon. La mer, le sable fin, les dunes couvertes de cocotiers et de palmiers, la corniche balisée par les eucalyptus, la beauté paisible, l'exotisme non frelaté : Sarasota propose l'antithèse de Miami. Berceau du golf américain (le premier terrain y fut construit en 1886 par l'Écossais John Hamilton Gillespie), la ville est plus connue comme capitale mondiale du cirque depuis que le légendaire John Ringling y a établi en 1911 ses quartiers d'hiver, bientôt rejoint par ses nouveaux associés, Barnum et Bailey, en 1927. Ce paradis a aujourd'hui la faveur d'une clientèle aisée au luxe discret. Son hédonisme est contagieux. Des pélicans survolent les appontements immaculés. Chacun prend le temps de détailler les boutiques de mode, les restaurants choisis, les promenades sous les palmes. Des vents chauds vous préparent au bonheur, comme la chair des crustacés et la pulpe des fruits exotiques. On comprend que Denise parle, elle aussi, d'un « coup de foudre collectif en découvrant Sarasota »²⁵. C'est

²⁴ *Id.*, pp. 59–60.

²⁵ Denise SIMENON, *Un Oiseau pour le chat*, Jean-Claude Simoën, 1978, p. 106.



parce qu'elle a succombé au charme que Régine s'est arrêtée ici : Sarasota, se souvient-elle, m'a semblé charmant avec ses rues fleuries, ses bungalows cachés dans la verdure, sa ceinture d'îles, ses nombreux lagons habités par les oiseaux de mer, pélicans, échassiers de toutes espèces. Elle a loué une maison dans une palmeraie, au bord de l'eau — à Siesta Beach d'après nos recherches.

L'enchantement du décor ne doit pas nous masquer l'ambiguïté des événements. L'épouse attend son fils et son mari accompagné de sa maîtresse. Elle résidera avec Marc dans le bungalow jusqu'au 15 décembre 1946, date à laquelle elle devra s'installer dans un cottage exigu et cher qu'elle louera 300 \$ par mois²⁶. Mais c'est à contrecœur que Georges lui laisse Marc. Dès l'arrivée du romancier, le va-et-vient sentimental recommence : *Je vais m'installer dans la ville voisine*, lui dit Georges, *pour ne pas te gêner. Mais j'ai sangloté toute la nuit, à cause de Marc, mais aussi à cause de toi*²⁷. On peut imaginer les sentiments de Régine : elle a cru que le cohabitation du Canada et de Miami allait logiquement se continuer et que Georges viendrait s'installer dans le bungalow de Sarasota. Elle lui a télégraphié dans ce sens. Il n'en est rien. Georges s'éloigne. Elle le sent. La déception s'ajoute à l'impression de rupture. Pour le première fois, ils font ville et maison à part.

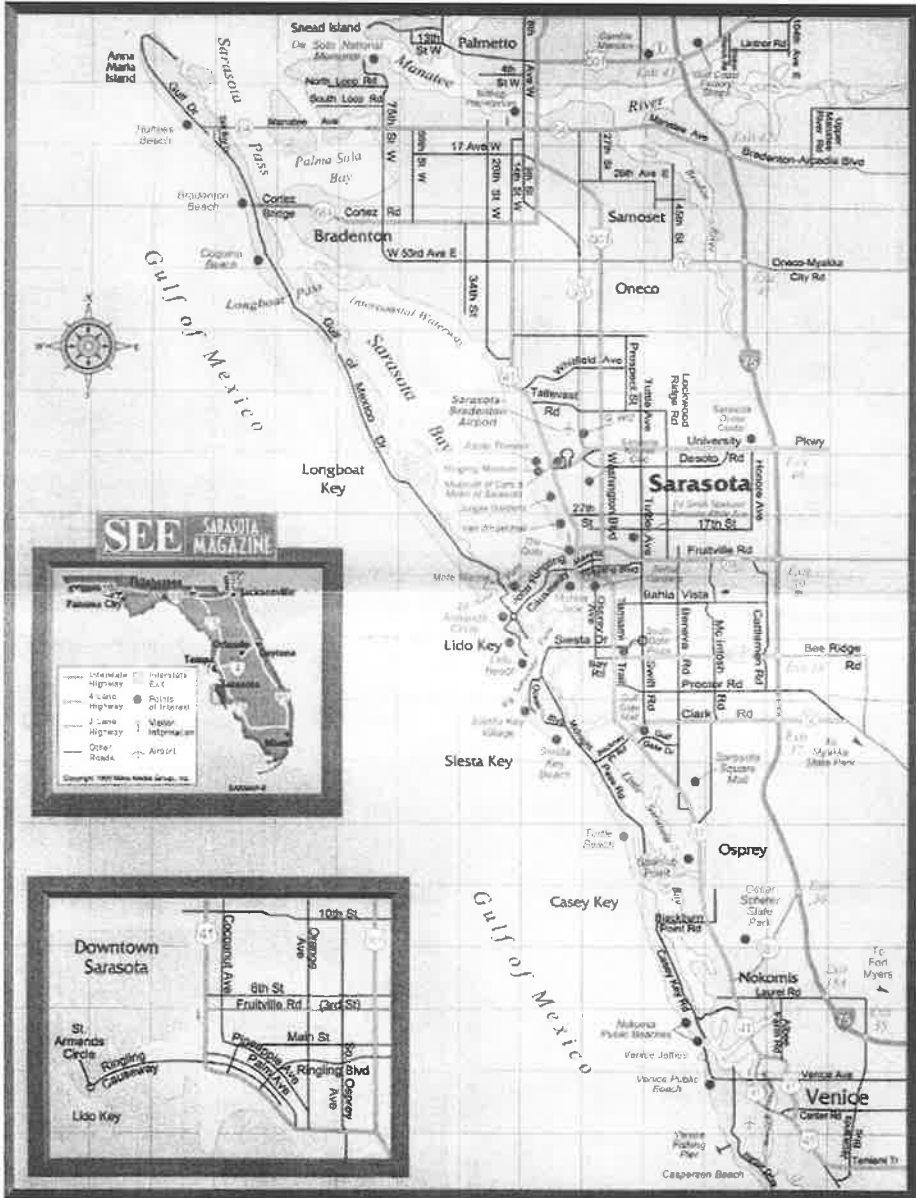
À Sarasota, le décor idyllique et la palmeraie, où Simenon réserve à Marc une visite quasi quotidienne, imprègnent la sensibilité du romancier d'une forte valeur affective. Nous savons que Sarasota apparaît sous le toponyme de Santa Clara dans la fiction des *Frères Rico*²⁸. Sur place, nous découvrons que Siesta Beach, où Simenon situe la villa « Sea Breeze » d'Eddie Rico, est bel et bien une réalité. Nous y retrouvons, au détail près, les descriptions du romancier. Siesta Beach, parfois désignée Siesta Key Beach, s'allonge, comme le présente Simenon, entre la mer, le golfe du Mexique, et le lagon, Little Sarasota Bay. Le beauté du lieu n'a d'égal que la sérénité qui l'entoure. C'est bien « le quartier le plus élégant de la ville, entre le lagon et la mer à deux pas du Country Club et de la plage »²⁹ :

²⁶ Tigy.

²⁷ Tigy.

²⁸ Dans son « État des lieux des États-Unis », in *Cabiers Simenon*, n° 10, Les Amis de Georges Simenon, Bruxelles, 1997, p. 56, Michel LEMOINE hésitait entre Bradenton et Sarasota. Notre enquête sur place ôte le doute.

²⁹ Georges SIMENON, *Les Frères Rico*, *op. cit.*, p. 12.



Dehors, il faisait tiède. Il y avait du soleil. Il y avait toujours du soleil, sauf pendant les deux ou trois mois de la saison des pluies. Toujours des fleurs aussi, dans les parterres, sur les buissons, et des palmiers le long des routes. [...] Tous ceux qui venaient à Siesta Beach étaient d'accord pour proclamer



(Cliché Michel Carly.)



(Cliché Michel Carly.)

que c'était un paradis. Les maisons étaient neuves, des villas plutôt, chacune dans son jardin, entre la mer et le lagon.³⁰

Pour loger son héros qui règne sur le jeu et la prostitution de la côte Ouest, Simenon n'a que l'embarras du choix parmi ces superbes demeures immaculées qui se nichent, encore aujourd'hui, dans la luxuriance végétale. La façade arrière de chacune d'elles s'ouvre sur une pelouse que la plage immaculée prolonge de plain-pied jusqu'aux premières vagues. C'est dans l'une de ces villas qu'il faut imaginer l'éveil d'Eddie au premier chapitre du roman. Nous arpentons, roman à la main, les splendides allées enfouies sous le dôme de verdure. Elles conduisent aux luxueuses propriétés ou aboutissent à l'émeraude des vagues. Ne manquent même pas les boîtes aux lettres à l'américaine liées à l'étrange scène onirique du chapitre 6. Ce «rêve américain» renvoie de toute évidence au sentiment de culpabilité de Simenon à l'égard de son frère Christian. Et quel rêve! Eddie se voit en pyjama, poussé par une force irrésistible, allant relever son courrier. Il doit s'y rendre, car dans la boîte aux lettres se trouve son frère Tony réduit à une poupée de caoutchouc gris, la même qu'il a volée à une petite fille au cours de son enfance. Ce frère en matière spongieuse l'interpelle : «Tu m'as tué!». «Je te demande pardon» répond Eddie qui perçoit soudain, autour de lui, la présence de son père fait de la même substance amorphe. Finalement fils et père entrent dans la cuisine de leur enfance, à Brooklyn, où ils retrouvent la mère qui, avec virulence, accuse Eddie de fratricide. Et ce cauchemar culpabilisant se prolonge jusqu'à l'éveil angoissé d'Eddie. Fictif ou vécu, ce rêve tenterait plus d'un psychanalyste. Sans en être un, chacun pourra décoder les parts de l'enfance simenonienne contenues dans cette séquence surréaliste : le vol pour braver l'interdit, le père au tendre sourire, la mère qui siège et juge dans la cuisine. Quand Simenon rédige *Les Frères Rico*, il y a à peine cinq ans que Christian a été fauché dans une embuscade, le 31 octobre 1947, au nord-est de Hanoi. Cette disparition hante l'écrivain depuis la rédaction du *Fond de la bouteille*, elle introduit ici une culpabilité oppressante. N'est-ce pas Georges qui, sur les conseils d'André Gide, a suggéré à Christian de s'engager à la Légion étrangère? N'est-ce pas Henriette Simenon qui confiait à son fils aîné : «Dommage que ce soit Christian qui soit mort»?

Le cadre de Sarasota a beau être idyllique, il reste quand même empreint de l'intimité de l'écrivain qui l'a hanté.

³⁰ *Id.*, pp. 24–25.

Tout était beau. Tout était clair et propre. Tout ruisselait de lumière. Il y avait même des moments où on avait l'impression de vivre dans un décor d'affiche touristique.³¹

La mémoire auditive de Simenon nous étonne une fois de plus. Des villas, parfois situées à une dizaine de mètres du rivage, nous percevons, comme Eddie, le bruit continu, l'écho de cette « petite vague, celle qui, se formant non loin de la plage en une ondulation à peine distincte, venait retomber sur le sable en un ourlet brillant et agitait des milliers de coquillages »³². Une fugue intime qui rappelle étrangement la vague répétitive de *La Plage* évoquée par Alain Robbe-Grillet dans ses *Instantanés*³³. Nous percevons le même déferlement brut, très puissant, saccadé, presque violent. Rien n'a changé : le matin de Floride est toujours empreint de cet « air moite, vibrant du caquetage des oiseaux »³⁴. C'est la « caution du réel » dont parle Christine Swings, conservateur du Fonds Simenon.

Nous retrouvons cette réalité géographique en suivant Eddie Rico. Quittant sa propriété, le héros emprunte un itinéraire cohérent que l'on suivra aisément sur le plan reproduit ici. Il débouche d'abord sur Midnight Pass Road (quel titre pour un polar !), suit cette voie vers le nord, traverse le lagon sur le pont de bois (actuellement reconstruit en béton), gagne Siesta Drive, Osprey Avenue, longe la Marina où il aperçoit les yachts presque immobiles évoqués dans le texte. Il n'a plus qu'à virer à droite dans Main Street citée par Simenon, allée qui conserve encore ses établissements de commerce, restaurants et bars. Fruitville Road le conduit vers la route principale, l'actuelle US 75. C'est là qu'il prend à gauche la route de St Petersburg vers le nord. Quand, sur l'enveloppe jaune du roman, Simenon aligne des noms d'enseignes pour les établissements de Main Street, il note, parmi des *Club Flamingo*, *Gypsy*, *Rialto*, *Mack's Restaurant* et autres *Coconut Groove*, l'appellation *Coral Sand*, nom du bungalow qu'il va occuper à l'étape suivante, puis le biffe. Clin d'œil que finalement il n'a pas voulu faire. *Siesta Beach*, par contre, est noté deux fois, ce qui trahit l'importance du site à ses yeux. Il n'est pas impossible en effet que Siesta Beach corresponde à cette palmeraie où ont résidé Marc et sa mère et que le lieu ait cristallisé une forte valeur affective que Simenon pérennise dans le roman.

³¹ *Id.*, p. 25.

³² *Id.*, p. 8.

³³ Alain ROBBE-GRILLET, *Instantanés*, Paris, Éditions de Minuit, 1962.

³⁴ Georges SIMENON, *Les Frères Rico*, *op. cit.*, p. 7.

Un dernier mot à propos des *Frères Rico*. Chacun y a vu, à juste titre, un roman digne d'une série noire, proche des polars américains de l'époque. Sans que Simenon cite la Mafia, cette approche de l'« organisation » est unique dans l'œuvre. Nous allons voir que des impressions glanées au cours du voyage de 1946 et, plus tard, à Cuba en 1947 peuvent expliquer l'inspiration de Simenon. Au cours de leur descente vers la Floride, Simenon et Denise ont passé une nuit à Newark. Tous les hôtels étant retenus pour une convention, ils doivent se contenter d'un hôtel miteux dans un environnement de série noire :

La nuit est tombée. Le New Jersey est un des États préférés par la mafia, qui occupe les plus fastueux immeubles des bords de l'Hudson tandis que les truands de bas étage se terrent un peu partout dans les villes.

Nous nous retrouvons dans un quartier inquiétant, aux rues mal éclairées où passent des silhouettes peu rassurantes. Le mot « Hotel » en lettres lumineuses. Nous y entrons, car nous sommes à bout de fatigue. Le bureau est au premier étage. Un vieil homme aussi usé que son complet nous tend une clef. Il n'y a pas d'ascenseur, ce qui est rare en Amérique, et, en gravissant nos deux ou trois étages, nous rencontrons une blonde aux gros seins qui répand un parfum inquiétant. Nous échangeons un coup d'œil, D. et moi.³⁵

Est-ce cette scène vécue, écrite à l'encre noire de Chandler, et les impressions glanées dans la ville qui introduiront le thème mafieux dans *Les Frères Rico* en 1952? On connaît l'engouement de l'auteur, depuis les années de guerre, pour ces faiseurs d'angoisse que sont Chandler, Mac Coy, Hammett : « Ça, s'est-il écrié, c'est de la littérature que j'aime »³⁶. En ces années cinquante, Simenon ne peut ignorer le courant littéraire que continuent d'illustrer de grandes signatures américaines comme Frederic Brown, James Cain, Mickey Spillane, David Goodis, Raymond Chandler, Jim Thompson, William Riley Burnett. Ce dernier justement a rédigé *Le Petit César* en 1929. C'est l'époque où Simenon esquisse son commissaire Maigret. L'époque où le roman baptisé *hardboiled* (dur à cuire) décortique la face honteuse de la société américaine. Celle où les auteurs accordent une place prépondérante au *climat*. Vous avez dit atmosphère? Voilà des convergences qui nous rapprochent de Simenon. Ce *little Caesar* est devenu depuis 1929 le prototype du gangster, le symbole du pouvoir de la pègre. Or, dans le récit comme dans le film avec Edward G. Robinson réalisé par Mervyn Le Roy, le héros nommé Bandello se fait appeler Rico. Rico

³⁵ Georges SIMENON, *Mémoires intimes*, op. cit., p. 884.

³⁶ Voir Pierre ASSOULINE, *Simenon*, Paris, Gallimard, « Folio », 1996, p. 490.

va établir légendairement la silhouette du gangster dur à cuire dans la tradition du roman noir. Simenon le sait-il quand il commence *Les Frères Rico*? Veut-il à ce point s'immerger dans le contexte américain jusqu'à en reprendre la mythologie policière? D'autant qu'il donne au père des frères Rico le prénom de Cesare. Dans la période 1952–1955, Simenon fait la connaissance de Dashiell Hammett. En 1952, l'année d'écriture du roman, le couple fréquente familièrement Rex Stout (1886–1975), célèbre auteur de polars, créateur de Nero Wolfe, le détective le plus excentrique de sa génération. Est-ce une coïncidence si, cette année-là, l'écrivain colore de noir américain *Maigret, Lognon et les gangsters* ainsi que *Les Frères Rico*, un récit « plus dur », avouera-t-il, lui qui, au début de la rédaction, croyait entreprendre un « roman reposant »³⁷? À propos du gangstérisme à l'américaine, il est bon de noter que déjà dans le roman populaire *Destinées*, publié en 1929 sous le pseudonyme de Georges Sim, ce thème apparaissait pour la première fois chez Simenon. Par la suite, *Les Bandits de Chicago*, inspiré par les méfaits d'Al Capone, *Les Contrebandiers de l'alcool* et *Les Pirates du Texas*³⁸ useront de l'atmosphère violente de la prohibition pour sillonner New York, Chicago et les étendues texanes voisines du Mexique.

La tête au soleil

A PEINE 20 MILES SÉPARENT Sarasota de Bradenton, qui ne nous retiendra guère plus que Simenon. Nous quittons rapidement cette horreur masquée de ketchup, de fast-foods et de consommation saturée. De plus, c'est à Bradenton que les « fondamentalistes », pourfendeurs du vice américain, envoient leurs enfants se faire conditionner dans la *Christian Retreat Family Church*, où trances et prières sibyllines les appellent à devenir soldats de Dieu. Loin de l'enfer du marché et des faux paradis, Anna Maria propose son éden. Au nord-ouest de la ville s'allonge cette île que Denise et notre romancier découvrent par hasard ou par instinct.

Trois petites cités occupent l'île Anna Maria : au nord, Anna Maria City incorporée en 1923, Holmes Beach, au centre, incorporée en mars 1950, et, incorporée trois ans plus tard, Bradenton Beach, la méridionale. L'Old Cortez Bridge, vieux pont de bois, assure à l'époque la liaison entre

³⁷ Lettre à Victor Moremans datée de Lakeville, le 12 août 1952.

³⁸ Michel LEMOINE, « État des lieux des États-Unis », *art. cit.*, pp. 79–82.



(The Anna Maria Island Historical Society)

Old Cortez Bridge

Bradenton et l'île. C'est le « pont très long qui enjambe un bras de mer. [...] Ce pont a une originalité. Tous les cinquante mètres environ, il comporte une sorte de balcon réservé aux pêcheurs. C'est bien américain »³⁹. Vu sa vétusté, ce lien, construit en 1921, sera détruit en 1957 et remplacé par l'actuel pont en béton qui prolonge Cortez Road et aboutit toujours au milieu de l'île. Auparavant, Anna Maria avait été reliée au continent par un tout nouvel ouvrage, le Manatee Avenue Bridge mis en service en 1957. Avant de s'engager sur l'Old Cortez Bridge, Simenon traverse Cortez, petit village de pêcheurs qui, au bord du lagon, est un lieu de villégiature populaire depuis les années vingt. Simenon y apercevra souvent des « nègres en rang [qui] travaillent aux plantations de cannes à sucre et d'autres, à l'aide de petits tanks qui vous renversent un arbre comme un vulgaire piéton, [qui]

³⁹ Georges SIMENON, *Le Prix d'un homme*, in *Tout Simenon*, « Omnibus », Paris, Presses de la Cité, t. 27, p. 205.

défrichent une forêt encore presque vierge »⁴⁰. Sur la Cortez Road, Simonon passe devant l'Albion Inn, l'auberge du village dont nous reparlerons, et entreprend la traversée. L'émerveillement de Denise et de son amant croît au fur et à mesure qu'ils avancent au-dessus du lagon, le Sarasota Pass, et roulent vers l'exubérance exotique de l'île. De minute en minute, ils sont de plus en plus séduits. Ils ignorent que cette escale se prolongera jusqu'au printemps suivant.



(The Anna Maria Island Historical Society.)

Bridge Street en 1947

De l'autre côté du pont, la voiture aborde maintenant Bradenton Beach. Elle roule d'abord sur Bridge Street, le district principal du commerce de l'île. Maisons en dur, magasins en bois, parfois l'inverse. *Recreation Beach Center* annonce une enseigne. Les pneus tracent une ligne de chance dans le sable qui revêt les rues. À gauche, le vent essuie les filets de pêche sur Bayside Dock. Le décor est idyllique. Presque le mythe de l'île déserte. La plage, les arbres sont des volières à oiseaux rares. Le ressac remue la blonder des coquillages. Nous ressentons le même bonheur que Simonon. Nous parlons de son flair à toujours trouver des lieux qui condensent la poésie pure. Des bungalows sur pilotis nous rejouent 37,2° le matin.

⁴⁰ Georges SIMENON, *L'Amérique en auto*, op. cit., p. 109.

Partout des villas, des petites maisons de vacances, beaucoup à louer. Sur la plage, tout est blanc. Aveuglant. Blanc comme l'intérieur des coquillages qui crissent. Des pélicans, des mouettes, des échassiers. Des franges de palmiers se penchent sur la baie de Tampa. La promotion immobilière a semé à la volée bureaux de location, bungalows et quelques motels. Tout l'espace est aujourd'hui occupé, mais l'harmonie est respectée.

Imaginez une île qui n'est qu'une longue bande de sable, dix à quinze kilomètres de long sur cinq cents mètres à peine, entre le lagon et la mer. Une végétation touffue et souvent impénétrable, car les plantes tropicales s'ornent volontiers de piquants. Une route qui mène d'un bout de l'île à l'autre et, à chaque bout, un village, un hameau plutôt, bureau de poste, garage, épicier-boucher, restaurant et cocktail-lounge. Enfin, par-ci par-là, un peu à l'écart de la route, tantôt sur le lagon, tantôt sur le large une maison, une maison en bois, presque toujours bâtie sur pilotis.⁴¹

C'est dans l'un de ces bungalows, *Coral Sands*, que Simenon va s'installer « devant une plage d'au moins un kilomètre de long où on ne voit personne »⁴². Nos recherches ne nous ont pas permis de le retrouver, d'autant que sa persistance a dû être gravement compromise par les années, la qualité de son matériau, l'envahissement immobilier, les tempêtes et les ouragans floridiens.

À peine installé sur Anna Maria Island, Simenon joue les Robinson et communique son enthousiasme à ses correspondants :

Je vis ici à peu près nu, au bord de l'eau, dans un décor assez semblable à Tahiti. Je nage et je pêche. Je travaille beaucoup. Je ne vois à peu près personne et il y a des semaines que j'ai oublié comment on porte un veston et une cravate. Poissons magnifiques. C'est le Paradis des pêcheurs et j'en suis un. Dommage, des requins et des serpents à sonnette. [...] J'attends un moment de répit pour, entre deux romans, faire un saut à La Havane, qui est à deux pas, juste en face, au Mexique, à La Nouvelle-Orléans et enfin en Californie. Mais j'ai le temps et j'ai une furieuse envie d'écrire d'abord.⁴³

Il correspond longuement avec Dard, jouant à son tour le rôle de Colette, lisant les romans que le Français lui envoie, lui signalant que ses dialogues sont un peu trop littéraires ! « Climat épatant. Et un calme parfait. La mer par toutes les fenêtres et un short pour tout vêtement du matin au

⁴¹ *Id.*, p. 106.

⁴² Georges SIMENON, *Mémoires intimes*, *op. cit.*, p. 894.

⁴³ Lettre à Frédéric Dard datée du 5 novembre 1946, FSUL.



(Collection Fonds Simenon.)

soir. Mon fils en est ravi»⁴⁴. Lui aussi. «Vous pouvez vous promener sur la plage infinie pendant une heure sans apercevoir un humain, mais pendant ce laps de temps, vous pourrez, si le cœur vous en dit, ramasser une collection de coquillages plus beaux les uns que les autres. Et le miracle, c'est que tout ceci, cette bonhomie et ce laisser-aller, ces mœurs de petits bourgeois parmi les requins et les serpents, le miracle, dis-je, c'est que tout ceci soit encore l'Amérique»⁴⁵.

⁴⁴ *Id.*, 12 novembre 1956.

⁴⁵ Georges SIMENON, *L'Amérique en auto*, *op. cit.*, p. 109.



(Cliché Michel Carly.)

Simenon considère le lieu de ses exploits halieutiques comme un repère dans son décor personnel. Mais comme souvent, ses souvenirs proposent un flou géographique désarmant. Simenon situe cette estacade réservée aux pêcheurs tantôt « non loin de notre bungalow »⁴⁶, c'est-à-dire au centre de l'île, tantôt « au bout de l'île »⁴⁷. Ce n'est pas à Bradenton Beach qu'il faut chercher ce ponton, mais bien à la pointe nord-ouest de l'île, à Anna Maria City. Aucun plan, aucune photographie de 1946 ne montrent, à Bradenton Beach, d'estacade qui « s'avance dans la mer, se termine par un spacieux espace abrité où on vend des appâts, des boissons fraîches et des hot-dogs »⁴⁸. Nous retrouvons ce lieu de référence à la pointe septentrionale de l'île, dans le prolongement de Pine Avenue. L'Historic City Pier reste le témoin d'un Simenon dans la lumière. Reconstitué à l'identique en 1918, 1935, 1974 et 1988 après le passage des ouragans et des tempêtes, il accueille toujours les pêcheurs qui le partagent avec les pélicans énigmatiques à tête

⁴⁶ Georges SIMENON, *Mémoires intimes*, op. cit., p. 894

⁴⁷ Georges SIMENON, *Le Prix d'un homme*, op. cit., p. 205.

⁴⁸ Georges SIMENON, *Mémoires intimes*, op. cit., p. 894. Signalons que le texte de *L'Amérique en auto* (p. 107) précise l'emplacement exact du pier. Logique : dans ce cas, ce sont des impressions prises sur le vif.

de philosophe. Dès 1911–1912, the Anna Maria Development Company a fait bâtir cette estacade et le débarcadère pour accueillir les bateaux d'excursion venus de St Petersburg et de Tampa. Pendant toutes ces années, le ponton est resté un lieu mythique, entretenant les espoirs des pêcheurs, l'envol des oiseaux, les rêves des amoureux au clair de lune et le bonheur des nombreux touristes. Après une journée de plage et de soleil, ces *day trippers* regardaient s'allonger les ombres des cocotiers sur Pine Avenue, comme a dû le faire le romancier liégeois coiffé de son chapeau de paille, vêtu de bermudas ou de shorts kaki, vestiges de ses voyages exotiques.

Trop de mémoire simenonienne s'incrute ici pour ne pas retrouver ce coin de l'île dans l'espace romanesque. Trop de bien-être au présent, trop d'attachement personnel. Dans *Les Frères Rico*, œuvre décidément riche en souvenirs floridiens, Simenon va utiliser ce cadre précis pour localiser une séquence majeure. Au début de l'intrigue, Gino et Eddie se retrouvent en secret pour évoquer le destin de leur frère Tony qui s'est marié et veut quitter la mafia. C'est ici, à la pointe de l'île, que Simenon situera ce rendez-vous discret et inquiétant. Comme nous l'avions déjà constaté en Arizona, c'est quand Simenon s'octroie plusieurs années de décantation entre la découverte du paysage et l'écriture que l'impression du lieu est la plus fidèle, que le choix du regard est le plus juste :

Ils avaient retrouvé l'eau, un lagon plus large qu'à Siesta Beach, avec un très long pont de bois sur lequel il y avait des pêcheurs et qui conduisait à une île. Les planches du pont tressautèrent sous les roues. Dans l'île, ils traversèrent un village, suivirent une route non goudronnée. Ce fut bientôt la brousse, le marais, un fouillis de palmiers et de pins, enfin des dunes. Une demi-heure s'était écoulée depuis qu'ils s'étaient rencontrés, et ils n'avaient à peu près rien dit, quand Eddie poussa la voiture sur une piste entre les dunes et alla stopper, à la pointe extrême de l'île, sur une plage aveuglante où le ressac était violent et où ne se voyaient que des mouettes et des pélicans.

Il n'ouvrit pas la portière, resta assis dans son coin, moteur calé, alluma une cigarette. Le sable, sous les pieds, devait être brûlant. Des rangs de coquillages montraient la ligne que la mer avait atteinte aux marées précédentes. Une vague très haute, trop blanche, trop lumineuse pour qu'on pût la fixer, s'élevait à intervalles réguliers et retombait d'un mouvement lent en formant un nuage de poussière brillante.⁴⁹

On aura repéré au passage l'Old Cortez Bridge que nous avons emprunté tout à l'heure pour suivre la vieille Chevrolet de Simenon. Quiconque se rendra sur place conviendra que ces lignes, bien plus que toutes les

⁴⁹ Georges SIMENON, *Les Frères Rico*, *op. cit.*, pp. 36–37.



(Cliché Michel Carly.)

notations autobiographiques, condensent à elles seules l'âme intime de l'île. Le voyageur romanesque mesurera, comme nous l'avons fait, l'intervalle entre le banal souvenir anecdotique et la force de la mise en roman. S'il poursuit la lecture de la séquence, il verra les regards de Simenon devenir ceux d'Eddie :

Il ne regardait pas son frère, mais observait un pélican qui planait au-dessus du rouleau blanc, se laissant parfois tomber pour cueillir un poisson. Des mouettes, jalouses, tournoyaient autour de lui en poussant des criaillements chaque fois qu'il attrapait une proie. [...]

Eddie avait aperçu, très loin sur la plage, une tache rouge, la silhouette d'une femme en costume de bain écarlate qui marchait lentement et se penchait à intervalles inégaux. Sans doute ramassait-elle des coquillages. Elle en avait pour longtemps avant d'arriver près d'eux.⁵⁰

Silhouette de Tigy qui, elle aussi, collectionnait les coquillages pour Marc? Aquarelle éloignée de Denise? Ou éternelle obsession simenonienne du vêtement rouge qui passe au féminin?

L'île elle-même a une mémoire amérindienne. Jadis, ce sable a vu débarquer des Indiens Tocobaga venus de la baie de Tampa. Ils se réservaient

⁵⁰ *Id.*, pp. 40 et 47.

cette île impropre à l'agriculture comme territoire de pêche, de chasse à la tortue de mer et comme havre de fraîcheur durant les touffeurs estivales. Sous ces cocotiers surgirent, en 1530, des explorateurs espagnols brûlés de soleil, bardés d'intentions conquérantes. Ils baptisèrent l'île Ana-Maria-Cay et en dressèrent une carte. Le toponyme rendait hommage à la mère et à la grand-mère du Christ ou à celle d'un des explorateurs hispaniques. Et qui était ce Georges Bean, premier colon à s'installer avec sa famille sur ces rivages en 1893 ? A-t-il goûté ici au fruit de la sérénité avec le même appétit que notre romancier ? Il devait avoir d'autres préoccupations pour survivre sur un sol aride, infesté de serpents à sonnettes.

À Bradenton Beach, Simenon et Denise ont une jeune bonne à peau noire qu'ils reconduisent en fin d'après-midi dans le quartier nègre de Bradenton : est-ce sa silhouette qui apparaît dans le même rôle auprès des enfants d'Eddie Rico ? Sous ce ciel de carte postale, dans cet air toujours chaud, Simenon reste malgré tout un écrivain. Début novembre 1946, par sa première lettre à Frédéric Dard, nous savons qu'il a « une furieuse envie d'écrire ». Aussi cède-t-il rapidement à cette nécessité primale « dans la chaleur intense du bungalow, tout nu devant [sa] machine, des mouchoirs noués aux poignets pour éviter que la sueur qui [lui] sort de partout ne tache la page dactylographiée »⁵¹.

Quand me tues-tu ?

DÈS LA FIN NOVEMBRE, le 24 et le 28, Simenon signe ici deux nouvelles : *Sous peine de mort* et *Les Petits Cochons sans queue*. Une troisième nouvelle naîtra sur l'île Anna Maria le 1^{er} avril 1947 : *Le Petit Tailleur et le chapelier*. Il y rédige également trois romans : *Le Destin des Malou* (février 1947), *Le Passager clandestin* (avril 1947). Mais le premier récit qu'il aborde ici est une œuvre exceptionnelle et ravageuse. À la première personne, il rédige *Lettre à mon juge* qu'il termine le 15 décembre 1946.

À peine installé sur l'île, il sent le sujet le tarauder. L'écrire l'en débarrassera. « J'ai porté [ce roman] pendant douze mois. Je l'ai écrit pour me débarrasser de mes fantômes et pour ne pas faire le geste de mon héros »⁵². Ce roman révèle les pulsions, les non-dits, les parts d'ombre qui envahissent

⁵¹ Georges SIMENON, *Mémoires intimes*, op. cit., pp. 898–899.

⁵² Lettre à André Gide datée de Tucson, le 18 janvier 1948.

Simenon après sa rencontre avec Denise. Il ébranle l'amour, l'homme, la justice. Quand on en relit quelques pages sur la plage immaculée d'Anna Maria, on a peine à croire que cette projection abyssale a été engagée dans cette lumière et cette sérénité. Il faut imaginer Simenon, entre deux parties de pêche, écrire trois pages sur son bloc-notes. Le lendemain, les jours suivants, il jette chaque fois sur le papier quelques pages du chapitre à venir⁵³. Un tel procédé, exceptionnel pour lui, remplace ici la gestation habituelle et la marche vespérale quotidienne. Ainsi naît une nouvelle approche de l'écriture et de lui-même. Distanciation intense entre le lieu de l'écrit et le climat du roman. Roman intérieur s'il en est, plongée en eaux troubles, mais, Simenon s'en explique à Dard juste après la rédaction : « Peu importe le pessimisme ou l'optimisme (en fait, quelles sont les grandes œuvres optimistes ?) »⁵⁴ Le roman s'inscrit dans la période que nous revivons. Il porte les traces des remords, des attermolements, des déchirements, des désordres accumulés depuis le huis clos canadien avec Régine et Denise. Il témoigne aussi de la passion furieuse qui bouleverse le présent de l'homme. Le va-et-vient qui écartèle Simenon brûle au fer rouge le destin de Charles Alavoine. Quand on sait, par exemple, qu'à la Noël 1946, Simenon se précipite à Sarasota, pénètre en coup de vent dans l'intimité de Tigy et de Marc, et, surpris, écorché à vif par cette plongée dans le passé ou cette soudaine sérénité, embrasse éperdument son fils, sa femme, et repart aussi fébrilement qu'il n'est venu⁵⁵, on comprend combien le déséquilibre de cet homme, à ce moment précis, a besoin d'un ancrage ou d'une sublimation que va lui accorder le romancier, son double. Mais pourquoi faut-il qu'il avoue, par personnage interposé, son appétit pour les femmes ? « Je ne dis pas pour l'amour, mais pour les femmes »⁵⁶. Qui, de Simenon ou d'Alavoine, nous confie : « Je n'ai aimé aucune des filles avec qui il m'est arrivé de coucher. Je n'en éprouvais pas le besoin, ni le désir »⁵⁷ ? Pourquoi oblige-t-il son héros à faire ce geste meurtrier qu'il n'ose lui-même imaginer ? Étrangler la femme qu'il aime, d'autant qu'elle porte Liège en elle depuis sa naissance... De quels fantômes Simenon se débarrasse-t-il ce jour-là ? Le point de départ de cette fiction, à nos yeux, demeure d'essence autobiographique. Seul son

⁵³ Voir Pierre ASSOULINE, *op. cit.*, p. 548.

⁵⁴ Lettre à Frédéric Dard datée du 27 janvier 1947.

⁵⁵ Tigy.

⁵⁶ Georges SIMENON, *Lettre à mon juge*, in *Œuvres complètes*, Lausanne, Rencontre, t. 23, p. 49.

⁵⁷ *Id.*, p. 76.

développement appartient à l'univers romanesque. Pourtant, en refilant à l'identique, mais dans la ville de Caen, la rencontre avec Denise et leurs errances dans la nuit de New York, Simenon rédige, à notre sens, un roman américain. Il intériorise la rencontre. Il puise dans son réservoir de vie. Il veut peut-être tout simplement se souvenir de tout. Il écrit la suite et la fin de *Trois Chambres à Manhattan*, mettant à nu ces questions qu'un bonheur trop brûlant pose à l'homme de quarante ans.

Doit-on à tout prix déceler dans l'invention romanesque un aveu de ce qu'a vécu l'auteur? La question demeure ouverte. S'il y répond par l'affirmative, le lecteur remarquera que le roman de la rencontre, *Trois Chambres à Manhattan*, se termine par le triomphe de l'amour sur la solitude et qu'à peine un an plus tard (26 janvier / 15 décembre de la même année 1946), l'optimisme a disparu dans *Lettre à mon juge*. La passion s'y fait meurtrière. Le parallélisme entre le roman et le vécu de Simenon se confirme jusqu'à la cohabitation. Comme son personnage, le romancier invite Denise chez lui « triomphalement, comme jamais sans doute nouvel époux n'a ramené chez lui son épouse »⁵⁸. Charles Alavoine introduit « sa concubine — mon Dieu! comme certains mots jugent les gens qui les prononcent! — sous le toit conjugal »⁵⁹. Double de l'écrivain à bien des égards, le héros fictif accepte « d'avance tout ce qui pourrait advenir »⁵⁹. Parce qu'elle semble admettre Denise sans *a priori*, Simenon regarde-t-il Régine « comme je ne l'avais jamais sans doute regardée jusqu'alors, avec une véritable tendresse »⁶⁰? Malgré l'ambiguïté de la situation, quelle prise de vue lucide sur cette part de vie! Gros plan sur le Simenon mis à nu, le vrai, celui qui devrait tant nous intéresser bien au-delà des intellectuelles digressions. Parce qu'il nous ressemble ou que nous lui ressemblerons un jour. Simenon lui-même en est conscient quand il conclut ainsi le magistral sixième chapitre de *Lettre à mon juge* : « Laissez dire [...] ceux qui ne savent pas, vous qui allez peut-être savoir bientôt, vous qui, si je ne me trompe, saurez un jour. La force irrésistible de la vie, simplement, de la vie qui m'était enfin donnée, à moi qui, si longtemps, n'avais été qu'un homme sans ombre »⁶¹.

⁵⁸ *Id.*, p. 124.

⁵⁹ *Id.*, p. 121.

⁶⁰ *Id.*, p. 122.

⁶¹ *Id.*, p. 124.

Îles

L'LOIN DE CETTE MISE À NU, *Le Passager clandestin* et la nouvelle *Sous peine de mort* sont deux fictions de l'île. Nous entendons par là que, cette fois, le lieu de l'écrit a déterminé le lieu décrit sans s'imposer lui-même. L'insularité conditionne les deux œuvres. Raccord dans le décor. L'environnement d'Anna Maria ressuscite dans la mémoire de Simenon des « climats » qu'il a enregistré dans les années vingt et trente. C'est comme un montage par association. Dès son arrivée à Bradenton Beach, Simenon découvre des images qui se décalquent sur ses souvenirs : « Cela ressemble à Porquerolles [...] par le laisser-aller de la population qui fait son marché en slip ou en maillot de bain. [Le pier] figure assez bien la jetée de Porquerolles, ou de Cassis, ou de tel petit port de Méditerranée »⁶². Pourquoi s'étonner si, quelques jours après avoir rédigé ce reportage, Simenon compose la nouvelle *Sous peine de mort* et la situe naturellement à Porquerolles ? On piste ici le fil d'Ariane de la création, celui-là même qui commence par le choix du cadre spatial. Le long du port, dans une lumière identique,



(The Anna Maria Island Historical Society.)

⁶² Georges SIMENON, *L'Amérique en auto*, op. cit., pp. 106–107.



(The Anna Maria Island Historical Society.)

Oscar Labro peut attendre l'arrivée du *Cormoran* d'où vont débarquer Jules, l'escroc à la jambe de bois, et sa mystification inquiétante.

Le même processus préside à la rédaction du *Passager clandestin*. Anna Maria recompose pour Simenon l'île de Tahiti qu'il a découverte en 1935. Les cartes postales floridiennes nous révèlent en effet la même luxuriance végétale : « la végétation est touffue et impénétrable. [...] Je n'ai rien vu qui ressemble davantage à Tahiti et la ressemblance est augmentée par des milliers de crabes de sable, comme en Océanie [...]. C'est plus colonial comme aspect que, par exemple, Libreville, au Gabon »⁶³. Dès le premier chapitre du roman, Simenon surimpressionne l'estacade de l'île où il vit sur ses souvenirs de Panama. L'empreinte de nuit infinie qui se pose sur les pilotis, la respiration de l'eau résumant bien la sensation que chacun peut glaner au bord du golfe du Mexique. Quand Owen, le héros, débarque à Tahiti, qu'il prend possession des lieux, on ne sait pas toujours si l'auteur nous propose un regard sur la Polynésie ou sur la Floride. C'est « comme un feu d'artifice dans le soleil »⁶⁴. À Bradenton Beach ou à Papeete ? Au cœur du

⁶³ *Ibid.*

⁶⁴ Georges SIMENON, *Le Passager clandestin*, in *Œuvres complètes*, Lausanne, Rencontre, t. 23, p. 434.

virtuel ou dans le décor que Simenon touche à mains nues? Révélateur est le geste du romancier qui trace le contour de Tahiti sur l'enveloppe jaune du roman comme si l'île de Floride recomposait ses propres souvenirs.

Cuba libre

LA FÊTE DE NOËL 1946 verra Simenon à la fois déchiré et comblé. Déchiré par sa visite chez Tigy, comblé par la passion « presque furieuse » pour sa secrétaire. Sur l'île, malgré son peu d'enthousiasme pour les bords de mer, Denise respendit. Noël verra les deux amants, au comble du bonheur, s'étreindre sur la plage et écouter, nus et ruisselants, la cloche de l'auberge de Bradenton sonner les douze coups de minuit⁶⁵. En fait, cette auberge est difficile à situer. Il faudrait pour cela être sûr de l'emplacement exact de Coral Sands. Après maintes recherches, nous pensons qu'il ne s'agit pas du Gulf Park Hotel de Bradenton Beach, cet établissement ne correspondant en rien à la description de Denise. Par contre, en parlant d'une « auberge construite en partie sur pilotis », elle doit désigner l'Albion Inn de Cortez qui présente, au bord du lagon, toutes les caractéristiques évoquées.

Simenon heureux, Simenon inquiet. Depuis 1945, nous l'avons vu, il est admis à résider aux États-Unis comme chargé de mission pour le temps de cette dernière. Dès lors, il se demande si sa situation est encore légale. Non, lui répond-on. Cette tracasserie administrative va retarder le départ vers l'Ouest qu'il projette déjà. Il lui faut gagner un pays voisin et solliciter son visa d'entrée aux U.S.A. Occasion rêvée pour faire un saut jusqu'à Cuba dont il désire goûter les délices depuis pas mal de temps. De Miami, l'avion atteint l'île d'un coup d'aile. Marc et Régine rejoignent Georges et Denise peu après. Simenon prévoit une escapade de deux jours. Illusion, les démarches s'éterniseront et le séjour à Cuba durera tout le mois de janvier 1947. Pour obtenir son visa, Simenon doit fournir la preuve que sa mission de complaisance octroyée par la France est terminée. L'ambassadeur américain à Cuba lui conseille de contacter Paris. Mais qui se souvient à Paris de la mission de 1945? Aucun cabinet, aucun ministre, aucun responsable. Simenon doit patienter. Il feint de s'en plaindre, mais ce retard comble ses attentes : il prend le temps de savourer dames et daïkiris. Un mois à tuer le temps, se souvient Tigy, un mois au bord de la mer à rassembler une

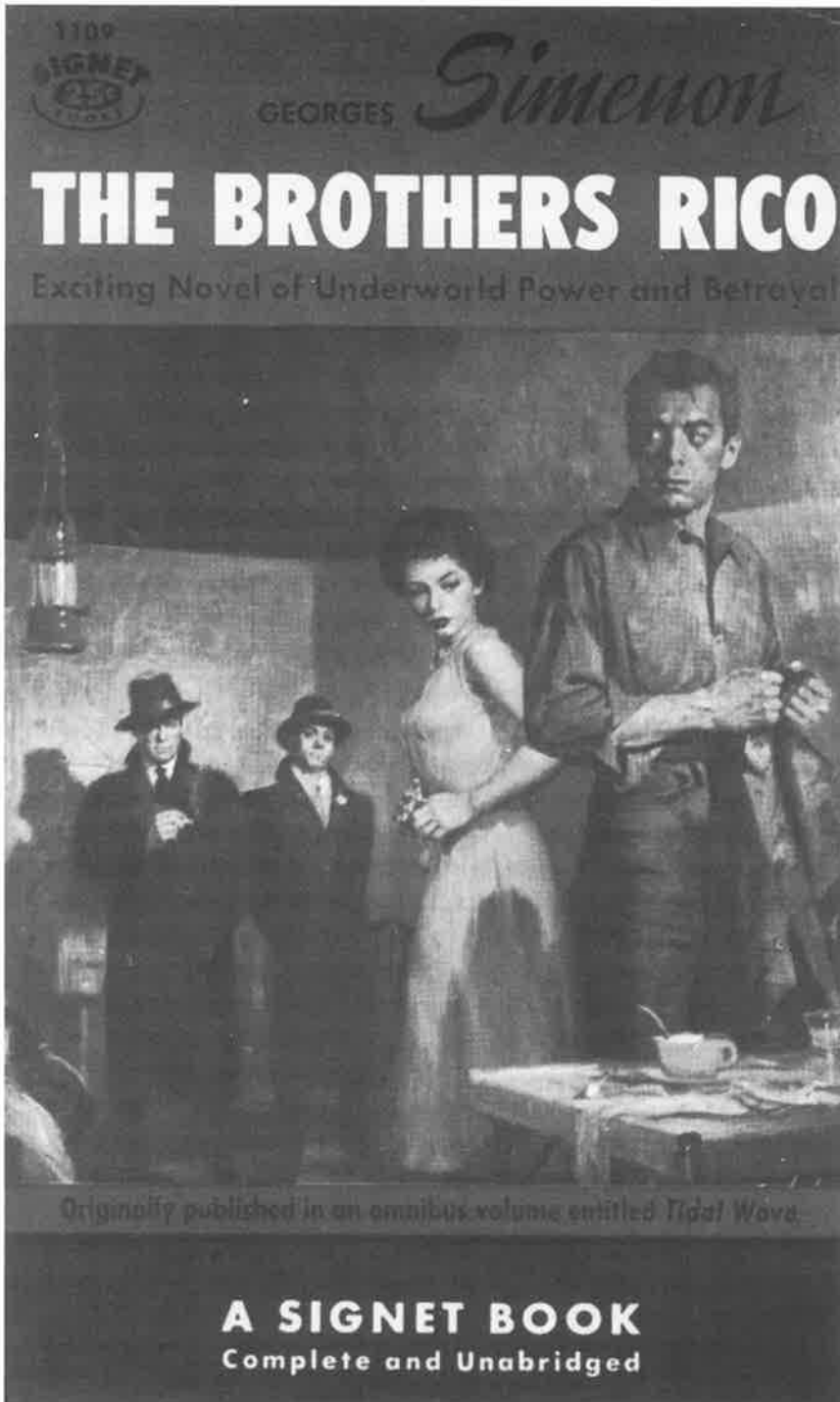
⁶⁵ Denyse SIMENON, *op. cit.*, pp. 107-108.

collection de coquillages pour Marc⁶⁶. Le séjour à La Havane se déroule dans une chaleur insupportable. Simenon se réfugiera dans un village de pêcheurs, à la pointe de l'île. Nous savons par une lettre du 27 janvier 1947 qu'à cette date, il réside depuis un mois à Cuba. La même missive nous apprend qu'il donne, ce jour-là, une conférence en cubain (!?) sur les affres du romancier⁶⁷.

Cuba. Simenon se trompe quand il parle du Cuba de Batista. Le militaire a été évincé. Il va revenir au pouvoir en 1952. Sous la présidence de Grau San Martin, Cuba agite ses musiques dans le shaker des légendes. C'est le Cuba où Hemingway amarre ses barcasses — l'une d'elles s'appellera Pilar. Cuba où il enfile cuvées de cognac, pêches interminables et incroyables beuveries. Cuba glamour du mambo et du cha-cha-cha. Cuba star où les stars cachent leurs frasques, où Gershwin pianote *Cuban ouverture*, où Errol Flynn, en précurseur, repère les bordels de qualité. Simenon le flâneur ne pourra éviter ces fantômes. Il aurait pu croiser Hemingway. Autre coïncidence : Simenon arrive à Cuba à peine quelques jours après Charles « Lucky » Luciano qui resurgit ici, à la Noël 1946, expulsé des États-Unis. Luciano le Veinard qui, dit-on, serait resté chef de la Mafia jusqu'à sa mort et caïd du Syndicat du crime. Chef de file de la nouvelle génération des criminels modernes, il assura la suprématie de son *Unione Siciliana* en massacrant les chefs de l'ancienne Mafia. Deux de ses amis lui prêtèrent main forte : Bugsy Siegel, le Bugsy de Las Vegas, et Meyer Lansky. Lansky, le voici, lui aussi, à Cuba, appelé, dès 1938, par le président Batista qui lui offre la concession des jeux de La Havane. Quant à son frère Jake Lansky, il est l'associé de Frank Costello pour les hôtels et les jeux de Floride. Voilà bien de vivants modèles pour le casting des *Frères Rico*. Ajoutons-y son ami Anthony Carfano, l'associé d'Al Capone, le chef de la pègre, qui a installé son quartier général à Miami, tout comme le parrain des parrains qui y résidait, dans un hôtel face à la plage. C'est un appartement semblable qu'occupe le mafioso Sid Kubik dans *Les Frères Rico*. À La Havane, Simenon n'ignore pas que l'Organisation contrôle l'île : « le vrai pouvoir est en réalité aux mains des syndicats américains, en somme de la Mafia. C'est à elle qu'appartient l'hôtel ultramoderne et fort élégant situé dans le quartier le plus riche. À elle aussi l'hôtel que nous habitons, la casino, les bars, les cabarets de nuit. [...] Il y a beaucoup de "maisons" de la même classe que les deux ou trois "maisons" célèbres de Paris, où toutes les filles sont belles. Ce sont des hôtels

⁶⁶ Tigy.

⁶⁷ Lettre à Frédéric Dard.



particuliers élégants, discrets, dont le patron de notre hôtel nous donne les adresses. Cet homme appartient au “Syndicat”... »⁶⁸. La Mafia est ici chez elle. Le FBI aussi d’ailleurs. Simenon s’immerge dans la future ambiance des *Frères Rico*. Décidément, depuis Newark, où la Mafia distillait l’alcool de contrebande dès la fin des années vingt, il faut avouer que Simenon croise souvent la piste de l’Organisation. Si en plus l’on sait qu’Al Capone choisit le 27 janvier, jour de la conférence de Simenon à La Havane, pour mourir, on aura inscrit le séjour floridien de 1946–1947 bien près du cercle rouge. Autant d’indices et d’incitations pour rédiger *Les Frères Rico* à Lakeville, du 14 au 22 juillet 1952 après avoir imaginé, dans *Un Nouveau dans la ville*, écrit à Tucson en octobre 1949, l’élimination violente de Justin Ward, responsable du meurtre d’un chef de gang.

La crise soudaine de Denise qui veut mourir en se jetant dans les vagues cubaines n’empêche pas le couple d’explorer les maisons de rendez-vous, d’y prendre goût et de fréquenter assidûment l’Eden Hotel où ils assistent à un live show lesbien, puis se joignent aux deux filles. La volupté avec laquelle Denise raconte cette expérience révèle tout le plaisir voyeur, inédit, équivoque qu’elle y a trouvé. Elle rédige à ce propos deux pages d’une émotion érotique accomplie⁶⁹. Bien plus sensuelles en tout cas que les sept lignes des *Mémoires intimes*.

Le samedi 1^{er} février, nantis des documents tant attendus, les amants reprennent le chemin de Coral Sands. Très vite, la machine à écrire se remet à crépiter dans le bungalow torride. *Le Destin des Malou* est terminé le 22. On y décèle quelques détails importés de Cuba. Ainsi, l’un des personnages, Joseph Bourgues, échoue à La Havane, devient maître d’hôtel à la légation française, rencontre Adèle, une compatriote, prostituée sans envergure, mais excellente cuisinière⁷⁰.

⁶⁸ Georges SIMENON, *Mémoires intimes*, op. cit., pp. 899–900.

⁶⁹ Denyse SIMENON, op. cit., pp. 110–112.

⁷⁰ Georges SIMENON, *Le Destin des Malou*, in *Œuvres complètes*, Lausanne, Rencontre, t. 23, chapitre VI.

La voix au téléphone

AU COURS DE SON SÉJOUR à Bradenton Beach, il est surprenant que Simenon n'ait pas eu vent du tournage qui se déroule à proximité de Coral Sands. En 1947, en effet, Hollywood débarque sur l'île, plus précisément sur le terrain d'aviation de Holmes Beach qui jouxte Bradenton Beach. Projecteurs, caméras et micros se braquent sur Esther Williams, Peter Lawford, Cyd Charisse et Ricardo Montalban, qui endossera, en 1955, le personnage d'Antonio Gomez dans *A Life in the Balance*, d'après *Sept Petites Croix dans un carnet*, nouvelle de Simenon parue dans *Un Noël de Maigret*, adaptée par Hollywood et tournée au Mexique. Tout ce beau monde, placé ici sous la houlette de Richard Thorpe, tourne un film assez conventionnel dans l'île Anna Maria. Le scénario, qui n'échappe pas à l'inévitable ballet nautique et à la musique de Xavier Cugat, se résume en quelques banalités : pour séduire une danseuse, un lieutenant d'aviation l'enlève et l'entraîne, par la voie des airs, sur une île déserte. Le film s'intitule *On an Island with you* et pourrait titrer le séjour de Denise et de Georges.

Un jour difficile à déterminer, Simenon reçoit un coup de téléphone. Au bout du fil, une voix âgée, un autre Belge, un écrivain : Maurice Maeterlinck, qui le prie de lui rendre visite. Hasard, négligence, refus tacite de Simenon : le rendez-vous n'aura pas lieu⁷¹. L'adolescence du Liégeois a pourtant été bercée par les poèmes de l'illustre Gantois. Le jeune Sim se vante aussi d'avoir rencontré son ex-maîtresse, Georgette Leblanc, quand il était journaliste à Liège, et d'être tombé amoureux de cette pulpeuse et superbe comédienne, pourtant quinquagénaire à l'époque : « À dix-sept ans, j'ai failli m'enfuir avec une actrice qui avait trois fois mon âge et que, tout jeune reporter, j'étais allé interviewer dans sa loge où je l'avais trouvée nue. Il était un peu moins de minuit quand, une mauvaise valise à la main, j'allais monter avec elle dans le train de Paris, mais un confrère plus sage est venu mettre fin à l'aventure »⁷². Le petit Sim n'a garde de raconter cet épisode, qu'il a peut-être fantasmé d'ailleurs, dans les colonnes de la prude *Gazette de Liège*. Dans ses articles des 19 et 20 décembre 1919, il rend compte de l'interview que lui a accordée la plantureuse cantatrice et comédienne. Mademoiselle Leblanc s'exalte dès qu'elle parle de son art : « tout son

⁷¹ Voir Georges SIMENON, *Destinées*, in *Tout Simenon*, « Omnibus », Paris, Presses de la Cité, t. 27, p. 668.

⁷² Article de Georges SIMENON, *Géo*, n° 69, novembre 1984, p. 63. Simenon évoque cet « accès de fièvre » dans *On dit que j'ai soixante-quinze ans*, in *Tout Simenon*, « Omnibus », Paris, Presses de la Cité, t. 27, p. 318.

être tressaille », raconte Sim qui demeure, en effet, sous le charme de son interlocutrice. Cette dernière évoque, pour lui, l'unique représentation de *Macbeth* qu'elle a donnée dans les ruines de l'abbaye normande de Saint-Wandrille. « Longtemps, elle nous tint sous le charme de sa conversation si vivante, écrit le petit journaliste dans son article du 20 décembre, et nous ne la quittâmes que pour l'entendre encore dans son intéressante causerie sur nos grands poètes belges ». En effet, au cours de la matinée du 18 décembre, Georgette Leblanc anime un gala littéraire au théâtre du Gymnase de Liège. « Poètes belges » est le titre de ce concert-conférence donné également à Bruxelles. La comédienne évoque et interprète des œuvres de Verhaeren, Van Lerberghe et Maeterlinck⁷³.

C'est précisément la voix de Maeterlinck que Simenon entend quand il décroche son téléphone. À l'heure actuelle, on s'imagine mal la notoriété internationale de cet écrivain belge. Lors de son premier séjour en Amérique, en 1919–1920, il est reçu comme un chef d'État, ovationné par les foules qui saluent l'auteur de *Pelléas et Mélisande* et de *L'Oiseau bleu*. Dès 1940, l'écrivain belge se réfugie aux États-Unis avec sa femme. Il réside d'abord à New York, mais ne semble guère sensible à la beauté d'un Nouveau Monde qui érige ses forces mécaniques et son architecture colossale. Presque octogénaire, Maeterlinck supporte mal le rythme et le genre de vie new-yorkais. Aussi se réfugie-t-il en Floride. La beauté des côtes et des plages, les couleurs intenses, le bleu puissant du golfe du Mexique lui rappellent, à lui aussi, sa chère Méditerranée. Il coule des jours tranquilles dans son bungalow de Santa Barbara, à Sarasota, quand il décroche le téléphone et appelle Simenon. Qui lui a signalé la présence de l'autre Belge ? Et surtout que fait Simenon à Sarasota pendant un mois, comme il le note dans *Destinées*⁷⁴ ? Une seule explication possible : Simenon et Denise ont occupé, à la fin de leur séjour en Floride, la résidence de Tigy dès son départ pour la France.

⁷³ Références : articles de Georges SIM, *Gazette de Liège*, 19 et 20 décembre 1919, « Hors du Poulaiiller », 28 mai 1921 ; Maxime BENOÎT-JEANNIN, *Georgette Leblanc (1869–1941)*, Bruxelles, Le Cri, 1998, pp. 367 et 368.

⁷⁴ Georges SIMENON, *Destinées*, *op. cit.*, t. 27, p. 668.

Sur la piste rouge

A LA FIN DU MOIS DE MAI 1947, d'après les souvenirs de Régine, Simenon envoie son épouse en «éclaireur». On ne peut que rendre hommage ici au dévouement de Tigy qui, sensible et intelligente, doit comprendre que cette mission est aussi un éloignement. Il s'agit cette fois de démêler la situation financière des Simenon en France. Pendant le séjour au Canada et en Floride, l'escroc Honory a détourné tout l'argent qu'il pouvait et touché en personne les droits sur les romans et les reportages. Comme Simenon préfère se sentir loin de cette France qui le recherche, il délègue Tigy, lui demande d'écrire au plus vite, promet de la rejoindre. Il n'en fait rien, trop heureux de se retrouver seul avec Marc et Denise, loin des tracasseries de l'épuration et de l'instabilité politique. Régine, déçue, ne verra jamais arriver Georges à Paris. Elle aura la seule consolation de trouver, dans la cabine de son transatlantique, une énorme botte de roses avec une carte ainsi libellée : «Amour, Georges et Marc». Le bouquet du remords. À son arrivée à Paris, Tigy retrouve Boule, la fidèle servante, et s'installe dans l'appartement du 21, place des Vosges. La situation bancaire de Simenon est catastrophique : elle se solde par un découvert de 200 000 francs. Régine récupère quelques centaines de milliers de francs. Pendant que Simenon se prélassait au soleil, elle multiplie voyages et démarches, paie sa taxe de court séjour au ministère des Affaires étrangères, court de Paris à Saint-Mesmin, de Saint-Mesmin aux Sables-d'Olonne, se rend à Liège où Henriette Simenon a besoin d'aide, fait expédier aux États-Unis les caisses, les meubles, les toiles de maîtres, essaie en vain d'obtenir un visa américain pour Boule que Simenon réclame à cor et à cri⁷⁵. On comprend pourquoi Régine veut regagner l'Amérique au plus vite. En date du 14 août 1947, la Compagnie des Wagons-lits Cook lui annonce par lettre que seul un départ sur le *S/S De Grasse* le 11 septembre ou sur le *S/S Queen Elizabeth* le 19 est encore possible⁷⁶. A-t-elle embarqué à cette date ou a-t-elle réussi à obtenir *in extremis* une place pour le départ du 24 juillet comme elle l'a expliqué à Pierre Deligny ? Avant de quitter la France, elle a écrit à Georges, lui a expliqué l'état lamentable de leurs finances.

Mais Simenon est heureux. Un hiver, un printemps sans nuages. Amante mais aussi secrétaire, Denise, qui parle l'américain, répond au téléphone

⁷⁵ Tigy.

⁷⁶ Ce retour de Tigy en France a pu être reconstitué grâce aux propres souvenirs de l'intéressée recueillis par Pierre Deligny qui nous les a aimablement transmis. Il faut ajouter à cette source les documents que nous avons découverts dans le dossier Simenon aux Archives de la Préfecture de Police de Paris.

pour les contrats avec les éditeurs et traduit le courrier que lui dicte Simenon. « N'essaie-t-elle pas de prendre petit à petit plus d'importance dans le domaine des affaires que je désire lui en accorder ? »⁷⁷ Quand on relit *Un Oiseau pour le chat* à ce propos, on comprend très vite que c'est en Floride que Mademoiselle Ouimet se transforme en authentique secrétaire... de direction. Mais cette situation ne convient-elle pas à Simenon qui peut, dès lors, se consacrer à brasser la vie et à la pétrir dans l'écriture ?

Dès le printemps, Simenon est déjà en partance. Il veut quitter la chaleur moite de la Floride, qui le laisse sans ressort. Un pays artificiel, conclut-il⁷⁸. Après la Californie, c'est pourtant cet État qui sera le plus évoqué dans l'œuvre sous patronyme⁷⁹. Mais Simenon veut bouger, changer, découvrir. Il a vu, dans le *Geographic Magazine*, des photos d'un autre État. Lequel ? Il ne sait plus, mais il se rappelle que l'herbe y était bleue. Là-bas, quelque part dans le Sud ou l'Ouest, une piste rouge, des espaces infinis, des chevaux impatients l'attendent. Au printemps, il achète une nouvelle automobile à Bradenton et s'élanche sur la route de l'Ouest. La vraie, la mythique, celle de Jack Kerouac, celle qui vise le soleil couchant. *The West is the best!* Après une traversée de la Louisiane, du Texas et du Nouveau-Mexique, Simenon s'arrime au paysage sec et désert de l'Arizona. Nous avons reconstitué ce séjour et parcouru les lieux décrits et de l'écrit dans notre étude « Sur les routes de l'Arizona avec quatre Simenon en poche »⁸⁰. Ce grand nulle part qu'il découvre est un espace pour revivre, mais en aucun cas une fin de parcours. On connaît à ce sujet la réponse que lui a faite son ami le professeur Leriche à qui Simenon demandait quel était le meilleur climat pour un écrivain : celui où l'on ne reste que quinze jours⁸¹ !

Floride, décembre 1998

Belgique, avril 1999

Remerciements

Je tiens à témoigner ici ma profonde gratitude à l'égard des personnes qui m'ont aidé à chaque stade de ma recherche : Madame Christine Swings, conservateur du Fonds Simenon à Liège (désigné FSUL dans mes notes) ; Monsieur Pierre Deligny

⁷⁷ Georges SIMENON, *Mémoires intimes*, op. cit., t. 27, p. 901.

⁷⁸ Lettre à André Gide datée de Tucson, le 26 février 1948, FSUL.

⁷⁹ Voir Michel LEMOINE, art. cit., p. 47. L'auteur nous apprend également (p. 73) que Bradenton Beach est cité dans le roman *Le Fond de la bouteille*.

⁸⁰ *Traces*, n° 10, Centre d'Études Georges Simenon, Université de Liège, 1998, pp. 283-335.

⁸¹ Cité dans la lettre à Frédéric Dard du 27 janvier 1947, FSUL.

pour sa disponibilité permanente et la confiance qu'il m'a accordée en ouvrant ses propres archives et son gai savoir; Monsieur Michel Lemoine pour son attentive sollicitude et ses propres recherches sur les romans américains. Que soient également remerciés le personnel de l'Anna Maria Museum à Anna Maria City (Floride) qui m'a fait découvrir le travail de Stephen et Kathleen Kimball, *Anna Maria Island in days past*, Historical Society, Floride, 1980, ainsi que Monsieur Claude Charlot, chef de service des Archives de la Préfecture de Police de Paris, qui m'a permis de consulter le dossier inédit et combien révélateur de Simenon. Deux livres sont demeurés sur mon bureau au cours de la préparation du voyage et pendant toute la phase de recherche : l'indispensable biographie de Pierre Assouline reprise dans mes références et l'« Essai de chronologie rédactionnelle de l'œuvre romanesque et autobiographique de Georges Simenon publiée sous son propre patronyme » signée Claude Menguy et publiée par Les Amis de Georges Simenon, *Cahiers Simenon*, tome 9, Bruxelles, 1996.

Pierre DELIGNY

Inventaire des billets quotidiens de Georges Sim à la *Gazette de Liège* de novembre 1919 à décembre 1922

(suite et fin)

C'est à cette époque que je suis entré comme reporter à la *Gazette de Liège* [...] Quelques mois après, je commençai à publier un billet quotidien, que mon père lisait tout en se rendant à son bureau et faisait lire à ses collègues...

Georges SIMENON, *Les Libertés qu'il nous reste*, 10 décembre 1978.

J'étais fier de voir les gens commenter mon billet du jour, et mon père le lire attentivement et en parler avec moi le soir...

Georges SIMENON, *Des Traces de pas*, 9 mars 1974.

Pour bien marquer que mon petit coin, dans la *Gazette*, était à part, mon directeur m'avait proposé de l'intituler « Hors du Poulailler » et de le signer « Monsieur le Coq ».

J'avoue qu'au début je ne comprenais ni le titre ni la signature, que j'ai changée d'ailleurs plus tard contre celle de Georges Sim, parce qu'un de mes confrères laissait entendre que le Coq était un pseudonyme collectif de la rédaction.

Georges SIMENON, *Quand j'étais vieux*, 2 octobre 1960.

« Hors du Poulailler »... Ce titre m'a été imposé par le directeur parce que j'avais le droit d'y exposer n'importe quelles idées, même celles qui s'harmonisaient le moins avec le journal le plus conformiste et le plus catholique de Liège.

Georges SIMENON, *Des Traces de pas*, 17 septembre 1973.

À la *Gazette de Liège*, j'écrivais un billet qui s'appelait « Hors du Poulailler » afin de bien marquer que les idées que j'exprimais n'étaient pas nécessairement celles du journal.

Georges SIMENON, *Vacances obligatoires*, 15 août 1976.

OUTRE DE NOMBREUX ARTICLES et reportages¹, le jeune Sim, journaliste à la *Gazette de Liège*, y a écrit, de novembre 1919 à décembre 1922, 789 billets d'humeur, quotidiens ou presque². Les 414 premiers, publiés du 30 novembre 1919 au 8 avril 1921, furent signés « Monsieur le COQ » ; leur inventaire figure dans le n° 10 de *Traces*.

On trouvera ci-dessous l'inventaire des 375 derniers billets, signés « Georges SIM », et que nous avons numérotés de 415 (9 avril 1921) à 789 (15 décembre 1922).

On notera que, jusqu'au n° 657 du 4 mai 1922, ces billets de Georges Sim sont intitulés, comme les 414 déjà inventoriés, « Hors du Poulailier ». Intervient alors un changement de titre : les 132 billets suivants — du n° 658 (6 mai 1922) au n° 789 (15 décembre 1922) — seront intitulés « Causons... ».

¹ Et aussi 18 contes et nouvelles. Le total des articles et reportages, de janvier 1919 à décembre 1922, s'élève à 193 (cf. *N.B.*), pouvant se répartir comme suit :

- 49 reportages, enquêtes, faits divers ;
- 28 chroniques locales, articles de politique sociale ;
- 27 chroniques littéraires et artistiques ;
- 46 comptes-rendus de conférences ;
- 23 chroniques militaires (faits de guerre, occupation, après-guerre) ;
- 20 articles divers.

N.B. Dans ce décompte, on a, par convention, compté pour *n* un reportage ou une enquête courant sur *n* numéros de la *Gazette de Liège* (ainsi, « La barque de pêche. Impressions et silhouettes », essai publié dans les numéros des 25, 26, 29 et 31 août 1922, est compté pour 4).

Pour plus de détails, voir *Cahiers Simenon*, 4, *Du petit reporter au grand romancier*, Les Amis de Georges Simenon, Bruxelles, 1990 (« Bibliographie des articles et reportages », par Claude MENGUY ; pp. 101–112 : Articles et reportages publiés sous des pseudonymes / A. Publications en Belgique).

Voir aussi, *in fine*, « Encore quelques chiffres après inventaire », pp. 296–297.

² À propos de la quotidienneté des billets, voir, *in fine*, « Résultats d'inventaire et statistiques diverses », pp. 295–296.

II.- Les 375 billets signés « Georges SIM » (du 9 avril 1921 au 15 décembre 1922)

1921

- 9 avril 1921³** 415
- « Le patriotisme est une fort belle chose, les drapeaux et les chants nationaux aussi... »
- || mais on abuse de ces derniers, pense le jeune Sim, et au cirque ou au music-hall, les couleurs nationales servent à toutes les sauces... ||
- 10/11 avril 1921** 416
- « Enchâssés entre l'inévitable article spirituel : "Avez-vous vu l'éclipse" et les souvenirs inédits de la Princesse Louise, les journaux nous servent un écho qui ne manque pas de me laisser rêveur... »
- || M^{me} Sarah Bernhardt — « qui comme M. Anatole France a le malheur de survivre à son grand talent » — nous prédit une nouvelle guerre!... et Sim de se gausser de toutes les voyantes extra-lucides ||
- 12 avril 1921** 417
- « Le matin des "beaux dimanches", c'est dans les rues ensoleillées une pétarade continuelle. Dans les autos ronflant au bord du trottoir, on empile les couvertures, les victuailles, les gosses, la belle-mère, le grand-père, sans oublier le pneu de rechange et la carte routière... »
- || et de filer, « par le quai des Ardennes, vers les routes montueuses des campagnes mameonnées de l'Ardenne pittoresque (voir Baedeker)... et ces préparatifs d'excursions lointaines sont suivis d'un œil exorbité par « les purotins qui, l'après-midi, se contentent d'une modeste balade au boulevard d'Avroy, voire, pour les plus hardis, au Parc de la Boverie ou à Cointe... et tout le billet est consacré à cette vogue incroyable de l'automobile : « On appellera peut-être notre siècle le siècle de l'auto! » ||
- 13 avril 1921** 418
- « Je vais vous en conter une bien bonne, comme dirait l'autre, qui, malheureusement, ne s'est pas passée au pays mosan... »
- || à propos des trucages de la publicité et de la parfaite inutilité de certaines acrobaties spectaculaires ||

³ Trois jours plus tôt, le 6 avril, Georges Sim avait achevé son deuxième roman, *Jehan Pinaguet. Histoire d'un homme simple*, dont Tigy a réalisé les illustrations (voir note 5, p. 200).

419 **14 avril 1921**

« Quelqu'un a dit que les choses ne sont ni bonnes, ni mauvaises, mais indifférentes dans leur essence. Tout dépend, paraît-il, de l'emploi qu'on en fait, autrement dit de la fin... »

|| à propos des loteries interdites... et des loteries nationales donc parfaitement légales ! ||

420 **16 avril 1921**

« Par cet avril respectueux des traditions jusqu'à nous arroser d'eau froide en nous éblouissant de soleil, je veux vous conter une fort vieille histoire, que La Fontaine eût mise en fable... »

|| suit un billet écrit en vieux français, sinon authentique, du moins fort bien imité... au terme duquel on saura que « même au temps du Roi Thamous, suzerain de l'île de Moutardon [ou Toustardon], l'intérêt seul agitait déjà les hommes » ||

421 **17/18 avril 1921**

« Une multitude de lecteurs m'ayant écrit aux fins de savoir de quelle manière se déterminait le nombre de candidats à élire dans chaque liste... »

|| Sim est allé se renseigner à l'Hôtel de Ville... on le lui a expliqué fort savamment, mais il n'a rien compris lui non plus ! ||

422 **19 avril 1921**

« Mme Cécile Sorel est une actrice célèbre, dont nul Parisien ne conteste le talent, mais dont certains ne goûtent pas les charmes multiples. Tel est le goût de certain dessinateur répondant au nom de Bib, qui voit cette dame sous un jour plutôt... anguleux. »

|| d'où plainte de ladite Cécile Sorel qui, outre des dommages et intérêts, réclame la destruction du tableau... ||

423 **20 avril 1921**

« Jeux Olympiques. Si Tartarin avait voulu, comme dirait Désaugiers, lanturlu, il eût fait de la politique... »

|| et de rêver à ce que pourrait devenir Tarascon... et où il est question d'Olympe Gilbert ||

424 **21 avril 1921**

« Or, après avoir décidé que les salles de cinéma n'étaient plus accessibles qu'aux personnes âgées de zéro à trois ans et de seize ans à l'infini... »

|| où il est question de la « censure des pellicules », et du coût qu'elle représente... Qui paiera?! ||

425 **22 avril 1921**

« Nous sommes de fort braves gens, le cœur sur la main, enthousiastes [*sic*] comme on ne l'est plus, mais d'une naïveté... »

|| « Nous », c'est les Liégeois... où il est question des conférences données à Liège... et de celles que les orateurs liégeois, par réciprocité, pourraient donner à l'étranger ||

23 avril 1921

426

« Si même le vote des femmes ne bouleverse pas la surface du globe, il y aura eu quand même quelque chose de changé sur terre ... »

|| de l'influence stimulante des votes féminins sur la vente des chapeaux neufs !... et notre Sim de suggérer le lancement d'un parfum « Élu des dames », d'un roman « Les remords d'une électricité »... ||

24/25 avril 1921

427

« Alors qu'en un immeuble, à l'approche d'une saisie ou d'une vente publique, flotte une atmosphère d'incertitude qui donne un aspect étrange et rébarbatif aux meubles et aux bibelots les plus familiers ... »

|| et d'évoquer en ce jour d'élections « la fièvre des déménagements », « la rancœur de ceux qui s'en vont [du vieil Hôtel de Ville] et la joie fébrile de ceux qui les remplaceront » ! ||

26 avril 1921

428

« Ce matin fut délicieusement ensoleillé, clair et tiède, tout velouté d'une atmosphère dorée qui se fondait sur le bleu des coins de ciel aperçus entre les toits et les pignons ... »

|| et, en contraste, « les marchands de journaux criaillent les résultats électoraux »... et, à l'Hôtel de Ville, c'est le grand déménagement pour de bon ... ||

27 avril 1921

429

« Ci-gît une nouvelle qui va réveiller pas mal de petites ambitions, querelles, discussions et vanités dans les ménages liégeois et parmi la gent frisée, enjuponnée, poudrifiée. En un mot, voici le pavé : c'est la Flamande qui est élue la plus belle femme du Nord !... »

|| mais rassurez-vous : « les Liégeoises ne concouraient pas ! » Quand même, « cette nouvelle va amener quelques perturbations dans la cote du marché matrimonial » ! ||

28 avril 1921

430

« — Des Liégeois ! Des Liégeoises ! Allons donc ! Il n'y en a plus à Liège, je vous assure ... »

|| Il n'y aurait plus « à Liège que des Flamands, avec peut-être quelques autres étrangers ! » et notre Sim de nous expliquer comment cela s'est fait ... ||

29 avril 1921

431

« Comme chaque année, au début du Printemps, j'ai devant les yeux la carte traditionnelle : "Les Demoiselles d'Écaussinnes-Laloing [*sic*] prient M... et ses amis célibataires de leur faire l'honneur d'assister au *XIV^e Goûter Matrimonial*, le lundi de la Pentecôte." ... »⁴

|| il faudrait « trouver un moyen d'empêcher la migration vers Écaussinnes de nos jeunes gens, trop peu nombreux déjà pour suffire aux justes noces d'une abondante gent féminine » ||

⁴ Voir, dans le numéro de la *Gazette* du 18 mai 1921, l'article « Écaussinnettes », signé Georges Sim.

432 **30 avril 1921**

« Puisqu'avec la comptabilité et le commerce, on enseigne aux gosses, dès le plus jeune âge, la science des affaires... »

|| d'où les « excellentes valeurs » que représentent les billes... où il est question aussi du « trust des noyaux de cerises », de « l'accapement des vieilles plumes », du « marchandage des bâtons d'orge » et de bien d'autres initiatives juvéniles ||

433 **1^{er}/2 mai 1921**

« On parle, on s'agite, on prononce force discours et l'on écrit moult articles à propos du premier Mai, tout comme s'il s'agissait enfin du Grand Soir annoncé par les socialistes depuis que le socialisme existe... »

|| voilà un « marronnier » type sur la Fête du Travail... « et le lendemain [on] fera, sans en rien dire, quelques heures supplémentaires, pour regagner le salaire perdu ! Dame ! puisqu'on a enfin les Trois-Huit ! » ||

434 **3 mai 1921**

« Vous avez déjà remarqué que tout le monde est d'accord pour assurer que les badauds foisonnent... »

|| mais personne n'avoue ce léger travers ! et le billet traite de « cette espèce particulière », celle des « badauds-sans-le-savoir » ! ||

435 **4 mai 1921**

« L'éternel [*sic*] boutade du docteur ès un tas de choses en *-ie*, qui préfère gagner sa vie en balayant les petits papiers des rues qu'en inondant les librairies de gros bouquins, nous promet des situations réjouissantes... »

|| où il est question de pâté de lièvre, de Descartes et son discours sur la méthode où il recommande de « diviser chacune des difficultés rencontrées en autant de parcelles qu'il se peut », d'Horace et de son Premier Livre des Odes, de Pétrarque, de Démosthène, de Rabelais et de Tristan Bernard... Bref, un billet fort culturel et gastronomique à la fois ! ||

436 **5/6 mai 1921⁵**

« Puisqu'ici nous sommes hors du Poulailleur où s'ébattent les poulets sérieux, nous pouvons bien, je pense, y trousser avec plus de malice un compte-rendu de conférence, fût-ce une conférence des élégantes et bien pensantes Amitiés Françaises... »

|| où notre Sim se montre aussi irrespectueux des gros bonnets que peut l'être un Coq hors du poulailleur ! ||

⁵ Ce vendredi 6 mai, le petit Sim donne publiquement un soufflet à l'administrateur-gérant de la *Gazette de Liège*. Le lundi 9, le directeur Joseph Demarteau offre à Sim le choix de renoncer à publier *Jehan Pinaguet* ou de quitter le journal. Le lendemain, Georges décide de publier son roman le 1^{er} août, date à laquelle il pense entrer au *Journal de Liège*... Mais il renoncera à ce projet... et à *Jehan Pinaguet* (qui ne sera publié que 70 ans plus tard, en 1991, par les Presses de la Cité ; mais sans les illustrations de Tigy, disparues). Lire, à ce propos, in *À la conquête de Tigy* (Paris, Julliard, 1995), les lettres de Georges n^{os} 17, 18 et 19 du 6 mai, et surtout n^{os} 22, 23 et 24 des 9 et 10 mai. À cette dernière date, il écrit entre autres : «... dans la disposition d'esprit où je me trouve, et réfléchissant sur ma décision de tantôt, il va falloir que j'écrive un "Poulailleur" de 100 lignes, sur un sujet quelconque, de préférence pas trop intelligent et en tout cas ironique, amusant et rosse ! »

10 mai 1921

437

« Ô vous qui, tranquillement installé au coin du feu, lisez dans les journaux les sempiternels comptes-rendus de cérémonies officielles ... »

|| où il est question des amertumes post-électorales... Que faire pour le moral de ces pauvres « dégomés » ? ||

11 mai 1921

438

« Il y a quelque temps, le texte d'une pancarte a fait son petit tour de presse, non sans être assaisonné de spirituels commentaires ... »

|| un avis à la vitrine d'un marchand de chaussures de la Canebière disait : « Voyez à l'intérieur les grands sacrifices ! »... Les soldeurs liégeois, eux, annoncent des « sacrifices énormes » ! Mais ça n'empêche pas la vie de rester chère ... ||

12 mai 1921

439

« Non, je n'écrirai pas aujourd'hui de billet quotidien. Le pourrais-je par un matin aussi délicieusement clair, doré, diaphane ... »

|| suit un long et joli billet pour dire... qu'il ne l'écrira pas ! « Ce serait insulter le soleil qui est tout blond et fait des ombres bleues [...] et bien fol est qui lit ma prose au lieu d'y aller voir lui-même, de déambuler par les rues, les quais, les squares et les boulevards, en regardant vivre la ville » ||

13 mai 1921

440

« Il y a des gens qui vous menacent des pires calamités avec le sourire des vieillards offrant un bonbon pour la toux ... »

|| ainsi, la proposition de création d'un échevinat des Beaux-Arts ! « Suprême hérésie, des artistes à l'Hôtel de Ville, des artistes dans les austères bureaux de la Violette ! » ||

14 mai 1921

441

« Il est amusant de remarquer l'attitude d'un homme, en danger, dans nos cités policées, attitude qui montre le prestige de l'agent, du sergent de ville, de l'uniforme, du bâton blanc ... »

|| où il est question de l'influence rassurante et réconfortante de la seule présence d'un agent de police, même non armé d'un revolver... et aussi de l'inquiétante absence ou rareté des représentants de la force publique, la nuit, à Liège « de la rue Saint-Gilles au quartier d'Outre-Meuse [...] de la place du Congrès à la gare des Guillemins »... ||

15/16 mai 1921

442

« Dans les solitudes urbaines du Parc de la Boverie, des tentes de toile grise dressent leur cône autour du chêne de l'Exposition ... »

|| où il est question du « scouting » qui en théorie est « un sport des plus intéressants », mais qui, dans sa version bien comme il faut, équivalait à « une école de jeunes morveux » ! ||

18 mai 1921

443

« J'ai dit déjà l'amertume qui accable ces martyrs de la politique ... »

|| il s'agit des échevins déçus. Et Sim de reprendre et développer le thème de son billet du 10 mai ||

444 **19 mai 1921**

«Voilà que vient de s'effacer encore du calendrier une de ces dates bienheureuses, que chacun, les ronds-de-cuir surtout, employés, chefs de bureau, commis et saute-ruisseaux marquent au crayon rouge pour en rêver à l'aise durant les somnolentes heures de bureau...»

|| il s'agit de la Pentecôte, «un de ces bienheureux "ponts", un de ces congés de deux ou trois jours longs que l'on attend avec impatience»... et s'il a plu, «ce sont de beaux jours quand même»... Pour aboutir à cette sage conclusion : «Au fond, les "bonnes journées", c'est comme les bons mots et les mayonnaises : on ne les réussit pas exprès» ||

445 **20 mai 1921**

«En règle générale, les gens ont, des journaux et des journalistes, des idées assez vagues, et aussi assez bizarres...»

|| où l'on apprend à mieux connaître les journalistes... mais où il est surtout question du «droit de réponse» de certains lecteurs ||

446 **21 mai 1921**

«Il ne faudrait pas croire que les chansons sont toujours l'expression exacte de la vérité...»

|| ainsi, les brigadiers n'ont pas toujours raison, les agents ne sont pas tous des braves gens... suivent quelques histoires de «bavures» policières, d'erreurs sur la personne des délinquants, etc. Bref, «si les agents sont des braves gens, encore dosent-ils leur amabilité selon les cas et les personnalités en cause»! ||

447 **22/23 mai 1921**

«L'ART DE NE RIEN FAIRE / Malgré l'allure frondeuse de ce titre, ma chronique ne choquera, je pense, ni la morale deux fois millénaire qui a anobli le travail...»

|| suivent quelques jolis exemples de l'art de ne VRAIMENT rien faire ||

448 **24 mai 1921**

«Qui dira l'attrait des bannières, des drapeaux, des mirlitophiles, des fanfares et des corbillards sur les foules endimanchées?...»

|| ou de l'attrait irrésistible des cortèges, quels qu'ils soient, sur les Liégeois! ||

449 **25 mai 1921**

«EXPOSITION DE VISITEURS / Si les toiles faisaient écho, comme les rochers et les murs, ce qu'elles nous diraient de sottises!...»

|| un riche échantillon de quelques platitudes et stupidités que doivent entendre les tableaux de la bouche des béotiens qui défilent devant eux ||

450 **26 mai 1921**

«EXPOSITION DE VISITEURS / ... Des demoiselles, maintenant, en blanc, bleu, rose, naturellement. Elles ont en main un catalogue...»

|| cette fois, c'est le tour des peintres — il y en a! — qui s'offrent le ridicule d'expliquer leurs tableaux, ce qu'ils ont voulu représenter, bref qui vantent leur marchandise et font de la «retape»... ||

27 mai 1921

451

«De temps à autre, un scandale éclate, qui semble une vengeance de la Providence, qui dévoile nombre de vilénies soigneusement cachées...»

|| où il est question des «perles fausses» qui depuis quelques années envahissent le marché... et Sim de nous expliquer qu'au fond ce n'est pas si grave que ça (il est vrai qu'il s'agit en fait de «perles de culture», terme qui semblait n'avoir pas encore cours en 1921!) ||

28 mai 1921

452

«En dépit de seize gros volumes de Mémoires, la mémoire d'Alexandre Dumas père n'a guère dépassé le demi-siècle, tandis qu'avec une moindre sonnerie de prose, M. le Duc de Saint-Simon enjambe hardiment les siècles...»

|| voici un billet littéraire, où il est surtout question du ridicule de la vogue des Mémoires, tels ceux du boxeur Carpentier, ou de M^{me} Georgette Leblanc, ex-épouse de Maurice Maeterlinck... «Les mémoires ne seraient passionnantes [sic] que s'ils étaient écrits par une autre personne que l'intéressé lui-même»... C'est bien ce qui, le plus souvent, se fait de nos jours! ||

29/30 mai 1921

453

«En ce temps-là, le commissaire de police vit amener devant son auguste personne deux enfants en haillons qu'un agent poussait devant lui, l'œil sévère...»

|| et les parents ne valent guère mieux... mais il s'agit d'une parabole, et Sim de comparer ces «vieux récidivistes» avec les juges du célèbre tribunal de Leipzig! ||

31 mai 1921

454

«Rompant décidément avec les traditions, M. Yoski-Hito [sic]⁶, empereur du Japon, vient d'envoyer son fils, le sieur Hirohito, accomplir son petit tour du monde...»

|| «Pauvre Hirohito qui, à son retour dans le palais de son impérial papa, rapportera une idée presque aussi juste sur l'Europe que celle d'un décor de théâtre en donne de la forêt!»... avec cette conclusion désabusée : «Ah! s'il avait été malin, il eût mis à sa place de prince un petit Japonais quelconque et lui, passant pour domestique, aurait vu l'envers du décor. Mais les princes doivent-ils voir l'envers?» ||

1^{er} juin 1921

455

«Il serait impossible, aujourd'hui, à l'instar de Monsieur Voltaire, de faire venir un Huron ou tout autre soi-disant sauvage du fond de l'Amérique pour juger du

⁶ Lire : Yoshihito, 123^e empereur du Japon (ère Taishō, 1912–1926); à sa mort, son fils Hirohito lui succéda (ère Shōwa, 1926–1989); le fils de ce dernier, Akihito, est l'actuel (et 125^e) empereur du Japon (ère Heisei, depuis 1989) [Source : «Table chronologique des empereurs et des shōgun, des ères et des grandes périodes historiques du Japon», in *Thesaurus* de l'*Encyclopædia Universalis*].

ridicule de notre civilisation. Les Hurons ont endossé nos costumes, et avec eux nos vices et tous nos ridicules ... »

|| cet *incipit* tient fort bien lieu de résumé du billet ... En voici tout de même la conclusion : « Si cela continue, l'humanité se composera quelque jour de cerveaux sans corps et de corps sans cerveau » (il y a longtemps que pour ma part, en raison des lois de l'évolution, je prédis que le bipède « *homo automobilisticus* », dans quelques siècles, aura les pieds en forme de pédale d'accélérateur et de frein!) ||

456 2 juin 1921

« C'est bon les naviaux, mais faut d'engrais ! Faut d'engrais, s'écriait à tout propos ce brave Colladan ... »

|| où il est question de la difficulté d'être conseiller communal ! ... « Pour des gens qui sont habitués à héler les vaches en wallon, ce n'est pas si simple de répéter [les termes de] la prestation de serment : « Je jure fidélité au Roi, obéissance à la Constitution et aux lois du peuple belge ! » ... avec, en guise de conclusion, cette phrase d'un homme illustre : « J'ai appris à conduire les hommes en conduisant les pourceaux ! » ... » ||

457 3 juin 1921

« J'ai eu tort, l'autre jour, de prôner la simplicité comme un besoin de notre âme [...] Ce sont les hommes eux-mêmes et rien que les hommes qui compliquent les choses à plaisir ... »

|| Sim n'en veut pour preuve que l'affaire Douhard, déjà si complexe, si touffue, et les fantasmes qu'elle suscite dans le public ||

458 4 juin 1921

« Il n'est plus une rue, plus un carrefour, plus un pan de mur qui ne soit orné de placards et d'affiches de tous genres ... »

|| et Sim de fustiger ces bariolages infâmes de la publicité — pardon ! de la réclame — envahissante ... et aussi le bourrage de crâne qui s'ensuit ... ainsi : « Les cafés X sont les meilleurs ! » À force d'avoir lu que tous les cafés sont les meilleurs, on se laisse persuader qu'ils sont tous bons ! ||

459 5/6 juin 1921

« Il y a quelques jours, je parlais ici même des complications de la vie moderne ... »

|| à propos d'une bien étrange profession, « annonceur de décès » ! : « Ce titre barbare fait songer à quelque sorcier indien [...] poussant des hurlements sauvages, en esquissant un pas de danse, pour annoncer la mort d'un membre de la tribu ... Mais non, c'est un monsieur très civilisé, et ses cérémonies funèbres à lui ne se déroulent pas dans les Montagnes Rocheuses, mais du côté des Buttes de Sainte-Walburge et de Robermont ! ||

460 7 juin 1921

« Délaissant, pour un jour, le ton leste, rieur, mordant, frondeur, ironique ou burlesque, je voudrais, ce lundi, disserter quelque peu, sans pédanterie aucune, des mots et des disputes ... »

|| et ce sont les mots qui engendrent les disputes ; les mots et le sens qu'on leur donne ... comme quoi il faudrait toujours consulter un dictionnaire avant d'engager la moindre conversation ! Et notre Sim de conclure : « Pour bien faire, il serait plus sûr encore de ne pas parler du tout » ||

8 juin 1921

461

«Quand un soleil radieux vous chatouille doucement l'épiderme, amollit vos membres, éblouit vos yeux [...] tous les travaux sont plus ou moins difficiles et pénibles à accomplir...»

|| à commencer par la rédaction de ce fichu billet quotidien. Alors, faute d'inspiration — il fait trop beau! — pour «griffonner cinquante lignes d'enfilée [*sic*]», le petit Sim se contente aujourd'hui de passer en revue les billets de ses confrères... ce qui lui permet, sans avoir trouvé de sujet, de boucler tout de même son billet! ||

9 juin 1921

462

«M. Destrée vient de révéler à la Chambre le nouveau système de composition littéraire en cours dans son département...»

|| «Le ministre des Sciences et des Arts reçoit, par exemple, une question en flamand. Il en écrit la réponse en français, et celle-ci est traduite en Moedertaal⁷. Lors, pour obtenir le texte français définitif, on traduit simplement ce [nouveau] texte en la langue de Racine, quelque peu écorchée... et Sim voit dans ce système une solution à l'épineuse question du bilinguisme à la Chambre! ||

10 juin 1921

463

«Lorsque je décrochai le sixième prix, en seconde année primaire, je crus, et je croyais hier encore, que j'avais terminé, une fois pour toutes, mes études alphabétiques. Je croyais savoir lire, et cela m'emplissait l'âme d'allégresse...»

|| où il est question de revues françaises, «Je sais tout» ou «Lectures pour tous», par exemple, et de l'étrange typographie de leurs titres ||

11 juin 1921

464

«Il y a, dans la vie du journaliste, des minutes d'une suavité inexprimable...»

|| ou les malheurs d'un chroniqueur qui, relisant ses derniers «Hors du Poulailler», y découvre moult coquilles et fautes d'orthographe, s'apprête à «féliciter chaleureusement» le linotypiste coupable de telles fantaisies... mais s'aperçoit à temps que ses copies manuscrites étaient tellement illisibles que «la divination seule pouvait permettre au typo de les déchiffrer»! Et le malheureux Sim, tout confus, n'a plus qu'à... s'enguirlander lui-même! ||

⁷ «*Moedertaal*», comme «*moedertael*» du billet 595, sont deux variantes, toutes deux correctes, du mot néerlandais signifiant «langue maternelle» (de même, Maestricht [ou Maëstricht], «passage de la Meuse», s'écrit plutôt Maastricht aujourd'hui). Quant au «*moederthal*» du billet 770, ce n'est autre qu'un avatar orthographiquement *fautif*, lui, du même mot.

Comme me le rappelle l'ami Désiré Roegiest, de Bruxelles, «le néerlandais et le flamand ont subi pas moins de quatre réformes depuis une soixantaine d'années, et ça continue [...], le dernier état flamand de la question étant l'ABN (*Algemeen Beschaaft Nederlands*, ou «néerlandais cultivé et unifié»), très proche de la langue parlée aux Pays-Bas.» Au début des années vingt — donc à l'époque des billets de Sim —, «le flamand n'était reconnu comme langue officielle que depuis peu. Lors de meetings, dans la presse, etc., ce «*moedertael*» apparaissait à tous les coups, au grand amusement des francophones, et surtout des Wallons, qui se refusaient à considérer le flamand autrement que comme étant un simple dialecte... et le petit Sim a donc joué ce jeu-là.»

465 14 juin 1921

« Il me souvient que l'an dernier, à pareille époque, un ami, en âge de service militaire, tremblait de tous ses membres à la seule idée d'encasernement... »

|| et puis, un an plus tard, il trouve tout naturel — et même très amusant — d'en faire baver les bleus qui viennent d'arriver! ||

466 15 juin 1921

« On aurait tort de fusiller Douhard⁸. Mais les gens qui proposent de le décapiter ont tort également. Dites-moi plutôt à quoi servirait pareille mort, qui coûterait par surcroît un billet de chemin de fer à Monsieur de Bruxelles?... »

|| cet *incipit* annonce parfaitement le billet, où Sim propose une solution originale, qui « servirait à l'extension de notre Industrie nationale » ||

467 16 juin 1921

« Un peintre qui expose au Triennal des choses éberluantes abordait il y a quelques jours un ami et parlait en ces termes de sa dernière œuvre : "Épatante, mon vieux, ma dernière toile ! Je n'y comprends rien moi-même !"... »

|| or la foule se presse autour, et tout le monde en parle... mais si le même peintre expose une toile magnifique, toute simple et très sobre à l'Académie, nul ne s'arrête devant, elle n'intéresse personne! ||

468 17 juin 1921

« Lorsque la police aperçoit, dans un couloir ou sur un seuil graisseux, quelques miséreux risquer deux, trois ou cinq sous sur un coup de dé, ou sur une carte, elle prend son air le plus offensé, confisque les enjeux, les dés et les cartes, et verbalise... »

|| mais s'il s'agit de parier des milliers de dollars sur Carpentier, alors là Dame Police ferme les yeux (ou même y trouve son compte!)... « Selon que vous serez puissant ou misérable... » ||

469 22 juin 1921

« Dans l'esprit des braves gens que les grosses affaires financières, industrielles et commerciales remplissent d'une admiration mêlée de crainte instinctives... »

|| où il est dit que la Bourse est réputée être « le plus formidable et le plus moderne des organismes régissant l'univers »... Mais « Monsieur Lebureau » est passé par là, et grâce à lui la Bourse retarde, ignore le Traité de Paix, la Pologne et les pays neufs, et « continue à se servir de l'atlas de 1913 » ! ||

⁸ Voir, dans les numéros de la *Gazette de Liège* des 1^{er}, 2, 3, 4, 7, 8 et 9 juin 1921, « L'affaire Douhard. Croquis d'audience », sept « papiers » signés Sim, accompagnant les comptes-rendus du procès Douhard, du 1^{er} au 14 juin (cf. J.-Ch. CAMUS, *Simenon avant Simenon*, Bruxelles, Didier/Hatier, 1989).

23 juin 1921

«Tandis que la pluie met du gris sale, partout, sur la ville, il est quelque part une délicieuse petite salle, toute pleine d'une atmosphère molle et tiède...»

|| c'est la salle du Conseil [communal], qui sent bon «la cire et la térébenthine», et où bientôt siégeront trente-sept nouveaux conseillers ||

24 juin 1921

«Quand le fond de votre pantalon se désagrège et met à jour sa doublure de peau, on y colle une pièce, n'est-ce pas? Quand le pont des Arches s'use sous le pied des Liégeois et laisse voir au travers de ses plaies l'eau glauque de la Meuse, on colle une pièce aussi...»

|| mais le malheureux pont des Arches «n'a, pour cacher ses trous, que de vulgaires emplâtres de fer-blanc. La déesse Économie est passée par là ||

25 juin 1921

«On a procédé hier, à l'Hôtel de Ville, aux adjudications des emplacements pour la Foire d'octobre...»

|| où il est question des boulevards de la Sauvenière et d'Avroy, où bientôt «les Liégeois et les habitants des campagnes environnantes [vont dépenser] quelque chose comme 300.000 francs en l'espace d'un mois et quatre jours, soit près de 10.000 francs par jour!... où il est question aussi de carrousels et de crème glacée, de croustillons et de jeux de massacre. Et notre Sim de suggérer une originale solution de remplacement des impôts, directs et indirects ||

26/27 juin 1921

«Il y a quelque part, dans un quartier très peuplé de Liège, une sous-perception de postes modèle...»

|| seulement, un seul guichet sur trois est ouvert... et «les mandarins de ce bureau de second ordre n'usent envers les clients d'aucune affabilité particulière». Or cette sous-perception se trouve dans le quartier d'Outre-Meuse, «à dix minutes de la place Cockerill»; aussi les clients préférèrent-ils se rendre à la Grand'Poste ! ||

28 juin 1921

«L'électricité, le béton appliqué, les principes d'hygiène, etc. n'empêchent pas des cités dignes de la Cour des Miracles de subsister au sein de nos villes modernes...»

|| où vous découvrirez la pittoresque «Cages aux Lions», «une étroite ruelle séparée de la rue Puits-en-Sock par une forte grille», son Théâtre impérial, ses femmes qui caquettent, sa marmaille criillante et ses joueurs de cartes ou de dés qui boivent des «litres» à la bouteille... mais il faut lire toute la description de cette contemporaine «Cour des Miracles» ultramosane ||

30 juin 1921

«Ce matin, tandis que le rue, moitié soleil, moitié ombre, semblait un habit d'Arlequin, le laitier a trimbalé de porte en porte ses deux cruches bossuées que la vétusté ronge...»

|| mais ce «mauvais laitier» continue de vendre son lait un franc le litre, alors que le prix maximum fixé est de 80 centimes. Qu'importe! le lait est rare, et toutes les ménagères le lui achètent... Mais il ne faut pas généraliser, et Sim ajoute une note où il précise que «c'est en houspillant les mauvais laitiers que l'on fait ressortir le mérite des bons» ! ||

470

471

472

473

474

475

476 **1^{er} juillet 1921**

« L'inventeur de la poudre insecticide est à coup sûr un type intelligent. Je n'en veux pour preuve que l'indication qui orne son produit... »

|| à propos de l'automobile et de la motocyclette, et des curieuses modes vestimentaires de leurs conducteurs... « L'inventeur de ces engins aurait été [bien] inspiré en y inscrivant le mode d'emploi, c'est-à-dire la toilette à endosser » ! ||

477 **2 juillet 1921**

« Quand, le dimanche matin, vous voyez le martial défilé des pêcheurs à la ligne portant gaules, sacs, pliants, asticots, pain, vers de vase... »

|| et Sim de calculer ce que lesdits pêcheurs à la ligne rapportent au commerce et à l'État : par an, « la pêche coûte aux marcatchous liégeois [quelque chose comme] 1.420.000 francs [...] Je demande qu'à d'aussi bons citoyens, au lieu d'un prosaïque permis de pêche, il soit délivré une médaille, un bout de ruban ou un diplôme d'honneur » ||

478 **3/4 juillet 1921**

« Ce matin, en soufflant sur le café brûlant, chacun y est allé de son appréciation ô combien personnel [*sic*] : — Encore le Sale Temps !... »

|| c'est en vain que notre chroniqueur vole au secours du « sale temps », qui lui aussi a ses mérites et ses vertus... Rien à faire : « il a été convenu une fois pour toutes que le beau temps signifiait soleil et mauvais temps pluie ou grisaille » ||

479 **5 juillet 1921**

« Je m'inquiète autant de Carpentier et de son championnat que vous vous intéressez à ma première culotte qui fut de jersey rouge... »

|| à propos des boxeurs et de « télégraphie sans fil » (ou T.S.F. ; on ne disait pas encore « radio »... à noter qu'aujourd'hui, à l'ère envahissante des portables, on ne les appelle pas « téléphones sans fil ») ||

480 **6 juillet 1921**

« Les exploitants de salles de cinéma se plaignent amèrement, non plus de la censure ou de M. Vandervelde, mais d'une crise nouvelle dont ils sont les victimes : la crise des spectateurs... »

|| et, pour lutter contre cette crise, savez-vous ce que les exploitants ont trouvé « pour rendre plus attrayant leur programme ? de vulgaires intercalations de numéros de music-hall [...] : un ventriloque, une mastodontesque danseuse légère, ou un Dranem-ersatz » ! ||

481 **7 juillet 1921**

« La danse doit rechercher les attitudes nobles et les mouvements tranquilles, qui maintiennent entre les parties du corps des rapports harmonieux, et fuir l'agitation désordonnée, ainsi que l'imitation des êtres contrefaits ou ridicules... »

|| et de nous faire languir avant de nous dévoiler que l'auteur de ces nobles pensées n'est autre que Platon !... et de déplorer que « la mode, en matière de danse et d'orchestre, ne nous vient plus des pays civilisés ni de la Ville-Lumière. On va la chercher dans quelques villages nègres... à moins que ce ne soit à Charenton ou à la Volière » ! ||

8 juillet 1921

482

«À cette époque de concours scolaires et d'examens, je serais curieux de connaître la mentalité de nos écoliers...»

|| à propos d'une «parole définitive» souvent entendue depuis un an : «Les enfants! Plutôt en faire des balayeurs de rue ou des égoutiers que des intellectuels. Aujourd'hui, l'instruction sert tout au plus à vous faire crever de misère!... Et pourquoi pas leur conseiller le métier de boxeur : «Les coups de poings, [voilà qui] rapporte de l'argent!» ||

9 juillet 1921

483

«Monsieur mon cousin est un imposant personnage de six ans et demi, haut comme ça, avec une paire de joues vermeilles et un bedon qui deviendra ministériel...»

|| à propos d'un enfant puni pour avoir accompagné jusqu'au cimetière un corbillard inconnu⁹ ||

10/11 juillet 1921

484

«Il vient d'entrer dans le café où sa monstrueuse silhouette, élargie par l'entassement des tapis, des châles et des couvre-lits, se glisse péniblement entre les tables, tandis que la tête qui jaillit, petite et mince, de cette pile de tissus bariolés reste impassible comme un bronze dont elle a la couleur et les reflets...»

|| dialogue entre un marchand de tapis et son client. Pour ce dernier, «l'Algérien impassible [est] un inépuisable sujet de facéties»; mais «un imperceptible sourire de mépris flotte sur [les] lèvres minces et violettes» de l'Algérien ||

13 juillet 1921

485

«L'Amérique est sur le point de se loger dans les frigorifères de Chicago; l'Angleterre boit du gin et du whisky à défaut d'eau; en Afrique, tout fond, même les nègres...»

|| à propos de la canicule et de ses records mondiaux ||

14 juillet 1921

486

«À Monsieur Lambert Génard, journaliste sportif

Cher confrère aux douces oreilles,

Enflammé d'un louable amour pour la langue française, qui serait idéalement belle si quelqu'un la savait parler, vous jetâtes l'anathème sur les journaliste...»

|| à propos de syntaxe offensée, de barbarismes, de lieux communs et de lapsus journalistiques... avec, en conclusion, une invitation à l'indulgence : «Il faut beaucoup pardonner aux journalistes parce qu'ils doivent beaucoup... et trop rapidement écrire». C'est vrai,

⁹ À noter qu'une aventure similaire est advenue à Georges Brassens, comme le raconte Pierre CORDIER dans son album *Je me souviens de Georges...* (Pont-Scorff, Arthemus, 1998) : «À l'enterrement de René-Louis Lafforgue, tous les copains suivirent de confiance la voiture de Brassens (spécialiste des choses funéraires, se disaient-ils probablement). Or, Georges s'était trompé de convoi et suivait le corbillard d'un inconnu!»

et peut-être plus encore de nos jours... Eh bien! soit! et puisqu'il y a prescription, montrons-nous indulgents envers les fautes et coquilles typographiques qui grouillaient et proliféraient dans les colonnes de la *Gazette de Liège* en général, dans les lignes des «Hors du Poulailler» en particulier... D'ailleurs, une vieille expérience de lecteur-correcteur nous a appris que rarissimes sont les «choses imprimées», quelles qu'elles soient, vierges de toute faute ou coquille malencontreuse! ||

487 **15 juillet 1921**

«Rien ne va plus, comme disent les croupiers d'Ostende, de Spa et d'autres tripots illustres!...»

|| encore un «marronnier» sur la canicule, en «ce juillet torride [qui] engourdit notre activité par les fallacieuses promesses de vacances idéales [...] En ville, les gens évoluent mollement à l'ombre des grands magasins, rêvant au petit coin pas cher où ils payeront tout au plus cinquante francs par jour le droit de s'embêter ailleurs que chez eux»... ||

488 **16 juillet 1921**

«Le cinéma nous a initié[s] aux Mystères de New York en douze épisodes, aux Mystères de Paris, à la Main noire, [à] l'As de pique, bref, un tas de mystères qui finissaient toujours par se dévoiler avant le fatidique "Fin"...»

|| pour en arriver au Mystère des Vespasiennes de Liège... et à l'anonyme partisan du vote des femmes qui couvre d'inscriptions à la craie les panneaux intérieurs des dites vespasiennes, «depuis l'édicule du boulevard d'Avroy jusqu'à celui de la place Maghin»! ||

489 **17/18 juillet 1921**

«Ces bons Allemands sont sans rancune. Ils ne nous en veulent pas du tout d'avoir gagné la guerre...»

|| à propos des «braves petits boches» et de leurs offres de vente aux commerçants belges; offres de vente libellées en un français plus que douteux (et pardonnez à l'observateur français donc neutre que je suis d'avoir fait le rapprochement avec les traductions (à peine) françaises des encarts publicitaires flamands d'aujourd'hui!) ||

490 **19 juillet 1921**

«Devant le marbre qui réverbère la lumière électrique avec moins de violence que sa calvitie, un Monsieur qui a pour vingt francs de graisse par décimètre carré de superficie éponge en vain la surface intarissable de ses pores où tremblent des gouttelettes huileuses et troubles...»

|| où il est question des costumes masculins hélas! non adaptés à la canicule ||

491 **28 juillet 1921**

«Or donc, hier, une cinquantaine de journalistes français s'en sont venus visiter notre ville...»

|| pour fustiger l'Administration communale et sa façon déplorable et sans imagination de programmer de telles visites, en ignorant «un syndicat d'initiative [pourtant] très bien organisé» ||

29 juillet 1921

492

« Tandis que chaque jour nous apporte une maladie plus ou moins nouvelle, en -ique ou en -ie, je veux y aller de ma découverte physiologique en signalant un nouveau mal du siècle : la sportmanomanie ... »

|| à propos des diverses variétés de cette manie ... qu'il ne faut pas confondre avec l'amour du sport, nuance ! ||

30 juillet 1921

493

« Il me souvient qu'à l'âge de six ans je professais une sorte de respect, mêlé d'admiration, à l'égard d'un camarade qui n'était ni beau, ni fort, ni intelligent, ni aimable. Ce camarade possédait un vélo, un petit vélo à trois roues, peint en rouge ... »

|| où l'on se gausse plaisamment de la vanité des possesseurs d'engins roulants, véhicules automobiles ou ... vélos à trois roues ! ||

2 août 1921¹⁰

494

« Dans le carré éclatant et torride de la place Ernest de Bavière dont on n'aborde le terre-plein surchauffé qu'avec le regard navré des suicidés, quelques gosses s'agitent. Ils n'ont pas trop chaud, et pour cause, puisqu'ils sont vêtus en tout et pour tout d'un pantalon et de bretelles !... »

|| où, sous la canicule, il est question aussi d'une homérique troupe de boy-scouts embarquant dans le tram de Trooz, et puis de braves gens qui se contentent de prendre le frais dans leur jardin de ville ... « Qu'importe de partir ou de rester ! La vraie « paix des champs » n'est-elle pas dans les cœurs ? » ||

3 août 1921

495

« Sur un morceau d'asphalte mou où leurs sabots s'enlisent peu à peu, quelques chevaux sont encore plantés, la langue pendante, l'œil morne mélancoliquement fixé sur l'agitation de la rue ... »

|| à l'ombre des platanes de la place du Théâtre, mélancolique, notre Sim contemple et nous décrit de belle façon les derniers fiacres et leurs ultimes cochers ||

4/5 août 1921

496

« L'homme n'est pas toujours très sage ... »

|| à propos d'un « mois d'août équatorial » où, sous une « température sénégalienne », se tiennent une bonne douzaine de congrès de toutes sortes ... ||

¹⁰ Début d'un mois d'août qui à Liège s'annonce caniculaire. Encore sept billets et Sim prendra, semble-t-il, deux semaines de congé. On peut penser qu'il a rejoint Régine, dite « Gigi » (et plus tard « Tigy »), qui passe tout ou partie du mois d'août, comme chaque année, en famille, au Coq-sur-Mer (en flamand De Haan), station balnéaire de la mer du Nord sise entre Ostende et Blankenberge (rappelons que s'ils se connaissaient sans doute bien avant, c'est dans la nuit de la Saint-Sylvestre, il y a sept mois, que Régine Renchon est vraiment entrée dans sa vie ; ils se sont fiancés officiellement en juin, et se marieront en mars 1923).

497 6 août 1921

« Paraphrasant Aristote, quelque péripatéticien a dit avec plus de solennité que n'en réclamait une telle ânerie que l'homme est un animal sociable, en d'autres termes qu'il est fait pour vivre en société... »

|| où il est plutôt question de l'homme « animal peu sociable »... surtout par temps de canicule ||

498 7/8 août 1921

« Un lecteur m'envoie la lettre suivante... »

|| à propos de tarifs ferroviaires spéciaux, vraiment très spéciaux ! Après avoir consulté pendant plus d'une heure la brochure que lui envoie son lecteur, bourrée de formules compliquées et élégantes, notre Sim de conclure : « Tout au plus ai-je une vague impression que l'on s'est payé la tête de quelqu'un, et que ce quelqu'un est une fois encore ce bon, cet ineffable public ! » ||

499 10 août 1921

« Il y a tout d'abord les bandits, voleurs de grands chemins, meurtriers, cambrioleurs, rats d'hôtel, assassins [...] qui jouissent d'une large publicité, illustrée autant que possible de photographies... »

|| il y a cinq catégories de gens dont on parle dans les gazettes : « les bandits et les ministres », « la bourgeoisie financière et commerciale », « les écrasés par le tram ou par les autos [...], la sanglante clientèle des faits divers », « les artistes, acteurs, musiciens, virtuoses, peintres [...] que l'on éreinte en cinquante lignes ou bien qu'on louange en six mots », et enfin « les décès [dont] on parle très longuement ». Reste le tout-venant, ceux qui doivent payer pour écrire, « sous la rubrique *Demandes d'emploi* ! »... « En somme, c'est le monde en petit que l'on rencontre dans un journal » ||

500 11 août 1921

« Les poissons ressemblent aux articles du traité de Versailles... »

|| à propos de la pollution des rivières et des vœux pieux qui s'ensuivent... ||

501 12 août 1921

« Que diriez-vous d'un particulier qui, refusant obstinément de payer sa place au théâtre, exigerait néanmoins un fauteuil confortable, des artistes "de primo cartello", une pièce inédite, une salle fraîchement décorée, bien aérée, chauffée et éclairée *a giorno*?... »

|| de l'inconséquence des contribuables qui se plaignent d'être écrasés d'impôts, mais exigent beaucoup de l'État... Avec cette conclusion péremptoire : « Tout cela se paie, cher Monsieur ; cela se paie même très cher. Et comme l'État c'est vous, c'est moi, c'est tout le monde, ce que vous lui réclamez, il faut bien que ce soit vous, que ce soit moi et tout le monde qui le paie. Les impôts, en somme, c'est le prix de notre place dans ce grand théâtre qu'est l'État. » ||

- 30 août 1921**¹¹ 502
- « Dans l'embrasement de tout le village, de toute la campagne, c'est la porcelaine blanche [...] des poteaux télégraphiques qui accroche le soleil avec le plus d'insistance... »
- || autour des poteaux télégraphiques bordant une voie de chemin de fer vicinal, voici un curieux petit exercice de style, griffonné sans nul doute un jour de paresseuse canicule ||
- 31 août 1921** 503
- « Il est à Liège un tout petit homme qui possède une toute petite automobile... »
- || satire d'un certain Jean-Marie, responsable du Théâtre Royal¹² ||
- 1^{er} septembre 1921** 504
- « Tandis qu'à travers les villes, des centaines, des milliers de gens s'acharnent à la chasse vaine d'illusoires appartements à louer, de fastueux financiers annoncent chaque mois la construction d'une gigantesque... salle de spectacle, cinéma, dancing, music-hall, café-concert... »
- || tout est annoncé dans cet *incipit*... « Tandis qu'ainsi on bâtit des édifices [capables de] recevoir trois mille citoyens à la fois, on n'en construit pas un seul capable d'abriter seulement trois familles! » ||
- 2 septembre 1921** 505
- « Un lecteur qui, détail accessoire, est en instance d'épousailles, me demande de parler un peu des *petits toutous chéris* de ces dames et de houspiller icelles... »
- || à propos des « mémères à leur petit chien-chien » et de l'indulgence qu'il convient de leur accorder ||
- 3 septembre 1921** 506
- « Qu'il est malaisé de contenter un lecteur et... un autre lecteur? Et comme ceux-ci sont loin de s'imaginer les prodiges de diplomatie que l'on doit déployer pour boucler le journal quotidien... »
- || cet *incipit* affiche parfaitement la couleur du billet. En ayant fini la lecture, « commencez-vous à comprendre qu'il est bien difficile de contenter quelques dizaines de milliers de lecteurs à la fois? » ||
- 4/5 septembre 1921** 507
- « Supposez qu'au cinquième étage d'une maison habitée par une demi-douzaine de locataires, un bonhomme quelconque soit dans un dénuement tel que sa vie soit menacée... »
- || fable emplie d'assemblées, de commissions et de sous-commissions, pour fustiger la lenteur des nations à se porter au secours de la Russie affamée! ||

¹¹ Ceci est le premier « Hors du Poulailier » après un « trou » de quatorze numéros de la *Gazette* sans billet (et sans articles) de Sim (voir note 10).

¹² Voir, dans le numéro du 6 septembre, page 1, « La question du Théâtre Royal. Les abonnés manifestent leur opinion sur le candidat Massin », article signé Sim.

Hors du Poulailier

Qu'il est malaisé de contenter un lecteur et... un autre lecteur? Et comme ceux-ci sont loin de s'imaginer les prodiges de diplomatie que l'on doit déployer pour boucler le journal quotidien.

C'est qu'en règle générale, chacun voudrait voir dans sa feuille la seule matière qui l'intéresse. Le Monsieur sérieux que passionne la question grecque s'irrite, après la lecture de l'article de fond, en s'apercevant que celui-ci est de trois lignes plus court que la chronique colombophile dont se régalaient maintes braves gens.

De son côté, le supporter de tel club de foot ball entre dans des rages froides lorsqu'un compte-rendu de régates précède celui du dernier match. D'autres part, quatre vingt-dix-neuf sociétés cyclistes, dramatiques, touristes, comiques ou mélodramatiques attendent la parution du journal pour y lire, tous « en bonne place », leur communiqué. Malheur si un de ces poulets avec « prière d'insérer » a été oublié sur le marbre ou si un autre a été forcément relégué dans un coin de page! Que de mécontents alors!

Que de mécontents aussi lorsque le reporter oublie quelques personnalités, dans le compte-rendu d'une cérémonie ou les « officiels » se trouvaient à foison! Sans compter que si vous résumez en vingt lignes le discours de Monsieur Untel et en dix-neuf lignes seulement celui de Monsieur X, ce dernier sera assailli de doutes quant à l'impartialité du journal.

Mais que sera-ce quand une commune perdue aux confins des Ardennes vous enverra un compte-rendu d'une colonne, pour la cérémonie de la plantation de l'arbre de la délivrance? Si vous hachez dans cette interminable copie c'est une injure personnelle que vous faites à tous les habitants de la commune en question. Si plein de mansuétude, vous publiez in extenso, vous êtes obligé de compresser le compte-rendu suivant qui est celui de la plantation d'un autre arbre, dans une autre commune, hesbignonne, celle-ci!

Je vous fais grâce du reste, car une fois lancé sur ce terrain, je dépasserai moi aussi la colonne, ce qui nécessiterait l'ajournement de deux communiqués pour le moins!

Commencez-vous à comprendre qu'il est bien difficile de contenter quelques dizaines de milliers de lecteurs à la fois?

Georges SIM.

6 septembre 1921

508

« Les savants sont d'une naïveté qui frise ... mais chut ! ne leur faisons pas de peine. Figurez-vous que, ces derniers temps, ils se sont mis en tête de découvrir le moyen de faire pleuvoir à volonté ... »

|| à propos des mécontentements et rancœurs contradictoires que devraient affronter des savants qui sauraient vraiment ... faire la pluie et le beau temps ! ||

7 septembre 1921

509

« Tout le monde, et bien d'autres gens encore, ayant aujourd'hui une décoration pour le moins, ces distinctions honorifiques ne distinguent et n'honorent plus personne ... »

|| comment faire, « surtout en pleine époque électorale », devant cette désastreuse dépréciation des décorations ? Sim suggère de les remplacer par des statues ... ou comment se placer « au-dessus du commun des mortels » ! ... Et de conclure par ce trait perfide : « Si l'on commençait par statuer Valère Hénault en tenue d'ex-futur bourgmestre ? » ||

8 septembre 1921

510

« Si, il y a un mois, vous, ou tout honnête quidam, aviez eu le malheur de rouler en vélo sur le terre-plein du quai d'Amersœur, ou de laisser ouvert le pot d'échappement de votre moto, vous auriez déjà fait connaissance avec le juge de paix qui vous aurait, en souriant béatement, collé vingt-six francs d'amende ... »

|| et de passer à Landru — dont les infractions sont autrement plus graves — et aux poèmes qu'il commet en prison¹³ ||

9 septembre 1921

511

« Quelle délicieuse race que celle des poètes, des jeunes poètes, qui resteront toujours des jeunes, autrement dit des débutants ! ... »

|| où l'on se moque (gentiment) des revues de jeunes et des jeunes revues de poètes ||

¹³ Et Sim de nous citer les derniers vers que Landru aurait composés, « avec dédicace à M^e Moro-Giafferi » :

C'est ici qu'exilé de mon champêtre asile,
De l'antique sagesse admirateur tranquille,
Du mobile univers interrogeant les voix,
Je veux de la justice étudier les lois.
Par quel destin sur moi son glaive est suspendu,
Menaçant l'innocence en mon cœur éperdu ?
Quel signe au port lointain me rendra à jamais
Ma chaumière et mon cœur demeurés à Gambais ?

512 10 septembre 1921

« Il y a en Belgique quelques douzaines de menus personnages qui ont un goût très prononcé pour le pouvoir [...] Ces quelques douzaines de gens, malheureusement pour eux, n'ont pas le pouvoir ... »

|| où l'on se gausse de l'«Assemblée Wallonne»¹⁴, dont les membres se réunissent de temps à autre pour s'offrir « la joie ineffable de discuter [...] du sort de la Belgique et de ses neuf provinces. Elle est bien trop grande, n'est-ce pas, cette Patrie, aussi il conviendrait de la diviser »... Mais notre Sim n'est pas d'accord : « Aussi siérait-il [...] de leur frotter un peu les oreilles, histoire de leur apprendre que, si sur les papiers à en-tête de l'Assemblée Wallonne la Belgique est divisible, il n'en est pas de même en réalité ! » ||

513 11/12 septembre 1921

« Le destin en soit loué ! Nous possédons à Liège une Société Théosophique, qui formera, c'est elle qui nous le dit, le noyau d'une fraternité universelle dans l'humanité, sans distinction de race, de croyance, de sexe ou de couleur ... »

|| le petit Sim ne pense pas grand bien de ces fumeux théosophes liégeois... « N'ont-ils pas déjà démontré hier l'influence somnifère des discours hindous, et l'influence régénératrice de la péroraison finale sur le public ? » ||

514 13 septembre 1921¹⁵

« Les journaux annoncent froidement qu'un juge d'instruction vient d'être cambriolé ! Horrible signe des temps [...] On cambriole la maison d'un juge d'instruction tout comme l'humble mesure d'un nouveau riche d'un gros bijoutier ou d'un pauvre agent de change ... »

|| et Sim de s'interroger : « Quelle confiance avoir encore en une justice qui se laisse cambrioler ? Comment se croire en sécurité derrière des volets mécaniques, alors que demain, peut-être, des malfaiteurs audacieux s'introduiront avec escalade et effraction dans les salles mêmes de la Cour d'assises ! Et qui sait si nos agents de police ne seront pas victimes de vols à la tire, d'agressions nocturnes, d'escoqueries [...] eux qui n'ont pas de glaive, pas de balance, pas même un revolver de 6 mm. » ||

¹⁴ Voir, dans le numéro du 18 septembre, page 5, « L'Assemblée Wallonne et la "loi du 6 août" 1921 », article signé G.S.

¹⁵ Voir, dans ce même numéro du 13 septembre, page 1, « Un juge d'instruction cambriolé », signé Sim ; et aussi, dans le numéro du 17 septembre, page 2, « Après le juge d'instruction, un policier liégeois reçoit la visite des escarpes », non signé.

On notera dans le numéro du 13 septembre, la différence de ton, de style entre le « Poulailleur » de la page 5 et l'article à la une : Monsieur le Coq n'écrit pas comme Sim (de même que « Jean Colin », dans ses impertinents « Chez nous » du samedi, ne s'exprimait pas comme Joseph Demarteau III le sérieux directeur !) Et l'on remarquera que le juge d'instruction chargé de l'enquête était un certain M. Comélieu : Simenon s'en souviendra plus tard en créant son personnage récurrent de ... Comélieu, juge d'instruction dans dix-sept « Maigret » et dans *Lettre à mon juge*.

Hors du Poulailler

Les journaux annoncent froidement qu'un juge d'instruction vient d'être cambriolé!

Horrible signe des temps. Le respect s'en va, comme disait-l'autre, le respect des choses les plus sacrées. On cambriole la maison d'un juge d'instruction tout comme l'humble mesure d'un nouveau riche d'un gros bijoutier ou d'un pauvre agent de change.

Evidemment, la maison des membres de la Magistrature, fût-elle assise ou debout, ne ferme qu'à l'aide d'une porte en vulgaire bois, flanquée d'une serrure brevetée et garantie incrochetable S.G.D.G.

Sans doute aussi, pour ces Messieurs de la pince-monseigneur, les draps de lit d'un juge d'instruction, son vin, ses bibelots et les bijoux de sa femme sont-ils aussi bons à prendre que ceux du plus infime des citoyens.

Mais derrière ces mesquines considérations, il y a le principe, le principe aussi intangible et solennel que les plus solennels principes de quatre-vingt-dix-neuf. Derrière le drap de lit en coton écru, le vin à dix francs la bouteille, le bibelot rare, fabriqué en série par les antiquaires, les bijoux ornés de véritables perles, chimiquement orientées, il y a la justice, dame Thémis elle-même, implacable, menaçante.

C'est à elle que s'adresse l'injure formulée par les voleurs de M. Palmers. C'est à son prestige qu'ils se sont attaqués, la jugeant sans doute trop encombrée par son glaive en carton pâte et sa balance en zinc doré, pour être bien effrayante encore!

Telle est le symbole, caché dans ce vulgaire cambriolage! Signe des temps, diront les philosophes en plagiant tous les hommes — sans compter les femmes et les fonctionnaires — qui ont vécu depuis Adam!...

Signe des temps, en effet, et bien lamentable. Car, en somme, quelle confiance avoir encore en une justice qui se laisse cambrioler! Comment se croire en sécurité derrière des volets mécaniques, alors que demain, peut-être, des malfaiteurs audacieux s'introduiront avec escalade et effraction dans les salles même de la Cour d'Assises.

Et qui sait si nos agents de police ne seront pas victimes de vols à la tire, d'agressions nocturnes, d'escroqueries de grande ou de petite envergure, eux qui n'ont pas de glaive, pas de balance, pas même un revolver de 6 m/m.

Georges SIM.

515 14 septembre 1921

« Puisqu'on veut à toutes forces nous gratifier d'une école de journalistes, je ne vois pas bien pourquoi nous ne réclamerions pas une école de parlementarisme !... »
 || puisqu'« il n'est guère aujourd'hui que ces deux professions, journaliste et député, pour lesquelles il n'est pas exigé de diplôme »... Et de développer brillamment ce thème. Avec cette impertinente conclusion : « À l'école, Monsieur le député ! Vous me ferez deux cents lignes et conjuguerez trois verbes, Monsieur le Ministre ! » ||

516 15 septembre 1921

« Ainsi donc, Fatty, le gros, l'hilarant, l'incomparable Fatty, seul capable, avec ses quelque trois cents livres, de balancer la gloire de Charlot, est accusé de meurtre !... »
 || à propos des retombées de cette accusation formulée contre le gros comique américain... Mais « Charlot a dit que Fatty ne pouvait être un meurtrier. Or, si Charlot l'a dit !... » ||

517 16 septembre 1921

« Un aphorisme, qui en vaut bien un autre, dit que chaque peuple a le Gouvernement qu'il mérite. On pourrait renverser la proposition et dire qu'à chaque race, il faut une législation en harmonie avec son tempérament... »
 || où l'on apprend que le gouvernement allemand, qui a besoin d'argent, a proposé « l'institution d'un impôt frappant tous les hommes ayant un ventre gras (traduction littérale) » !... « un impôt sur les objets de luxe », en quelque sorte, « car enfin, le ventre est au bourgeois allemand ce que la rosette est au brave fonctionnaire belge : un élément de fastueuse supériorité »... Avec cette perfide conclusion : « Il ne faut pas s'inquiéter outre mesure du sort de ces sacrifiés, car les chimistes allemands, qui sont spécialisés dans la fabrication des poudres insecticides et des gaz homicides, ne manqueront pas de trouver un produit... ventricide ! » ||

518 17 septembre 1921

« Paul de Kock n'avait pas prévu ce spectacle, quand il vous décrivait de bons petits bourgeois, en ample redingotte [*sic*], promenant avec componction leur curiosité de badauds sur les boulevards de Paris... »
 || à propos de l'automobilite aiguë, et des situations ridicules qu'elle engendre ||

519 18/19 septembre 1921

« Je pense qu'il n'y a rien de si ridiculement fade et traditionnel que ce qui est original par définition, ou plutôt par destination. Ceci dit à propos des chroniques qui, sous le titre "Propos du jour" ou sous tout autre vocable similaire, ont pour mission d'égayer un peu le lecteur des journaux, par des considérations plus ou moins drôles, des mots spirituels ou des paradoxes déconcertants... »
 || où le petit Sim nous donne les secrets de la recette de fabrication d'un billet quotidien... Un « Hors Poulaillet » à lire dans son entier, et pas seulement son humble conclusion : « Alors, aux jours de pénurie, les chroniques sont sensiblement différentes les unes des autres, mais aussi sensiblement tirées par les cheveux. C'est le cas de la mienne, mais j'espère racheter cette lacune par l'humble *mea culpa* qu'elle constitue » ||

- 20 septembre 1921** 520
- « Si nous parlions un peu du temps, voulez-vous ! C'est un sujet reposant, à la fois pour vous et pour moi ... »
|| après la canicule, le beau temps ! ||
- 22 septembre 1921** 521
- « L'approche des élections me permet de vous entretenir d'un sujet fort ennuyeux, puisque politique ... »
|| à propos de la souhaitable éducation politique des masses ||
- 23 septembre 1921** 522
- « Enfin on annonce presque officiellement que les anciens combattants vont bientôt recevoir, en octobre 1921, ou en mars 1922, la fameuse dotation du démobilisé ! ... »
|| où il est question, une fois de plus, des décorations et lauriers attribués aux poilus de la grande guerre ... à défaut du paiement de la « dotation » qui se fait toujours attendre ! ||
- 24 septembre 1921** 523
- « Depuis l'armistice, il est toute une nuée de gens qui ont marché à l'assaut du pavé communal en rangs serrés, mais prudemment, sans heurt, sans mouvement brusque qui put donner l'alarme à Dame police ... »
|| il s'agit des camelots et marchandes des quatre-saisons, manifestement moins taxés par le fisc que « le pauvre épicier ayant fenêtres à rue » ... Alors, entre les deux, tous également sympathiques, le cœur de Sim balance ... pour flétrir dans sa conclusion une troisième catégorie de négociants : « Petits commerçants et camelots sont aussi intéressants, et aussi dignes d'encouragements, à cette époque où les grands établissements [nous dirions aujourd'hui les "grandes surfaces" et les hypermarchés] finissent par absorber, dans leurs halls géants, toute la clientèle » ||
- 25/26 septembre 1921** 524
- « Une décision vient d'être prise qui interdit l'affichage à plus de deux mètres cinquante du sol, et ordonne d'arracher les placards se trouvant au-dessus du rez-de-chaussée des maisons ... »
|| mais ça se passe à Paris et non à Liège, et Sim le déplore vivement, qui propose la création d'une « commission de contrôle des affiches illustrées, dont le « veto formel empêcherait l'exposition sur chaque palissade d'un horrible dessin bariolé ». (L'auteur de cet Inventaire peut-il suggérer qu'une autre commission, d'éthique et de bon goût, se penche aujourd'hui sur le cas douloureux des publicités à la télévision ?!) ||
- 27 septembre 1921** 525
- « On a beaucoup médité des sociétés et des sociétaires ... »
|| Mais « la raillerie est aisée, et combien plus ridicule souvent que le sujet raillé ! ... Et le bon Sim de voler au secours des sociétés, « infiniment respectables, parce qu'elles répondent à un besoin naturel et impérieux de l'homme [...] : la soif d'être mêlé à une action quelconque » ... ||

Hors du Poulailler

Depuis l'armistice, il est toute une nuée de gens qui ont marché à l'assaut du pavé communal en rangs serrés, mais prudemment, sans heurt, sans mouvement brusque qui put donner l'alarme à Dame police. Ces gens, ce sont camelots et marchandes des quatre-saisons, qui ne se sont plus contentés de leurs pérégrinations commerciales par les rues de la ville.

Ils se sont installés, un d'abord, puis deux, puis trois, puis toute une cité marchande, aux carrefours populeux, le long des rues de grand passage. Après le simple panier qui leur servait d'étalage, de comptoir, de garde-manger, etc., est venue la charrette à bras, sur laquelle se sont bientôt édifiées, peu à peu toutes les commodités : petit toit, éclairage artificiel, rayons, tabouret pour la vendeuse, que sais-je encore. Bref, aujourd'hui, on peut dire qu'on se trouve en présence d'un véritable négoce organisé. On peut y acheter de tout, au long des trottoirs : chaussettes, vareuses de laine, flacons de parfums, oranges, bonbons secs, chocolat, haricots, conserves, cabillaud, mercerie, poisson de Meuse, jouets d'enfants et pains d'épices. Bref, le camelot s'est fait commerçant. Il a conquis droit de cité, et sa boutique semble aujourd'hui aussi stable que le magasin du coin, qui paye de lourdes contributions. Voilà précisément le point noir : le camelot devenu négociant continue à payer une taxe dérisoire, tandis que le pauvre épicier, ayant fenêtres à rue, se voit le point de mire du fisc insatiable et féroce.

Le conflit est sérieux. Lequel, du marchand patenté ou du camelot parvenu, l'autorité va-t-elle choisir ? Problème angoissant, d'autant plus que si les braves boutiquiers, trimant consciencieusement dans l'espoir d'une vieillesse paisible et exempté de soucis sont sympathiques au premier chef, les échoppes elles, avec leur pendeloques de raisins, leurs bariolages primitifs sont pittoresques en diable !

Quand je contemple une rue encombrée de ces étals en plein vent, j'opte tout de go pour les camelots ! Par contre, lorsque je songe au brave épicier, escomptant la retraite prochaine, je me sens attendrir par le labeur et les inquiétudes du bonhomme !

Alors ? Ma foi, je ne sais pas. Prendre un parti n'est pas mon fait, mais peut-être, cependant, pourrait-on taxer les échoppes avec un peu plus de rigueur.

Petits commerçants, et camelots sont aussi intéressants, et aussi dignes d'encouragements, à cette époque où les grands établissements finissent par absorber, dans leurs halls géants, toute la clientèle.

Il suffirait de les mettre d'accord !

Georges SIM.

Hors du Poulailier

Lorsqu'on pense qu'au siècle dernier, il y avait des gens pour douter de l'avenir de la littérature française, on frémit d'une sainte indignation.

Quelle efflorescence aujourd'hui, quel élan magnifique, quel progrès définitif. Il y a dix minutes à peine, je voyais encore, à l'étal d'un libraire, cette innovation qui marque une étape nouvelle de la pensée humaine et de son expression : le roman de poche.

Tandis qu'aux ténébreuses époques classiques, à l'ère mouvementée du romantisme, il n'y avait que des livres tout court, des livres sans parenté entre eux, sans classification rationnelle, sans destination déterminée, qu'aujourd'hui l'ordre est beau dans la production littéraire.

Nous avons le roman de poche, comme nous avons le couteau à huit lames, tire-bouchon, tourne-vis, etc., le roman qu'on lit partout, dans la rue, sur le tramway, au bureau, à l'atelier, en mangeant, et qui se place aisément dans le veston durant les moments de travail. N'avons-nous pas aussi le roman de chemin de fer?

Que dis-je? Il y a les collections pour grands express, constitués par trois cents pages de Pierre Benoit, d'Henri Bordeaux, et d'un tas d'autres; la collection des semi-diréctes, en deux cents pages seulement, puis la collection des banlieues, des convois d'intérêts locaux. Parmi toute cette production encore, il est des subdivisions diverses et subtiles, le roman pour voyageurs de première, de seconde ou de troisième classe, de wagon-salon ou de wagon-restaurant. Il y a des livres pour voyageurs et pour voyageuses, pour célibataires et pour gens mariés, pour éphèbes et pour douairières.

Nous avons les collections pour bibliothèques de style, pour bibliothèques de salon ou de bureau; les collections pour tables de fumoir; les collections pour paquebots et transatlantiques; les collections pour chambres ou salles d'hôtel, de premier, de second et de troisième ordre.

Sans compter qu'il y a des livres qu'on lit sans le dire; d'autres que l'on n'ouvre pas et qu'on dit avoir lus; d'autres encore qu'on lit pour son plaisir et certains qu'on parcourt pour en pouvoir parler. Il est même des ouvrages qu'on ne doit pas ouvrir, de peur d'en diminuer la valeur. Il en est dont l'intérêt réside dans la couverture; d'autres dans le papier; certains dans la composition typographique; certains dans les illustrations et beaucoup enfin dont l'intérêt n'est nulle part!

Il y a des livres qui... Mais voilà bien assez de catégories. La littérature, on peut le voir, est à la hauteur de la vie moderne, ou plutôt le sera lorsqu'elle aura produit encore le roman pour lire en auto et en motocyclette.

Georges SIM.

526 **28 septembre 1921**

«Lorsqu'on pense qu'au siècle dernier, il y avait des gens pour douter de l'avenir de la littérature française, on frémit d'une sainte indignation...»

|| à propos de l'innovation qu'est le «roman de poche»... et puis, il y a «le roman de chemin de fer»... Où il est question aussi «des livres qu'on lit sans le dire, d'autres que l'on n'ouvre pas et que l'on dit avoir lu», sans oublier ceux «qu'on lit pour son plaisir et certains qu'on parcourt pour en pouvoir parler; il est même des ouvrages qu'on ne doit pas ouvrir, de peur d'en diminuer la valeur. Il en est dont l'intérêt réside dans la couverture; d'autres dans le papier; certains dans la composition typographique; certains dans les illustrations, et beaucoup enfin dont l'intérêt n'est nulle part!» ||

527 **29 septembre 1921**

«Si cette année, nous ne parlions pas de la foire, voulez-vous! Nous pourrions, par exemple, causer sagement du théâtre...»

|| de l'éloge du mélo, opposé au moderne vaudeville... «en effet, si le premier fait pleurer avec parfois un peu trop de sanglots, de cris ou de coups de dague, le second, lui, fait presque toujours rire aux dépens de l'honnêteté, de la morale ou du bon goût. Tout compte fait, mieux vaut encore pleurer que rire de la sorte.» ||

528 **30 septembre 1921**

«Un cas bizarre autant que caractéristique vient d'être signalé. Il s'agit d'un village où nul candidat ne s'est encore présenté pour les élections communales. Nul candidat, non pas. C'est-à-dire qu'en tout et pour tout, une candidate s'est inscrite, et a été élue sans lutte, naturellement...»

|| il s'agit du village ardennais de Bohan-sur-Semois... Une originale occasion pour notre chroniqueur de faire l'éloge du système électoral et la critique des partis, qui se discréditent «les uns les autres, en s'attaquant aux personnes elles-mêmes ou à leur vie privée»... En conclusion, il faudrait tordre le cou à ce préjugé qui veut que «la politique est un grouillement d'intérêts contradictoires, un assaut au mât savonneux couronné de l'alléchant jambon» ||

529 **1^{er} octobre 1921**

«C'est bien à tort que l'on accuse le XX^e siècle de n'avoir encore trouvé aucune formule littéraire nouvelle. Je n'en veux pour preuve que les romans publiés par les revues dites de famille, depuis quelques années...»¹⁶

|| description du «roman scientifique» [on dirait de nos jours «de science-fiction»]... et mode d'emploi pour en fabriquer un (à noter que notre Sim bientôt reprendra certaines de ces recettes pour fabriquer ses romans populaires et d'aventures de la fin des années vingt!) ||

¹⁶ Dans ce billet, une horrible coquille double à transmué Jean Cocteau en... Jean Cacteaux!

Hors du Poulailier

C'est bien à tort que l'on accuse le XXe siècle de n'avoir encore trouvé aucune formule littéraire nouvelle. Je n'en veux pour preuve que les romans publiés par les revues dites de famille, depuis quelques années.

Ce n'est pas du roman-ciné à épisodes. Cela y ressemble un peu, comme les poèmes de Jean Cacteaux ressemblent aux divagations d'un homme ivre. Le titre suffit d'ailleurs à marquer cette différence essentielle : roman scientifique. Le XXe siècle, en effet, a produit le roman scientifique. Pourquoi scientifique, c'est ce que je veux tâcher de vous expliquer. Supposons, pour un instant que les « Lectures pour Tous » nous aient commandé un roman de quatre mille lignes. Tout d'abord, notre imagination doit trouver une machine nouvelle, faire une découverte quelconque : appareil nous permettant de converser avec les hommes lunaires ; mannequin pouvant évoluer dans la vie et passer pour un humain ; procédé pour ranimer les momies égyptiennes ; etc., etc... Nous devons surtout viser à l'in vraisemblance la plus flagrante, la plus échevelée.

Ceci fait, le plus pressé est de fabriquer un titre : le disque vert ; l'homme aux yeux d'acier ; l'image de la mort ; l'aéronef invisible ; le serpent humain... Notre tâche est à peu près achevée. En effet, pour que le roman soit terminé, et prêt à provoquer les plus tragiques migraines parmi les lecteurs, il suffit de faire découvrir notre fameux télescope, où notre mannequin humain par un vieux savant. Celui-ci, évidemment, aura une fille, belle comme le jour. Des bandits ou des espions allemands raviront au vieux savant son secret et sa fille... Heureusement, un fiancé, sportman et érudit poursuivra ces gens malintentionnés, et ramènera, en aéro, à la fois les manuscrits et la demoiselle à son père. Marche nuptiale. Fin!

Voilà, en quelque sorte, le squelette du roman scientifique. De même que les visages sont différents sur des os de composition et d'agencement identiques, la forme des romans scientifiques change parfois. Le canevas, lui, est invariable. La découverte, le vieux savant, sa fille, son fiancé, les voleurs de secrets autant de vieilles connaissances que l'on est toujours sûr d'y rencontrer.

Le but du roman scientifique : chavirer les estomacs délicats et exalter les cervelles romanesques ; crispier les nerfs et provoquer le cauchemar. Car, j'ai oublié de glisser un accessoire, dans mon schéma : les apparitions, fantômes, etc...

A ceux qui mésestimeraient pareille littérature, je citerai l'exemple de Racine, de Corneille et de Shakespeare !...

Ainsi donc, Dieu soit loué, la littérature devra du moins quelque chose au siècle qu'illustrèrent Conan Doyle et Célestin Demblon.

Georges SIM.

530 **2/3 octobre 1921**

« Il y a quelques jours, je parlais ici même de la grande pitié des murs de la ville, couverts d'affiches, dont bien peu sont de bon goût ... »

|| Sim revient sur ses propositions du 25/26 septembre (billet n° 524) : finalement, pense-t-il, mieux vaut quand même une affiche laide mais vive qu'une affiche bien léchée et ennuyeuse à mourir!... Et prière de se « méfier des esthètes et des Académies [des Beaux-Arts] »... ||

531 **4 octobre 1921**

« Je veux reprendre un thème que j'ai développé jadis, quitte à lui imprimer l'ennuyeuse monotonie d'un leit-motif [*sic*] ... »

|| à propos des innombrables conférences sur les pays étrangers (France, Angleterre, Yougoslavie, Serbie, Espagne, Ukraine, Italie, Madagascar...) ... et des causeries sur la Belgique qui brillent par leur absence! ||

532 **5 octobre 1921**

« Si l'on essayait de tirer la leçon de choses qui se dégage de la dernière session parlementaire, on devrait, je pense, conclure avec pessimisme qu'elle a permis de constater qu'il était malaisé de faire beaucoup de besogne, ou plutôt, de bonne besogne en quelques mois ... »

|| à propos d'un bilan peu reluisant. Causes et remèdes ||

533 **6 octobre 1921**

« C'est, paraît-il, en même temps que le mois de la foire et des premières moules, celui de la chasse ... »

|| à propos d'une autre chasse, celle des bouquinistes qui « chassent » le client, lui rachetant des livres à bas prix, mais lui en vendant au prix fort! ||

534 **7 octobre 1921**

« Il y a des gens qui vont chercher midi à quatorze heures, comme ceux, par exemple, qui considèrent la démocratisation du Sénat comme une réforme très délicate et très malaisée ... »

|| où il est question — une fois de plus! — des socialistes liégeois, qui « ne s'embarrassent pas des subtilités juridiques et de l'intransigeance constitutionnelle »... et du citoyen Leblanc, qui pratique « la démocratisation à coups de g... » et sera sénateur! ||

535 **8 octobre 1921**

« Il y a longtemps, mille ans peut-être, nos pères se gaudissaient en oyant cette histoire ... »

|| à propos de nos « ministres d'aujourd'hui », par le biais d'une histoire de jongleur aux enfers... ||

536 **9/10 octobre 1921**

« Épicure fut un exécrationnable philosophe, qui menait une vie exemplaire. Aussi la postérité admira-t-elle trop souvent sa doctrine, sur la seule foi des vertus du maître. L'homme valait mieux que ses idées ... »

|| à propos des cas contraires... « On ne trouverait peut-être pas un seul débat parlementaire où l'honnêteté, la sincérité d'un homme d'État n'ait pas été mise en cause »... Et de flétrir ces mœurs politiques où l'on s'attaque aux personnes et non aux idées ||

11 octobre 1921

537

« Les Athéniens, qui étaient démocrates avant MM. Drèze et Neujean, donnaient, voilà plus de deux mille ans, au plus infime des citoyens le droit d'espérer les plus hautes charges dans la République ... »

|| à propos de démocratie... et d'un ouvrier mineur devenu bourgmestre, et de ce qui s'ensuivit... ||

12 octobre 1921

538

« Ce n'est plus un secret pour personne que Chicago possède des machines desquelles, après être entré dans toute son intégralité, le cochon sort sous forme de boîtes de conserve ... »

|| eh bien, un journal liégeois (dont Sim nous tait le nom) aurait découvert « une machine à rédiger les journaux, machine similaire à la précédente [...] on place dans l'appareil d'autres journaux dans les proportions suivantes : cinq feuilles parisiennes, dix quotidiens bruxellois, trois quotidiens de province et deux magazines quelconques ... » ||

14 octobre 1921

539

« De même que la Cour de France a permis d'écrire avec beaucoup d'esprit les chroniques de l'œil de bœuf¹⁷, un contemporain pourrait consacrer ses loisirs à la chronique de l'Hôtel de Ville, ou chronique de la Violette ... »

|| à propos des trois fameuses caisses laissées en souffrance depuis deux ans dans un couloir de l'Hôtel de Ville¹⁸ ||

15 octobre 1921

540

« Si, au lieu de demander à leurs lecteurs lequel est le plus heureux, de l'homme ou de la femme, ou bien le nombre de petits pois contenus dans une boîte de conserve, une revue posait la question : Quelle est l'occupation à laquelle nous répugnons le plus ? Je répondrai : attendre !... »

|| c'est vrai qu'on attend partout : au bureau de tabac, dans le tramway pour payer son billet, dans la rue pour traverser, chez le coiffeur, le dentiste ou le médecin ... et « si nous fondions le syndicat des gens qui ne veulent plus attendre », suggère notre impatient ||

¹⁷ L'antichambre de la chambre à coucher de Louis XIV, au château de Versailles, où attendaient les courtisans, doit à une baie de forme ovale son nom de « Salon de l'Œil-de-Bœuf ». ... D'où les *Chroniques de l'Œil-de-Bœuf*, une compilation de Touchard-Lafosse, qui glana dans les divers Mémoires les anecdotes scandaleuses sur la Cour (1829–1833). [G.L.E., 1963].

¹⁸ Voir, dans les numéros des 14, 15, 20 et 22 octobre, page 1, « L'incurie administrative / Des documents précieux en souffrance / Un hôtel de ville mal gardé », articles signés Georges Sim ; voir aussi, dans le numéro du 25 octobre, page 3, « M. Fraigneux s'obstine », non signé ; et enfin, dans le numéro des 6/7 novembre, page 1, « Les trois caisses à Fraigneux », signé Sim.

Lire, à ce sujet, *Simenon avant Simenon. Les Années du journalisme*, de J.-Ch. CAMUS (Bruxelles, Didier/Hatier, 1989), pp. 128–138... et aussi, parmi les écrits autobiographiques de Simenon, *Quand j'étais vieux*, in *Tout Simenon*, t. 26, pp. 211–212.

541 **16/17 octobre 1921**

«Je m'étais juré de ne pas parler de la foire, pour ne pas vous lasser par les habituelles descriptions de carrousels, de pitres à la parade, de Hollandaises à oreillettes d'or, etc. ...»

|| mais ici il en parle en chiffres, ceux des sommes astronomiques que «les Liégeois laissent, chaque dimanche, de la place du Théâtre à la place des Guillemins». Et notre comptable en herbe arrive à une estimation globale d'«un million deux cent mille francs en un mois, pour le plaisir de cavalcades sur les chevaux de bois, d'être renversé par des trappes de tous genres, de manger des pâtisseries huileuses, etc...!» ||

542 **18 octobre 1921**

«Tant que nous sommes enfoncés dans les arides détours de la statistique, continuons nos petits calculs ...»

|| combien «de nos concitoyens passeront chez eux leurs soirées d'hiver?»... On compte à Liège douze cinémas, cinq salles de théâtre, plus les cafés-concerts, et deux cents cafés... Combien gagnent toutes ces salles de spectacle ou de divertissement? «Le Théâtre Royal, à lui seul, accuse près d'un million de recette annuelle!» ||

543 **19 octobre 1921**

«Le comédien a cette chance exceptionnelle d'être à la fois l'ami d'une foule entière ...»

|| à propos également des sacrifices qu'exige en retour cette sympathie générale ||

544 **20 octobre 1921**

«Qu'une festivité quelconque réunisse cinquante personnes dans un coin de la ville, aussitôt la police est sur lesdits lieux, dans un imposant appareil de commissaires, d'adjoints, d'inspecteurs et d'agents ...»

|| et la suite résume bien à elle seule tout ce billet : «... Mais qu'un honnête citoyen soit massacré, le soir, à un carrefour, on n'aperçoit pas le moindre képi, avec ou sans galons!» (rien que la semaine dernière, trois attaques nocturnes, en plein centre ville; et l'une des victimes était... un agent de police!)... Sans commentaires ||

545 **21 octobre 1921**

«Au temps où il y avait encore des rois, ceux-ci n'apparaissaient aux yeux de leurs sujets que dans un prestigieux appareil de magnificences! ...»

|| Sim les oppose cruellement, tout au long de ce billet, aux ministres sans grandeur et sans autorité d'aujourd'hui... «Une petite société d'agrément, où l'on prend au tragique le moindre incident de séance [...] Comment croire, en vérité, en des hommes qui n'ont pas le moindre prestige, qui ne savent même pas une seule fois se montrer supérieurs?» ||

546 **22 octobre 1921**

«Quand il était encore interdit d'importer des marchandises allemandes, les commerçants belges se récriaient et leur raisonnement, ma foi, n'était pas trop spécieux ...»

|| mais l'interdiction a été levée, et l'on constate aujourd'hui la hausse irréprouvable des produits importés : c'est que «les commerçants réalisent à ce jeu des bénéfices ronds!» ||

- 23/24 octobre 1921** 547
- « Une circulaire, répandue à profusion dans les cités ouvrières, nous apprend qu'il existe en Belgique un groupement anarchiste conscient et organisé, si l'on peut parler de la sorte de gens rêvant le chambardement général... »
- || au sujet des anarchistes, le petit Sim doute grandement de la sincérité de leurs propos...
La fraternité universelle sans gendarmes n'est qu'un rêve utopique! ||
- 25 octobre 1921** 548
- « Il y a, au fond des hommes, d'inépuisables réserves de résistance, j'allais écrire d'héroïsme, qui se manifestent uniquement dans les petites occasions... »
- || à propos des intempéries... et des diverses façons de les supporter, selon les circonstances... ||
- 26 octobre 1921** 549
- « Tandis que la première page des journaux cherche à nous passionner pour le coup d'État de l'ex-roi de Hongrie, pour la Révolution portugaise, les conférences des sinn-feiners, les communiqués de guerre grecs et autres événements tragiques, la chronique locale et la rubrique "Province" nous font part des traditionnels petits faits... »
- || faits tragiques et faits divers... événements lointains et chroniques locales... « Alors que nous rions la maison voisine est en deuil [...] Telle est la vie des nations, semblable à celle des individus. Il y a toujours une guerre qui ensanglante un morceau du monde, tandis que la paix fleurit ailleurs » ||
- 1^{er}/2 novembre 1921** 550
- « Le sage Solon s'émut un jour de la vague de luxe qui déperlait [*sic*] sur l'atique [*sic*!], et il édicta une loi pour l'enrayer... »
- || où il est question des jeux de hasard, et plus précisément d'une roulette clandestine... et aussi de ventes d'armes et d'interdiction de port d'arme ||
- 3 novembre 1921** 551
- « Plus cynique que ce sympathique voyou, neveu de Rameau, le grand Jules me parla de la sorte : ... »
- || à propos de « marché noir » pendant la guerre, puis des petits trafics d'après-guerre avec l'Allemagne... Pour ces fraudeurs tous azimuts, l'intègre Sim se montre justement sévère : « De tels individus sont un danger dans les États ! »¹⁹ ||

¹⁹ Voir « En Allemagne... avec les fraudeurs », signé Georges Sim, dans les numéros des 30/31 octobre (p. 1), 1^{er}/2 novembre (p. 3), 3 novembre (p. 4) et 5 novembre 1921 (p. 4). Voir aussi, dans le numéro des 24/25 septembre 1922, p. 4, « Variations sur un vieux thème / La fin des fraudeurs », signé Georges Sim.

552 4 novembre 1921

« Par la faute de novembre, sans doute, et de sa grisaille qui inspirent de plus mélancoliques rêveries, j'étais en peine de sujet de chronique, quand j'ai songé à vous entretenir des médiocrités... »

|| billet sur le thème de la médiocrité, sujet d'actualité à l'approche des élections... et de nous expliquer « pourquoi, en politique, les hommes médiocres, quoique vains et néfastes, obtiennent tant de succès » ||

553 5 novembre 1921

« L'économie moderne menace de ruine, parmi tant d'autres institutions, la pension bourgeoise où gîta le sublime père Goriot... »

|| et c'est de la faute aux coopératives, à la Maison des Étudiants, si les petites pensions bourgeoises se meurent. Ce billet leur sert d'oraison funèbre ! ||

554 6/7 novembre 1921

« Vous agréerait-il que je conte une anecdote avec tout mon respect, toute ma vénération coutumière pour l'administration qui en est le sujet?... »

|| où l'on déplore l'inculture de certain bibliothécaire communal, qui ignorait la signification de *in octavo* ou *in quarto*... et de tel autre qui confondait Fabre l'entomologiste et *Fables* de La Fontaine ! ||

555 8 novembre 1921

« *Lettre d'un lecteur* : Quel serait votre sentiment, Monsieur, à la lecture d'une prose de ce genre : ... »

|| à propos d'une certaine M^{me} Héloïse et de publicité abusive... Dans sa réponse, qui se veut mesurée, notre Sim déplore les « compromissions [dans lesquelles] le langage français a perdu toute sa force ». Saine leçon sur les mots et l'abus des mots ||

556 9 novembre 1921

« Voilà un an, deux ans peut-être que le peuple français traduisait devant un tribunal suprême l'un de ses ministres, accusé de trahison... »

|| où il est question aussi du procès de Landru et de l'intérêt qu'il suscite, et où l'on rencontre Britannicus, Phèdre, Iphigénie. « Au théâtre, certes, la barbarie du monstre est voilée par la délicatesse des vers » ; et plus loin : « Quel est le fond de la littérature, sinon des crimes encore, ou pis, de l'immoralité ! »... Et notre moraliste de conclure : « N'est pas blâmable celui qui suit les débats du tribunal, mais celui qui, par son esprit et sa verve, contribue à rendre le crime moins répugnant » ||

557 10 novembre 1921

« Quelqu'un m'écrivit en lettres lilluputiennes [*sic*!!], sur deux pages de papier ministre, aux fins de disculper tous ceux qui fraudent à la frontière allemande... »

|| nouveaux propos sévères sur les fraudeurs²⁰, « amateurs occasionnels » ou professionnels. Avec un petit détour par le « quai de la Batte, un dimanche matin, [où] ne sont étalés que des produits allemands » ||

²⁰ Voir note 19, p. 227.

11 novembre 1921

558

«J'ai rencontré Jérôme Paturot, alors qu'il était figé, nez rouge, mains dans les poches, devant une affiche électorale ...»

|| à propos du «service militaire de six mois» réclamé par les socialistes. En tant que communiste convaincu, Jérôme Paturot, lui, réclame «le service militaire de cinq ans, pour tous les citoyens, hommes et femmes...» ||

12 novembre 1921

559

«Paturot (Jérôme) vient de quitter la Mairie, où, moyennant sept mille francs l'an, il consent à étudier le mouvement social en copiant des feuilles de contributions ...»

|| à propos des socialistes et de leur politique fiscale taxant «les revenus, les biens immeubles, en un mot le capital»... et du communisme qui — Paturot *dixit* — «n'est pas la négation de la fortune privée, mais la répartition exacte de la propriété entre tous les citoyens» ||

13/14 novembre 1921

560

«Nous arrivions sur les Boulevards, où, par la faute du froid, les couples ne s'esseulent plus ...»

|| ... toujours en compagnie de Paturot et de ses généreux propos : «Qu'il est malaisé de partager un logement entre des miséreux sans commettre d'injustice [...] qu'il est donc difficile de faire le bien!» Mais, réplique Sim, «Ne pensez-vous pas, sage Paturot, qu'il est moins aisé encore de réaliser l'égalité [...] le partage de la propriété que prônent les communistes et auquel vous applaudissez?» Et Paturot de lui assener : «Sachez que des injustices isolées sont encore très préférables à l'injustice des principes fondamentaux, et que les victimes importent peu, quand il s'agit d'assainir l'esprit du monde entier!» ||

15 novembre 1921

561

«Paturot est sceptique, juste autant que Messire Arouet, dont il se délecte, dont il se gave, au point que, surnourri de contes philosophiques, il ne discerne plus clairement où s'arrête le conte et où commence la philosophie ...»

|| à propos de la naïveté des gogos... dont Paturot fait partie, puisqu'il va exécuter — on ne sait jamais! — les ordres de ce message qu'il vient de recevoir, ainsi libellé : «Je vous souhaite bonheur et bénédiction. J'apporte le bonheur. Il est interdit de rompre la chaîne, car celui qui la rompra connaîtra le malheur / Cette chaîne fut commencée par un officier américain, et doit parcourir la Terre 24 fois. Il faut accomplir ceci dans l'espace de 24 heures. Au bout de 9 fois, vous connaîtrez le bonheur. Envoyez ceci à 9 personnes à qui vous souhaitez le bonheur.» ||

16 novembre 1921

562

«Il est dans la jubilation, mon ami Paturot, tandis qu'il me montre du doigt la cinquième case des panneaux électoraux ...»

|| ... où l'on apprend qu'il est «candidat communiste aux élections législatives», et dans quelles conditions, et avec quels appuis... ||

563 17 novembre 1921

« Il va hâtivement, le corps un peu incliné en avant, sa main gauche serrant contre son flanc une serviette bourrée... »

|| suite du feuilleton Paturot, cet infortuné candidat député, harassé, écrasé de conférences, de meetings, de manifestes... sans parler de son humble tâche quotidienne à l'Hôtel de Ville ||

564 18 novembre 1921

« Paturot m'avait dit, avant de prendre place sur l'estrade où, le dimanche, trône l'orchestre de cette salle de danse de quartier : ... »

|| « Je parlerai sans passion, sans me préoccuper de l'éloquence, mais de la solidité de mes arguments ». C'est ainsi que Jérôme Paturot aborde le public de son premier meeting électoral... où il est question de Luther, de Karl Marx, de la Réforme, de la Révolution française et de la Révolution russe... Hélas! le public bâille! ||

565 19 novembre 1921

« J'ai voulu savoir quels redoutables individus se cachaient sous les noms terminant la liste communiste, dont le plus bel ornement est, sans contredit, mon ami Paturot (Jérôme)... »

|| de l'art de composer une liste électorale. Dans cette liste, le rôle de figurant est tenu par « Ivanovitch Stavitsky, ancien membre du soviet de Petograd [*sic*], Russe authentique et fraudeur de son métier » ||

566 20 novembre 1921

« Je voulus le complimenter sur son succès au troisième meeting communiste... »

|| suite des tribulations de Paturot, qui n'obtint de succès à son troisième meeting électoral qu'en promettant à son public des « réformes contradictoires » et donc intenables ||

567 22 novembre 1921

« — Paturot, mon ami, mon cher vieux camarade, soyez calme, je vous en conjure, et modérez votre légitime douleur... »

|| ultime apparition de Paturot, battu aux élections... les raisons de son échec... ou de l'amertume profonde d'un candidat malheureux ||

568 23 novembre 1921

« *Lettre d'un lecteur courroucé* : Je suis bien heureux, Monsieur le journaliste, que prenne fin la petite comédie que vous avez imaginée! Car je ne suis pas dupe, et ne l'ai pas été : Jérôme Paturot est un personnage de votre invention, et la liste communiste n'a rien à faire dans le scrutin de notre ville... »

|| et ce lecteur flétrit l'ironie du chroniqueur, car il craint que les arguments mis dans la bouche de l'imaginaire Paturot n'aient ébranlé de naïfs électeurs les prenant au premier degré. Suit la réponse de Sim, faussement repentante. ||

24 novembre 1921²¹ 569

« Les élections, je gage, ont fait plus de victimes dans la foule que parmi les candidats ... »

|| des dangers des périodes électorales, génératrices d'inimitiés et de haines, de brouilles et de disputes, car « sauf les hommes supérieurs, rares sont ceux qui savent discuter » ||

25 novembre 1921²¹ 570

« Une petite histoire vécue pour servir d'introduction à d'amères réflexions ... »

|| propos divers sur le caractère changeant des commerçants au fil des époques et des circonstances différentes. Puis sur la morgue des propriétaires, liée à la crise du logement : tout s'arrangera quand « il y aura trop de maisons sur terre » ! Hum ! ? « Ne vous réjouissez pas, car le sympathique échevin de l'État civil vous dira que, chaque fois qu'on bâtit une maison, lui marie deux douzaines de couples ! » ||

26 novembre 1921 571

« La Ville de Liège, soucieuse de renseigner les habitants sur les affaires locales, vient de publier les statistiques de l'État civil pour 1919 ... »

|| consultant pour nous ces statistiques liégeoises qui viennent enfin de paraître, notre Sim nous entretient des naissances (1 787 en 1919), des décès (3 189), des déménagements (70 708 personnes, sur un total de 166 197 habitants), etc. ||

27 novembre 1921²² 572

« Chaque matin, au même endroit, je rencontre le même individu, dont le pittoresque ne manque jamais de me charmer ... »

|| éblouissante description allégorique d'un Directeur d'école ||

3 décembre 1921 573

« Certains hellénistes d'une crédulité médiocre ont écrit sur les Olympiades des pages qui feraient rêver nos idéologues sportifs. Les manifestations de l'athlétisme, de la vigueur des Grecs, auraient été en même temps et surtout des manifestations de leur génie commercial ... »

|| et d'enchaîner sur les temps modernes, avec l'utilisation systématique des fêtes — la Saint-Nicolas y compris — par les commerçants avides de vendre (et encore, notre Sim en 1921 ne connaissait pas encore la Fête des Mères, la Fête des Pères, la Fête des Grands-mères, sans oublier la Saint-Valentin, Hallowe'en, etc. !) ||

²¹ Les 24 et 25 novembre, G.S. tire lui-même, à une demi-douzaine d'exemplaires destinés aux amis, sur les presses de la *Gazette de Liège*, une plaquette de portraits satiriques, *Les Ridicules!*, avec cette dédicace : « À ma Régine pour ses étrennes ».

²² Le lendemain 28 novembre meurt à Liège, sur son lieu de travail (18, rue Sohet), le père de Georges, Désiré Simenon, 44 ans, comptable.

Hors du Poulailler

Chaque matin, au même endroit, je rencontre le même individu, dont le pittoresque ne manque jamais de me charmer. Et chaque matin je me promets de vous en parler quelque jour. Parce que ce samedi électoral, je n'ai d'autre sujet d'une plus brûlante actualité, je veux vous croquer mon bonhomme. Imaginez vous une grande place ou nulle patience humaine, ne parvient et ne parviendra à faire pousser des arbres, imaginez-vous cette place, à huit heures du matin et cillez à la réverbération du soleil sur la façade de l'école, crépie à la chaux.

Toute une marmaille se bouscule et criaillie en attendant le coup de cloche ; et mon homme, mon sympathique phénomène, trône au milieu des gosses avec plus de majesté, j'en suis sûr, qu'onque n'en attribua à Louis XIV.

Dans la grande redingotte noire, dans les pantalons, dont les poches contiendraient sans peine toute la ribambelle grouillante, le corps de mon maître d'école, de mon directeur d'école, semble une gigantesque pièce montée dont la gélatine a fait tous les frais.

Le poids du chapeau melon, sans doute, qu'il perche sur le front, a enchaîné peu à peu la tête en avant et valu au dos sa courbure élégante. Si bien que le mol personnage semble invraisemblablement penché en avant, comme s'il voulait menacer de sa barbiche, aigüe et brunâtre comme une corne. Ai-je dit que jamais ses mains, accrochées derrière le dos ne se déjoignent, ce qui rend l'équilibre de l'ensemble plus hasardeux encore !

Mon Directeur d'école, à le teint jaune, gris, terreux bref une coloration qu'un peintre ne pourrait rendre sans mêler ensemble une demi douzaine de couleurs et une bonne portion de poussière. Et son œil, dont la cornée a pris des tons de vieil ivoire, semble soutenu à peine par les paupières qui s'affaissent. Le regard nous arrive sombre, farouche, soupçonneux, plein de menaces, de dessous l'ombre du chapeau...

Quel type pittoresque que celui-là, et comme Daudet l'aurait crayonné avec joie dans son *Petit Chose*. Poulbot ne le dédaignerait pas, quand il est entouré de sa marmaille pouilleuse et délabrée, ou bien encore, quand une commère débordante lui amène, en le traînant derrière elle, un gosse qui pleure à chaudes larmes.

Je ne sais ce que mon personnage ressemble quand il se trouve dans son école, car la grande place dont je vous ai parlé me paraît être son champ d'action préféré. Il y dirige toute une ribambelle riante ou batailleuse : y dirige des mamans poissardes et deux ou trois instituteurs, sans que son dos change d'inclinaison, que son chapeau quitte son front, que ses mains abandonnent ses reins. Je ne pense pas que sa bouche, dont les coins descendent très bas, ait jamais changé de pli pour sourire. A quoi servirait à mon homme d'être gracieux, puisqu'il est puissant et craint ?

Georges SIM.

4/5 décembre 1921²³

574

«À moins que je ne me trompe, nos grands-pères qui vivaient dans les cavernes et s'y délassaient en sculptant des rennes dans le roc, étaient bien persuadés que le brasier de bois mort constituait l'éclairage idéal...»

|| propos sur les divers modes d'éclairage au fil des siècles : torches de résine, huile de poisson [ou de baleine], chandelles de cire, pétrole, gaz, carbure, acétylène, électricité enfin... jusqu'à quelle nouvelle invention?... Avec éloge final de celui que Brassens appellera « Monseigneur l'Astre solaire », ce sage soleil qui le soir ne nous enlève son feu que pour faciliter notre sommeil... Mais, « parce que nul ne veut dormir, parce que la vie est trop courte, tous les quinquets sont adorés » ||

7 décembre 1921

575

«J'ai traité à deux ou trois reprises un sujet éminemment banal, et chaque fois mes idées avaient évolué...»

|| après en avoir dit beaucoup de mal, puis ri, puis ironisé, voilà que Sim nous sort l'éloge des sociétés ; de toutes les sociétés, qu'elles soient dramatiques, colombophiles, de billard ou autres. Sans oublier les fanfares ||

8 décembre 1921²⁴

576

«Je vais, si vous voulez, comme rien de meilleur ne veux [*sic*] sortir de ma cervelle frigorisée, vous crayonner les quelques têtes qui gisent dans mon compartiment de chemin de fer...»

|| saisissant croquis sur le vif des occupants d'un compartiment de chemin de fer, où l'on retrouve toutes sortes de fraudeurs de retour d'Allemagne... et puis «un petit jeune homme [qui] mange les couques et les massapains dont une prévoyante maman a bourré sa valise, [tout en questionnant] non sans anxiété un soldat sur la vie au régiment. Car il voyage aux frais du gouvernement, lequel dans quelques heures prendra paternellement soin de le vêtir en kaki»... Ne trouvez-vous pas que ce dernier portrait ressemble singulièrement à un... autoportrait! ||

²³ Le lundi 5 décembre, devant l'appel de sa classe (pour être plus vite libre de partir à la conquête de Paris?), Georges est incorporé comme soldat (cavalier) à la 3^e compagnie du corps de transport de la 4^e division d'armée. Les trois premiers jours de son service militaire, il les passe au camp de Contich (Kontich, banlieue sud d'Anvers). Bien que sous les drapeaux, il continuera d'écrire son billet *Hors du Poulailleur*, dont la publication, naguère quotidienne, deviendra plus espacée (voir lettres à Tigy n^{os} 39 à 42 / le 5 décembre à 19 h, il lui écrit : «Je suis un peu abruti [...] et puis je tombe de sommeil et il me faut encore écrire chez moi et fabriquer un Poulailleur»).

²⁴ Le jeudi 8 décembre, G.S. rejoint les troupes belges d'occupation en Allemagne, à Aix-la-Chapelle, où il demeurera jusqu'aux tout premiers jours de 1922. Morne séjour à la Caserne Rouge (*Rote Kaserne*), à quelque 40 km de Liège, où notre homme trompe l'ennui en écrivant quelques rares billets, et surtout... 45 lettres à sa fiancée (n^{os} 43 à 87). «Quant à la *Gazette*, je n'ai pas non plus, moins encore, le courage de nous voler, de te voler tout le temps qui ne me rapporterait d'ailleurs pas grand-chose ce mois-ci...» (20 décembre 1921).

577 9 décembre 1921

«J'ai eu l'insigne honneur de parler à un prolétaire qui depuis trois jours porte l'uniforme...»

|| plaisants propos sur les réactions contradictoires, trois jours après leur incorporation, de deux recrues d'origines sociales différentes ||

578 10 décembre 1921

«De même que les épices les plus violentes [*sic*] sont insipides au palais d'un Anglais piqué de poivre, les histoires de fonctionnaires et surtout celles de chefs de gare nous semblent fades...»

|| pour amener une histoire de chef de gare plutôt courtelinesque. Cela se passe dans une gare flamande «pas beaucoup plus grande qu'un de nos urinoirs, ce qui n'empêche pas le maître du lieu de couronner son chef du plus galonné des képis»... Mais cette histoire (belge), je n'ai hélas! pas le temps de vous la raconter ||

579 31 décembre 1921²⁵

«Il fut un temps où le vainqueur tenait pour un grand honneur de serrer la main de son rival malheureux ou plus faible...»

|| après trois semaines de *Gazette* sans «Poulailler», voici le premier billet de Sim (et semble-t-il le seul) adressé d'Aix-la-Chapelle, où notre bidasse passe le premier mois de son service militaire à la *Rote Kaserne*... Propos désabusés, pour ne pas dire écœurés, sur des scènes pitoyables croquées sur le vif en Allemagne occupée²⁶ ||

²⁵ On notera, entre le 10 et le 31 décembre, un «trou» de 17 numéros de la *Gazette* sans «Hors du Poulailler». Pas d'articles ni de reportages non plus. C'est le plus long silence jamais observé au cours de la carrière journalistique de Sim (voir note 24).

²⁶ Voir, dans le numéro des 8/9 janvier 1922, page 7, «Menus propos sur l'armée d'occupation», article signé Georges Sim.

1922

1^{er}/2 janvier 1922²⁷

580

« Il y a dans la vie de ces petites cérémonies que chacun expédie à sa façon, sans conviction aucune, sans plaisir, sans joie, sans enthousiasme, tout simplement parce qu'il est coutume d'exécuter telle pirouette à tel moment, de prononcer telle phrase à tel autre... »

|| à propos des formules de politesse ou de vœux, plus ou moins sincères, qui ponctuent notre vie sociale : « Bonjour » ou « Bonne nuit », « Sincères condoléances » ou « Longue et heureuse vie en ménage », « Bonne année » ou « Meilleurs vœux... » ||

4 janvier 1922

581

« Je pense que c'est Stendhal qui a écrit que l'homme s'accoutume à tout, excepté au bonheur et au repos. Il s'accoutume à bien des choses en tout cas. Mais de toutes celles-ci, c'est encore à être l'esclave des coutumes de toutes sortes qu'il s'habitue le plus aisément... »

|| le rythme des saisons et des coutumes, vu de l'étalage d'un pâtissier-confiseur où, au fil des mois, défilent et se succèdent couques, chocolats, gaufres et galettes, gâteaux des Rois, œufs de Pâques et poissons d'avril... ||

5 janvier 1922

582

« D'aucuns croient que l'armée est une école de propreté, parce qu'ils sont accoutumés à voir la tunique des soldats ornée d'une douzaine de boutons brillant comme autant de soleils. Je ne voudrais pas les détromper... »

|| où l'on apprend, de la plume d'un témoin bien informé — et pour cause ! — que les boutons des tuniques militaires et les œillets des chaussures brillent davantage que les corps qu'ils dissimulent !... « Sait-on qu'il est bon nombre de recrues qui, encasernées depuis le 1^{er} décembre, ont eu tout juste le loisir de prendre une douche, [juste] une petite douche de dix minutes. Or, les lavoirs où l'on passe chaque matin sont aménagés de telle sorte qu'il est impossible, avec autant d'ingéniosité qu'on en puisse avoir, de s'y laver autre chose que les mains et le visage ! » ||

7 janvier 1922

583

« Il y a quelques jours de cela, dans certaine ville, pas bien loin de chez nous, avait lieu une conférence... »

|| une conférence bien insolite, puisqu'elle réunissait « pléthore d'auditeurs »... Et notre Sim de nous révéler la cause d'un tel succès : la causerie, aussi courte que possible, était suivie d'une « sauterie intime »... Et de conclure : « Je suis forcé de vous avouer, en toute franchise, que vous réunirez beaucoup plus de monde encore si vous sacrifiez la causerie. » ||

²⁷ Le lundi 2 janvier, G.S. est muté à la 3^e D.A. à Liège (caserne des Lanciers, devenue plus tard caserne Cavalier-Fonck, boulevard de la Constitution, et aujourd'hui abandonnée par l'armée). Ce qui lui permet de reprendre, bien que sous les drapeaux, une collaboration régulière à la *Gazette de Liège*. (« Ma promesse de t'écrire avant midi était bien malaisée à tenir, d'autant plus malaisée qu'il me fallait en même temps pondre un stupide billet quotidien » [lettre n^o 88]... « Ma mère vient de venir [à la caserne] et elle viendra demain matin chercher le billet quotidien, ce Poulailleur de malheur que je n'ai pas encore eu le courage d'écrire » [lettre n^o 90]).

584 8/9 janvier 1922

« Puisque aussi bien j'ai commencé à signaler quelques à-côtés un peu ternes de l'armée, je veux en détailler encore ... »

|| où, après avoir parlé de la « propreté militaire » avec un enthousiasme mitigé, le soldat Sim nous entretient aujourd'hui de l'ordre et du rangement réglementaires ||

585 10 janvier 1922

« Me permettrai-je de développer encore, dans le modeste champ de mes cinquante lignes journalières, un sujet militaire ?... »

|| eh oui ! trois billets successifs consacrés à l'armée !²⁸ Cette fois, il est question de la coquetterie militaire, et plus précisément de l'ornementation des chambrées. Ornementation facturée à quarante centimes par soldat, soit la solde de plus d'une journée ! À préciser que c'était juste en prévision de l'inspection d'un général... et, finalement, le général n'est pas venu ! ||

586 11 janvier 1922

« Jamais je ne vis si méchante humeur que celle d'un mien ami, au lendemain de certain récital ... »

|| courroux provoqué par une critique journalistique particulièrement sévère... et notre Sim de faire remarquer à son ami qu'à l'inverse un article élogieux immérité est tout aussi blâmable : « en art, il n'y a pas de jauge officielle » et « les avis les plus contradictoires peuvent être également fondés ». En conclusion, « le critique n'a qu'une voix comme les autres ; libre à chacun de s'inscrire en faux contre lui. » ||

587 13 janvier 1922

« Tous, nous avons plus ou moins envoyé à tous les diables les journaux, les conférences littéraires, les revues humoristiques et les mille autres synthèses des petits potins et des grands événements ... »

|| mais à supposer que nous soyons privés de la presse pendant seulement huit jours, comme cela nous fait « du bien de retrouver enfin de l'imprimé, des pensées toutes faites, proprement alignées, [nous] libérant du souci éreintant de chercher des idées ! »... Franchement, je ne suis pas sûr de suivre le jeune Sim dans cet éloge de l'« indispensable » presse ! ||

²⁸ À la suite des billets et article des 7, 8/9 et 10 janvier, le cavalier Simenon se fait taper sur les doigts par son colonel : « Vous rendez-vous compte que vous risquez le tribunal militaire et la prison ? [...] Vous oubliez l'article tant du code militaire ! Il défend expressément à tout militaire d'écrire sur ses supérieurs et sur la vie d'une caserne [...] Je lis dans votre dossier que vous êtes soutien de famille. Pour cette fois, cela n'ira pas plus loin, mais je vous conseille, lorsque vous écrivez pour votre journal, ce qui est déjà un accroc à la discipline, d'oublier ce qui se passe à la caserne » (*Point-Virgule*, in *Tout Simenon*, vol. 27, p. 155).

14 janvier 1922

588

« Il y a dans la vie de tous les jours, dans la vie banale, tissée de menues habitudes, des antithèses ... »

|| ... et de prendre pour exemple le cirque, la fête sportive, le théâtre, le cinéma : plaisir pour les spectateurs, mais entraînement difficile, voire souffrance, pour le sportif, l'artiste ... sans parler de l'ennui que cela doit engendrer de « jouer deux cents fois le rôle d'Athalie, de répéter chaque soir la même tirade des nez » ! ||

15/16 janvier 1922

589

« Dans mon dernier billet, je parlais, puisqu'il faut bien parler de quelque chose, des distractions auxquelles on a donné le nom de plaisir ... »

|| « Quelle est la cause de ce besoin que ressent la majorité des individus de se divertir d'une façon conventionnelle ? » ... alors qu'il est des plaisirs tellement plus simples, et moins coûteux : la saveur du déjeuner du matin, la rêverie au coin du feu ou dans un rayon de soleil ... ||

17 janvier 1922

590

« Quand dans les journaux Monsieur Prud'homme lit les détails circonstanciés et copieusement dramatisés du dernier crime ... »

|| ... mais il ne faut pas en conclure que le monde est si mauvais. Les crimes inexcusables sont finalement rares : « Un siècle a-t-il beaucoup de Landru ? ». Voltaire lui-même « ne voulait pas croire qu'il y eût un homme foncièrement mauvais sur mille » ||

18 janvier 1922

591

« Tâchons un peu de nous imaginer le délire d'un gosse de douze ans qui se découvrirait tout à coup la faculté de voir à la fois, par la même paire d'yeux, devant lui, derrière, sur les côtés, au-dessus et au-dessous ! ... »

|| ... et Sim de s'extasier sur « ce phénomène extraordinaire qu'est la cinématographie [...] cette lanterne magique nouvelle » ... mais qu'il ne convient pas d'encenser plus que de raison. Dans ce domaine, « le nom de chef-d'œuvre est courant comme menue monnaie ! N'est-ce pas que les hommes sont de grands enfants qui s'affolent devant une mécanique nouvelle ? » ||

19 janvier 1922

592

« La sagesse antique par la voix de Socrate excusait la méchanceté, en la confondant avec l'ignorance. Autrement dit l'homme méchant, à en croire le philosophe grec, ne serait méchant que par suite de son manque de science ... »

|| mais « de pareilles théories [sont] bien dangereuses à répandre dans un État ». Il vaudrait mieux dire « que, si la grande culture rend les hommes bons, la moyenne culture, par contre, leur donne une forte tendance à la méchanceté, au pédantisme, à l'envie ... » et le petit Sim de développer socratiquement cette pensée ||

20 janvier 1922

593

« Si l'on recherchait, comme en arithmétique, le plus grand commun qualificatif des choses de ce monde [...] je crois que l'on tomberait aisément d'accord pour accorder ce titre au mot "banal" ... »

|| et cette banalité « se niche partout ». Ne serait-ce que celle du choix des titres d'enseignes commerciales : combien de « Au bon coin », de « Mieux vaut ici qu'en face », d'auberges « Au Cheval Blanc », d'hôtels « du Commerce, de la Gare, des Voyageurs »... ! ||

594 **21 janvier 1922**

« N'est-ce pas une merveilleuse faculté que celle qui est donnée à l'homme d'être ravi à la fois par des objets contraires ?... »

|| où il est question de neige, de gelée, de pluie [qu'une coquille a transformée en « place »] ... et de conclure un peu platement que « tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes » ||

595 **22/23 janvier 1922**

« Si la question des langues vous passionne²⁹, je viens vous donner la formule d'une petite expérience éminemment intéressante ... »

|| il s'agit « d'enfermer dans une même chambre, voire dans une même maison, un Flamand, ignorant tout du français, et un Wallon, complètement ingénu quant au Moedertael³⁰ ». « Telle pourrait être, en petit, la situation de la Belgique »... Mais je vous laisse juge, en vous invitant à lire dans son entier ce billet, toujours d'actualité, me semble-t-il ||

596 **25 janvier 1922**

« Voltaire a fait des contes fort ingénieux pour prouver, autant que conte fait preuve, que l'homme maudit souvent d'excellentes choses parce que sa vue est trop courte pour qu'il en puisse juger les fins dernières ... »

|| et de traiter de « l'égoïsme, ou son synonyme, l'intérêt personnel »... Et où il est question de Molière : c'était le tricentenaire de sa naissance et, à cette occasion, mille journalistes font montre d'érudition, dix mille directeurs de théâtre y voient tout profit, de même que cent mille artistes méconnus. « De la rencontre de tant d'intérêts divers, de tant d'égoïsmes naît ce grand bruit qui auréole un nom. Et ainsi on peut se bercer de l'illusion que les grands hommes ne meurent pas dans l'âme des foules. N'est-ce pas que l'égoïsme a parfois du bon ! » ||

597 **26 janvier 1922**

« Si chaque époque doit être jugée par ce qu'elle produit avec le plus d'abondance et de ténacité, je veux jurer que la nôtre s'appellera quelque jour l'époque des romans et des cigarettes ... »

|| et c'est tout le sujet de ce billet : « Chaque jour une marque, dix marques nouvelles de cigarettes sont lancées sur le marché [...] Chaque jour, cent romans sortent de presse avec banderoles des éditeurs, préface et avertissement de critiques de bonne volonté »... Où il est question aussi des « livres de poche » et autres volumes « omnibus » ||

²⁹ Voir, dans le numéro du 27 septembre 1921, page 2, « La fête de Wallonie/Toujours la question des langues », article signé Georges Sim.

³⁰ « Moedertael » : voir note 7, p. 205.

Hors du Poulailier

Si la question des langues vous passionne, je viens vous donner la formule d'une petite expérience éminemment intéressante. Il s'agit, comme opération préparatoire, d'enfermer dans une même chambre, voire dans une même maison un Flamand ignorant tout du français, et un Wallon, complètement ingénu quant au Moedertaël.

Ceci fait, évitez tout contact extérieur à vos sujets, qui doivent rester dans un vis-à-vis rigoureux. Que va-t-il se passer, pensez-vous? Je vais vous le dire : le Flamand et le Wallon vont tenter tout d'abord de converser. Ils se feront des signes qu'ils comprendront mal. A la deuxième ou troisième tentative de rapprochement je vous promets que l'un ou l'autre élèvera la voix, sans le vouloir, disant des choses bien bénignes comme : « passez-moi du pain », ou « il fait chaud ce soir ». L'autre, se croira injurié, et on en viendra sans doute, aux mains.

Cependant, au bout d'un temps plus ou moins long, mon Flamand et mon Wallon, comprenant l'impossibilité d'arriver à l'entente cordiale alors qu'on ne peut se parler, rompront toute relation, et, se tournant philosophiquement le dos, vivront en paix, chacun pour soi.

Telle pourrait être, en petit, la situation de la Belgique. Mais, si vous en avez le loisir, compliquez un peu votre expérience, et alors, vous pourrez constituer une miniature du bilinguisme.

Pour cela, introduisez dans la chambre d'expérience, un troisième individu qui sache à la fois parler français et flamand, et qui soit, en outre, rusé compère et sans scrupule. Tout naturellement, il va servir d'intermédiaire entre nos deux hommes. Mais comme il a tout intérêt à ce qu'ils ne s'entendent pas, puisque de la sorte, sa suprématie sera incontestée, ne va-t-il pas les exciter l'un contre l'autre, parler de la voix du sang, de la supériorité de race, à chacun d'eux?

Nos pauvres sujets, ainsi consciencieusement bernés ne pourront plus se sentir tandis que le troisième larron sera maître et seigneur.

En somme, puisque je l'ai faite à votre intention, il est inutile peut-être que vous tentiez cette expérience, car, en vérité, elle est moins à la portée de tous que les petits jeux de physique expérimentale. Vous en savez les résultats et d'ailleurs, vous vous en doutiez un peu.

Georges SIM.

598 **27 janvier 1922**

« Chacun de vous, à coup sûr, est demeuré déjà quelques minutes, appuyé à une fenêtre, à regarder un quelconque horizon de toits, d'arbres ou de fils téléphoniques... »

|| où il est question des mélancoliques états d'esprit de qui est privé de liberté, « à l'école, au bureau, à l'atelier » ||

599 **28 janvier 1922**

« Oserai-je parler encore des conférences et des conférenciers, après en avoir dit déjà tant de mal, à maintes reprises?... »

|| ma foi, il s'y risque. Et c'est pour se demander pourquoi « presque tous les écrivains, dans leurs vieux ans et même dès l'âge mûr, gagnent cette manie de parler, d'eux et des autres, de leurs œuvres ou de celles de confrères [...], devant cent personnes et un verre d'eau » ! Peut-être, hasarde Sim, est-ce l'attrait des « agapes épicuriennes qui précèdent ou suivent chaque débauche oratoire », sans doute aussi gratifiantes que les applaudissements du public ? Et, malicieux, le billet conclut : « Il n'en faut pas plus pour déterminer une vocation ! » ||

600 **29/30 janvier 1922**

« Parce que l'on a inventé le chemin de fer, l'avion et le sous-marin, parce que nos ponts sont de fer et que les canons tirent à vingt kilomètres, parce qu'il existe quelque part des maisons à cinquante étages, et que nos grands magasins sont pourvus d'ascenseurs, il semble à bien des gens que le pittoresque urbain est mort... »

|| non ! il n'est pas mort, proteste l'enfant de Liège. Ainsi, « peut-on trouver plus charmante petite grande ville que Liège, avec son air un tantinet négligé, ses allures fanfaronnes aussi, du côté de Fragnée, ses vellétés villageoises... Regardez donc qu'elle est bohème, cette kyrielle de toits qui se bousculent au pied de la Citadelle, et comme cette forteresse d'un autre âge ferait bonne mine dans un décor d'opéra-comique ! [...] Les petites rues de chez nous, avec leur pavé gras et fantaisiste, semblent prêtes à livrer passage au guet et à son tintamarre de sabres et de mousquets [...] Et cette charmante boîte à tracasseries qu'est notre Hôtel de Ville, avec son bonhomme de Perron à côté, et ses étals, ses harengères [...] Du pittoresque il n'en manque pas... » Un sujet aussi attachant et charmant méritait bien, n'est-ce pas, d'aussi larges citations ||

601 **2 février 1922**

« Il existe beaucoup d'ennemis, je suppose, du bonheur de l'homme... »

|| et de n'en citer qu'un, le désagrément que nous cause « un simple furoncle de rien du tout [...] Comme elle va vous rendre malheureux, ami infortuné, cette tumeur bénigne, ce sacré clou, comme on dit en termes vulgaires... » Et d'étendre le propos : « Des furoncles, il y en a de toutes sortes, à chacun de nos pas. Tantôt il est physique, tantôt il est moral. Aujourd'hui, c'est une petite désillusion, et demain c'est un bourgeonnement de nez... » ||

602 **8 février 1922**

« Je serais curieux de faire le compte des gens industriels et tenaces qui vivent, non d'un commerce ou d'un travail régulier, mais seulement de mille métiers [...] que leur inspire leur ingéniosité... »

|| petit inventaire de cent petits métiers de toutes sortes : marchand de marrons, vendeur de programmes, camelot, ou bien estropié ou aveugle sur le passage des pèlerins ; ramasseuse de coke ; marchande d'oranges, d'eau gazeuse, de petits pains ou de gaufres... ||

9 février 1922

603

«Parce qu'un Hollandais a eu la fâcheuse idée d'attaquer un voyageur de première classe, dans le direct Anvers-Bruxelles, je sais des centaines de gens qui vont crier à l'insécurité et des centaines d'autres qui vont gémir sur la corruption des mœurs...»

|| Sim semble calmer le jeu, en faisant remarquer que, au contraire, «les menus faits de la ville sont en quelque sorte à la portée de tous». Mais c'est pour ajouter que «tous ces petits faits sont, en somme, plus effrayants que les gros dont on parle avec effroi. Rarement on est vitriolé sans l'avoir mérité un brin; mais le plus innocent des bourgeois est victime quelque jour d'un vol avec escalade et effraction!» (avez-vous remarqué au passage la thèse de la «victimologie», qui sera développée plus tard dans nombre de romans signés Simenon, «Maigret» ou non!) ||

10 février 1922

604

«Auparavant, c'est-à-dire avant la guerre, l'orgueil des familles d'artisans était d'avoir un enfant "dans l'Administration"...»

|| «Les temps sont changés, dit-on [...] C'est pourquoi les pères de famille consciencieux auraient abandonné leurs rêves administratifs pour des espoirs commerciaux...» ||

11 février 1922

605

«C'est une chose admirable, dans les démocraties, que la confiance accordée malgré tout par le peuple à ses élus du moment...»

|| et d'évoquer la France (qu'il appelle «une aimable voisine») où l'occupation préférée semble être «la mise en accusation des ministres, des généraux, des fonctionnaires, et en général de tous ceux qui détiennent quelques bribes de pouvoir [...] on y pousse même cette fièvre judiciaire jusqu'à menacer de la Cour d'assises, ou de la Haute Cour, le Père la Victoire lui-même [Clemenceau] qui n'en peut mais...» (Ma foi, à l'heure où j'écris ce commentaire, c'est un préfet qui se retrouve «sur la paille humide» de la Santé, pour n'avoir pas su empêcher des gendarmes pyromanes et maladroits d'agir contre une paillote corse! Décidément, en France, le glaive de «Dame Thémis» sévit tous azimuts!) ||

14 février 1922

606

«J'ai connu un aimable jeune homme qui était incapable de vous remercier du moindre service, fût-ce d'un peu de feu tendu à sa cigarette, à moins d'une formule dans ce goût : "Ma reconnaissance ne s'éteindra qu'avec mon dernier soupir!"...»

|| et le malicieux Sim de se gausser des journalistes atteints de la même grandiloquence, et ce en citant certains de leurs titres ronflants. Ainsi : «À la conquête de l'Atlantique / Un géant naval luxueusement aménagé / alimenté au mazout / fendra bientôt l'onde amère»; ou, pour rester dans les périphrases maritimes : «Le nouveau pilote de la nef de Saint-Pierre» [Pie XI, élu le 6 février]... ||

15 février 1922

607

«On rit souvent des douces manies des fonctionnaires, soit qu'ils jouent du piston quand le chef de service s'en est allé, qu'ils professent une vénération particulière pour leurs manches de lustrine, qu'ils lisent le *Petit Illustré* entre deux copies...»

|| mais, ajoute le chroniqueur, «qui n'a quelque ressemblance avec ce bon Monsieur Lebureau?» Et de citer des exemples de routine sociale, ou «professionnelle»... Ainsi, «tel malandrin, qui débuta dans la carrière en volant une échelle, en est à sa vingt-quatrième [...] tandis que son confrère, régionaliste sans doute, se croirait déshonoré s'il consentait à subtiliser des portefeuilles ailleurs que sur la plate-forme du tram 4». Et de conclure : «En somme, maniaque, chacun l'est plus ou moins» ||

608 **16 février 1922**

«J'ai lu, jadis, dans un magazine pour la jeunesse, l'histoire d'un jeune prince hindou, élevé dans un Collège français...»

|| pour en arriver à nous parler de l'étrange fascination qu'exercent montres et horloges sur bien des gens... Avec, en prime, un exemple local : la superbe et imposante horloge électrique dont vient de faire l'acquisition «un journal de chez nous» ||

609 **17 février 1922**

«Cette semaine, un journaliste bruxellois visita le Palais Mondial, et fut enthousiasmé par l'utilité de cet organisme...»

|| et voilà qu'un autre journaliste, bruxellois lui aussi, se dit «littéralement révolté par la mauvaise utilisation de locaux aussi spacieux, etc.» Alors, poursuit notre impartial, «cinquante mille citoyens ont lu le premier article [et] chanté les beautés d'une institution aussi merveilleuse. Cinquante mille autres ont lu le second article [et] vitupéré contre une institution aussi ridicule»... «Oh! harmonieuse *Vox Populi!*» ||

610 **18 février 1922**

«Un beau dimanche, les Pêcheurs à la ligne décident d'organiser un Grand Meeting, pour protester contre diverses mesures qui lèsent leurs intérêts...»

|| les «disciples de Marcachou» ont bien raison de se plaindre, car «la Vesdre serait une rivière splendide si les résidus d'usines ne l'empoisonnaient périodiquement». Mais, pour éviter cela, il faudrait que les filateurs verviétois «fassent des installations qui coûteraient de gros millions», au moment précisément où ils luttent contre la concurrence allemande... Pour le ministre, «impossible de satisfaire l'un sans porter préjudice à l'autre!» ||

611 **19/20 février 1922**

«C'est un axiome que le fait de revêtir un costume d'apparat, de se savoir rutilant, d'avoir la sensation de sa magnificence, donne à l'homme [...] l'assurance qui suffit au prestige...»

|| voyez plutôt «l'habit chamarré de l'échevin, du Gouverneur, ou l'ampleur prestigieuse de la robe de magistrat»... Et la réciproque est vraie ||

612 **24 février 1922**

«L'une des plus curieuses remarques que l'on puisse faire, quand on observe les individus vivant en commun, c'est la tendance à former des groupes plus petits dans un groupe plus grand, à resserrer toujours davantage ces groupes...»

|| et Sim cite des exemples à l'hôpital, à l'école, dans le quartier d'une ville, dans les provinces, dans les États eux-mêmes... et il appelle cette tendance «du patriotisme réduit» ||

Hors du Poulailier

Un beau dimanche, les Pêcheurs à la ligne décident d'organiser un Grand Meeting, pour protester contre diverses mesures qui lèsent leurs intérêts. Et les Pêcheurs à la ligne ont bien raison. Entre autres, il est difficile de ne pas leur accorder que la Vesdre serait une rivière splendide si des résidus d'usines ne l'empoisonnaient périodiquement; que les touristes, comme les pêcheurs ont beaucoup à souffrir de cet état de choses; que, moyennant le prix relativement élevé des permis de pêche, et le nombre de pêcheurs à la ligne, l'Etat a pour devoir de protéger au moins le poisson contre les pollutions.

Mais voyez combien, en ce monde, le hasard met de malice à démontrer la relativité du vrai et du faux. Tandis que les disciples de Marcatchou se réunissent de la sorte, d'autres gens tiennent une assemblée non moins importante. Ce sont les industriels de la région de Verviers, qui, eux, protestent contre toute mesure tendant à leur interdire de déverser dans la Vesdre, leurs funestes produits. Et, bon Dieu, les industriels ont bien raison, eux aussi, raison tout autant que les pêcheurs à la ligne. En effet, pour éviter l'empoisonnement du poisson, il faudrait que les filateurs fassent des installations qui coûteraient de gros millions. Or, ces filateurs luttent présentement contre la concurrence allemande, et cette concurrence est si malaisée, que nos compatriotes risquent fort de succomber. Le moment serait mal choisi il faut bien l'avouer, pour exiger des travaux onéreux!

Or donc, le Ministre en cause recevra à la fois la requête des Pêcheurs à la ligne et celle des Industriels Verviétois. Le uns et les autres ont raison, parfaitement raison. Par malheur, il est impossible de satisfaire l'un sans porter préjudice à l'autre.

N'est-ce pas que la profession de Ministre n'est pas toujours aisée!

Georges SIM.

613 25 février 1922

« Que c'est morne, n'est-ce pas, dans les faubourgs, pendant à la montre des boutiques, l'amas d'oripeaux carnavalesques dont les rouges, les jaunes et les ors sont lamentablement ternes, dans la grisaille humide de l'atmosphère !... »

|| quelques propos déjà tenus sur le grotesque du carnaval, « qui n'est pas moins stupide sous le soleil que sous un ciel nuageux » ; puis sur l'heureuse influence de l'astre solaire...
« N'en est-il pas ainsi de toute notre vie [...], de nos états d'âme, de nos jugements ? » ||

614 26/27 février 1922

« Des philosophes, après de sagaces observations et de doctes réflexions, ont découvert que ce qui s'appelle vertu en Indo-Chine mérite le nom de vice à Paris et autres lieux ; que les bienséances de tel pays nègre sont pures malpropretés chez nous... »

|| aujourd'hui encore, notre ex-Coq de service se noie quelque peu dans des banalités et des évidences quelque peu rabâchées... Mais soyons indulgent, car il n'est pas facile de « pisser » chaque jour (ou presque) cinquante lignes de copie tout en étant chaque jour aussi brillant, original et drôle ! ||

615 3 mars 1922

« Quand dans une artère de faubourg vous apercevez une boutique au volet clos, vous pouvez assurément conclure que bientôt s'ouvrira le septième, le huitième ou le vingtième magasin de tabacs et cigares de la rue... »

|| pendant la guerre, cela eût annoncé « l'installation d'un marchand de gaufres aux betteraves ou autres très indigestes choses » ; avant la guerre, c'eût été une crèmerie...
« On dirait vraiment qu'à chaque époque, sinon qu'à chaque année, on ne fait fortune que dans une branche déterminée [...] c'est de l'engouement » ||

616 4 mars 1922

« Dans le temps, quand aucune grosse affaire n'entretenait les conversations et ne fournissait une providentielle copie aux chroniqueurs, on recourait à quelque bonne histoire... »

|| « Le serpent de mer, comme le nouveau monstre du Congo, ou le crâne préhistorique de l'Inde, étaient de ces sujets de tout repos... » « Voilà un an, c'était la vie chère », dont on ne parle même plus. « Comment résister à l'affaire Landru ? » Mais elle est morte à son tour, comme Landru lui-même... Alors, de quoi va-t-on parler ? Eh bien, « de la fameuse loi sur l'alcool, à la grande liesse des cafetiers » ||

617 5/6 mars 1922

« — Alors, la dernière séance a été agitée ?

— Plutôt. L'assemblée était fort partagée sur deux ou trois points de l'ordre du jour, ce qui a évidemment amené des échanges de vue orageux... »

|| « Vous êtes sur la plate-forme du tram 4 [et] c'est le wattman qui (Ding... Ding...) converse avec un voyageur ». Voilà un billet dûment ponctué de « Ding! Ding! » véhéments... « et le tram roule toujours en envoyant à chaque cahot les occupants de la banquette droite sur ceux de la banquette gauche [...] et l'homme, agitant sa sonnette et freinant tous les cent mètres, continue de décider du sort des empires » ||

8 mars 1922

618

« C'est étrange de rencontrer dans une société, dans une réception officielle quelconque [...] un Monsieur que l'on connaît plus intimement, c'est-à-dire que l'on a pu observer dans l'intimité de la famille, ou avec lequel on a été lié d'amitié... »

|| car, selon qu'il est avec ses proches ou à l'extérieur, son caractère est le plus souvent bien différent ! C'est que « les familiers et en général tous ceux de notre entourage vivent avec notre humeur, tandis que les autres ne nous connaissent que par les moments de notre vie consacrés à la parade ou au plaisir ». Te reconnais-tu, lecteur, dans ce pertinent portrait ? ||

10 mars 1922

619

« Que m'en tiennent éternellement rigueur les romanesques et les poètes, il me faut poser une question dans le mode de celles que lancent périodiquement les magazines... »

|| « Supposez-vous un moment attablé confortablement dans un café, entrecoupant votre sieste de voluptueuses lampées de vin ou de liqueur [...] Que préférez-vous qu'il vous arrive en cet instant : la nouvelle de la mauvaise santé subite d'un ami, ou de tout autre malheur de ce genre, ou bien le contretemps classique qui consiste dans l'oubli de votre portefeuille?... Je vous laisse trouver votre réponse ! ||

11 mars 1922

620

« C'est un rêve pétri d'orgueil que fait naître en moi le soleil éclatant, celui de goûter la vie sous toutes ses faces, c'est-à-dire de tirer de la nature tout ce qu'elle peut donner, tout ce qu'elle offre... »

|| « Et pourtant à l'heure qu'il est, tandis qu'ici un clair mais bien tiède soleil fait croire au printemps, ailleurs il est des cieux torrides et des fruits au jus suave ; ailleurs encore, des mers sont gelées ; des cimes quelque part, chapeautées de neige, se voilent de brouillard ; des mers sont paisibles et d'autres s'agitent en de furieux ouragans. Nous, sur notre petit lopin de terre, nous ne goûtons que notre soleil tiède. Tout le reste ne nous est rien, ne nous émeut pas, est perdu pour nous ». Voyager et tout connaître de notre planète, « quelques fortunés seuls peuvent vivre de la sorte. Les autres mourront sans avoir goûté autre chose qu'une infime paillette de la nature et de la vie. » ||

12/13 mars 1922

621

« On fait souvent grief aux gens qui ont à distribuer des grâces ou à secourir les malheureux, de dispenser leurs faveurs suivant une règle fixe, laquelle ne tient aucun compte du plus ou du moins de souffrance... »

||... « Quelqu'un qui serait à la fois philanthrope et poète préconiserait à coup sûr un traitement différent pour une souffrance différente... » ||

15 mars 1922

622

« C'est bien dangereux d'avoir la réputation d'homme d'esprit ; on risque souvent de l'être moins que tout autre... »

||... il est dur d'être « forcé d'être spirituel, même à jeun, avec ou sans inspiration. Alors [on doit] bien se rabattre sur les vieilles mines à bons mots, mines inépuisables, parce qu'il suffit de changer l'expression d'une pensée qui fit rire il y a bien longtemps » ||

623 16 mars 1922

«L'autre jour, tandis qu'un personnage officiel, le Bourgmestre, le Gouverneur, l'Échevin de ceci ou celui de cela, prononçait un discours de circonstance qui ne mesurait, je le jure, pas plus de douze pages, quelqu'un fit remarquer que cette prose était aussi originale que littéraire...»

|| en fait, tous les discours des personnages officiels se ressemblent. Car «pourquoi seraient-ils différents parce qu'hier ils s'adressaient à une société du quartier du Sud et que demain il s'agira d'une société similaire se réclamant du quartier du Nord? Pourquoi surtout s'attendre à des paroles immortelles, à de marquantes proclamations, lorsqu'un "officiel" ouvre la bouche pour formuler ce qui équivaut au banal "Bonjour" de tout un chacun?» ||

624 17 mars 1922

«En des salles magnifiquement académiques, des gens graves sont assis en cercle, qui écoutent des discours austères...»

|| ne vous y trompez pas, il s'agit d'un congrès, qui «se préoccupe de la question du vin, du bon vin de France, dont l'allure un tantinet égrillard fait honte à leurs habits noirs. Il paraît que ce vin est menacé, que la consommation diminue en même temps que sa réputation [...] Des gens se sont offerts pour tirer cet excellent vin du mauvais pas où il s'est fourvoyé. Lors, ces gens ont réuni un congrès [...] Nul ne sera d'accord sur les points en litige»... Mais, après chaque séance, les congressistes se retrouvent en d'aimables banquets... ||

625 18 mars 1922

«Les langues sont à la mode aujourd'hui, non celles d'Ésope, la meilleure et la pire, mais les langues dites vivantes, anglais, flamand, espagnol, portugais, esperanto...»

|| et c'est la guerre entre écoles de langues, à qui fera le mieux, le plus vite et le moins cher. Et puis il y a les cours par correspondance... «Demain un commerçant avisé inventera le cours par suggestion ou par télépathie. On vous placera sans doute un mignon appareil sur la langue ou sur quelqu'une de vos bosses crâniennes; on pressera un bouton, et... crac, vous allez parler italien, russe, hindoustani ou chinois... Que voulez-vous, «il faut gagner de l'argent, n'importe comment, en vendant quelque chose, de l'esprit ou des connaissances» ||

626 19/20 mars 1922

«À la dernière page d'un magazine, je lis la liste de quelques revues belges, de celles qui s'intitulent fièrement littéraires, artistiques, philosophiques, sociales, que sais-je...»

|| pas moins de trente-cinq titres!... et Sim de nous expliquer «la mécanique, assez simple, d'une revue, d'une revue de jeunes en tout cas»... Avec cette conclusion mi-figue mi-raisin : «On voit qu'il existera des revues tant qu'il y aura des jeunes gens avec "quelque chose dans le ventre" et des bourgeois avec "quelque chose dans la poche"...» ||

21 mars 1922

627

« Il est coutume parmi les gens cultivés de mépriser le roman d'aventures et de se rire de l'in vraisemblance des contes de Gaston Leroux, de Maurice Leblanc, et d'autres encore, spécialistes en inédit... »

|| et de nous citer des faits divers extraordinaires, de ceux « qu'aucun auteur de mélodrame, aucun Ponson du Terrail n'oserait raconter [...] tant il serait sûr de faire hausser les épaules »... « Peut-être alors hésitez-vous avant d'employer l'épithète "in vraisemblable"... » ||

22 mars 1922

628

« Quel spectacle plus pittoresque, plus balzacien, plus symbolique, plus attristant qu'une vente par notaire, contrainte ou de plein gré!... »

|| (un billet plein de sensibilité sur un sujet émouvant, où le futur romancier fait ses gammes). « Qui dira la grande détresse de la vaisselle, des vases, des potiches, des aiguères arrivant sur la rue, qui la panse fendue, qui l'aile brisée, qui l'oreille absente [...] et la crue lumière, toujours, rend plus morne cet étalage de choses qui, ainsi déracinées, ont l'air pauvre, miteux, minable [...] Cependant, derrière un rideau, quelqu'un sans doute est aux écoutes, que navre cette déchéance d'objets autrefois familiers, associés au bonheur, au foyer. Peut-être, de les voir entassés sur la rue, s'étonne-t-il plus que tout autre de leur air pitoyable » ||

23 mars 1922

629

« Voilà quelque quatre ans, il fut de mode d'imiter, dans tous les ajustements, la coupe de la tenue militaire... »

|| (un sujet plus léger, traité avec humour)... cette mode militaire a disparu, mais a toutefois gardé un fidèle, « l'important fonctionnaire qui dirige le service des tramways sur le pont des Arches [...] ; armé d'un levier [il] est posté au milieu du pont ; il observe à droite, à gauche, en amont, en aval, telle une vigie, et de temps à autre plonge son levier entre deux rails disjoints. Cet homme, donc, n'a pas renié son goût pour le kaki [...] et le soir, quand l'ombre donne à son levier de vagues allures de sabre, il est des troupiers qui se méprennent et saluent respectueusement. Je me suis laissé dire qu'il recevait ces saluts de bonne grâce » ||

24 mars 1922

630

« Vous connaissez peut-être ce refrain de je ne sais quel vaudeville :

C'est la pompe du village

Pompons avec ardeur... »

|| à Liège, cette « pompe du village » c'est en ce moment « l'affaire des tramways Est-Ouest » ; et, chaque mois, le Conseil Communal et les journaux locaux « pompent » avec ardeur ! ||

25 mars 1922

631

« C'est un homme dangereux et bien malheureux à la fois, le journaliste qui s'est mis en tête de découvrir une grosse affaire policière... »

|| étude clinique du « journaliste d'investigation », comme l'on dit aujourd'hui... « Notre reporter cherche, doit trouver "l'affaire", c'est-à-dire le crime, le vol, la fraude que personne ne connaît, qu'il dévoilera quelque jour en un retentissant article, et dont il désignera le coupable à la Justice [...] Mais souvent, l'article ne paraît pas, quelque élément inattendu venant tout à coup renverser l'échafaudage savant de preuves et de présomptions [...] Tandis que "l'affaire" s'était amorcée, en première page sur deux colonnes, elle se termine, dans un coin perdu du journal, par trois lignes de rectification » ||

632 28 mars 1922

« Tandis que le résultat de tant de palabres se traduit par des ennuis nouveaux pour le public, par des taxes, des impôts, l'augmentation du prix de ceci ou de cela, ou bien encore par le mortel ennui de longs et filandreux comptes-rendus et ordres du jour, voilà qu'une réunion a lieu, qui fait espérer joies et liesses... »

|| Il s'agit de l'assemblée de l'Académie Culinaire. On y discutera « de choses suaves, [de] la saveur des grives, des ortolans, des cailles, des rôtis, des côtelettes, du gibier de plume et de poil, et du froid gibier de carême... » ||

633 29 mars 1922

« On entend en chemin de fer des conversations surprenantes, entretenues par des gens plus surprenants encore... »

|| ... à propos de la baisse du mark, qui est « artificielle »... « grâce à la dépréciation qui en résulte, les produits allemands s'enlèvent comme des petits pains », et patati, et patata... La scène se passe dans un train de la ligne Bruxelles-Cologne, et les protagonistes — la grosse femme, le petit jeune homme, le type faubourien — sont tous des trafiquants « en grand »... Et notre chroniqueur pense que « si la prison ne les réclame pas, ils mourront tous riches » ! ||

634 30 mars 1922

« Un grincheux qui aime les voyages me dit avec férocité : Ridicules ces histoires-là, qui sont sensées [*sic*] nous lier plus étroitement tantôt avec les États-Unis, tantôt avec le Brésil, tantôt enfin avec l'Espagne puis avec l'Italie !... »

|| où il est rappelé qu'entre protestations d'amitié et aide mutuelle véritable entre nations, il y a un pas, pour le moins. Mais Sim de faire remarquer à son grincheux : « Contrairement à votre opinion, il existe une vraie sympathie entre la Belgique et les États-Unis, le Brésil et l'Italie [Mais] on la trouve au cœur de ces pays, c'est-à-dire dans la foule. Pour la monétiser, vous vous adressez aux commerçants ou aux financiers, c'est-à-dire aux porte-monnaies de ces nations. Comment vous étonner de n'y pas sentir les mêmes battements chaleureux ! » ||

635 31 mars 1922

« Combien se lamenteraient les amateurs de vins fameux, ceux qui reconnaissent les crus et les dates comme on reconnaît un ami et comme on détermine son âge avec une quasi-exactitude... »

|| la fantaisie est bannie de ce domaine : « Le vin demeure à l'abri des modes parce que le simple appareil dans lequel il se présente constitue en quelque sorte son titre de noblesse ». Il n'en va pas de même ailleurs : ainsi, les boutiques étaient inondées l'an dernier de « pipes-torpilles » ; cette année de « pipes en bruyère calcinée », etc. ; ce qui doit bien faire rire « le mendigot qui passe, une pipe en terre plantée dans la barbe » ||

636 1^{er} avril 1922

« Un salon de coiffure n'est pas précisément un séjour charmant, malgré la propreté, l'élégance et le confort de son mobilier d'acajou, les reflets tièdes des glaces, et les œillades des flacons dorés, ambrés, bleutés, couleur d'émeraude ou de topaze, des flacons aristocratiques aux étiquettes d'or et aux bouchons d'argent... »

|| encore un billet consacré aux salons de coiffure, un sujet favori de Sim, dont le moins qu'on puisse dire est qu'il ne porte pas les coiffeurs et leurs propos dans son cœur ! ||

2/3 avril 1922

637

« C'est une sorte de gens crispante, exaspérante et ennuyeuse que celle-là, qui vous attend à de certaines occasions, le jour de votre fête, par exemple, au nouvel an encore, le premier avril ! Je veux parler des gens qui se croient très spirituels, et qui attendent, pour faire grand déballage de leurs saillies, une occasion officiellement consacrée ... »

|| où Sim voue aux gémonies les félicitations, les souhaits et les vœux convenus, ainsi que les cadeaux immuables et inutiles ... pour finir par les farces ridicules du 1^{er} avril ||

4 avril 1922

638

« Il y a des coutumes qui coûtent cher, surtout en raison du peu de plaisir qu'elles procurent ... »

|| où il est calculé ce que coûtent au contribuable le champagne et les cigares offerts au cours des nombreuses réceptions données par l'Hôtel de Ville ! ||

5 avril 1922

639

« Pas tout à fait l'image de M. Vautour ou de Mme Rapace, chantés sur l'air des *Flots bleus* dans les revues de fin d'année, cette brave petite femme, vieillotte et grassouillette, avec un ventre en console sous un tablier de cotonnette à carreaux bleus ... »

|| l'histoire de cette nouvelle « bourgeoise » fraîchement retirée des affaires mais avide propriétaire, « après avoir été la "petite mère" sur le marché aux fromages de la place Saint-Denis, ou vendu des "petits doux de Hollande" sur la Goffe » ||

6 avril 1922

640

« Si vous rencontrez ce brave Monsieur, le matin, il a la mine affairée et vous dit, très vite, en marchant, d'un air las : "Ah, mon ami ! Quelle vie que la mienne ! Toujours à la besogne, toujours sur la brèche, toujours des tracas, des soucis" ... »

|| « C'est qu'en réalité ce brave homme a beaucoup de travail. Dix heures durant pour le moins, il s'occupe d'un tas de choses. Bref, c'est ce qu'on appelle un Monsieur occupé » ... Et, le soir, dans un café, il joue aux cartes, mais d'un air las ... « Combien de gens, comme ce Monsieur, se plaignent de manquer de temps, et gaspillent sans joie celui qu'ils ont de reste ! » ||

8 avril 1922

641

« Nous vivons, paraît-il, à une époque sportive par excellence ! ... »

|| mais est-ce être « sportman » que de se contenter de « réciter par cœur la liste des participants au Tour de Belgique, ou les résultats des championnats de football » ? En tout cas, les vrais sportifs sont infiniment moins nombreux ||

9/10 avril 1922

642

« L'Administration, et par ce mot j'entends tout ce qui dépend du Gouvernement, depuis les bureaux ministériels jusqu'aux postes de douanes, l'Administration, dis-je, a pour principe de considérer chaque citoyen qui s'adresse à elle comme animé de mauvaises intentions ... »

|| avec exemples à la clé ... « Impossible d'avoir le moindre rapport avec des bureaux officiels, fût-ce dans l'intention de payer vos contributions, sans présenter, à l'appui de vos affirmations, un bon quart de kilo de papiers de toutes sortes ». Bien sûr, les grands filous passent à côté de toutes ces tracasseries ... ||

643 11 avril 1922

« Il y a des programmes diplomatiques qui ressemblent comme deux gouttes d'eau aux programmes des grandes agences de voyages ... »

|| « Après Versailles, Spa, San Remo, voilà que l'agence "Conférence éternelle" réunit ses clients sous le beau ciel bleu d'Italie », à Gênes cette fois. Mais tout cela, bien sûr, coûte très cher ... « et après tous ces déplacements, il pourrait arriver que les indemnités allemandes suffisent à peine à payer la note ... diplomatique ! » ||

644 12 avril 1922

« Pour protester de leur fidélité à la langue et à la culture françaises, des gens ont organisé une série de festivités. Aucun d'eux, qui se prétendent cependant d'excellents Wallons, mieux encore, les seuls bons, les seuls véritables enfants de la Wallonie, n'a pensé que le langage wallon a plus besoin de défense que la langue française ... »

|| ... où l'enfant d'Outremeuse défend avec ferveur « le beau langage wallon », « le savoureux dialecte mosan » ... Des réflexions que lui ont inspirées deux conversations entendues sur une plate-forme de tramway : « d'une part, une brave commère et un bon vieux s'entretenaient en savoureux langage du terroir. De l'autre, des gens qu'on appelle "chic" se lançaient des reparties en un horrible argot qui mêle celui des boulevards et celui des bas-fonds de Paris » ||

645 14 avril 1922

« Hier soir, j'ai rencontré un des aigles de la politique communale que les dernières élections ont poliment balayé ... »

|| ... et cette mise à la retraite brutale lui a donné un coup de vieux ! ... ce qui inspire de la pitié à ceux-là mêmes qui hier « le harcelaient de critiques acrimonieuses et de brocards » ||

646 15 avril 1922

« Il y a des gens qui vous abordent invariablement avec la bouche pleine de questions. Après vous avoir demandé des nouvelles de votre santé, et sans attendre votre réponse qui leur est bien indifférente ... »

|| « Si par malheur vous avouez à votre interlocuteur votre ignorance de la matière, soyez assuré qu'il vous regardera avec une pitié infinie, et s'en ira en haussant les épaules, persuadé que vous êtes un idiot ou un poète » ... Avec cette conclusion : « N'empêche que c'est une peste que ces gens avides de se bourrer le crâne d'un tas d'informations dont ils n'ont que faire, et qui ne leur procurent que matière à exercer leur bile ... » ||

647 18 avril 1922

« "Bonnes Pâques", "Joyeuse Pâques", fricassées et bombances, œufs de chocolat et œufs durs, cloches qui partent et qui reviennent, que c'est bizarre aujourd'hui tout cela ! ... »

|| pour la majorité des gens, ces coutumes n'ont plus aucune signification. Qui se souvient encore du vrai sens du Vendredi Saint, ou de la Mi-Carême ? ... Mais à quoi bon le déplorer, « on continuera à ne se souvenir des anciens rites et coutumes que pour y trouver sujet de plaisirs » ||

19 avril 1922

648

« Parmi les transformations profondes ou superficielles que la guerre et l'après-guerre ont apportées chez les individus, l'une des plus mirifiques à coup sûr est la transformation des juges de paix... »

|| fichtre ! Sautons tout de suite à l'impressionnante conclusion : « Et c'est pourquoi le juge de paix n'est plus un personnage ridicule qu'on insère dans les revues de fin d'année. C'est un type prodigieux, plus prodigieux encore que Landru, car si l'homme de Gambais tenait en ses mains le sort de pas mal de femmes, les hommes de Thémis tiennent dans les leurs le sort de tous les citoyens... » ||

20 avril 1922

649

« Je serais bien curieux de voir revivre, par un dimanche de printemps, un bon petit bourgeois d'il y a cinquante ans, un de ces braves épiciers retirés des affaires, et menant une vie calme après un négoce pas bien mouvementé... »

|| au cours de sa promenade dans les allées du Parc de la Boverie, « enfoui dans une belle redingote grise ou marron, le parapluie à la main », quel ne serait pas son ahurissement de découvrir « les automobilistes enlunettés, vêtus de peaux de bête comme d'authentiques fils de Caïn. Mais ce que je vous défie de faire croire à ce sympathique bourgeois, c'est que ces gens intrépides, filant à du 50 à l'heure, sont des petits boutiquiers, ou des épiciers retirés des affaires ! » ||

21 avril 1922

650

« Ah ! cette sacrée horloge qui n'a plus d'aiguilles ! Ce qu'elle me vaut de plaintes, de jérémiades ! C'est inouï le nombre de braves gens qui se transforment en ardents polémistes dès qu'un petit rouage de la machine publique est en défaut !... »

|| « Or donc, que la rue Fond-Pirette soit ornée de deux pavés trop raboteux ; que Pierreuse compte un réverbère aveugle ou que l'horloge de la place Cockerill soit provisoirement en réparation, voilà vingt, cinquante, cent personnes qui s'émeuvent, écrivent aux journaux... » ||

22 avril 1922

651

« C'est inouï ce qu'un fait quelconque change en importance en passant de la première à la dernière page des journaux... »

|| « La Conférence de Gênes fournit matière à une piquante investigation de ce genre... » et notre Sim de parcourir pour nous les pages d'une récente *Gazette*... avant de conclure : « Ainsi la Conférence de Gênes figure à toutes les pages, d'une façon un peu différente il est vrai, mais y figure quand même. Comment s'étonner que les avis soient partagés parmi les lecteurs, puisque chacun d'eux ne se fie qu'à l'une ou l'autre de ces pages » ||

23/24 avril 1922

652

« À chaque saison, quand les théâtres ont épuisé la série des tournées et des pièces réfrigérantes du répertoire d'été, arrive d'on ne sait quels cieux un bonhomme au nom exotique et à l'accent faubourien qui s'intitule professeur... »

|| et « les affiches qui couvrent bientôt tous les murs de la ville parlent longuement de magie blanche, de médiums extraordinaires, de magnétisme, de spiritisme, etc. »... Et « ces sortes de choses jouissent auprès du public, de tous les publics, d'une faveur étrange. Il suffit de qualifier un spectacle de mystérieux pour attirer la foule » ||

653 26 avril 1922

« Je ne sais si cela vous arrive aussi ; chaque fois que je passe devant un de ces cubes monstrueux, où l'on moule des films à épisodes et des notes de pianos, j'ai l'impression de frôler un pays étrange, ou un être au caractère fantastique. Il me semble que c'est un morceau d'Amérique qui s'étale, avec ses affiches bariolées, une Amérique de romances et de romans policiers... »

|| oui, notre « Coq gaulois » si j'ose dire, notre Coq européen, plutôt, trouve que vraiment « le cinéma moderne nous américanise trop! »... et ses réticences courent de Charlie Chaplin à Douglas Fairbanks... « Et la vieille Europe se laisse intoxiquer peu à peu ; la fièvre du gain, des affaires à outrance la gagne, l'agite... Et tout cela au son du piano épiléptique! » ||

654 27 avril 1922

« Les journaux révèlent que la petite note diplomatique de la Conférence de Washington est plutôt salée... »

|| mais Sim de se dire que toutes ces dépenses diplomatiques sont peut-être utiles et justifiées... pour en arriver à cette stupéfiante conclusion : « Pour que l'on dise dans mille ans que la Belgique était un pays magnifique, je veux croire que les socialistes eux-mêmes voudront mettre la main à la poche » ||

655 29 avril 1922

« Rabelais n'aimait pas les Parisiens qui, à son gré, sont gens trop remuants, trop criailleurs, trop chauvins... »

|| et il disait d'eux : « Ces Parisiens sont aussi prompts à se révolter qu'à s'apaiser dès qu'ils se buttent à une résistance... » et Sim d'enchaîner : « On pourrait peut-être en dire autant des Belges, qui eux aussi sont aussi prompts à s'agiter qu'à se calmer ». Il prend alors pour exemple cette « ligue formidable qui s'était constituée l'an passé pour lutter contre l'exploitation des mercantis et des marchands trop avides ». Or, aujourd'hui, on n'en parle plus guère, et « c'est à peine si deux ménagères, se rencontrant chez la légumière, remarquent d'une phrase brève que le prix du fromage de Herve a diminué de vingt centimes et que c'est vraiment plaisir de manger des œufs à trois pour un franc » (hum ! quittons ce sujet sur la pointe des pieds, car je sens que je marche sur des œufs : à l'heure où j'écris ce commentaire, les œufs, c'est en France que les ménagères belges sont contraintes d'aller les acheter !) ||

656 2 mai 1922³¹

« S'il se trouve parmi vos goûts celui des liesses de l'esprit, vous irez ce tantôt acheter à quelque librairie la dernière livraison d'une revue que vous ignorez sans doute : *La Terre Wallonne*... »

³¹ Un jour de mai, le jeune Sim écrit à Tigy (lettre n° 94) : « On serait très heureux de m'avoir au "Peuple" de Bruxelles [organe quotidien de la Démocratie socialiste], au traitement de 1000 francs en débutant ». Ainsi donc, contrairement à ce qu'on a longtemps pensé, G.S. n'a pas longuement rêvé de faire une carrière à Paris : six mois avant de s'installer dans cette capitale, il cherchait au contraire à s'assurer un emploi dans un journal de Bruxelles ! (*À la conquête de Tigy*, p. 229, et note 5).

|| mais attention ! « Monsieur Léon Debatty y règne seul, agitant de la première à la dernière page une question unique : la... mise au point de l'Académie de Langue et de Littérature Françaises de Belgique »!³² ||

4 mai 1922

657

« De nouvelles professions, et par conséquent de nouveaux types plus ou moins originaux naissent chaque jour sous l'impulsion des circonstances... »

|| ces « individus nés d'hier » — et belges comme vous — vous agrafferont à votre descente du train à Cologne (entre Belges, on se reconnaît !) et entreprendront de vous mettre en garde contre les commerçants allemands, contre les bureaux de change, etc., se proposant de vous aider dans vos achats. *Achtung* ! si vous n'êtes pas assez finaud, « on peut présumer que vous ne serez pas seulement plumé par le bon boche ; le serviable Belge y mettra aussi la main » ||

*

* *

6 mai 1922³³

658

« ... de Gembloux, si vous voulez [...] La ville de Gembloux fêtera cette année son millénaire... »

|| et, bien sûr, « tout le dessus du panier de la cité vit dans la constante préoccupation du fameux millénaire ». Et, pour son premier « Causons... », notre Sim définitivement sorti de son « Poulailleur » glose à l'envi sur les dessous de ce millénaire gembloutois ||

7/8 mai 1922

659

« Quelqu'un me fait part des doléances d'une vieille dame habitant Cointe, laquelle vieille dame demande au Collège des Bourgmestre et Échevins de faire reprendre l'exploitation du tramway de Cointe par les tramways communaux... »

|| la revendication de cette vieille dame s'appuie sur le nombre excessif de changements de trams auxquels elle a été contrainte, ainsi que sur les surcoûts y afférents. Si le galant petit Sim se fait le champion de l'aïeule, il craint toutefois d'autres revendications analogues ! Ainsi, un vieux monsieur du Thier-à-Liège pourrait demander « que, pour sa commodité, l'express Varsovie-Ostende ait l'obligeance de passer par sa sacrée butte »... sans oublier les commerçants de la rue Puits-en-Sock qui risquent de réclamer la suppression des « tramways Est-Ouest qui traversent trop rapidement le quartier et ne permettent pas aux voyageurs de faire des emplettes en cours de route ! » ||

³² Trente ans plus tard, le 10 mai 1952 très exactement, le romancier Georges Simenon sera intronisé membre de cette même Académie Royale de langue et de littérature françaises de Belgique, à Bruxelles. Il s'y installera dans le fauteuil vacant de l'écrivain régionaliste Edmond Glesener, en la présence amicale de quelques « immortels » français : Marcel Pagnol, Pierre Benoit, Georges Duhamel, Jacques de Lacretelle, Maurice Garçon...

³³ La *Gazette* de l'avant-veille a publié le tout dernier « Hors du Poulailleur » (billet n° 657). Ce samedi 6 mai paraît le premier « Causons... ». Et ces points de suspension expliquent qu'à partir d'ici les textes des billets commenceront souvent par «... de » ou «... d'un » ou «... d'une » ou «... du » ou «... des ».

Causons...

Quelqu'un me fait part des doléances d'une vieille dame habitant Cointe, laquelle vieille dame demande au Collège des Bourgmestre et Echevins de faire reprendre l'exploitation du tramway de Cointe par les tramways communaux.

Vous demandez le pourquoi de cette revendication? Je le trouve dans la lettre, exposé par la vieille dame elle-même : Vendredi dernier (soirée de pluie, vent, etc...), j'ai été informée de l'indisposition d'un membre de ma famille habitant à la Bonne Femme. J'ai dû attendre dans la pluie, sur le plateau de Cointe, le tramway me conduisant rue Sainte-Véronique; là, j'ai encore attendu la voiture du tramway n. 1 ou n. 4 vers la place de la République Française; arrivée à cet endroit, je suis montée sur une voiture n. 2 en direction vers — pardon. c'est dans la lettre! — la Bonne Femme. Cela m'a coûté : tramway de Cointe 0.15; tramway n. 1 : 0.25; tramway n. 2 : 0.25. Total : 0.65 fr.!»

Zuze un peu! Si après cela le Collège des Bourgmestre et Echevins de la Ville de Liège ne se décide pas à faire reprendre l'exploitation de... etc..., eh bien, c'est que ce sont des simples, pas vrai! Laisser attendre une vieille dame sur le plateau, la véhiculer en trois tramways divers et lui réclamer fr. 0.65! Fi! Au grand siècle on était plus galant.

Et puisque je me fais le champion de la vieille dame de Cointe, j'espère que, si demain sa vieille amie d'Ougrée souffre de la pituite, le Collège des B. et E. s'empressera de faire reprendre l'exploitation du tramway de Cointe par la Compagnie Sérésienne.

D'autre part, comme ma vieille dame possède, rue des Wallons, une vieille amie chez laquelle on joue besignes chaque semaine, je ne vois pas pourquoi les tramways de Cointe ne descendraient pas directement par le Laveu.

Je sais bien que cette chronique va me valoir une flotte de lettres. Un vieux Monsieur du Thier-à-Liège demandera que, pour sa commodité, l'express Varsovie-Ostende ait l'obligeance de passer par sa sacrée butte. Les commerçants de la rue Puits-en-Sock préféreront voir supprimer les tramways Est-Ouest qui traversent trop rapidement le quartier et ne permettent pas aux voyageurs de faire des emplettes en cours de route! Enfin, Pierreuse revendiquera à coup sûr le passage du tram 4 par ses parages.

Si je cherche de la sorte à obtenir de l'Administration le maximum de confort, c'est que je suis persuadé que la vieille dame en question a fait installer chez elle ascenseur, monte-plat, distributeur automatique d'eau chaude, tiède et bouillante, chaufferie électrique, tapis roulant, téléphone, T.S.F., etc...

Georges SIM.

9 mai 1922

660

« ... non pas du printemps, infiniment plus délectable lorsqu'on le déguste à la terrasse d'un café qu'en cinquième page d'un journal, mais ... de mon titre, si cela vous agrée ... »

|| Georges Sim tient à s'expliquer sur le récent changement de titre de son billet quotidien : « Pourquoi j'ai jeté le "Hors du Poulailleur" dans le bac à vieux plomb ? » La première raison, officielle, la voici : quelqu'un « a remarqué que "Hors du Poulailleur" ne rimait plus à rien, amputé de son ancien "Monsieur le Coq"³⁴. Lors, puisque j'avais supprimé le second, il était naturel de supprimer aussi le premier »... La deuxième raison, la vraie, est plus difficile à avouer, et Sim ne le fait pas sans rougir : il était brouillé avec l'orthographe du mot « Poulailleur » ! « Faut-il deux "l" ? faut-il un i avant, un i après ? Un l et un i ? Deux l et deux i ? [...] Chaque fois que je m'installais devant du papier blanc, ce sacré "Poulailleur" avec ses l et ses i mettait à me torturer une visible ardeur. Je raturais, recommençais, raturais encore, emplissais ma feuille du seul titre. Et si, par hasard, j'arrivais en fin de compte à me mettre d'accord avec la grammaire, l'honnête typo se hâtait de réparer ... mon étourderie ! » ||

10 mai 1922

661

« ... d'une petite histoire d'actualité ... »

|| une histoire de jumeaux, de malandrins et de gamin blessé ... mais c'est une allégorie, ayant quelque rapport avec la Conférence de Gênes. Toutefois, comme cette histoire n'est plus du tout d'actualité, je me demande si elle retiendra votre attention ! ||

11 mai 1922

662

« ... des championnats ; de la sorte, on en parlera à peu près à toutes les pages du journal. Seigneur, délivrez-nous des championnats et des champions ! Quelle race plus envahissante, plus nombreuse, plus prolifique que celle-là ! ... »

|| la suite du billet n'est qu'une longue litanie de titres de champions ... « C'est à croire, tant il y a de catégories, d'espèces, de genres, que l'aimable Dieu des sportsmen arrangea les choses pour que chacun soit son champion au moins de quelque chose ! » ||

12 mai 1922

663

« Une charmante ville de l'Ardenne est en rumeur : l'autorité supérieure a décidé d'abattre deux belles rangées d'ormes qui bordent la route ! ... »

|| et si l'on abat les ormes, c'est « pour élargir le champ des automobilistes. La route de la petite ville, en effet, fait partie de la piste des courses d'autos ». C'est vrai que des ormes, ça ne peut intéresser que de pauvres hères de piétons, « braves gens de maigre bourse, qui boivent une tasse de café à la terrasse de l'hôtel et déballetent des tartines au jambon. Quelle recette négligeable pour le commerce local ! » Tandis que des automobilistes ! ils vont nous commander « de plantureux dîners pour eux et de l'essence pour la machine ». ... « Certes, auparavant, des sources, des rivières, des ormes, des chênaies avec couchers de soleil et poissons frits étaient à la base de la prospérité des Ardennes. Mais aujourd'hui, ne vaut-il pas bien mieux posséder de solides macadams ? » ||

³⁴ On sait que le dernier « Poulailleur » signé Monsieur le Coq date du vendredi 8 avril 1921 (voir billet n° 414, in *Traces*, n° 10, p. 420).

Causons...

non pas du printemps, infiniment plus délectable lorsqu'on le déguste à la terrasse d'un café qu'en cinquième page d'un journal, mais... de mon titre, si cela vous agréé.

Maintenant que je me suis assuré de sa grâce typographique, j'en puis parler à l'aise : il est définitif... comme tout ce qui est définitif, très relativement.

Pourquoi j'ai jeté le « Hors du Poulailler » dans le bas à vieux plomb ? Il y a deux raisons à ce geste : la première, plausible, officielle, sensée que je m'en vais vous dire. La seconde, plus vraie, plus profonde, mais qu'il est malaisé d'avouer.

La première, la voilà : un philosophe, un sage, ou si vous préférez un homme qui réfléchit à ce qu'il voit et à ce qu'il lit — il a fallu près de deux ans pour qu'un pareil être se découvre — a remarqué que « Hors du Poulailler » ne rimait à rien, amputé de son ancien « Monsieur le Coq ». Lors, puisque j'avais supprimé le second, il était naturel de supprimer aussi le premier.

Et mon Dieu, l'autre raison, je veux vous la confier aussi, non sans rougir un tantinet. Poulailler est un de ces mots bizarres, déroutants, dont est truffée la langue française. Ils attendent au coin d'une phrase, parfois au beau milieu, celui qui écrit, et les voilà qui l'embarrassent. Faut-il deux « l » ? faut-il un i avant, un i après ? Un l et un i ? Deux l et deux i ? Si, peu soucieux de l'orthographe vous avez écrit le nom d'une seule haleine, sans arrêter la plume aux i et aux l, il y a neuf chances sur dix pour que le mot soit bien écrit. Malheur à vous si l'hésitation a fait suspendre votre travail ! Vous pourrez alors écrire vingt, trente, cent fois le mot de malheur, l'écrire de trente, de cent manières, je vous mets au défi de l'orthographeur selon Vaugelas !

Vous savez maintenant la raison, la seconde, la vraie ! Chaque fois que je m'installais devant du papier blanc, ce sacré « Poulailler » avec ses l et ses i mettait à me torturer une visible ardeur. Je raturais, recommençais, raturais encore, emplissais ma feuille du seul titre.

Et si, par hasard, j'arrivais en fin de compte à me mettre d'accord avec la grammaire, l'honnête typo se hâtait de réparer... mon étourderie !

Georges SIM.

13 mai 1922

664

«... de quoi? Je n'ai pas la moindre idée dans la tête, qui est pleine de soleil et de tiédeur, comme le paysage...»

|| après les ormes d'hier, ce billet est un vrai «marronnier», comme on dit dans l'argot des journalistes! En fin de compte, Sim choisit de tirer ses cinquante lignes sur... le soleil, avec les banalités d'usage en de tels cas. Avec l'inévitable conclusion : «On s'est extasié un jour, deux jours, trois peut-être sur les charmes du printemps. C'est assez [...] Maintenant nous sommes blasés. Nous goûterons encore la première fraise, la première cerise, le premier orage. Les autres, nous les engloutirons ou nous les subirons! Et c'en sera assez jusqu'au prochain printemps»||

14/15 mai 1922³⁵

665

«On demande sténo-dactylo. Bon traitement. Écrire E.A.Z., bureau du journal»...

|| hum! ce billet trahit chez Sim un certain «sexisme» social : «Une fois installées dans un bureau, toutes nos demoiselles acquièrent peu à peu, et même très vite, une détestable mentalité. Parce qu'elles copient des papiers très importants, approchent, pour prendre la dictée de leur correspondance, des personnages plus ou moins considérables, elles se prennent d'un beau dédain pour ce qui n'est pas "affaires", "bureau", "Bourse", "banque", etc. [...] Probablement que toutes ces demoiselles ne se marieront pas». Et pour celles qui passeront tout de même devant Monsieur le maire, quel destin leur prédit notre ex-Coq! «Elles continueront leur vie de dactylo-sténo, cuisant en hâte au retour, ou laissant préparer par le mari le dîner et le souper! Quitteront-elles le bureau? Je ne les en crois guère capables. Elles en sont par trop saturées, imbibées, de cet air-là. Pauvres maris!»||

17 mai 1922

666

«— Allez-vous en vacances, ma chère?

— Peuh! Je ne suis pas encore fixée! Peut-être irai-je à la plage, à moins que je ne me rende en Ardenne!...»

|| conversations de saison... et justement, Sim va nous parler villégiature. «Que vous alliez à Ostende, à Florenville, à Esneux, à Tilff ou à Houte-si-Plout, votre joie sera pareille». Mais, très vite, vous aurez fait le tour de tout, sauf des distractions trop chères pour votre budget de vacances, et «vous chercherez l'ombre, probablement même dans votre chambre [...] Viendra enfin la période de superbe ennui [...] À moins que vous n'ayez l'héroïsme de rentrer en ville avant la date annoncée, au risque de faire sourire vos amis et bavarder les commères!»||

18 mai 1922

667

«Chaque fois qu'un acte de banditisme met une région en émoi, ou qu'un crime sensationnel passionne le public, il est un reporter pour écrire, une vieille femme pour murmurer : "On se croirait au temps de Mandrin!" ou bien : "C'est comme il y a cent ans!"...»

³⁵ Dans ce même numéro, page 3, paraît l'article «Au camp de Beverloo», signé G.S.

|| curieux, pense Sim, cette « foi en la police [...] cette foi plus ou moins vive aussi en la civilisation amélioratrice de mœurs »... Et pourtant : « Auparavant, on coupait des bourses sur le Pont-Neuf; aujourd'hui, on subtilise des portefeuilles sur le tram 4 et au Grand Bazar. On dévalisait des orfèvres; on cambriole les joailliers! Bref, en réalité, il n'y a que les moyens qui ont changé [...] Pourquoi les hommes [eux] auraient-ils changé? » ||

668 **19 mai 1922**

« ... d'un poète, d'un journal et de graves événements ... »

|| un billet longuet et un peu confus, un peu fourre-tout, où la prose et les titres de *La Meuse* sont, une fois de plus, passés au crible de notre jeune critique. Bof! ||

669 **20 mai 1922**

« ... pas du dernier écriteau aperçu rue Léopold, lequel écriteau annonce avec un cruel laconisme : "L'appartement est loué". Cela n'a rien d'extraordinaire, et nous serions bien plus étonnés de rencontrer les affichettes de jadis, implorant un locataire!... »

|| Sim « préfère parler à nouveau du poétique confrère qui épingle dans *La Meuse* ses titres monstrueux ». Et la leçon qui s'en dégage s'étend à une foule d'autres domaines : littérature, peinture, musique, danse ou même publicité. Partout, « une seule chose importe : l'originalité. Épater son monde, tout est là ». Alors, les superlatifs s'imposent : « Les films qui se respectent sont des "super-films"; les chapeaux que l'on porte sont des "révélations de la saison" [...] les jeunes barbouilleurs sont des "jongleurs de lumière", les pianistes des "prodiges" [...] Sûr que le confrère aux manchettes extraordinaires aspirait lui aussi au titre de super-journaliste! » ||

670 **21/22 mai 1922**

« ... des journaux satiriques. Voilà à coup sûr une gent sympathique, comme tout ce qui est bravache, railleur, impertinent ... »

|| billet où est exposée et louée la « profession de foi » de tels journaux : dire la vérité, rien que la vérité, toute la vérité, « sans distinction de personnes, sans parti pris [...] en s'attaquant aux mufles, aux réputations surfaites, aux honnêtetés véreuses [?] »... C'est sympathique et très séduisant comme programme, mais attention au piège qui guette ces redresseurs de torts : céder à la facilité qui consiste à choisir une (ou plusieurs) « tête de Turc »; c'est un piège où, à force de surenchère, on risque de perdre toute mesure et toute impartialité ||

671 **23 mai 1922**

« ... des bolcheviks. Ce sont des gens intéressants, puisque aussi bien toute [*sic*] le monde s'en occupe aujourd'hui ... »

|| souvenez-vous, nous dit Sim, des titres de journaux des dernières années : « En Russie Rouge », « Les Horreurs du Régime Bolcheviste », « Les Crimes de Lénine », etc. « Aujourd'hui, les bolcheviks sont encore à l'ordre du jour », mais les articles ne content plus « leurs horreurs, passées de mode, mais les merveilles de leur diplomatie »... Et les valeurs russes ont la faveur des « petits bourgeois, épiciers et comptables »... ||

24 mai 1922

672

« Si les concours n'existaient pas, il faudrait les inventer, comme dirait l'autre. Je parle des concours littéraires, artistiques... »

|| c'est vrai. « Les tombolas ne donnent à chacun que l'espoir forcené d'être riche un jour, [alors que] les concours donnent l'illusion du talent... Aujourd'hui, tombolas et concours se déroulent à la télévision et s'appellent, selon le genre, « Le Millionnaire » ou « Questions pour un champion » ||

25/26 mai 1922

673

« Si les dimanches sont jours bénis pour les sociétés qui les emplissent de leurs cortèges, de leurs fanfares et de leurs discours... »

|| sujet bien souvent abordé déjà par la plume de notre ci-devant Coq... Et, comme il aime les statistiques et les chiffres, il nous précise cette fois que, dans la seule ville de Liège, on peut compter « quelque deux cents organismes, sociétés, mutuelles et autres, qui banquettent chaque année, invitent des notabilités, promènent leurs drapeaux, envoient des télégrammes au Roi, et même se lancent en d'impressionnants congrès » ||

27 mai 1922

674

« ... de certaines œuvres, très intéressantes, très dignes d'encouragements, très nécessaires, auxquelles il sied néanmoins de faire quelques petites remarques... »

|| ... telles les Y.M.C.A., généreuses et irréprochables durant la guerre. Mais à présent, Sim trouve que les Y.M.C.A., pour une œuvre « qui affirme ne chercher aucun bénéfice, vendent certaines de leurs marchandises à des prix plus que commerciaux » ! Pour ne citer qu'un exemple, au Camp de Beverloo (que Sim connaît bien, et pour cause!)³⁶, la bouteille d'eau gazeuse est vendue 80 centimes, alors qu'au village de Bourg-Léopold elle ne coûte que 30 centimes. Or, le Camp, « où il n'y a pas d'eau potable », est assez loin du village ! Moralité : si l'Y.M.C.A. est devenue une entreprise commerciale, « il serait plus honnête [pour elle] de ne pas s'abriter sous la bannière de la charité ». Ah mais ! ||

28/29 mai 1922

675

« Des gens qui professent un culte exclusif pour tout ce qui porte l'étiquette "Littérature" s'indignent contre le cinéma d'aujourd'hui... »

|| notamment contre « le genre "sportif", qui consiste à remplacer les jeunes premiers par des champions de boxe, des champions de lutte, des acrobates, et à substituer à l'angoisse sentimentale le vertige des prouesses aériennes ou autres ». On ne peut que constater que le genre « sportif », ainsi défini, fleurit toujours sur les écrans d'aujourd'hui (et je ne citerai pas de noms) ! Quant à lui, Sim ne déteste pas : « La faveur du public pour les émotions physiques est un signe de la santé du peuple. Plutôt des coups de poing que des crises de nerfs à n'en plus finir ! » ||

³⁶ Voir note 35, p. 257.

676 **30 mai 1922**

« ... sports. C'était, paraît-il, un meeting d'aviation ... »

|| mais « les gens qui se trouvaient là avaient l'air tout à fait indifférents aux choses de l'aéronautique »... et ces gens faisaient « ce qu'ils auraient fait place Saint-Lambert, aux Terrasses d'Avroy ou partout ailleurs : ils formaient des petits groupes, où l'on causait avec des airs précieux de huit cylindres et de quarante chevaux [...] Heureusement qu'il y avait les petits garçons et les petites filles des écoles pour regarder en l'air ! » ||

677 **31 mai 1922**

« ... sans souci du protocole, si vous le permettez, Madame, que d'aucuns élirent Reine de Liège ... »

|| et le sage Sim de distiller de précieux conseils à cette « demoiselle de magasin » (à l'Innovation) devenue temporairement Reine de Liège. Qu'elle ne se laisse pas enivrer par cette célébrité soudaine : « Prenez garde, [c'est] une petite célébrité passagère, que vous aurez goûtée à peine quand elle se dérobera [...] Dites-vous bien qu'une fois les discours prononcés et les bouteilles vidées, on vous oubliera, puisqu'on oublie même les vraies reines, une fois qu'elles sont découronnées ! » ||

678 **1^{er} juin 1922**

« ... d'un Monsieur bourru, s'il vous plaît ... »

|| il s'agit d'un Monsieur très riche, passablement influent ... et vraiment très bourru, pour ne pas dire tyrannique et cinglant. Le lecteur de 1922 devait sûrement savoir de qui il s'agissait... Comme ce n'est pas notre cas, n'est-ce pas, passons vite au billet suivant ||

679 **3 juin 1922**

« ... d'une aventure tellement authentique que son récit me vaudra sans nul doute d'amers reproches de l'intéressé ... »

|| c'est un jeune homme de dix-neuf ans, « bien habillé, pommadé et ganté », qui rêvait de « faire des affaires », mais s'y cassa vite le nez. Il se rabattit alors sur les bureaux. Mais comme il ne maîtrisait ni la comptabilité, ni la correspondance commerciale, ni les langues, ni rien, l'industriel contacté fut au regret de dire à sa mère : « S'il est de forte constitution, je pourrais peut-être, dans le seul but de vous être agréable, lui confier une place de manœuvre dans l'usine ! » ||

680 **6 juin 1922**

« ... d'un martyr administratif, ou d'une administration martyre, si vous le préférez ... »

|| « le service du Gaz est de ces martyrs-là » ; et pourtant « quelle inlassable patience, quel labeur acharné le service du Gaz ne consacre-t-il pas à la chose publique ! »... Pour exemple du dévouement de la machine administrative, Sim nous cite une lettre que vient de recevoir un Liégeois : « Monsieur, Nous avons l'honneur de vous faire connaître que nous avons dans nos magasins un compteur de 20 becs n^o... défectueux, provenant de votre immeuble. Nous vous prions de bien vouloir faire reprendre cet appareil à notre atelier,

Causons...

sans souci du protocole, si vous le permettez, Madame, que d'aucuns élirent Reine de Liège. Durant les prochaines festivités, nombreux assez seront les vieux Messieurs qui vous farciront de « Majesté » cocasse pour que je puisse prendre un ton plus familier.

Tout d'un coup, donc, Madame, voilà que se transforme un tansinet le train monotone de votre vie de « Demoiselle de Magasin ». Des journalistes s'arrêtent devant votre rayon et au lieu de vanter votre marchandise, il vous suffit de dicter d'aimables renseignements qui vous vaudront un brin de célébrité.

Vous allez boire du champagne, du milieu d'habits chamarrés, de personnages imposants qui dépenseront à votre intention autant d'esprit qu'ils en contiennent. Vous traverserez la foule, ringée en haie, la foule qui aura à attendre deux heures durant sur le trottoir, dans le soleil ou dans la pluie, comme pour acclamer Clemenceau.

Vos traits reproduits par les journaux seront, le soir, dans les familles, matière à longues discussions esthétiques. Bref, de la célébrité, mais prenez garde, une petite célébrité passagère, que vous aurez goûtée à peine quand elle se dérobera.

Avez-vous un amoureux, Mademoiselle ? Fi ! ma question est indiscreète, encore que désintéressée. Si vous en avez, croyez-moi, gardez-vous de le rebuter par des fiertés excessives. Conservez le précieusement, ou du moins assurez-vous que vous le retrouverez, à la porte de l'« Innovation », une fois les fêtes finies et votre couronne déposée au magasin d'accessoires.

Si vous n'en avez pas, hâtez-vous au contraire de mettre à profit votre courte célébrité. Dites-vous bien qu'une fois les discours prononcés et les bouteilles vidées, on vous oubliera, puisqu'on oublie même les vraies reines, une fois qu'elles sont découronnées.

Bref, ne soyez reine qu'en souriant, et surtout, tâchez de ne pas prendre goût à toutes les bonnes choses qu'on vous fera goûter, durant ces quelques jours.

Un dernier conseil encore : la Ville a voulu d'une reine au rabais. Elle vous a chichement remis cent gros francs. Soyez donc tout à fait reine au rabais, et pour ce, ne dépensez pas un centime de plus que cette piètre somme pour vos atours royaux. Vous ferez bien rire, et pas à vos dépens !

Georges SIM.

rne Jonfosse n° 68, contre décharge. À défaut de ce faire endéans³⁷ la quinzaine (ô poésie administrative !), nous en déduisons que vous ne désirez pas rentrer en possession de ce compteur (essai de psychologie appliquée !) et nous le mettrons aux riquettes [sic]³⁸. Agréez, Monsieur... » (Le destinataire occupe son immeuble depuis près de trois ans, et il n'a jamais entendu parler de compteur, ni défectueux ni autre !) ||

681 7 juin 1922

« ... de l'aventure arrivée à un mien ami ... »

|| l'aventure est trop confuse pour pouvoir être racontée en trois mots. Contentez-vous de l'ironique conclusion : « Au fond, mon ami est très vexé d'avoir appris que, pour un juge en matière de sport ou de festivités, un costume clair et cintré, une pipe de bruyère et un large sourire sont plus utiles que l'étude de Newton et de Descartes ! » ||

682 8 juin 1922

« ... d'un virus qui se cramponne à nous autant à coup sûr que la bureaucratie, le système D, et autres maladies de ce genre. Je veux parler du "recommandationisme"... »

|| « La mode est aux machins en -isme et il faut bien passer par ses exigences »... Toute la suite du billet expose le subtil système des recommandations. Mais, au fait, « À quoi servent les recommandations ? À rien et à tout. C'est-à-dire qu'elles ne signifient rien, car celui à qui l'on recommande sait parfaitement que celui qui recommande ignore tout du recommandé. D'autre part, elles atteignent leurs fins, puisque aussi bien il est rare que, par habitude, et de peur de déplaire au recommandeur, on ne donne pas satisfaction au candidat pistonné » ||

683 9 juin 1922

« ... d'un journal qui aime beaucoup qu'on parle de lui ... »

|| il s'agit de *La Meuse*, bien sûr ! qui, organisant cortège et réception en l'honneur de la reine de Liège, M^{lle} Louise Levigne, a surtout voulu soigner sa propre publicité ! ||

684 10 juin 1922

« ... d'un journaliste galant. C'est toujours à propos de la Reine de Liège ... »

|| il s'agit, cette fois, d'un rédacteur de *L'Express*. Sous le titre « Son retour à Liège », il raconte l'arrivée de notre Reine [de Liège] à la gare des Guillemins. Mais l'article, au style tantôt fleuri tantôt chancelant, est avant tout une réclame... pour *L'Express* ! Ah ! reine Publicité, quand tu nous tiens ! ||

³⁷ Endéans (de *in de intus*, « à l'intérieur de ») : « préposition ancienne, demeurée en usage en Belgique » (Hanse/*Grand Larousse de la langue française*, 1971-1978). C'est en fait un archaïsme d'origine belge, renforçant *dans*, *dans le délai de*... : « Il est convoqué endéans trois jours ». Grevisse (1970) précise : « Ni le Dictionnaire général, ni l'Académie, ni Robert ne mentionnent *endéans* [...] Le mot est courant en Belgique, notamment dans la langue des affaires et de l'administration ».

³⁸ Renseignement pris, « aux riquettes » est bel et bien un belgicisme (du wallon *rikète*, « ferraille mise au rebut »), toujours en usage et signifiant « au rebut ».

14 juin 1922

685

«... d'une institution du plus grand intérêt...»

|| oui, causons du Syndicat d'Initiative et du Pavillon de la Ville, sis à l'orée d'un beau parc [d'Avroy]. Hélas ! le Pavillon de la Ville « n'attire l'œil que du côté jardin, comme on dit au théâtre. De face, c'est une maison comme une autre, avec une plaque en marmorite que l'on se garde de lire parce qu'on s'attend à y trouver les tarifs d'une société d'assurances. Quant au Syndicat d'Initiative, je n'en puis rien dire. De face, je n'en connais en effet qu'une porte close. De dos, une immense baie vitrée sur laquelle je n'ai repéré que des réclames pour... des villes étrangères et des sites lointains ! [...] Je m'imagine la surprise d'un Français, d'un Anglais ou d'un Américain qui, arrivant au square d'Avroy, se voit renvoyé par des affiches alléchantes sur les bords de la Loire, de la Tamise ou du Mississipi. Lui qui rêvait de l'Amblève et des Fonds de Quarreux ! » ||

15 juin 1922

686

«... de Madame Cora Laparcerie, de la Danseuse Rouge, de l'auto de Dion-Bouton, des pneus Goodrich, d'un lecteur et d'opinions diverses...»

|| lettre d'un lecteur qui s'indigne que les affiches annonçant les spectacles de M^{me} Cora Laparcerie servent de publicité pour la voiture et les pneus qui la transportent... et réponse de Sim, qui lui oppose que ce qui se rapproche le plus de l'art et de la poésie, ce ne sont pas « les décors et les déclamations pompeuses et vides », mais « la mécanique qui transporte l'être enivré au milieu de la nature, domptant l'espace et le temps ». Il se sent toutefois obligé d'ajouter ce prudent post-scriptum : « Certain humoriste prévenait ses lecteurs que l'ironie présidait à tel passage de sa prose, en plaçant en marge un signe conventionnel. Les linotypes ne possédant pas la matrice de ce signe [d'ironie], je signale, aux fins d'éviter les malentendus, qu'à partir de la 25^e ligne, il y a de l'ironie dans l'air » ||

16 juin 1922

687

«... de mystère, si cela vous allèche...»

|| « C'est un excellent sujet de chronique locale, puisque les titres d'icelle sont invariablement dans ce goût : Vol mystérieux ; Mystérieux suicide ; Noyade mystérieuse ; Mystérieux accident ; Disparition mystérieuse ; Mystérieuse découverte ; Un malfaiteur mystérieux, etc. »... Mais, bien sûr, « mystérieux », en matière de faits divers, « cela signifie simplement : le voleur n'est pas découvert ; l'identité de la victime n'est pas connue ; on ignore les mobiles du crime »... Et, certes, cela multiplie les mystères à foison : « Un coup de vent enlève notre chapeau ; nous ignorons s'il vient de l'est, de l'ouest ou du sud : Mystérieux coup de vent. Le chapeau tombe dans la Meuse, et des passants aperçoivent quelque chose de noir qui passe au fil de l'eau : Mystérieuse épave. Le passeur de Coronmeuse repêche le melon : Mystérieuse trouvaille ! etc. etc. » ||

17 juin 1922

688

« Quoique je me promette de parler plus longuement de certaine localité folâtre des bords de l'Ourthe, je ne résiste pas au désir de vous communiquer cette histoire... »

|| « Mettons que la localité en question se nomme Potinville-sur-Ourthe, et qu'elle ne se trouve pas bien loin de la commune où vécut le peintre Donnay [...] Surtout n'en dites rien, car il est des intéressés qui pourraient se fâcher ». Au quai de l'Ourthe, pour être précis, un sieur P.. tient boutique d'articles pour pêcheurs... Et dans quoi emballe-t-il

les marchandises qu'il vend? « dans des enveloppes administratives, grand format, papier jaune très fort », émanant du Conseil Provincial, et valant chacune 0,85 fr. Mais P.. est également « concessionnaire des travaux de nettoyage de la voirie de Potinville », et « il emploie à cette besogne, en qualité d'ouvrier, un échevin socialiste de la commune »... mais chut! ne le répétez pas... ||

689 **18/19 juin 1922**

« ... d'un type de villégiaturistes ... »

|| oui, d'un seul type : « le Cyrano des Villégiaturistes, ou le Villégiaturiste sans peur et sans reproche. C'est en même temps le villégiaturiste persécuteur et le villégiaturiste persécuté »... « Dans la petite ville où il a loué une maisonnette, un appartement ou une chambre », il n'est content de rien, il se plaint de tout. Partout, il adresse réclamations sur réclamations; et bientôt, le « voilà à couteaux tirés avec toutes les autorités de l'endroit »... ||

690 **21 juin 1922**

« ... littérature, si l'on peut dire !... »

|| une littérature qui a pour sous-titre « Roman Planétaire », « Roman Spirite », « Roman de l'au-delà »... et c'est bien mieux de produire une telle littérature que de « faire un roman policier (c'est passé de mode!) » ou d'écrire « des vers dada (on ne les lit pas!) » ||

691 **23 juin 1922**

« ... d'un délicieux oasis égaré, Dieu sait comme, dans le vingtième siècle ... »

|| « D'un côté, sur une large chaussée passent force tramways bruyants et moult gens pressés. De l'autre ronflent implacablement les autos et motos [...] Au beau milieu, c'est le parc, un vieux parc, avec de grands marronniers penchant leurs branches sur un étang. Or, sur les bancs, au pied des Apollons efféminés, d'un Mercure nostalgique, de Vénus affinées, une vie paisible, si paisible qu'elle ne procède en rien de celle du dehors, s'écoule. Des vieillards [...] des bonnes ou de jeunes mamans amenant de la marmaille, qui piaille, s'accroche aux jambes [...] Les vieux rêvent sans fin, ou bien leur regard souriant derrière les paupières plissées suit les ébats des petits tas de chairs roses qui roulent dans le gravier. Les mamans brodent, comme si toute leur vie tenait au fil dont elles bourrent le tissu; les bonnes caquettent, sans méchanceté comme sans douceur. Et l'eau de l'étang s'irise. Les canards, de-ci de-là, posent leurs pattes en ouvrant leur bec tout grand. Les moineaux lèvent un nez futé, avec un air de polémistes! Au loin, les tramways passent, les autos grondent; la Bourse bat son plein et la gare regorge de gens pressés.

Il fait bon vivre dans un Parc! » ||

692 **24 juin 1922**

« Je signalais récemment l'édition de romans étranges, féériques, planétaires. La curiosité professionnelle aidant, j'ai lu un de ces ouvrages ... »

|| (je me suis laissé aller à citer la quasi-totalité du billet précédent, tant il est charmant... alors je me contente de noter que celui-ci revient sur le sujet des « romans planétaires », déjà traité le 21 juin) ||

693 **25/26 juin 1922**

« Savez-vous ce qui est arrivé quand le verdict fut prononcé dans l'affaire Bessarabo?... »

|| ça vous dit quelque chose, cette affaire? moi, pas du tout! alors, passons... (dans un post-scriptum, Sim, à propos du billet du 17 juin, nous signale qu'une enquête a été diligentée, d'où il ressort que l'échevin en question n'est pour rien dans cette affaire d'enveloppes : «celles-ci ont été données au négociant par une femme d'ouvrage, dans un tas de vieux papiers recueillis lors du nettoyage du Palais Provincial à l'armistice!»... Dont acte. ||

27 juin 1922

694

«Que diriez-vous d'un directeur de cinéma qui, après avoir fait une réclame monstre pour attirer la grande foule dans son établissement, prendrait, au contrôle, toutes les mesures vexatoires possibles et imaginables?...»

|| «C'est un peu le cas cependant», poursuit Sim, «des dirigeants d'un grand établissement qu'on appelle Belgique... où il est question d'un lord anglais susceptible, mis en mauvaise humeur de la sorte. En conclusion, «vous voyez comme il est dangereux d'indisposer les visiteurs par des formalités, à vrai dire ennuyeuses. Car, parmi les visiteurs, il y a beaucoup de méchantes gens comme ce lord anglais!» ||

28 juin 1922

695

«Carpentier va, j'en suis sûr, faire une réclamation à l'Association des Grandes Vedettes Universelles, pour peu que cette association existe. Si elle n'existe pas, il se hâtera de fonder le Syndicat des Gens Extraordinaires en tous genres...»

|| et Sim estime que Carpentier est en droit d'accuser de plagiat Émile Vandervelde, «ex-ministre d'un tas de choses, ministre d'État, député socialiste». Car le plagiat est flagrant : «Comme le grand Georges est parti en Amérique pour lutter contre un naturel de l'endroit, Vandervelde a filé à Moscou. Georges était accompagné de son manager Descamp, lequel envoyait force communiqués aux journaux, fabriquait des interviews [...] Vandervelde, lui, était flanqué du manager Wauters, qui accomplit une besogne identique, avec un peu moins de doigté... En conclusion, notre satiriste donne le coup de grâce à sa «tête de Turc» : «Une seule différence : c'est que l'on savait exactement combien Carpentier gagnait à l'affaire, tandis qu'on ignore les petits bénéfices de M. Vandervelde» ||

29 juin 1922

696

«Grande effervescence dans les milieux sportifs. Sportifs, c'est-à-dire où l'on s'occupe de sport, et non où on le pratique. Chaque jour on attend avec impatience des nouvelles du Tour de France...»

|| où il est question de paris, de magouilles, d'efforts physiques aussi et de sacrifices : «Ici comme à Longchamp il y a des "écuries", des sacrifiés, des repêchages. [Les coureurs] savent que c'est à une affaire commerciale qu'ils participent». La question du dopage (déjà!) est même effleurée : «Tous savent bien que la plupart de ceux qui pédalent ainsi en suant, autour de la France, ne le feront plus souvent. Quelques années encore, et puis... crac! "la maladie des coureurs" pour traduire l'expression des gens de nos campagnes, ou une autre affection plus grave! Mais les graves personnages qui patronnent au nom du Sport agrandiront la majuscule de ce mot, et continueront à lancer des hommes bien bâtis, solides, sur les grand-routes, en des randonnées dont ils reviennent rongés» ||

30 juin 1922

697

«Aux fins de vous édifier sur l'originalité des festivités diverses qui cet été se suivent dru, je m'en vais vous donner ici un compte rendu résumé de l'arrivée des Reines à Liège...»

|| je vous dispense du compte-rendu et saute immédiatement à la conclusion, perfide comme il se doit : « Un stand qui trouverait sa place à la Foire commerciale de Liège serait celui où l'on exposerait la collection des clichés qui servent aux discours et aux comptes-rendus de manifestations de toutes sortes ! » ||

698 **1^{er} juillet 1922**

« Avez-vous déjà eu l'idée de faire un rapide calcul du nombre de festivités qui se déroulent en notre bonne ville, en un mois par exemple, ou plutôt en une semaine, pour ne pas aligner des chiffres fantastiques... »

|| non, pas de chiffres cette fois, mais tout y passe, en un véritable inventaire à la Prévert : meeting d'aviation, Nouba marocaine, la Reine de Liège ou la Reine mère ; cyclisme, motocyclisme, pigeons ; trois paroisses en liesse chaque dimanche ; et, perpétuellement, quelques demi-douzaines de cinémas, des tournées théâtrales, des music-halls... sans oublier cafés et dancings, qui sont loin de faire faillite... « À part les infirmes et les enfants en dessous de huit jours, il n'est personne dans les maisons durant les heures dénommées depuis peu "heures de loisirs"... » ||

699 **4 juillet 1922**

« Drôles de gens que nous sommes, nous, les citoyens du vingtième siècle... »

|| où il est question, dans les journaux, de « vitamines » (vues par un médecin puis par un humoriste), de Français et d'Allemands qui se mitraillent en Silésie (bof ! « il est triste que des gens doivent toujours se mitrailler quelque part »), de « portraits de reines plus ou moins carnavalesques », etc. Le public qui lit tout cela « est bien content de savoir ce qui se passe » ; et puis, n'est-ce pas, « l'homme qui ne lit pas les journaux pour se tenir au courant de l'actualité est un être inférieur » ||

700 **7 juillet 1922**

« Tantôt il m'est arrivé une de ces aventures banales qui ont le pouvoir de mettre les gens les plus amènes hors de leurs gonds... »

|| encore une histoire de tramways (dans le tram 4, qui est décidément le chiffre fétiche de Sim !), d'un billet de vingt francs que le « percepteur » refuse obstinément de changer, d'où âpre discussion, voyageur fermement invité à descendre, refus d'obtempérer, d'où tram stoppé au beau milieu du boulevard... Avec une apaisante conclusion : « Mieux vaut rire, je crois, de sa propre colère, et, à l'avenir, se munir de monnaie... D'ailleurs, d'être cahoté huit heures durant dans de semblables "cake-walks", on doit avoir la bile échauffée vers la fin de la journée » ||

701 **8 juillet 1922**

« La dépopulation a atteint son maximum dans les localités les plus éloignées des chemins de fer. Vu la grande diminution de la population, on peut prévoir que les secours apportés actuellement de l'étranger, après la prochaine récolte, pourront être diminués... »

|| (« est-ce une bonne nouvelle ? ») ... avec invitation à méditer la « poésie » ambiguë d'une telle dépêche d'agence (je pense irrésistiblement au Kosovo !) ... et puis, pour la bonne bouche, une nouvelle cueillette de perles extraites des titres de presse. Ainsi, « La paralysie gagne le rail américain » (« si les trains ont le culot de rouler encore sur ces rails infirmes... ») ||

9/10 juillet 1922

702

«Êtes-vous pêcheur? Non? Je le regrette! Non pas que je sois grand amateur d'hameçons, d'amorces et de gaules, mais parce que si tout le monde était pêcheur à la ligne, la vie serait belle ici-bas...»

|| un sujet déjà traité, non? C'est que notre billettiste suit volontiers les sages conseils de Boileau : «Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage, Polissez-le sans cesse et le repolissez»||

11 juillet 1922

703

«Les Liégeois sont un peu les frères des gens de Tarascon...»

|| «De même que Tartarin s'en allant chasser le lion, les braves Liégeois s'en vont», le dimanche matin, «à Tilff, voire à Embourg ou à Chaudfontaine [...] équipés sur le pied de guerre le plus perfectionné» : «deux gibecières pour les tartines», «trois paniers pour les poissons que Monsieur pêchera peut-être à l'aide des quatre gaules compliquées qu'il porte en bandouillère [sic]»; «deux boîtes énormes pour les asticots et les vers de vase»; «un cabas pour le tricot que Madame ne touchera pas, quand elle sera assise au bord de l'eau, etc. [...] Monsieur [...] par surcroît, [...] a la charge des parapluies et des thermos ou des gourdes de café qui lui pendent à la ceinture.»||

13 juillet 1922

704

«... des désenchantés [sic] de l'automobile et des sports rapides...»

|| billet consacré, mi aux émerveillés par l'essor fulgurant de l'automobile, mi aux désenchantés par ladite automobile : par exemple, «votre épicier qui, la semaine dernière, a fait une légère embardée sur le trottoir, et a manqué de briser son garde-boue [et qui] veut vendre sa voiture coûte que coûte, fût-ce à moitié prix». Et puis il y a les désenchantés de la panne, «ceux qui sont restés quatre heures durant par un soleil torride ou sous la drache, à démonter et à remonter sans espoir un carburateur indocile», etc. etc. ||

15 juillet 1922

705

«La conséquence la plus imprévue à coup sûr de la guerre est l'implantation des ersatz dans nos usages...»

|| prière de se méfier de ces ersatz d'après-guerre qui fleurissent un peu partout : ces fume-cigarette qui se volatilisent à l'approche d'une allumette, ces parapluies qui fondent sous l'averse, ces cravates dites en soie artificielle (traduire : en vrai papier!), ces souliers aux semelles de nature indéfinissable, etc... «Tout cela ne serait rien si ces excellentes choses restaient en Germanie. Mais on en rencontre davantage chez nous que partout ailleurs. C'est vexant, car si cela continue, on devra se faire accompagner d'un expert, pour faire la moindre emplette dans les magasins»||

16/17 juillet 1922

706

«... d'un article sur le 14 juillet. Je vous laisse le plaisir de deviner dans quel journal cette prose a pu paraître...»

|| en voici quelques extraits... significatifs : «14 juillet! Apothéose d'un peuple dont les bras, à coups de tempêtes, forgèrent un monde nouveau» (ça ne vous rappelle pas «le char de l'État navigue sur un volcan»?... «À nos timides baisers d'autrefois a succédé une étreinte convulsive [prière de consulter un bon dictionnaire médical] que la paix

Causions...

Les Liégeois un peu les frères des gens de Tarascon. Si vous voulez vous en convaincre, allez les voir défiler le dimanche matin, lorsqu'ils s'assoient vers les campagnes : Monsieur et Madame derrière, très graves ; Mesdemoiselles et les mioches devant, la main dans la main...

Eh bien ! de même que les gens de Tarascon, de même que Tartarin s'en allant chasser le lion, les braves Liégeois s'en vont à Tilff, voire à Embourg ou à Chaudfontaine, simplement, les braves Liégeois sont équipés sur le pied de guerre le plus perfectionné. S'il s'agit d'une famille de quatre personnes, vous pouvez être sûrs que vous verrez ces gens chargés de deux gibecières pour les tartines, de trois paniers pour les poissons, que Monsieur pêchera peut-être à l'aide des quatre gaules compliquées qu'il porte en bandouillère ; de deux boîtes énormes pour les asticois et les vers de vase ; d'un cabas pour le tricot que Madame ne touchera pas, quand elle sera assise au bord de l'eau, etc...

Evidemment, ces objets volumineux, c'est Monsieur qui en supporte tout le poids. Il est emballé dans une ample gabardine, et par surcroît, il a la charge des parapluies et des thermos ou des gourdes de café qui lui pendent à la ceinture.

La première chose que ces gens feront, en arrivant au bord de l'eau, c'est d'étaler tous ces objets divers, de jeter les papiers qui enveloppent certains d'entre eux et d'égarer les bouts de ficelle qui les lient. Aussi, dès qu'arrive la drache fatale, ou simplement l'heure du dernier tram, la situation devient-elle tout à fait dramatique.

Avec force ficelles et papiers d'emballage, Monsieur pouvait sans trop de peine se charger de havre-sacs, de paniers, de gaules, de parapluies, de gourdes, de sacs à ouvrage, etc., etc... Sans ficelle ni papier, le voilà bien embarrassé pour installer toutes ces choses autour de sa personne.

Aussi, jugeant l'équilibre instable, Madame prend-elle le parti de marcher derrière lui, aux fins de ramasser les objets qu'il pourrait semer...

Il y a de la sorte de savoureux retour. Mais les hommes de Liège, comme cet excellent Tartarin, ont l'optimisme résistant. Ainsi harnachés, il parviennent à se persuader encore qu'ils sont en partie de plaisir, et ils sifflent avec conviction l'air des « Baisers » à moins que, doués d'une voix imposante, ils ne s'attaquent aux « Emigrants Irlandais ».

Georges SIM.

— * —

ne pourrait sans danger tant soit peu affaiblir» (ça, c'est du pur Pierre Dac!)... «Nos pensées, comme les pensées de tous les hommes libres du monde, ô France, montent en holocauste vers ta splendeur. Elles viennent déposer à tes pieds toute notre infinie reconnaissance» (et ces pieds de la France inspirent à Sim cette explication : «il y a bien le Pas-de-Calais; s'il y a pas, il y a pieds»). Signalons, à l'attention des générations futures, que cet article est signé d'un certain M. Baud, qui sévissait à *La Meuse*! ||

20 juillet 1922

707

«C'est une aventure assez vexante d'arriver dans une rue, d'y voir sur une plaque d'émail le nom d'un concitoyen et d'être dans la plus profonde ignorance sur les mérites d'icelui...»

|| «À Seraing, du moins, de pareilles angoisses sont évitées au passant. Le conseil communal de cette charmante cité a résolu la question [...] avec élégance : sous le nom, quatre lignes, cinq lignes, six lignes formant une courte biographie du particulier que la plaque immortalise» (et je constate avec satisfaction, à Paris comme ici ou là au cours de mes voyages, que Seraing a fait école!) ||

21/22 juillet 1922

708

«Mardi a eu lieu, dans un café de la ville, un petit drame de jalousie...»

|| alors, Sim s'amuse à analyser et comparer les récits qu'en ont fait *L'Express* et *La Meuse* (et la *Gazette*?)... où l'on constate l'extrême diversité, donc l'inquiétante fragilité, des divers témoignages oculaires ||

26 juillet 1922³⁹

709

«Elles sont rares, les manifestations qui n'amènent pas de froissements entre la presse et les organisateurs...»

|| et de rappeler aux «organiseurs de n'importe quoi» quelques saines vérités, dont «1° Les neuf dixièmes de leurs communiqués manquent totalement d'intérêt, et c'est par pure complaisance qu'on les insère. 2° Il est indifférent au public de savoir, par exemple, que M. Untel est le grand manitou de l'affaire, et que la tâche la plus ardue a incombé à Monsieur X. [...] 4° La plus élémentaire politesse est de faciliter la confection du compte-rendu, après qu'on a inondé les quotidiens de communiqués...» ||

³⁹ Fin juillet début août : Tigy est en vacances au Coq (cf. note 10, p. 211), où elle s'adonne à la peinture. Quant à Georges, tout au long de cette année, il alterne les emplois à la caserne des Lanciers, puis au Q.G. de la Division à Liège, et les séjours à Beverlo (à 20 km au nord-ouest de Hasselt, dans la province du Limbourg). Beverlo, d'où il lui écrit un jour : «J'ai grand-hâte de voir ce nouveau chef-d'œuvre de ma chère petite grande artiste [...] qui, puisqu'il n'en est pas capable lui-même, illustrera le nom de Sim. Ne va pas croire surtout que j'aie envie de voir briller mon nom. C'est ton succès à toi, ou plutôt l'affirmation éclatante de ton talent et la récompense de tes efforts que je veux... Mon nom, lui, brille suffisamment chaque jour à la cinquième page de "la Gazette de Liège" — localités, petites annonces, Poulailier, objets perdus, communiqués, etc.» (lettre n° 97) ... et, quelques jours plus tard (lettre n° 103) : «C'est à peine s'il me reste assez de ressort pour accomplir des petites besognes machinales, griffonner mon Poulailier, et d'autres banalités de ce genre.»

710 **27 juillet 1922**

« Est-ce que, décidément, la presse sera le dernier refuge des barbarismes les plus outrés?... »

|| pour nous le prouver, notre puriste nous assène quelques paragraphes extraits de *L'Express*, puis se gausse des menus barbarismes qu'ils contiennent... Hum! compte tenu de la foule de fautes qui grouillent quotidiennement dans la *Gazette*, c'est ce qu'avec l'Évangile j'appellerais « voir la paille dans l'œil du prochain et ne pas voir une poutre dans le sien »! ||

711 **30/31 juillet 1922⁴⁰**

« J'en compte quatre, dans le même journal! quatre faits divers représentant au total cinq tués!... »

|| un billet quelque peu confus où il est question de faits divers criminels ou suicidaires, le tout plus ou moins passionnel... ||

712 **1^{er} août 1922⁴¹**

« Des gens qui aiment le progrès sont heureux parce qu'on leur annonce d'Amérique qu'actuellement de nombreux récepteurs de téléphonie sans fil fonctionnent déjà dans le Nouveau Monde⁴². Chaque soir, certains poste émetteurs organisent des concerts, ou bien des séances de déclamation, que des milliers de gens, confortablement installés dans leur home, écoutent sans peine aucune... »

|| ces gens ont bien tort de se réjouir, affirme Sim, car « c'est à leur mort qu'ils applaudissent ». Rien que ça! « Ne vont-ils pas être fort dépaysés, et pour ainsi dire inutiles, dans un monde express où fonctionneront des machines dont ils ne connaîtront pas le maniement, auxquelles ils ne seront pas familiarisés? [...] Vous sentez, n'est-ce pas, que pour notre génération c'est trop à apprendre [...] Le fort en thème sera bien embarrassé quand il devra transmettre son thème par téléphonie sans fil; le reporter accoutumé aux express de la ligne de l'Ourthe se fera difficilement à l'idée de photographeur, de son bureau de rédaction, M. Harding sortant de la Maison Blanche... Et de conclure : « Le progrès, c'est très beau. Encore faut-il qu'il n'aille pas plus vite que les hommes »

⁴⁰ Du Q.G. de Liège, le 31 juillet, Jojo écrit à Gigi : « À "la Gazette", on a augmenté mon traitement de nonante francs par mois! On me promet formellement 12 000 frcs dans dix ans, progressivement. Tu parles! Je prends les 90 frcs, mais les 12 000, je les leur laisse! Nous nous rirons bien de cela, avec ma Gigi, quand nous serons bien gentiment installés à Bruxelles... qu'elle aura exposé et que j'aurai édité... que nous voyagerons partout... » (lettre n° 110).

⁴¹ Les 1^{er} et 2 août, c'est de son bureau à la *Gazette* que Georges écrit à Régine, en vacances au Coq-sur-Mer. Au Coq où, profitant de deux permissions successives, il ira la rejoindre du 4 au 7, puis du 14 au 22 août. Affecté au Q.G. de Liège après son retour du camp de Beverlo, il faut dire que G.S. passait le plus clair de son temps de service à la *Gazette*, où l'adjudant l'envoyait chercher quand on avait besoin de lui!!!

⁴² C'est vrai que l'engouement pour la T.S.F. et sa popularisation n'atteindront l'Europe qu'un peu plus tard. Ainsi, pour ne citer que la France, on n'y comptait encore que 500 000 postes récepteurs de radio en 1929... et 5 500 000 dix ans plus tard (Source : exposition « 150 ans de vie quotidienne », PhilexFrance 99.)

Pauvre Sim, qui s'inquiétait ainsi des méfaits de la T.S.F. ! Encore ne voyait-il pas, en 1922, venir la télévision et ses bouquets de programmes par satellites, le téléphone portable (ou GSM, comme vous voudrez) ... sans oublier Internet, où l'on surfe à sa guise sur le net (à moins qu'on y « butine la toile » si l'on est canadien) ||

2 août 1922⁴¹

713

« Un lecteur, anonyme d'ailleurs, n'est pas content de la façon cavalière dont j'ai traité la téléphonie sans fil et autres inventions qu'il englobe dans le mot progrès. Ce Monsieur assure que ces innovations nous apporteront le maximum de confort possible, ce qui aide au bonheur des individus et des peuples ... »

|| suite du billet d'hier, donc. Et Sim s'emploie à doucher l'enthousiasme de son lecteur : « Il s'imagine que ce sera très agréable, après son dîner, de décrocher un récepteur pour entendre, de son fauteuil même, le virtuose ou la cantatrice en vogue. Erreur [...] ! Le jour où il suffira d'un mouvement pour obtenir pareil régal, on fera le mouvement. Le lendemain peut-être encore, quoique avec moins de conviction. Le surlendemain on ne bougera pas. Ce qui fait le prix de ces petits plaisirs, c'est précisément que l'on doit se bousculer, attendre une heure devant un guichet, payer très cher pour les obtenir à demi ... Je ne pense pas que seront d'accord les adeptes du magnétoscope et les fervents du tout jeune « home-cinéma » ! ||

3 août 1922

714

« Hier j'ai fait une découverte géographique. Pas une île ! Pas même un îlot. Hier, j'ai découvert le carré ! ... »

|| il est question dans ce billet du fameux « Carré » de Liège, où les gens « en rangs serrés marchent lentement, dans les deux sens, ceux qui vont vers le Pont d'Avroy regardant ceux qui vont vers le Pont d'Île, et réciproquement. Chacun son tour on va vers le Pont d'Avroy et chacun son tour vers le Pont d'Île, si bien qu'on regarde de chacun le côté pile et le côté face ! » ... et tout le monde se salue, car tout le monde se connaît ... ||

5 août 1922

715

« Un lecteur a compté patiemment le nombre de jours durant lesquels certaine route du pays était inaccessible aux piétons ou aux charrettes, par suite de l'organisation de fêtes sportives de tous genres, courses de motos, de vélos, d'autos, etc. ... »

|| et comme ce lecteur s'indigne, notre bon Sim l'invite à se calmer et à prendre son mal en patience. « Vous allez tout bonnement à pied ? Moi aussi ! » ... Et quand ces machines seront suffisamment perfectionnées, et aussi d'un prix plus abordable, « un jour viendra où chacun aura sa moto ou son auto » ... Bref, il ne faut pas « enrayer le progrès » ! ||

9 août 1922

716

« Vous n'avez pas été sans remarquer qu'insensiblement, d'elle-même, à cette époque de l'année, la population se divise en deux catégories bien distinctes ... »

|| eh oui ! « il y a les gens qui partent et ceux qui ne partent pas. Ou plutôt les gens qui partent loin et pour un séjour assez long, et ceux qui se contentent de l'excursion annuelle de la Ligue des vélocipédistes de l'ouest, ou d'une ballade [*sic*] dominicale à Tilff » ... Et le pire est que ces deux catégories se détestent mutuellement : « Les uns [méprisent les] autres de ne pas s'en aller ; les autres envient ceux qui s'en vont ! » ||

Caçons...

Un lecteur, anonyme d'ailleurs, n'est pas content de la façon cavalière dont j'ai traité la téléphonie sans fil et autres inventions qu'il englobe dans le mot progrès. Ce Monsieur assure que ces innovations nous apporteront le maximum de confort possible, ce qui aide au bonheur des individus et des peuples.

N'en déplaise à mon correspondant. Je maintiens qu'il se trompe. Ainsi, par exemple, il s' imagine que ce sera très agréable, après son dîner, de décrocher un récepteur pour entendre, de son fauteuil même, le virtuose ou la cantatrice en vogue.

Erreur n'est-il pas vrai! Le jour où il suffira d'un mouvement pour obtenir pareil régal, on fera le mouvement. Le lendemain peut-être encore, quoique avec moins de conviction. Le surlendemain on ne bougera pas. Ce qui fait le prix de ces petits plaisirs, c'est précisément que l'on doit se bousculer, attendre une heure devant un guichet, payer très cher pour les obtenir à demi.

Je suis persuadé en outre, que mon correspondant serait le premier à regretter la petite ballade au foyer, les poignées de mains, les critiques dans les couloirs, le sourire aimable de l'ouvreuse etc.

Il aime les harangues politiques : elles l'ennuyent quand il ne verra plus le geste morne de l'orateur, le verre d'eau, le tapis vert. Il trouvera les meilleures périodes très froides, parce que les applaudissements ou les sifflets manqueront! Et puis on ne risquera plus de se faire casser la figure, ce qui n'est pas le moindre piment des réunions électorales!

Avez-vous le téléphone? Si vous ne l'avez pas, vous vous dites sûrement que cela doit être agréable. Il suffit d'un moment pour parler à tel ami, demander des nouvelles à ma tante, m'inquiéter de la santé de mon oncle.

Si vous avez le téléphone, vous savez que jamais vous ne songez à votre ami à votre tante ou à votre oncle. Mais chaque soir votre femme murmure : « C'est ennuyeux cette sonnerie! Neuf fois sur dix, ce sont des gens qui se trompent de numéros. La dixième, c'est un gêneur... ou un créancier!

Georges SIM.

10 août 1922

717

« C'est à croire qu'il est certaines petites passions faites pour abaisser la superbe des individus. Connaissez-vous, par exemple, des gens qui élèvent des poules?... »

|| après avoir lu ce billet, vous saurez tout sur les poules (de luxe ou non) et sur leur élevage : les qualités respectives des Orpington, des Legore [lire : Leghorn], des Coucou de Malines; l'art de planifier son poulailler, de mélanger ses graines, de hacher ses viandes... En ces heureux temps d'innocence, une certaine Belgique n'avait pas encore inventé la recette du « poulet à la dioxine »! ||

11 août 1922

718

« L'entente cordiale au Tournant de son histoire », « Les chances de Monsieur Poincaré », « La politique de M. Lloyd George », « M. Theunis aboutira-t-il ? »... Voilà des sujets de réflexions et de discussions, bien plus palpitants que les sujets de tous les jours. Pas besoin de serpent de mer ni de brosaure [sic?] pour remplir les colonnes des journaux de copie palpitante... »

|| ... mais les gens s'intéressent davantage aux titres tels que « Faut-il espérer moins d'eau ? », « Les prochaines pluies probables », « Les météorologues sont impuissants »... Car, si on a eu notre compte de « grands événements » ces dernières années, « du soleil on en a eu très peu »! ||

N.B. Le « brosaure » qui hante ce billet ne manquera pas de plonger dans la plus grande perplexité les spécialistes de la zoologie dinosaurienne. Mais il n'étonnera pas outre mesure les rares simenoniens — et non simenosures — qui ont la chance de connaître *Les Nolépitois* (une nouvelle écrite plus de quarante ans plus tard, et où l'on rencontre des espèces disparues, dont certaines aux noms hautement fantaisistes!). Ici, il s'agit en fait d'un pur et simple lapsus calami sous la plume trop pressée de Sim... ou sous la main maladroite d'un typographe de la *Gazette*, jamais avare de coquilles il est vrai! (que les brontosures veuillent bien nous excuser).

15/16 août 1922

719

« Si l'histoire vous ennue, comme dans la chanson, dites un mot, et je cesserai. Mais j'ai peine à me refuser le plaisir de vous communiquer les perles journalistiques, au fur et à mesure qu'elles paraissent au jour... »

|| et notre sourcilleux chroniqueur de relever, par exemple, ce titre du *Journal de Liège* : « Il faut que les populations s'ouscrivent ». Et d'ironiser : « Avez-vous répondu à cette invitation? Vous êtes-vous ouscrit? » (ce n'était pourtant qu'une simple coquille, et coquilles et lapsus pullulaient dans la *Gazette* aussi!)... Et puis notre censeur se gausse des titres ampoulés et ronflants de *La Meuse* et de *L'Express* ||

18 août 1922

720

« Causons vacances, voulez-vous⁴³. Pendant une huitaine de jours, donnons-nous l'illusion d'être nous aussi à la mer ou à la montagne. Où allons-nous?... »

⁴³ Sim n'a aucun mal à « causer vacances », puisqu'il est lui-même, du 14 au 22 août, au Coq-sur-Mer, près d'Ostende, où il a rejoint sa fiancée (cf. lettres à Tigy n° 117 du 12 août et n° 118 du 23 août).

|| et le jeune Sim — qui lorsque ces lignes paraissent est lui-même en vacances, ou plutôt en permission (au Coq-sur-Mer/De Haan) — plante une « Cité » imaginaire de vacances, avec deux gros hôtels, le « Palace » et le « Cosmopolite », et puis « des petites villas aussi drôles que possible » et qu'il baptise « Hôtel de l'air pur », « Hôtel des Familles », « Hôtel de la Poste » ; et enfin « des petites maisons ordinaires [...] avec dedans des paysans qui sous-louent les appartements garnis ». Et puis, « si vous y tenez, on mettra la mer aussi [ou plutôt] une plage bordée d'eau. Car, entre nous, ce n'est pas la mer qui importe, c'est la plage. La preuve c'est que les gens trempent à peine leurs pieds dans la mer, tandis qu'ils sont tout entiers sur la plage (à suivre) » ||

721 19 août 1922

« Quelques détails, ou plutôt les avant-plans de notre décor. Une place publique. Une petite place publique, sans arbres, mais avec deux géraniums au mitan de grands carrés de terre clôturés. Très importante la place publique !... »

|| « Enfin, réglons une fois pour toutes le baromètre de notre cité (90 % d'eau : cela nous fait tout de même quelques heures de beau temps)... Quelle seront maintenant les notabilités de l'endroit ? D'abord les patrons du "Cosmopolite" et du "Palace" [...] et puis Mademoiselle Y..., 50 ans, petite, maigre, jaune, professeur de piano quelque part ; elle a promis de participer à plusieurs concerts de charité [...] Nous allions oublier le boucher [...] pensez qu'une courbette peut vous valoir une entrecôte réellement tendre ! (à suivre) » ||

722 20/21 août 1922

« En avons-nous fini avec les notabilités ? Oui, à peu près. Il y a bien encore le facteur, qui est une notabilité à sa façon. Au fond, c'est encore celle dont on souhaite la venue avec le plus d'impatience. Une notabilité silencieuse, presque anonyme. Un képi et une sacoche... »

|| « Parmi les villégiaturistes [...] un vieux général, sans doute retraité [...] un marchand d'automobiles, un banquier qui a fait faillite l'an dernier et un jockey en rupture de cheval [...] Et, parmi le public, un Anglais, très maigre », qui, comme tous les Anglais, joue au golf, au tennis, et, le soir, s'enivre de liqueurs avec ses compatriotes « (à suivre) » ||

723 22 août 1922

« Oui, causons un peu du costume de nos villégiaturistes. De celui des demoiselles, d'abord, comme il sied... »

|| des demoiselles aux costumes desquelles notre billetiste en villégiature consacre une bonne moitié de son billet. Avant de passer à ceux de leurs mamans (« beaucoup de soie et de satin ») ; au moins six toilettes différentes au fil des heures de la journée : « Il est des gens qui s'imaginent que ces dames sont en villégiature pour se reposer. Je voudrais bien les y voir (à suivre) » ||

724 23 août 1922

« Maintenant que nous voilà devenus villégiaturistes pour tout de bon, il s'agit de bien parler. Ce n'est pas chose aisée. Vous croyez peut-être que dans une ville d'eau avec ou sans eau, chacun est libre de conserver son accent, que les Bruxellois diront "Alleie alors !"... »

|| aujourd'hui, donc, cours de diction, avec «l'accent chic, l'accent de ville d'eau», s'il vous plaît... Puis exercices pratiques («Ui cheer, c'est trê jôli»)... Attention aussi au choix des prénoms à utiliser («Teddy, Maxime, Willy, Armandine, Suzanne, Fanny, Minnie...») et des prénoms à bannir («Joseph, Marie, Baptiste, Eusèbe, ou Joséphine... "Joséphine! J' t'attends ici" : c'est bon rue Grande-Bêche ou en Roture!)... (à suivre)» ||

25 août 1922⁴⁴

725

«Il y avait le mot "suite", je crois, au bas de mon dernier billet. Eh bien la suite, et la conclusion tout à la fois, m'est fournie par un lecteur compatissant, dont la sollicitude s'étend à tous les villégiaturistes...»

|| et ce lecteur propose de s'occuper «en philanthrope» des gens qui passent leurs vacances à la mer ou à la campagne. En effet, il tombe depuis le 1^{er} juillet une quantité extraordinaire de pluie, et les villégiaturistes sont donc, en quelque sorte, des «sinistrés des vacances». Et le mal dont ils souffrent est l'ennui. Alors, ce lecteur au grand cœur suggère qu'on envoie à ces pauvres sinistrés des objets distrayants, tels attrape-mouches ou puzzles... ||

29 août 1922

726

«Cela se fait tout à coup : en même temps que les vitrines des grands magasins se couvrent d'une bousculade d'affiches monstres, les gagne-petit sortent endimanchés, en semaine. Tous ceux qui hier encore cachaient un costume râpé sous une gabardine, celles qui traînaient des robes trois fois transformées, sont vêtues de neuf!...»

|| un billet consacré aux «soldes de fin de saison»... le type même de «marronnier» sur mesures pour été finissant ||

31 août 1922

727

«*La Meuse* n'est pas seulement remarquable par sa prose, dont nous avons reproduit ici les plus mirifiques échantillons, mais elle l'est encore souvent par le fond...»

|| une fois de plus, Sim fait sa fête à *La Meuse*, «journal d'information» et tête de Turc préférée de notre Gazetier. Il est question, cette fois, de l'article consacré par ladite *Meuse* aux funérailles d'un soldat dont on a ramené le corps à Liège... or, la liste des personnalités présentes fourmille d'erreurs, à la grande jubilation funéraire mais pas

⁴⁴ Dans ce même numéro commence, page 3, le reportage de Georges Sim «La barque de pêche. Impressions et silhouettes», dont on peut lire la suite dans les numéros du 26 (page 4), du 29 (page 3) et du 31 août (page 3).

Dans sa lettre en date du 24 août (*À la conquête de Tigy*, lettre n° 120, p. 285), «Jojo» raconte à sa «Gigi» : «À la Gazette, je donne hier un article sur la pêche; je ne le relis même pas, croyant revoir mes épreuves aujourd'hui. On me fait la surprise de le publier aujourd'hui même! J'ai donc dû aussitôt écrire le numéro 2. Sans compter que dans le numéro 1 il y a pas mal de fautes! [...] Imagine-toi que je n'ai pas encore eu le temps de songer à mon billet quotidien de demain [trop occupé par le bouclage de sa "Barque de pêche", Sim ne fera paraître son prochain billet que le 29]. Et demain il faudra me lever à 6 heures du matin pour le moins. Quel métier!»

funèbre du tout de Sim! Et «le mort lui-même fait la nique à *La Meuse*, en se faisant enterrer à Robermont, tandis que celle-ci imprime très sérieusement que, par l'itinéraire habituel, le cortège gagna le cimetière de S^{te}-Walburge» (je vous le confesse, j'ai beaucoup aimé ces «funérailles d'antan», que le cher Brassens n'aurait pas détestées non plus!) ||

728 **1^{er} septembre 1922**

«Cela devait arriver. À force de considérer le papier-monnaie comme une marchandise dont le prix varie, on devait finir par le traiter avec la même fantaisie [qu']une marchandise...»

|| la petite ville allemande d'Apolda a eu l'ingénieuse idée d'émettre des bons de 10, 25 et 50 pfennigs, en s'inspirant «des chromos que des commerçants avisés glissent dans les paquets de chocolat». Ces chromos sont d'un goût très douteux, mais ce sont des curiosités, que visiteurs, touristes et collectionneurs s'arrachent! ||

729 **2 septembre 1922**

«Hier, le Café "La Populaire", c'est-à-dire la "Maison du Peuple", c'est-à-dire le Temple du socialisme, s'est vu condamner par les magistrats à la fermeture durant quinze jours et à cinq cents francs d'amende, pour contravention à la loi sur la vente de l'alcool!...»

|| *borresco referens!* «mais c'est plus amusant de rire que de s'indigner». Car «depuis qu'ils ont réclamé cette loi sur le débit des boissons alcooliques, les socialistes ont fourni matière à spirituelles anecdotes [...] Tantôt c'était M. Colleaux qui offrait la goutte à un accisien, tantôt M. René Branquart ou un autre se chargeait de réhabiliter le pèket. [...] Je me souviens que *La Wallonie socialiste* risqua des statistiques, dénombrant les gens qui se font emmener au violon, et conclut à la régénération de l'humanité par l'abstinence. Du moins savons-nous maintenant qu'il ne s'agissait que de l'humanité qui ne fréquente pas la Populaire. La minorité d'ivrognes invétérés qui refuse obstinément de profiter d'une loi saine par excellence se réfugiait sans doute dans les locaux de la place Verte» ||

730 **6 septembre 1922**

«Quelque part aux environs du Rhin, je rencontrai un Allemand rondouillard, qui me confia entre deux "fines" non prohibées : "J'ai longtemps habité Liège. C'est moi qui y installai les bains Grétry. Vous connaissez? Au boulevard d'Avroy! L'établissement fait-il encore des affaires?"...»

|| surprise effarée de l'Allemand si fier de «ses» Bains («absolument modernes! nous n'en avons pas de pareils ici, Monsieur!») d'apprendre qu'ils sont devenus une salle de concert et de spectacles... Et Liège n'a toujours pas de piscine, *Mein Gott!* (j'espère que ça s'est arrangé depuis) ||

731 **8 septembre 1922**

«— Oui, savez-vous, la mariée était toute en doré. Une robe dorée, une ceinture dorée, tout en or!...»

|| histoire authentique d'une noce somptueuse, qui s'est réellement célébrée au quartier d'Outremeuse, et qui pour Sim ressemble à «un vieux conte ou un récit exotique étrange». Ah bon? ||

9 septembre 1922

732

«J'ai lu quelque part que des cours étaient institués qui prépareront les jeunes filles à entrer à l'Université. Et pour le principe j'ai applaudi, car il est ridicule de croire que la supériorité de l'homme consiste dans la digestion du latin et du grec!...»

|| le billet ne commence pas trop mal, mais une certaine dérive «sexiste» apparaît à l'avant-dernier paragraphe. «La Bohême [*sic*] intellectuelle s'enrichira. Elle ne manque déjà pas de membres. Les temps sont proches où tout le monde, hommes et femmes, parlera latin, grec, discutera la philologie germanique et fera de savantes exégèses pour des thèses aussi superbes qu'improductives.

Sans doute alors les servantes seront-elles un peu plus rares qu'aujourd'hui, et les hommes qui savent se servir de leurs bras exigeront-ils des salaires plus copieux!

Il ne coûtera rien de faire enseigner à ses enfants les mathématiques, jusqu'à Einstein inclus. Mais on se ruinera pour s'offrir une boniche de quinze ans ou une femme à journée! » ||

12 septembre 1922

733

«Le phénomène se représente chaque jour sans aucune variante Un matin, on retrouve le magasin, qui soldait la veille, entouré d'une haute palissade...»

|| ... et un peu plus tard apparaît «un magasin tout neuf, dernier cri, du clinquant criard juste autant qu'il en faut», mais surmonté d'étages à l'immuable «aspect bourgeois et vieillot [...] aux briques noircies qui clament la décrépitude intérieure»... Et Sim nous offre en conclusion une image saisissante : «C'est [comme] une vieille coquette qui poserait du fard et de savants replâtrages au-dessous d'un front ridé où meurent d'ennui quelques cheveux déteints!» ||

13 septembre 1922

734

«Voilà un mois environ, un brave homme venait timidement poser sur la Place Verte un appareil photographique et guettait les passants soucieux de conserver leur image...»

|| «Quinze jours après il y avait deux photographes sur la place Verte [...] dans huit jours il y en aura trois... Enfin il y en aura tant que la recette sera dérisoire»... Histoire similaire avec des boucheries chevalines, au carrefour populeux d'Outremeuse. Moralité (discutable) de notre expert en psychologie commerciale : «Un seul fait fortune... à trois, ils se ruinent» ||

14 septembre 1922

735

«Rien ne vaut un quelconque événement qui passionne l'opinion, pour rendre la lecture des articles de journaux et leur comparaison entre eux des plus attrayantes...»

|| «à propos du drame d'Obercassel»⁴⁵... et de la façon dont les divers journaux belges l'ont «couvert». À ce sujet, Sim tient, à juste titre, à faire une utile mise au point : «Sait-on que durant les trois jours qui suivirent le drame, aucun journaliste belge ne fut aperçu à Obercassel, à Crefeld ou à Neuss? Aucun... sauf un, car j'y étais seul, au grand étonnement de la Sûreté Militaire et des autorités!» ||

⁴⁵ Lire, dans les numéros des 5 et 6 septembre, page 1, le reportage exclusif de Georges Sim «Autour du drame d'Obercassel/ Impressions, portraits et ... réalités»; et, le 16 septembre, page 1 : «Les résultats de notre enquête» (cf. J.-Ch. CAMUS, *op. cit.*, pp. 95-96 et 105-107).

736 15 septembre 1922

« Un lecteur me communique une nouvelle perle administrative, une perle de dimension, comme vous allez en juger... »

|| « Vers la fin de l'année 1910, un habitant de Trooz a mis à la poste, dans cette localité, une lettre de faire-part qui annonçait le mariage de sa fille, si je ne me trompe. Cette lettre, destinée à un habitant de Fexhe-le-Haut-Clocher, est parvenue à destination le 7 de ce mois, soit en septembre 1922. Soit douze ans et huit mois environ » (de la fin de 1910 au début de septembre 1922, cela ne fait *que onze* ans et huit mois environ... mais Simenon a toujours été fâché avec les dates et les chiffres!) ||

737 16 septembre 1922

« On parle beaucoup des Grecs et des Turcs. On dit beaucoup de choses étranges à leur sujet. Les sentiments qu'ils inspirent sont aussi très différents... »

|| où il est question de Lloyd George, de Claude Farrère, et aussi de Démosthène, de Platon, d'Euripide et de Phidias. Avec cette excellente observation : « Des gens se font une image d'un peuple d'après les chromos qu'ils trouvent dans les paquets de chocolat ou d'amidon. D'autres d'après un de ses auteurs, d'autres d'après les journaux ». Et de se demander ce qu'on pensait de la Belgique « le jour où elle a cessé d'être une contrée inconnue » : « Sans doute des lettrés la voyaient-ils emplie d'Uylenspiegels [Uylenspiegel/Till Eulenspiegel]; d'autres de Beulemans patoisants. Certains peut-être de Tchanchès rieurs et persifleurs. Quelques-uns la voyaient à travers l'œuvre robuste de Constantin Meunier ou à travers les paysans de Laermans! D'autres se contentaient d'interroger les cartes postales et les chromos! » ||

738 19 septembre 1922

« Durant deux dimanches encore les citadins, à l'aide du tram 8 ou du direct de la vallée de l'Ourthe, se répandront dans les campagnes... »

|| et, dans le dernier train du retour, on se plaindra très haut des paysans : « Quelqu'un a payé une tasse de café qui était en réalité une tasse de chicorée. Un autre a bu du lait écrémé plus cher que le beurre lui-même... Et puis dans quinze jours, chaque dimanche, dans les trains du soir ramenant de pleines fournées de paysans, on entendra ceux-ci se plaindre à leur tour : certes, « ils se sont bien amusés sur le champ de foire. Mais ce qu'ils ont été proprement volés par ces sacrés citadins! Un franc une vulgaire grenadine à peine rouge! Cinquante centimes pour lancer trois anneaux après des bouteilles impossibles! » et sept francs pour un méchant repas. Dans le train, « on se promet de regagner l'été prochain l'argent qu'on a laissé en ville! Échange de bons procédés, quoi! » ||

739 20 septembre 1922

« La dernière nouvelle à sensation : M. Pierre Benoit, rédacteur au Ministère, auteur de *L'Atlantide* et d'autres romans de même qualité, a été enlevé par des Irlandais qui l'ont ensuite remis en liberté... »

|| et en conclusion : « Pierre Benoit enlevé par les Irlandais voit son nom imprimé "à l'œil" dans tous les quotidiens. Il devient une sorte de héros qui pique la curiosité. Pariez-vous qu'il faudra tirer une nouvelle édition de ses œuvres!... Il est toujours sage de se méfier des actrices qui perdent leur collier et des romanciers qu'on enlève! »⁴⁶ ||

⁴⁶ Le petit Sim, assurément, était loin de se douter que, quarante ans après ce billet ironique, il participerait — en compagnie de Paul Morand et de Pierre de Boisdeffre — à

21 septembre 1922

740

«Un chien battu qui lèche la main de son maître en louchant vers un beafteck [sic] n'a pas la mine aussi implorée [sic], aussi piteuse, aussi craintive qu'un Liégeois tirant de sa poche une pièce de monnaie, dans les boutiques ou sur le tramway...»

|| à propos des fausses pièces de cinquante centimes... et du gouvernement qui ne fait rien contre les contrefacteurs. «Peuh ! cela ne vaut pas la peine. Nous allons retirer bientôt toutes les pièces — les bonnes, s'entend. De la sorte, les mauvaises n'auront plus aucune valeur ! » ||

22 septembre 1922

741

«L'information a aujourd'hui des exigences qui feraient s'indigner les journalistes de jadis. Je veux parler surtout du reportage illustré...»

|| et cet abus de clichés, le plus souvent médiocres de surcroît, agace le billettiste : «Auparavant il n'y avait pas de clichés dans les journaux, mais il y avait plus d'articles... et parfois même, des idées» ||

24/25 septembre 1922

742

«Vous souvient-il du séjour que nous fîmes ensemble, c'est-à-dire dans nos sous-sols respectifs, voilà huit ans?...»

|| ... «Parce que le canon faisait trembler nos vitres, et que nous mangions de vieux biscuits, il nous semblait, n'est-il pas vrai, que l'univers entier devait trembler et manger sec... C'était bien présomptueux ! Est-ce qu'aujourd'hui nous vivons dans l'angoisse parce que Grecs et Turcs connaissent un sort tragique ? Non, n'est-ce pas ? Individu ou nation, chacun ne s'occupe que de soi... ||

27 septembre 1922

743

«... de Carpentier ? Pourquoi pas ? Ce sera la dernière fois, à moins que l'ex-champion ne se fasse enlever par les sinn-feiners ou bien ne manie imprudemment un revolver...»

un «Hommage à Pierre Benoit», avec un texte intitulé «Le grand amour de Pierre Benoit» (*Les Nouvelles littéraires*, 8 mars 1962) ! Et, neuf ans plus tard, il écrira même la préface au tome 22 (*Flamarens* et *Les Âmes mortes*) des *Œuvres complètes* de Pierre Benoit en 24 volumes (Lausanne, Éditions Rencontre, 1971).

N.B. L'auteur du présent Inventaire peut-il glisser ici une anecdote personnelle ? En 1958 (quelque quarante ans après *L'Atlantide*, dont l'héroïne était la reine Antinéa), Pierre Benoit mettait la dernière main à son nouveau roman, *Flamarens*, dont l'action se passe en grande partie au Japon. Peu sûr de sa maîtrise de la langue japonaise, il eut l'idée de lancer un appel aux lecteurs de l'hebdomadaire littéraire *Aux Écoutes* (numéro du 1^{er} août 1958), demandant qu'on lui suggère des prénoms féminins japonais... commençant par la lettre A, bien sûr ! Je lui en soumis une courte liste, le mettant en garde contre l'assonance de certains (Ayako, et surtout Ariko) et lui recommandant chaudement *Atsuko* [prononcer Ats^{ou}ko]... Pierre Benoit adopta d'enthousiasme ce dernier. Et c'est ainsi que je me retrouvai, peu après, «parrain» d'une charmante princesse japonaise de fiction... et gratifié d'une cordiale dédicace du «père» d'Atsuko ! (Pierre Benoit, Albi 1886 – Ciboure 1962 ; Acad. franç. 1931).

|| pour parler « bien raisonnablement, sans ironie ni sentimentalité, moi je vois dans l'histoire de Carpentier celle de tous les grands orgueils modernes [et] sans cerveau. C'est l'histoire de l'emballement populaire, de la publicité, du tam-tam [...] l'histoire de la célébrité que l'on fabrique à coups d'affiches, d'interviews et de bluff, à coups de poings aussi, si vous voulez » ||

744 **28 septembre 1922**

« Un ami, qui est aujourd'hui notable commerçant, me racontait tantôt ces vieux souvenirs : ... »

|| à propos d'un ex-camelot et des ses « verres incassables en cristal trempé », des braves hommes-sandwichs d'antan ; et aussi de l'invasion des placards publicitaires bariolés ... ||

745 **29 septembre 1922**

« Aucun de mes confrères n'a manqué de consacrer qui un billet, qui une longue chronique à l'incident Carpentier. Chacun, depuis les illustres Parisiens jusqu'au modeste moi-même, a commenté l'affaire à sa façon ... »

|| « Et l'on en écrit de drôles [...] le public rit, se fâche ou hausse les épaules : — Untel baisse ! sa dernière chronique n'avait pas de sens !... Ah mes bons lecteurs, si vous saviez comme il est parfois pénible d'aligner les cinquante lignes d'un billet !... C'est que les idées sensées ne suffisent pas : « Il faut coûte que coûte que votre idée ait quelque chose de drôle, d'inattendu ou de piquant »... et qu'elle mesure exactement cinquante lignes ! Si elle ne fait que trente lignes, le chroniqueur doit l'étirer, péniblement ... « Ou bien, il a oublié le sel » : vite, un calembour avant la fin ! ||

746 **30 septembre 1922**

« En tous cas, je ne voudrais pas être délégué par mes semblables pour faire les honneurs de la terre à un naturel de la lune ou d'ailleurs, pendant le mois d'octobre ... »

|| en panne d'idées justement, aujourd'hui notre forçat du billet quotidien nous reparle ... de la Foire ! Mais d'une façon originale, comme s'il la parcourait en compagnie d'un visiteur extra-planétaire. Et le visiteur n'apprécie guère : « — Pourquoi diable vos gouvernements tolèrent-ils des manifestations aussi stupides et d'aussi mauvais goût ? Ne me parliez-vous pas tantôt de l'éducation du peuple !... C'est qu'il a raison, le bougre, de me parler de la sorte ! Lorsqu'on passe sur un champ de foire, on se demande si en vérité existe une civilisation » ||

747 **4 octobre 1922**

« *La Meuse*, qui n'est pas coutumière du fait, contenait, dans son dernier numéro, un article de fond. C'est la troisième fois, je pense, que pareil événement advient cette année ... »

|| après Mistinguett (et son chien) et Carpentier, ce troisième « article de fond » — Sim *dixit* ! — est consacré à un activiste notoire, exilé en Hollande ... Décidément, Sim adore la lecture de *La Meuse* !... « En somme, pour séduire *Meuse*-Publicité, il n'y eut jusqu'à présent qu'une danseuse, un boxeur et un activiste. Bilan impressionnant, pas vrai ? » ||

5 octobre 1922

748

«Sur la plate-forme du tramway. Un Monsieur, qui paraît intelligent et qui en tous cas est cossu, tend au perceuteur une pièce de cinq sous...»

|| encore une histoire de fausses pièces... et ça se passe encore sur la plate-forme du tram 4 ! dont le perceuteur confie tout bas à Sim : «Moi, je les accepte toutes, les bonnes et les mauvaises. Et je les refile toutes aussi. J'ai remarqué que les voyageurs ne refusaient jamais que les bonnes pièces!» ||

6 octobre 1922

749

«Depuis que nous avons, en notre ville, un établissement pour l'édification duquel se sont fondus quelques millions, la population est en émoi...»

|| il s'agit du tout nouveau Forum, une salle de spectacles de trois mille places. Et d'aucuns de s'écrier : «Est-il possible d'avoir commis pareille folie. Mais il ne se trouvera à Liège pas assez de gens pour emplir une aussi grande salle. C'est trop beau, trop grand, trop cher!»... Curieux, se dit Sim, cette propension du public à s'inquiéter des bénéfices de ces «grandes machines foraines»! Et d'ajouter, mélancolique : «Mais quelqu'un s'est-il jamais demandé si l'aveugle de la Passerelle gagnait assez pour couvrir ses frais de représentation?» ||

7 octobre 1922

750

«Je ne sais si cette mentalité était aussi accentuée avant la guerre. Mais aujourd'hui le citoyen se fait une image assez plaisante de ses rapports avec l'État et avec les hommes...»

|| un billet quelque peu fourre-tout. Il y est question de tramways bondés parce que trop peu fréquents... de trains aux horaires malcommodes... et aussi des rapports difficiles parfois entre propriétaires et locataires... ||

8/9 octobre 1922

751

«Pour faire suite à mon billet d'hier, traitant des gens qui réclament du Gouvernement une sollicitude extraordinaire à leur égard...»

|| un citoyen «a trouvé le moyen d'éviter les déraillements de chemin de fer, ou de supprimer les timbres-poste. Un autre a élaboré un plan de la circulation des tramways sur la place Saint-Lambert. Un troisième allège, par des combinaisons ingénieuses, le Gouvernement d'un bon millier de fonctionnaires» ||

11 octobre 1922

752

«En ce brave lundi clair et comme un petit vin de Moselle, je me demande vraiment ce que je vais vous dire. Il y a bien des sujets, mais des petits sujets du lundi pas très passionnants, mal nourris, des sujets à emplir seulement les lignes...»

|| alors, il nous reparle de... la Foire! et ensuite de «l'attitude des gens qui sortent d'une salle de spectacle chic»... et enfin de l'agaçant changement d'heure semestriel : «Pour ma part, j'ai fait une heure avant le repas, et je dors dès neuf heures du soir! Une sale blague, quoi!» ||

753 13 octobre 1922

«L'amateur de vieilles choses, fussent-elles laides, peut bien se hâter. Car, du train où va le monde, il n'y aura bientôt plus que du neuf, du clinquant, du dernier cri...»

|| disparues, les antiques boutiques de nos faubourgs, aux casiers et aux rayons bien rangés!... «Le cabaret lui-même [...] s'est revêtu de majolique, de chêne, de peintures cubistes». Sim voit «dans cette transformation l'indice d'une mentalité nouvelle. [Aujourd'hui] sans rien posséder, [le commerçant] fait bâtir et amorce une publicité monstre [...] On a perdu l'habitude d'économiser. L'État se chargera de notre pension, ou bien notre patron. En attendant, on dépense. Il faut du luxe partout, dans les boutiques et dans les cinémas. Du luxe, du mouvement et de la dépense...» ||

754 14 octobre 1922

«Une fois n'est pas coutume. Parlons un peu, s'il vous plaît, de notre charmante consœur du Boulevard de la Sauveunière. Elle vient d'en commettre une bien bonne...»

|| et rebonjour, *La Meuse*! Cette fois, le Gazetier se régale à gloser sur un placard il est vrai résolument abscons, où l'on peut lire, dans le sens des aiguilles d'une montre : «Putois Opossum Mongolie Martre Renard fumé Petit gris Taupe Zibeline Skunks Singe Renard bleu Renard blanc Hermine Chinchilla Castor Astrakan»! Il n'y manque que deux ou trois ratons laveurs pour ressembler au célèbre Inventaire de Prévert (bien sûr, je présume que le «?» figurant au centre du placard devait cacher le nom d'un fourreur de Liège) |

755 17 octobre 1922

«Les vieux Messieurs et les vieilles Dames ne cessent de nous répéter : La nature est en folie! Il n'y a plus de saisons! Il fait froid l'été, chaud l'hiver! Ah! de notre temps! Les choses célestes allaient autrement. Le ciel et la terre obéissaient à des lois immuables!...»

|| ce que ne précise pas Sim, c'est que, si ces vieux messieurs et dames se fourrent le doigt dans l'œil, c'est qu'ils mesurent le temps qui passe (et qu'il fait) à l'aune de leurs seuls souvenirs... Et, bien sûr, nous ferons de même : «Ah! de notre temps!» ||

756 18 octobre 1922

«Henri [*sic*] Bordeaux vient de publier un livre qui est bien significatif [...] : *Le Mystère de la rue X...* Ce serait banal si M. Henri [*sic*] Bordeaux s'adonnait tout à coup à la culture du roman policier...»

|| mais ce n'est pas le cas, et *Le Mystère de la rue X...* est un roman de l'au-delà, un roman spiritite! C'est que «Monsieur Henri [*sic*] Bordeaux est un monsieur intelligent, attentif à satisfaire les besoins de sa clientèle»⁴⁷ ||

⁴⁷ Mais le prénom de ce romancier (Thonon-les-Bains 1870 – Paris 1963), élu à l'Académie française le 22 mai 1919, n'est pas Henri, mais Henry... comme Sim l'avait correctement orthographié dans son billet du 3 juin 1920 (n° 175).

19 octobre 1922

757

« Quelques bribes de conversations entendues : ... »

|| (nous nous sentons incapable de résumer ou commenter ces bribes, qui portent toutes sur l'imminente « Loi sur les Loyers ») ||

20 octobre 1922

758

« C'est un bien grand bonheur pour l'humanité que le pour et contre soient également défendables, autrement dit qu'il soit impossible d'avoir tort ... »

|| en voilà une pensée réconfortante ! Et Sim de nous assener un exemple lumineux : « Une grève éclate-t-elle, les patrons vous persuadent aisément qu'ils sont victimes de manœuvres extrémistes, et les grévistes ont tôt fait de vous prouver [...] qu'ils sont poussés à bout par l'intolérance patronale »... Puis Sim nous offre d'autres exemples partout, à la cuisine, à la salle à manger ou au salon, au Parlement, à la Cour d'Assises aussi ... ||

22/23 octobre 1922

759

« Après les concours successifs des plus belles femmes de France, puis de chaque département, de chaque profession, Paris organise un concours de la jeune fille la plus méritante ... »

|| L'idée n'est pas mauvaise. Mais pourquoi pas, également, « Le Mari le plus méritant de France » ? (suivent trente lignes sur cette intéressante suggestion) ||

25 octobre 1922

760

« Cela doit être une situation bien embarrassante que celle de représentant du peuple, c'est-à-dire de député. Car, en somme, on doit se demander plus d'une fois ce que l'on représente exactement ... »

|| « Un parti est une chose bien complexe, qui réunit pas mal d'intérêts divers [...] Les intérêts des uns ne sont pas les intérêts des autres, et tous se contrarient de la pire manière. Sans compter que chaque corporation a son petit Parlement, dans lequel sont représentées bien des tendances, bien des manières de voir. Le président ne représente pas l'avis du secrétaire, et le trésorier entraîne à sa suite une minorité de malcontents ... Alors, représentant de quoi, dites ... » ||

26 octobre 1922

761

« Parce que j'ai parlé légèrement du concours de la jeune fille la plus méritante de France ou plutôt parce que j'ai proposé, sur un ton badin, le concours du mari le plus méritant de Liège, un anonyme que je soupçonne, à son écriture en échalas d'être une demoiselle, m'adresse sous enveloppe quatre pages d'injures ... »

|| ... et Sim d'évoquer d'autres lettres reçues de mécontents divers ... Et comment diable contenter tout le monde ! « Dites que Charlot est un génie, la moitié du public se fâchera. Dites que c'est un pitre, l'autre moitié vous traitera d'imbécile. Concédez que c'est un bonhomme comme un autre, pas trop intelligent pas trop bête, les-uns [sic] et les autres seront mécontents » ||

Causons...

Parce que j'ai parlé légèrement du concours de la jeune fille la plus méritante de France ou plutôt parce que j'ai proposé, sur un ton badin, le concours du mari le plus méritant de Liège, un anonyme que je soupçonne, à son écriture en échalas d'être une demoiselle, m'adresse sous enveloppe quatre pages d'injures.

La plus civilisée de ces gentillesses consiste à dire que j'ai à peu près autant d'esprit qu'un charretier, et pas moins de grossièreté qu'icelui.

Lors! C'est le sort des journalistes, et plus particulièrement des chroniqueurs qui prennent pour tâche de divertir chaque jour le lecteur en l'entretenant sans plus de gravité qu'il convient, de quelconques actualités!

Pour deux personnes qui rient il y en a à peu près quatre qui sourient, trois qui haussent les épaules, et une qui se fâche tout rouge.

Voilà deux ans, je reçus une lettre m'accusant de manque absolu de cœur, et même de sympathiser avec l'ennemi parce que je parlais sans méchanceté comme sans révérence exagérée de Clemenceau. Aujourd'hui on n'en parle même plus du tout, ce qui est bien une pire injure!

Des fervents du knock-out menacèrent ma tranquillité parce que je ne traitais pas Sa Majesté Carpentier avec tous les honneurs dûs à son rang. Par contre, un confrère qui célébrait les louanges du boxeur reçut l'épître indignée d'un brave homme qui ne pouvait souffrir l'exaltation de la force brutale.

Dites que Charlot est un génie, la moitié du public se fâchera. Dites que c'est un pitre, l'autre moitié vous traitera d'imbécile. Concédez que c'est un bonhomme comme un autre, pas trop intelligent pas trop bête, les-uns et les autres seront mécontents.

Ah! c'est une psychologie bien intéressante que celle du lecteur tragique qui trempe dans l'encre sa plume de Tolède pour houspiller l'auteur d'un article qui ne lui plaît pas.

Si j'en ai le temps, j'écrirai quelque jour dix volumes in-folio, de cinq cents pages chacun, sur ce sujet. Et votre lettre y trouvera place, je vous le promets charmante lectrice anonyme.

— ◆ —
Georges SIM.

27 octobre 1922

762

« J'ai parlé cent fois, durant les derniers hivers, des conférences et des conférenciers ... »

|| il nous parle cette fois des « messieurs en habit, en smoking ou à tout le moins en jaquette, qui présentent les orateurs au public [...] Ce sont les pires gaffeurs qui existent » (exemples à l'appui) ||

31 octobre 1922⁴⁸

763

« Lorsque les gens murmurent avec conviction : "Sale temps ! Est-il possible de faire aussi froid, ou de pleuvoir pareillement...", je commence à douter de leur sincérité ... »

|| et de nous entretenir, pour la énième fois, de la pluie et du beau temps ... « Vous verrez que cet hiver-ci battra un record important ! » (et ce billet, lui aussi, bat un record, celui de la brièveté, avec trente lignes seulement) ||

1^{er}/2 novembre 1922

764

« On parle beaucoup de l'interdiction nouvelle de faire travailler le dimanche⁴⁹. Les commerçants, pour la plupart, s'appêtent à fermer leur porte ce jour-là ... »

⁴⁸ Du 29 octobre au 1^{er} novembre, G.S. prend un premier contact avec Paris, au sein d'une délégation de journalistes belges, accueillie par les autorités militaires françaises. Il en profite pour rencontrer Georges Plumier, un Belge installé à Paris, qui va lui trouver un emploi à la Ligue des chefs de section et des soldats combattants fondée par Binet-Valmer (cf. note 54, p. 291). Dans la première des deux lettres parisiennes à Tigy, on peut lire : « ... Paris ne m'a pas étonné. Dès la première minute, je m'y suis trouvé comme chez moi. Pas une hésitation ... J'étais bien, j'étais content d'être là et pas ailleurs, je ne demandais et ne demande encore qu'à y rester toujours. Ce qui sera. Amen ! [...] Et j'ai cheminé des heures durant. Je suis allé aux quatre coins de la ville, dans tous les quartiers ... » (lettre n° 128). Dans la deuxième lettre, du surlendemain 31 octobre, l'enthousiasme du jeune Rastignac, après plusieurs rebuffades de journaux contactés la veille, est singulièrement refroidi : « Rien, tu entends bien, rien de ce que nous espérions n'est possible, du moins dans la mesure où nous l'espérions [...] Heureusement qu'en fin de compte on m'a indiqué le tuyau : manger de la vache enragée ; travailler 15 ou 16 heures par jour aux besognes les plus insipides ... et attendre. Avec ta permission, j'adopterai le tuyau [...] Et ce, jusqu'à ce qu'un grand quotidien me juge cuit à point. C'est simple, pas ? [...] Tu vois, gosse à moi, que Paris ne se laisse pas violer comme on croit. Toute putain qu'elle est, elle fait des manières. Il faut montrer patte blanche. Mais je suis bien décidé à tout faire. Je veux t'apporter Paris comme cadeau de noces. Est-il beau assez mon cadeau ? Non, car au début je pense que pour toi surtout ce sera dur [...] Au lieu de la gloire que nous escomptions, c'est d'abord la lutte pour le pain. Et Dieu sait s'il ne faudra pas lutter toujours de même, sans gloire, sans honneurs, sans voir s'éclaircir nos horizons [...] Mon parti est pris. Si tu es d'accord, je commence la lutte aussitôt. Ou mieux, je l'ai entreprise ce soir même [...] et j'ai postulé une place de je ne sais pas quoi [...] Il y a de la besogne et de la rude besogne pour nous deux. Il y a des déboires pour chacun, mais aussi de l'amour qui effacera toutes ces choses. L'un contre l'autre, nous aurons raison de ce sacré Paris ! » (lettre n° 129).

⁴⁹ Voir, dans le numéro du 8 novembre, page 1, « Sur le repos du dimanche », signé Georges Sim.

|| la mesure est excellente, non! «— Pour les grands magasins peut-être. Mais dans les faubourgs, monsieur! Je vous répète que notre employée, qui est nourrie et logée ici, ne peut même pas nous aider un peu...» ... Quant au coiffeur : «Oh! la loi! Parlons-en! Nous retirer notre garçon le dimanche matin, alors que nous en avons le plus besoin!»... Et Sim de conclure : «Sans doute n'irez-vous pas plus loin, persuadé que toutes les lois sont à la fois excellentes et exécrables»||

765 **3 novembre 1922**

«C'est une plaisante mentalité que celle du Monsieur qui a écrit un discours, ou préparé une interpellation...»

|| ... «Ce Monsieur est le plus malheureux des hommes tant qu'il [n'a pas] obtenu la parole [...] Lorsqu'il a enfin placé ses quelques phrases, il se rassied, content. Pour lui, la séance est terminée»||

766 **4 novembre 1922**

«Supposons qu'une dame entre deux âges, épouse d'un très vilain Monsieur, d'un monsieur qui aurait trempé ses mains dans beaucoup de sang et trahi pas mal de ses amis, supposons, dis-je, que cette dame s'en aille rendre visite à un vieux saligaud, condamné à mort, à la suite de toutes sortes de crimes ignobles...»

|| or, ce vieillard est son frère, et, «comme elle porte un nom connu, et détesté, elle se cache autant que possible, afin d'éviter les huées». Et, le lendemain, le journal de la ville écrit en gros caractères : «Malgré les précautions qu'elle prit, l'ex-Reine de Grèce, revenant de Doorn, où elle a rendu visite à son frère Guillaume, a été photographiée par notre reporter à la gare des Guillemins»||

767 **8 novembre 1922**

«Dieu me garde de dire du mal des femmes. Elles ne sont sans doute ni pires ni meilleures que nous. Mais on peut bien remarquer que lorsqu'elles ont certaines idées chevillées dans la tête, toutes les raisons du monde ne les en extrairont pas...»

|| une savoureuse histoire de tribunal et d'avocat||

768 **9 novembre 1922**

«J'ai l'impression que, dans les menus faits de la vie courante, les hommes sont moins sincères encore avec eux-mêmes qu'avec les autres...»

|| (suivent quelques exemples, très convaincants, mais difficiles à résumer...)||

769 **11 novembre 1922**

«C'est une désagréable surprise, lorsqu'on suit les péripéties d'un film aux sons uniformément dégringolards du piano, de se sentir enveloppé petit à petit par une atmosphère hostile...»

|| descente en flammes du cinéma allemand : «Les meilleurs films jettent le malaise dans la salle. [Les spectateurs] qui ne discernent pas la raison de leur dégoût n'en sont pas les moins incommodés. C'est banal comme du "stück", laid comme la tête de Hindenburg et bête comme les mémoires de Guillaume»||

12/13 novembre 1922

770

« Les commerçants du centre de la ville s'émeuvent. Un élément anormal vient de se mêler au négoce, après tant d'autres. Chaque après-midi arrivent de Maestricht, de La Haye ou d'ailleurs de superbes limousines ou torpédos au chiffre des Pays-Bas... »

|| « Des gens au portefeuille gonflé, au verbe sonore, à la démarche assurée en descendent, s'ébahissent devant les prix, achètent avec un sourire émerveillé [...] Sans doute, [de retour] là-bas, vont-ils conter en leur moederthal⁵⁰ : — En Belgique, tout est pour rien. Avec un florin on achète une boutique. Avec deux toute la rue. Avec dix la ville, y compris le Bourgmestre et le Conseil communal ! » ||

15 novembre 1922

771

« Dans un excellent livre d'André Maurois, qui est un humoriste de première force, un Français et un Anglais étaient en présence... »

|| et leur conversation roule sur l'esprit des lois, évoquant le charme des lois « qui rendraient difficile la vie au citoyen si... elles étaient rigoureusement appliquées ! »... Et Sim d'enchaîner : « Dans notre Belgique aussi, il y a des masses de lois, de taxes, d'impôts, de surtaxes, qui pèseraient bien lourd si le citoyen n'avait l'adresse d'en éviter au moins une notable partie [...] L'exception à la loi constitue la règle. Et à cette "règle" il n'y a d'exception que quelques pauvres bougres » ||

16 novembre 1922

772

« Des gens recherchent en de gros livres et dans les manifestes les traces du virus bolcheviste... »

|| et notre vigilant Sim en détecte des traces dans les griefs formulés par diverses sociétés contre leur Fédération !... où il est question des « Francs Joueurs de quilles » et de l'« Association sérésienne pour l'extension et la défense du jeu de whist », qui somment les Comités Centraux de rendre compte. « N'est-ce pas là le bolchevisme, le vrai ! [...] C'est qu'en frondant les Fédérations on s'exerce à faire des révolutions, que vous en semble ? » ||

17 novembre 1922

773

« Si vous voyez, le samedi, la quatrième page des journaux, vous doutez de la crise du logement. Il y a pléthore de maisons à vendre, et pour une bonne moitié pour le moins, elles sont libres aussitôt... »

|| ... « Aujourd'hui il semble que tous les laborieux à petites bourses, à économies lilliputiennes, soient pris de la folie des briques [...] Ils se criblent eux-mêmes de dettes, sans seulement avoir la certitude de pouvoir payer. Mais ils sont propriétaires, ils habitent une maison à eux ! Ils payent de lourds impôts. Ils sont contents » (là-dessus, si vous voulez que je vous dise, je suis bien d'accord avec Sim [et même avec le Simenon de plus tard, qui après tout a été locataire bien plus souvent et plus longtemps que propriétaire]. J'ai toujours proclamé que la propriété c'était, sinon le vol comme l'affirmait Proudhon, du moins un leurre absolu. En effet, comment peut-on s'estimer propriétaire de quoi que ce soit, vu l'extrême brièveté de notre passage sur cette Terre, quelques secondes à peine à l'échelle de l'âge de l'humanité ! Nous ne sommes que les fugitifs squatters de la planète) ... Et Sim de conclure : « Mais les pauvres bougres d'après guerre veulent être optimistes à tout prix... et propriétaires ! » ||

⁵⁰ « Moederthal » [sic] : voir note 7, p. 205.

774 18 novembre 1922

« Voilà deux ou trois jours, je disais ici même qu'en Belgique comme en France, les lois sont rigoureuses, mais leur application fantaisiste... »

|| où il n'est question que de « piston » et de « carotte »... « Et chacun estime dur comme fer qu'il est le préféré des dieux » ||

775 19/20 novembre 1922

« Mon billet sur les acheteurs de maisons avec "facilités de paiement" a prêté à fausses interprétations... »

|| alors notre billetiste s'explique à nouveau : « J'avais surtout en vue le cas d'employés modestes qui n'hésitent pas, avec des économies de six ou sept mille francs, à acquérir des immeubles valant à ce jour soixante ou septante mille billets... Quant à présent, la location d'un appartement suffit amplement à payer les intérêts... et un morceau du capital! » Et puis, dans la suite du billet, Sim fait quelque peu machine arrière, se contentant cette fois de conseiller aux candidats à la propriété de s'adresser à un organisme de crédit sérieux ||

776 26/27 novembre 1922

« L'Angleterre contient comme cela un tas de choses dangereuses qui, de temps à autre, jouent un sale tour au vieux continent... »

|| dans la liste de ces « choses dangereuses », Sim inclut la livre sterling et Lloyd George... Et voilà que la police vient de découvrir « un nouveau virus importé [*sic*] directement — on ne peut pas encore dire perfidement — par notre voisin : l'antracite miné! [...] Les citoyens sont prévenus. Ce n'est plus à leurs portefeuilles qu'on s'en prend, c'est à leurs poêles! » ||

777 1^{er} décembre 1922

« Un ami me conte cette histoire. Je dois à la vérité de déclarer que cet ami est un bonhomme spirituel, qui se ferait hacher menu pour le plaisir de conter l'aventure de façon plaisante... »

|| c'est une espèce de conte philosophique, difficilement racontable en peu de mots, et dont le héros est un improbable « éviteur de taxe » opérant dans les restaurants cossus. Rien à voir avec les « Restaurants du cœur »! ||

778 2 décembre 1922⁵¹

« Je suis bien heureux, aujourd'hui, que Saint-Nicolas ait désappris le chemin de ma maison... »

|| dans les grands magasins, Sim a vu des « appareils étranges », des boîtes « où s'entassent des tiges de fer, des roues dentées, des poulies, des manivelles [...] où s'alignent des

⁵¹ Démobilisable le lundi 4, mais bénéficiant d'une « permission libérable » de 48 heures, c'est aujourd'hui samedi 2 décembre que le cavalier Georges Simenon peut « regagner ses foyers » (figure de style administratif, pour ce qui le concerne, car il y a belle lurette qu'il ne couchait plus à la caserne des Lanciers! Voir aussi note 41, p. 270).

prises de courant, des commutateurs, des bobines vêtues de fil vert et luisant... des jeux éducatifs, quoi! des boîtes de Meccano (en attendant les futurs « micros »). Il paraît que les gamins d'aujourd'hui rêvent du nombre de postes de leur téléphone, ou d'« entendre les communications de la tour Eiffel. L'an prochain, maman m'achètera même un haut-parleur »... Au lieu de crier dans la cheminée le traditionnel « Merci saint Nicolas ! », les gosses modernes « transmettront sans doute par ondes hertziennes : Bien reçu poste T.S.F. complet. Prière envoyer cristaux de rechange »! Et notre ancien enfant de cœur de se réjouir « d'avoir reçu jadis les contes de Perrault illustrés en couleurs et un arlequin rigoleur! » ||

3/4 décembre 1922

779

« Les Turcs viennent d'édifier un projet de mariage forcé qui, disent les journaux d'Anatolie, aurait bien des chances d'être adopté... »

|| si, passé l'âge de 25 ans, un citoyen turc n'est pas encore marié, « on lui saisira un quart de ses revenus [...] déposé à la Banque Agricole [cet argent] servira à subvenir aux frais de mariage d'indigents ». Sim, quant à lui, propose d'intéressants amendements à cette loi ||

5 décembre 1922

780

« À Philadelphie, la maison de Franklin est menacée par les perceurs de voies nouvelles... »

|| un admirateur du Grand Homme suggère de la reconstruire ailleurs, en un lieu « où elle sera garantie pour toujours des progrès de la viabilité ». Ailleurs? mais où? « Diriez-vous bien où se trouve l'endroit du globe où la civilisation ne déversera pas quelque jour ses gratte-ciel, ses postes de T.S.F. ou ses canaux à grande section?... Sim fait une autre proposition : réunir quelque part, en un lieu vraiment sûr et entouré de hauts murs, « tous les monuments historiques, tous les souvenirs des grands hommes [...] Ce serait la "Cité des Chères Vieilles Choses", avec "Défense à la civilisation d'entrer". Qui sait? Peut-être qu'au fond la civilisation, la vraie, serait plutôt à l'intérieur des murailles! » ||

6 décembre 1922

781

« Laissez-moi dire un mot, après tant d'autres chroniqueurs, de l'affaire Siki. Car il y a aujourd'hui une affaire Siki, en passe de devenir aussi grave que l'affaire Dreyfus... »

|| « La question est de savoir si un boxeur, champion du monde, doit être dépossédé de son titre parce qu'il vend de la coco ou que ses manières ne sont pas celles d'un gentleman »... Sim se souvient « d'un grand poète classique [dont] on dit qu'il fit mourir sa femme à petit feu par son humeur irascible [...] un type pas recommandable du tout, ce qui n'a pas empêché l'Académie, puis la postérité, d'admirer, d'honorer, de statuer le poète... Le cas de Villon était plus pendable encore, c'est le cas de le dire! »... Puis de revenir au monde de la boxe, pour en critiquer vertement les absurdités sociales ||

7 décembre 1922

782

« Chaque année, à peu d'exceptions près, la Meuse nous joue de vilains tours. D'abord elle pénètre dans les caves, ce qui affole les riverains, puis sur les quais, ce qui met le service de la voirie dans un état indescriptible... »

|| il y a bien des projets d'« exhaussement des digues », dont la réalisation... exaucerait les vœux de tous... Oui mais! mais « le Conseil communal auquel ces projets ont été soumis a remis la chose... à plus tard. Peut-être après les inondations de cette année... » ||

783 8 décembre 1922

« Depuis quelques mois, l'aventure la plus dangereuse serait, je pense, de déclarer à brûle-veston à quelque citoyen qu'il ne connaît rien en matière de football... »

|| « Car il n'y a plus guère de citoyens qui ignorent la composition des teams de promotion ou de Division I [...] Aujourd'hui, notre propriétaire, l'épicier du coin, le garçon de café et le coiffeur vous glissent à l'oreille des "tuyaux" pour les prochains matchs [...] Les joueurs fameux doivent en être passablement mortifiés. Lorsqu'ils faisaient du sport, sans plus, ils n'intéressaient qu'un public restreint. Aujourd'hui, tout le monde se passionne à leur sujet, parce qu'ils sont devenus quelque chose comme des pur-sang de course... » ||

784 9 décembre 1922

« En voilà bien une autre : Siki ne serait plus "li bon nègre" crapuleux, marchand de coco plongeur, casseur de gu... même en dehors du ring... »

|| c'est à présent, selon les journaux d'hier, « un grand bébé musclé, fort comme un bœuf mais bête comme le veau qui regarde passer les trains en bêlant avec amertume » ; et qui fait des récits contradictoires à qui veut l'entendre... En fin de compte, c'est Carpentier le plus humilié des deux. « Il est dangereux de mettre une majuscule au mot "poing" et une couronne royale sur le nom d'un boxeur. Car il advient qu'un poing mal élevé, qu'un nègre crapuleux méritent et la majuscule et la couronne... Et l'on est à court d'arguments pour lui disputer ces honneurs » ||

785 10/11 décembre 1922⁵²

« Il y aura toujours de braves gens pour mettre les pieds dans le plat, avec la meilleure volonté du monde, d'ailleurs... »

|| il s'agit ici d'un « groupe d'étudiants wallingants », qui commet gaffe sur gaffe... « Manque d'opportunité, de tact tout simplement. Que des étudiants hurlent pour une idée quelconque qui germe sous leur casquette, c'est dans la note. Mais il faut choisir son heure ! » ||

786 12 décembre 1922

« La question du sifflet et du théâtre se pose à nouveau. Les Liégeois, en effet, sont en train de transformer notre première scène lyrique en un petit champ de bataille, qui chaque soir compte ses blessés et ses vainqueurs... »

|| « blessures et victoires d'amour-propre ? » Notre billettiste impartial nous présente un argument contre et un argument pour la pratique du sifflet au théâtre... et conclut sagement : « Tant que le sifflet est une manifestation spontanée isolée ou collective, il constitue un élément de la liberté d'opinions. Mais lorsque des gens arrivent au théâtre munis de sifflets — demain peut-être de Klaxon — il ne s'agit plus d'opinions, puisqu'ils ignorent ce qu'on va leur servir » ||

⁵² Ceci est le premier des cinq « Causons... » que Sim a écrits d'avance et laissés sur le marbre de la *Gazette* avant de quitter Liège... Et ce voyage de Liège-Guillemins (Belgique) à Paris-Nord (France), en cette nuit du 10 au 11 décembre 1922, ne peut-il être considéré comme une sorte de passage symbolique, initiatique, de l'adolescence à la vie d'adulte, des années de journalisme aux apprentissages du roman? ... En tout cas, dans deux mois et deux jours, cette nuit-là très exactement, Georges Sim(enon) aura tout juste vingt ans !

13 décembre 1922

787

«Voilà plusieurs jours déjà que la nouvelle a été publiée par les journaux : les fascistes de je ne sais quelle ville italienne ont convoqué tous les voleurs et bandits de l'endroit à une réunion...»

|| «Là, ils ont déclaré que dorénavant il serait interdit de voler dans la ville. Non plus interdit par la loi ou par la police, mais par les habitants eux-mêmes... Sim déclare sa « confiance dans le système des fascistes », ce qui équivaut ici à préférer à la police l'autodéfense de la population... On sait à quelles dérives aboutit une telle politique ! ||

14 décembre 1922

788

«De plus en plus, nous faisons notre petit bonhomme de chemin — nous, c'est-à-dire la Belgique — et il sera bien difficile d'écrire l'Histoire sans nous citer à chaque page...»

|| «Cela fait quand même plaisir ! Cependant, tandis que nos ministres se préparent à jouer un rôle décisif peut-être à la conférence... de Bruxelles, s'il vous plaît ! nous nous chamaillons comme de beaux diables. Nous ressemblons un peu au bébé qui éclate en sanglots, se convulse, trépigne, chaque fois qu'on assure à sa maman qu'il est un bel enfant. Comme bébé, c'est à croire que nous le faisons exprès ! [...] À Bruxelles, pour l'instant, les députés voient l'univers entier à travers une Université. Il y en a même qui parlent de séparation. Les étudiants manifestent [...] En cela nous sommes vraiment la sœur cadette de la France qui se passionne pour un Landru, un Siki, une Bessarabo ou une Angèle Laval, aux moments les plus tragiques de son histoire » ||

15 décembre 1922⁵³

789

«Je ne voudrais pas demander aux Liégeois de n'être plus liégeois, mais cependant il [me] plairait, comme à tant d'autres, qu'ils le fussent un peu moins...»⁵⁴

⁵³ C'est l'ultime « Causons... » signé Georges Sim. On ne trouve nul billet dans les quatre numéros suivants. Le jeudi 21 décembre apparaît un « Causons... » non signé, vraisemblablement écrit par Momus. Les neuf derniers numéros de l'année 1922 (du vendredi 22 décembre au dimanche 31/lundi 1^{er} janvier 1923) comportent des « Causons... » signés Momus, pseudonyme de Paul de Bonnier, secrétaire de rédaction de la *Gazette de Liège*. Et c'est peu après, dès le début de 1923, que ce dernier obtiendra que le titre de son billet quotidien devienne « Éphémérides ».

⁵⁴ Quant à Sim, lui, voilà quatre jours déjà qu'il n'est plus liégeois ! Débarqué du train de Liège à la gare du Nord, au petit matin du lundi 11, il a déjà pris son poste de « secrétaire-coursier » à la Ligue des chefs de section et des soldats combattants, il a déjà effectué ses premières tournées des journaux parisiens ; il a écrit un article pour *La Cinématographie française* et espère collaborer régulièrement à ce périodique corporatif. Dans moins d'une semaine, le mercredi 20 décembre, ayant écrit un conte à l'heure du déjeuner, il va le proposer au *Journal*, au *Gaulois* et au *Matin*... en vain (« trop littéraire, mon petit Sim » lui dira un jour Colette, directrice littéraire du *Matin* ; mais plus tard, de septembre 1923 à décembre 1926, elle en publiera soixante-dix dans sa page des « Contes des mille et un matins »)... C'est ainsi que le futur grand romancier entrera dans la carrière, d'où il ne sortira... qu'un demi-siècle plus tard, et quelque quatre cents romans plus loin ! (Cf. les premières lettres parisiennes à Tigy, du n° 130 [11 décembre 1922] au n° 136 [20 décembre 1922]).

|| ... c'est-à-dire qu'il renoncent parfois à « la douceur que procure la transgression des mille règlements de police, édictés pour le confort des citoyens ». Ici, plaider pour le respect du « règlement qui prie les clients [des tramways] de sortir par l'avant de la voiture, et de laisser ainsi libre accès aux arrivants, à l'arrière »... Et Sim de rappeler un autre point du règlement : tout voyageur DOIT avoir de la monnaie pour payer le wattman ; faute de quoi celui-ci est en droit de bloquer le tramway tant que le malheureux voyageur sans monnaie n'est pas descendu !

Et le bon petit Sim de conclure ainsi son dernier billet : « Voyez-vous, il faut penser parfois aux gens qui n'ont pas de temps à perdre ... et qui se morfondent » ||

*

* *

Mais il existe un **ultime billet** (en quelque sorte le n° 790 de notre numérotation), écrit près de trente ans plus tard :

790 9 mai 1952

« Je voudrais poser à Monsieur le Bourgmestre de Liège une question qu'il jugera peut-être impertinente : sommes-nous protégés comme nous avons le droit de l'être contre certains personnages sans aveu, venus on ne sait d'où dans l'intention évidente d'abuser de la crédulité publique ? Si la Violette, m'assure-t-on, est bien gardée, notre bonne ville l'est-elle aussi ?... »

Ce « Hors du Poulailleur » exceptionnel a paru à la « une » de la *Gazette de Liège* du vendredi 9 mai 1952, à l'occasion de la visite à sa ville natale de « Simenon l'Américain ». Heureux lecteurs de *Traces*, nul besoin pour vous de chercher cet introuvable numéro de la défunte (ou presque) *Gazette*⁵⁵ : votre revue préférée vous offre le texte intégral (et fidèle au manuscrit original) de ce billet d'adieu, humoristique et touchant à la fois (cf. fac-similé ci-contre).

⁵⁵ Non : la *Gazette de Liège*, née le 4 avril 1840, n'est pas vraiment morte ! Toujours fidèle à son accent aigu, elle survit — depuis sa disparition en tant que journal autonome le 31 décembre 1966 — sous la forme de pages insérées dans le quotidien national bruxellois *La Libre Belgique*. (Lire l'intéressante plaquette de France LEFEBVRE, *150 ans de Gazette de Liège*, Gazette de Liège, 26 boulevard d'Avroy, Liège, 1990... Pour tout ce qui concerne la *Gazette* — avant, pendant et après Sim —, on pourra lire aussi, de Jean-Christophe CAMUS, *Simenon avant Simenon. Les Années du journalisme [1919–1922]*, Bruxelles, Didier/Hatier, 1989.)

Hors du Poulailier

JE voudrais poser à Monsieur le Bourgmestre de Liège une question qu'il jugera peut-être impertinente : sommes-nous protégés comme nous avons le droit de l'être contre certains personnages sans aveu, venus on ne sait d'où dans l'intention évidente d'abuser de la crédulité publique ? Si la Violette, m'assure-t-on, est bien gardée, notre bonne ville l'est-elle aussi ?

Sans attendre le haussement d'épaules de notre plus haut magistrat communal, je n'hésite pas à répondre non. Et je le fais, une fois de plus, en toute connaissance de cause.

Depuis quelques jours, en effet, on peut voir rôder un individu, descendu dans un de nos meilleurs hôtels, qui n'hésite à se faire passer pour Georges Sim et qui raconte à qui veut l'entendre qu'il n'est autre que le signataire de ces chroniques.

On ne l'a pas seulement aperçu dans les rues, mais il a pu s'introduire dans des cercles assez fermés et serrer la main de personnalités importantes, la vôtre entre autres, m'affirme-t-on, Monsieur le Bourgmestre.

Je me suis même laissé dire que vous l'avez félicité publiquement du talent dépensé dans ces notes quotidiennes.

Or, cet homme, s'il ne m'a pas été donné de le rencontrer, j'en ai examiné avec soin les photographies.

Est-ce donc là l'idée que vous vous faisiez de votre Coq cocoriquant, et comment avez-vous pu vous laisser bernier à ce point ?

Un Coq frisant la cinquantaine ! et quand je dis friser... ! Qu'est-ce qui pourrait encore friser sur un crâne dégarni où

ne s'éparpillent plus que quelques cheveux anémiques ?

Un Coq aux contours douillets, au double, au triple menton, au soupçon de bedon qui ferait plutôt penser à Coq en pâte !

Un Coq qui, pour parcourir son menu des yeux, est obligé de chausser son nez de besicles !

Voyons, Monsieur le Bourgmestre, votre police s'y est-elle vraiment laissée prendre ? Ne sait-elle pas que le signataire de ces lignes a vingt ans, qu'il est chevelu comme un lion, efflanqué comme un cabri, avec un regard d'aigle et des dents de loup ?

Georges Sim, ce Monsieur qui va, grave et content de lui, de réunion en réunion, de réception en banquet, et qui serre les mains avec la dignité onctueuse d'un homme de robe ?

Allons donc ! Vous n'êtes pas naïf à ce point. Ou alors, appelez votre chef de police. Il vous dira que le vrai Sim est un adolescent éternel qui va le nez au vent, mains dans les poches, humant l'air des quais et des venelles.

Quant à l'autre, l'imposteur à la calvitie et au ventre arrondi, sans attendre de savoir à quelles fins il vous a trompé, faites-le donc appréhender, coffrer, flanquer sur la paille humide, débarrassez-nous-en, débarrassez-m'en, cet individu ne fût-il, en définitive, que mon reflet dans le miroir.

Ce n'est pas le vrai, Monsieur le Bourgmestre. Ne vous y laissez pas prendre. Ne le croyez pas. Empêchez-le de me faire croire en lui.

Monsieur le Coq a vingt ans.

p. c. c.

Georges SIMENON.

*

* *

Ainsi s'achève l'inventaire de ces 789 « billets d'humeur » grâce auxquels le petit Sim, au fil de trente-sept mois de ce début des années vingt, nous a brossé la chronique de sa ville, de son pays, de la France toute proche, et même du reste du monde.

Il nous aura promenés dans les rues de Liège, en Outremeuse, au pont des Arches, sur les berges de la Meuse, rue Léopold, au Carré, place Saint-Lambert... Avec une alacrité parfois impertinente, toujours réjouissante, Monsieur le Coq nous aura causé, au gré de son humeur et de l'actualité — et là, je ne peux citer qu'en vrac — de la politique (liégeoise, belge, française, mondiale) et de ses étranges mœurs, des socialistes et des bolcheviks, de la police et des gaietés de l'Administration, des restrictions, des profiteurs de guerre et des fraudeurs, de la cherté de la vie, des Conférences en tous genres, des cortèges, des impôts et de la crise du logement, des grèves, des inondations, du cinéma et des music-halls, de la mode, du Carnaval et de la Foire, des petits métiers, de littérature, de peinture et d'architecture, des salons de coiffure, de l'émancipation des femmes, de l'insécurité urbaine et des paysans, de l'instruction et de l'éducation, des problèmes linguistiques et communautaires belges (déjà!), de la presse (concurrente!), du journalisme d'investigation et des faits divers, de l'automobile en plein essor mais aussi des tramways et des chemins de fer, du téléphone qui ne fonctionne pas, mais aussi de la radio — pardon! de la T.S.F. — qui fait fureur... en Amérique, des boxeurs, des nègres et des Yankees, des anarchistes, des fumeurs et de la tabagie, des soldes et de la publicité racoleuse, des maladies à la mode et de la peste bovine, de la peine de mort et de Landru, des villégiatures de vacances, des meetings aériens, de la Jeune Fille la plus Méritante de Paris et de la Reine de Liège, des joies de la vie militaire, de football, du Tour de France et des ses abus (déjà!), des pêcheurs à la ligne... beaucoup de la pluie et du beau temps, et des saisons qui passent à date fixe... de mille autres choses encore, et même de la fin du monde! Sans manquer de nous confier les difficultés qu'il éprouve à rédiger son billet quotidien!

Et l'on est prié de ne pas oublier que ces quelque huit cents billets — avec ses autres contributions à la *Gazette de Liège* (plus ou moins deux cents articles et reportages, ainsi qu'une vingtaine de contes et nouvelles) —

constituent les tout premiers écrits⁵⁶, les premières « gammes » du futur romancier.

*

* *

Résultats d'inventaire et statistiques diverses

Et d'abord, quelques dates repères :

- C'est dans les tout premiers jours de 1919, le lundi 6 janvier probablement, que le jeune Sim (en se recommandant sans doute d'un lointain petit-cousin, Mgr Guillaume Simenon, vicaire général du diocèse de Liège, voire de Jean, dit Henri Schrooten, homme d'affaires qui avait épousé sa tante Christine Brüll et qui connaissait Demarteaue) est embauché à l'essai par Joseph Demarteaue III, directeur et rédacteur en chef de la bien-pensante *Gazette de Liège*. « Le jeune Sim » est bien le terme qui convient : il n'aura seize ans qu'un grand mois plus tard !... Il commence sa nouvelle carrière, comme il se doit, par le bas de l'échelle : la tournée quotidienne des commissariats, ce qu'on appelle dans l'argot du métier « les chiens écrasés »...
- Le petit Sim a signé « G. Sim » son tout premier article dès le numéro du vendredi 24 janvier 1919, page 2. Le correcteur-retraité-qui-en-moi-ne-dort-jamais-que-d'un-œil ne peut manquer de déplorer que le titre de ce premier article ait été victime, déjà !, d'une coquille typographique, pour ne pas dire orthographique : « Sensassionnel défilé aux Terrasses » ! (Il faut dire que, tels des coquillages parsemant une plage, d'innombrables scories orthotypographiques jonchaient les pages de cette *Gazette* de l'après-guerre, en ce début des années vingt... Lire, pour rire un peu, « Cuirs, mastics et coquilles », in *150 ans de Gazette de Liège*, p. 46).
- Sim attendra le dimanche 30 novembre 1919 pour signer (« Monsieur le COQ ») son premier « Hors du Poulailler ». À cette date, soit en onze

⁵⁶ Mis à part, bien sûr, les premiers essais romanesques que sont *Au Pont des Arches* (« petit roman humoristique de mœurs liégeoises », paru en janvier 1921), *Jehan Pinaguet. Histoire d'un homme simple* (roman achevé en avril 1921, mais publié seulement en... 1991 ! [cf. notes 3, p. 197, et 5, p. 200]) et *Le Bouton de col* (roman policier parodique inédit écrit en collaboration avec Henri-J. Moers, confrère à *La Meuse*) ... plus *Les Ridicules!* (portraits satiriques, tirés à quelques exemplaires confidentiels, par Sim lui-même, sur les presses de la *Gazette*, en novembre 1921 ; cf. note 21, p. 231).

premiers mois de collaboration à la *Gazette*, il y avait déjà signé trente-neuf articles et reportages, ainsi que cinq contes ou nouvelles.

- Trois ans plus tard, son 789^e et dernier billet (« Causons... ») est paru dans le numéro du vendredi 15 décembre 1922, et son dernier article « Au Forum : Berthe Bovy, les Liégeois et la presse » à la page 3 du numéro du lendemain 16 décembre. Signalons que cet article, comme les quatre ultimes « Causons... », avait été écrit à l'avance : on sait que Sim a quitté Liège pour Paris dès le soir du dimanche 10 décembre (cf. note 52, p. 290 ; sa toute dernière publication, en fait, sera un article sur Évariste Carpentier, paru dans l'album « Noël 1922 » de la *Gazette de Liège*).

Les billets quotidiens de Sim dans la *Gazette* furent-ils vraiment... quotidiens ? Réponse : oui, absolument, mais seulement pendant les tout premiers mois. Il faut préciser ici que, dès le mois de mai 1920, la *Gazette* a adopté un rythme de six numéros seulement par semaine (un seul numéro daté des dimanche et lundi) ; et l'on relève, de surcroît, bien d'autres « numéros doubles » pour cause de fêtes diverses : Fête nationale, Assomption, Toussaint, Noël, Nouvel An...

Si bien que, sur la période de 1 111 jours de calendrier séparant le dernier billet (15 décembre 1922) du premier (30 novembre 1919), on ne dénombre que 961 numéros de la *Gazette*... et seulement 789 billets (ce qui n'est tout de même pas si mal !). Soit 172 numéros sans billet (voir notes 11, p. 213, et 25, p. 234). Encore faut-il ajouter que, parmi ces 172 numéros, 16 contiennent un ou plusieurs articles ou reportages signés Georges Sim, ou Sim, ou G.S.

Encore quelques chiffres après inventaire

Voici, pour conclure cet inventaire, le détail de l'activité du journaliste Georges Sim durant ses quatre ans à la *Gazette de Liège* (voir aussi, dans le tableau ci-dessous, un inventaire chiffré, mois par mois) :

- L'année 1919 (355 numéros de la *Gazette* en 365 jours de calendrier), si elle ne comporte que 30 billets, compte déjà 41 articles et reportages, plus 7 contes ou nouvelles, soit un total de 78 contributions.
- L'année 1920 (325 numéros en 366 jours) est la plus riche en billets (309). Avec 38 articles et reportages et 10 contes ou nouvelles, elle affiche un total de 357 signatures.
- L'année 1921 (311 numéros en 365 jours, plus le numéro de « Noël/Étrennes ») compte 240 billets, 68 articles et reportages et 1 conte, soit en tout 309 signatures.

- L'année 1922 enfin (309 numéros en 365 jours, plus un « Noël/Étrennes ») compte 210 billets (78 « Hors du Poulailier » et 132 « Causons ... ») et 46 articles et reportages, soit un total de 256 signatures.

Les 1 300 numéros (plus 2 albums de Noël) de la *Gazette* de 1919, 1920, 1921 et 1922 contiennent donc en tout 789 billets, 193 articles et reportages et 18 contes ou nouvelles, soit **un grand total de ... 1 000 « papiers »**.

Et le « Hors du Poulailier » spécial du 9 mai 1952, trente ans plus tard, peut donc être considéré (et comptabilisé !) comme la mille et unième signature de Georges Sim(enon) à la *Gazette de Liège* !!!

**Inventaire chiffré des 789 billets de Sim
parus du 30 novembre 1919 au 15 décembre 1922**

(on trouvera également, entre parenthèses, les nombres d'articles et reportages, suivis, le cas échéant, *en italique*, des nombres de contes et nouvelles).

	1919	1920	1921	1922
Janvier	- (4)	30 (3)	24 (3)	21 (3)
Février	- (3)	29 (1)	18 (1)	14 (2)
Mars	- (6)	30 (5)	26 (1)	21 (6)
Avril	- (8)	29 (2)	25 (4)	20 (7)
Mai	- (4)	24 (3, 3)	22 (3)	22 (2)
Juin	- (5)	26 (4, 2)	21 (15)	20 (6)
Juillet	- (2, 1)	22 (3)	18 (5)	14 (3)
Août	- -	22 (3, 1)	10 (4)	16 (4)
Septembre	- (1)	23 (6, 1)	25 (17)	19 (6)
Octobre	- (1)	26 (1)	21 (10)	17 (1)
Novembre	1 (6, 3)	24 (5)	23 (5)	13 (3)
Décembre	29 (2, 2)	24 (5)	7 (1)	13 (3)
Totaux	30 (41, 7)	309 (38, 10)	240 (68, 1)	210 (46)

Index des *incipit* des billets de Sim à la *Gazette de Liège*

N.B. L'idée de cet Index nous est venue au souvenir d'un autre Index, établi naguère à l'usage des hugoliens, des *incipit* (premiers vers) de tout l'œuvre poétique de Victor Hugo (3 668 poèmes recensés!)⁵⁷.

Il nous est apparu qu'un Index des *incipit* des 790 billets quotidiens de Georges Sim serait à l'évidence fort utile au chercheur ou collectionneur simenonien détenteur d'un billet de la *Gazette de Liège* non identifié, non daté, et désireux d'en connaître rapidement les coordonnées. Il lui suffira d'en trouver ci-dessous l'*incipit* tronqué⁵⁸, accompagné de son numéro d'ordre, puis de rechercher ce numéro dans l'*Inventaire* (in *Traces*, n° 10, pp. 342-420, si ce numéro est compris entre 1 et 414; dans le présent *Traces*, n° 11, pp. 197-293, si ce numéro est compris entre 415 et 790) : il y découvrira instantanément sa date de parution et son *incipit* plus étoffé, suivi du résumé/commentaire.

Attention ! C'est le système de classement alphabétique « mot par mot » (et non « lettre à lettre ») qui a été adopté ici⁵⁹.

Quelques rares billets comportant un titre, une phrase en exergue ou une suscription ont, dans cet Index, fait l'objet d'une double entrée.

À cette époque de concours scolaires	482	À une vitrine, j'ai lu ces mots	327
À cette époque que l'on se plaît à qualifier	140	Ah ! cette sacrée horloge	650
À chaque saison	652	Ah, monsieur ! Vous avez devant vous	108
À l'instar de la généralité	77	Ainsi donc, Fatty	516
À la dernière page	626	Ainsi, Monsieur Vandervelde	191
À la dernière réunion	193	Allez-vous en vacances	666
À Messieurs les échevins de Liège	221	Alors, la dernière séance	617
À Messieurs nos édiles	113	Alors qu'en un immeuble	427
À moins que je ne me trompe	574	Après la grippe espagnole	244
À Monsieur Lambert Génard	486	Après la sinistre prédiction de la fin du monde	48
À Monsieur Valère, par sa fête	323	Après la vague de paresse	334
À Philadelphie, la maison	780	Après les concours successifs	759
À quelles comparaisons nous mèneront	100	Après toutes les internationales	247
À un Citoyen-Ministre	191	As-tu lu les dernières nouvelles	127
À une vitrine de papetier	134		

⁵⁷ Cf. *Œuvres complètes de Victor Hugo* en 18 volumes (édition chronologique publiée sous la direction de Jean Massin, Paris, Club français du livre, 1967-1970), vol. XVI, pp. 1115-1189.

⁵⁸ L'« *incipit* de l'*incipit* », en quelque sorte : les tout premiers mots, et non plus la première phrase ou le premier paragraphe. Ce « tronquage » a été judicieusement pratiqué, du moins l'espérons-nous, dans le souci de concilier deux impératifs contradictoires : gagner de la place, certes, mais en évitant toute confusion entre plusieurs billets... Que l'on songe qu'il existe, par exemple, quatre billets commençant par « Ça y est!... », cinq par « Or donc... » et cinq autres par « Un lecteur... » ; six billets commencent par « Ce matin... », neuf par « Je ne sais... » et neuf autres par « Tandis que... » ; et pas moins de vingt-deux par « Il y a... » !

⁵⁹ Attention aux mots élidés : les *Lorsqu'* viennent avant les *Lorsque*, les *Puisqu'* avant les *Puisque*, les *Quelqu'* avant les *Quelque*. Il en va de même, bien sûr des *D'*, *J'*, *N'*, *Qu'*, *S'*...

Attiré par le flot de lumière	33	Ça y est! Si l'on ne se presse pas	234
Au cours de son éloquente plaidoirie	189	Carpentier va	695
Au cours du déballage	116	Causons vacances	720
Au temps où des rois veillaient	139	Ce matin, comme je déambulais	313
Au temps où il y avait encore des rois	545	Ce matin, en soufflant	478
Au temps où je suçais des crayons	261	Ce matin fut délicieusement	428
Aucun de mes confrères	745	Ce matin, il pleuvait	304
Auparavant, c'est-à-dire	604	Ce matin, tandis que la rue	475
Aux beaux jours où Liège	177	Ce matin, tandis que, le nez à la fenêtre	412
Aux fins de vous édifier	697	Ce midi j'ai rencontré	69
Avant la guerre déjà	232	Ce n'est plus un secret	538
Avant les vacances	224	Cela devait arriver	728
Avec l'étoile noire du Bénin	254	Cela doit être une situation	760
Avec la belle saison	228	Cela ne pouvait pas rater	72
Avez-vous déjà eu l'idée	698	Cela se fait tout à coup	726
Avez-vous examiné le soleil?	16	Cela vous fait rire!	170
Avez-vous le bonheur de posséder	404	Certains hellénistes	573
Avez-vous reçu votre « carte de sucre »?	273	Certains milieux administratifs	26
Bien que nous nous piquions de logique	303	Ces bons Allemands	489
Bien que, par définition	248	Ces Messieurs de la clique sanglante	75
Bien que tout cela ressemble fort	160	Cette fois encore, en de tragiques circonstances	35
Bienheureuse France!	86	Cette histoire se passe très loin	391
Bonnes Pâques	647	Cette semaine, un journaliste	609
Bruges, nous débarquons	405	Ceux que blesse l'affront sanglant	245
C'est à croire qu'il est	717	Chacun de vous, à coup sûr	598
C'est bien à tort	529	Chaque année, à peu d'exceptions près	782
C'est bien dangereux	622	Chaque fois qu'un acte	667
C'est bon les naviaux	456	Chaque jour on nous annonce	268
C'est étrange de rencontrer	618	Chaque matin, au même endroit	572
C'est inouï ce qu'un fait quelconque	651	Charlot baisse, dites-vous!	79
C'est le printemps, et [sic] bien soit	144	Cher confrère aux douces oreilles	486
C'est le printemps, s'écrie le baromètre!	90	Chère Madame, Hier donc	236
C'est, paraît-il	533	Chez nous, qui vivons	394
C'est triste à constater	301	Ci-gît un petit articulet	123
C'est un axiome	611	Ci-gît une nouvelle	429
C'est un beau pays la Belgique!	122	Combien se lamenteraient	635
C'est un bien grand bonheur	758	Comme chaque année, au début	431
C'est un homme dangereux	631	Comme tous les ministres des Finances	141
C'est un rêve pétri d'orgueil	620	Commentant la décision	164
C'est une aventure assez vexante	707	Communiqués officieux de la semaine	320
C'est une chose admirable	605	Confiant dans les promesses	62
C'est une désagréable surprise	769	Connaissez-vous les moustaches	196
C'est une plaisante mentalité	765	Considérant les tarifs exorbitants	320
C'est une sorte de gens	637	Contrairement à mes habitudes	14
Ça y est! J'ai dépouillé	54		
Ça y est! Le carnaval est mort!	68		
Ça y est! Le Tigre a les griffes coupées	49		

D'aucuns croient que l'armée	582	... de quoi? Je n'ai pas la moindre idée	664
D'ores et déjà, quelques chasseurs	235	De temps à autre, un scandale	451
⁶⁰ ... d'un article sur le 14 juillet	706	Décidément, notre pays	22
... d'un délicieux oasis	691	Découverte d'un complot	373
... d'un journal qui aime	683	Délaissant, pour un jour	460
... d'un journaliste galant	684	Depuis deux ans que la guerre	250
... d'un martyr administratif	680	Depuis deux ou trois jours	182
... d'un Monsieur bourru	678	Depuis l'armistice	523
... d'un poète, d'un journal	668	Depuis l'institution	9
... d'un type de villégiaturistes	689	Depuis la Conférence de Spa	205
... d'un virus qui se cramponne	682	Depuis longtemps déjà	40
... d'une aventure tellement authentique	679	Depuis que nous avons	749
D'une feuille liégeoise, nous extrayons	284	Depuis quelque temps, on parle	314
... d'une institution du plus		Depuis quelques années	120
grand intérêt	685	Depuis quelques jours	124
... d'une petite histoire d'actualité	661	Depuis quelques lustres	318
Dans cinquante ans, dites-vous!	114	Depuis quelques mois	783
Dans l'embrassement	502	Depuis trois jours donc	174
Dans l'esprit des braves gens	469	Depuis une huitaine de jours	308
Dans la grisaille mouillée	319	⁶⁰ ... des bolcheviks	671
Dans la petite ville, donc	358	... des championnats	662
Dans la plupart des professions	260	des demoiselles	450
Dans le carré éclatant	494	... des désanchantés [<i>sic</i>]	704
Dans le temps, quand	616	Des gens bien à plaindre	152
Dans les rues grises où les toits bavent	351	Des gens qui aiment le progrès	712
Dans les solitudes urbaines	442	Des gens qui professent	675
Dans mon courrier de ce matin	51	Des gens recherchent	772
Dans mon dernier billet	589	... des journaux satiriques	670
Dans quelques années, les statisticiens	125	Des Liégeois! Des Liégeoises!	430
Dans un excellent livre	771	Des philosophes	614
Dans un grenier, où nulle main	321	Des poules, mais oui!	165
Dans votre toute-puissance	113	Deux bas-bleus de ma connaissance	149
⁶⁰ ... de Carpentier?	743	Devant le marbre	490
... de certaines œuvres	674	Dialogue des morts	401
De découvertes en découvertes	53	Diderot dit, quelque part	331
... de Gembloux	658	Dieu me garde de dire	767
... de l'aventure arrivée	681	Dis, Mélie, écoute	409
«De la haine à l'amour»	57	Drôles de gens que nous sommes	699
... de Madame Cora Laparcerie	686	Du mimosa, du jaune, du vert	368
De même que la Cour	539	Durant deux dimanches encore	738
De même que les épices	578		
... de mystère	687	Elle est étonnante, cette manie	203
De nouvelles professions	657	Elles sont rares, les manifestations	709
De plus en plus, nous faisons	788		
De plus en plus vexant	85		

⁶⁰ La présence de points de suspension devant certains *incipit* ne commençant pas par une majuscule s'explique par le nouveau titre des billets, «**Causons...**», à partir du 6 mai 1922 (billet n° 658).

En Amérique, naturellement	344	Hier, le Café « La Populaire »	729
En avons-nous fini	722	Hier j'ai fait une découverte	714
En ce brave lundi claiert	752	Hier, j'entendais un gosse	316
En ce temps-là, le commissaire	453	Hier, par je ne sais quel hasard	195
En ces moments de vie chère	146	Hier soir, j'ai rencontré	645
En dépit de seize gros volumes	452	Hoch ! Hoch ! Hoch !	78
En des salles magnifiquement	624	8 742 peintres et dessinateurs	222
En même temps que les bourgeois	400	Il est à Liège un tout petit homme	503
En qui peut-on avoir encore confiance !	87	Il est aisé d'affirmer	131
En règle générale	445	Il est amusant de remarquer	441
En tous cas, je ne voudrais pas	746	Il est bien entendu, n'est-ce pas, chers lecteurs	3
En voilà bien une autre	784	Il est bien entendu, n'est-ce pas, que le monde entier	190
Enchâssés entre l'inévitable	416	Il est certain qu'au point de vue	36
Encore une illusion qui s'en va		Il est coutume parmi	627
C'en est fait	214	Il est dans la jubilation	562
Encore une illusion qui s'en va		Il est de bonnes gens qui s'imaginent	179
La semaine	354	Il est de fougueux amateurs	402
Enfin, cette année, des prix	215	Il est des gens qui toujours	326
Enfin, le régime des revendications	171	Il est en notre hôtel de ville	30
Enfin on annonce presque	522	Il est en notre pays une commune	67
Épicure fut	536	Il est écrit que je marcherai	60
Est-ce que, décidément	710	Il est écrit que l'on se battra	64
Et à part cela, quoi de neuf ?	115	Il est par le monde une ville	357
Et l'on assure que nous sommes	102	Il est sur terre de très belles	153
Êtes-vous bourgeois ?	118	Il était fatal que je parle	45
Êtes-vous pêcheur ?	702	Il existe beaucoup d'ennemis	601
Étrange phénomène	23	Il fallait à la Belgique	310
Exposition de visiteurs /		Il fut un temps où le vainqueur	579
... Des demoiselles	450	Il fut un temps où les Héros	20
Exposition de visiteurs / Si les toiles	449	Il me semble vraiment	209
Faire la nomenclature		Il me souvient qu'à l'âge	493
des inconvénients	199	Il me souvient qu'au temps où j'étais	299
Fleurs de vélos, pastillées en négresses	348	Il me souvient qu'au temps où j'étudiais	342
Galerie administrative	357	Il me souvient que l'an dernier	465
Galerie administrative, II	358	Il n'est plus une rue	458
Galerie administrative, III	361	Il n'y a pas à dire	302
Galerie administrative, IV	362	Il ne faudrait pas croire	446
Galerie administrative, IV [sic]	364	Il paraît que ce bon papa	259
Grâce à Dieu et à Monsieur Massin	256	Il paraît que les Instituteurs	315
Grâce à ma situation de gendre	293	Il semble bien qu'actuellement	147
Grande effervescence	696	Il semble que la foule	99
Havas communique aux journaux	274	Il semble que les meilleurs humoristes	89
Hélas, malgré de vains efforts	12	Il serait impossible	455
Henri [sic] Bordeaux vient de publier	756	Il suffit de jeter un coup d'œil	264
		Il va hâtivement	563
		Il vient d'entrer dans le café	484
		Il y a, au fond des hommes	548

Il y a dans la vie de ces petites	580	Je balladais [<i>sic</i>] hier en notre ville	31
Il y a dans la vie de tous les jours	588	Je connais un brave homme	330
Il y a, dans la vie du journaliste	464	Je m'étais juré de ne pas parler	541
Il y a des coutumes	638	Je m'inquiète autant de Carpentier	479
Il y a des gens qui vont chercher	534	Je me promenais, hier soir	38
Il y a des gens qui vous abordent	646	Je me souviens qu'il y a quelque temps	172
Il y a des gens qui vous menacent	440	Je me souviens très bien	128
Il y a des programmes	643	Je me trouvais hier	294
Il y a deux jours	306	Je ne sais ce que les Américains penseraient	377
Il y a deux mois	281	Je ne sais ni ne veux savoir	338
Il y a en Belgique	512	Je ne sais si c'est un ironiste	350
Il y a longtemps	535	Je ne sais si cela date	252
Il y a, paraît-il, à Berlin	387	Je ne sais si cela vous arrive	653
Il y a quelque cinquante ans	295	Je ne sais si cette mentalité	750
Il y a quelque part	473	Je ne sais si, comme moi, vous ressentez un certain dépit	162
Il y a quelque temps	438	Je ne sais si, comme moi, vous ressentez une intense fierté	95
Il y a quelques jours de cela	583	Je ne sais si vous avez déjà vu	364
Il y a quelques jours, je parlais ici même de la grande pitié	530	Je ne voudrais pas demander aux Liégeois	789
Il y a quelques jours, je parlais ici même des complications	459	Je pense qu'il n'y a rien	519
Il y a quelques jours, un gosse	375	Je pense que c'est Stendhal	581
Il y a tout d'abord	499	Je reçois à l'instant	56
Il y avait le mot « suite »	725	Je rencontrais hier, au café	223
Il y aura toujours	785	Je rencontrais hier mon ami	206
J'ai cité dernièrement	151	Je sais pertinemment	138
J'ai connu un aimable jeune homme	606	Je serais bien curieux de voir	649
J'ai dit déjà l'amertume	443	Je serais curieux de faire	602
J'ai eu l'insigne honneur	577	Je signalais récemment	692
J'ai eu tort, l'autre jour	457	Je suis bien heureux, aujourd'hui	778
J'ai fait un songe fou	324	Je suis bien heureux, Monsieur le journaliste	568
J'ai l'impression que	768	Je suis certain que M. Deschanel	169
J'ai lu, jadis	608	Je suis certain que vous eussiez	194
J'ai lu quelque part	732	Je suis content	126
J'ai parlé cent fois	762	Je suis persuadé que	200
J'ai rencontré Jérôme Paturot	558	Je vais, si vous voulez	576
J'ai rencontré le vieux bonhomme	187	Je vais vous en conter	418
J'ai rendu visite ce matin	34	Je veux reprendre un thème	531
J'ai sous les yeux	44	Je veux vous conter une histoire	363
J'ai traité à deux ou trois reprises	575	Je viens d'apprendre la dernière facétie	94
J'ai voulu savoir quels	565	Je viens de passer des moments	37
J'aime à rencontrer	135	Je voudrais poser à Monsieur le Bourgmestre	790
J'attendais depuis une demi-heure	181	Je voulais le complimenter	566
J'en compte quatre	711	Jeudi soir, une dizaine de personnes	352
J'entends des gens se demandant	197	Jeux Olympiques. Si Tartarin	423
J'entends parler, très fréquemment	142	Jusqu'à présent on a cru	230
J'hésite quelque peu	96		
Jamais je ne vis si méchante humeur	586		
Jamais les services du gaz	25		

L'administration communale	257	Laisse-moi faire le chasseur	166
L'Administration, et par ce mot	642	Laissez-moi dire un mot	781
L'amateur de vieilles choses	753	Le bon saint des petits	7
L'Amérique est sur le point	485	Le cinéma nous a initié[s]	488
L'Angleterre contient	776	Le comédien a cette chance	543
L'approche des élections	521	Le corps de vieux messieurs	81
L'art de ne rien faire	447	Le destin en soit loué	513
L'autre jour, tandis	623	Le dollar a beau baisser	219
L'économie moderne menace	553	Le Gouvernement commence enfin	8
L'électricité, le béton appliqué	474	Le Gouvernement est plus malin	265
L'encéphalite léthargique	70	Le Gouvernement hollandais	397
L'entente cordiale	718	Le Gouvernement vient de décerner	406
L'éternel[le] boutade du docteur	435	Le jour de la fin du monde	19
L'éternelle histoire	317	Le malheureux rond-de-cuir	346
L'homme est un être étrange	392	Le matin des « beaux dimanches »	417
L'homme n'est pas toujours sage	496	Le nouveau Gouvernement	18
L'homme s'accoutume à tout	370	Le patriotisme est une fort belle chose	415
L'indécents espagnol	41	Le phénomène se représente	733
L'information a aujourd'hui	741	Le Prolétariat conscient et organisé	148
L'inventeur de la poudre	476	Le public français assiste	88
L'obstination du maire	242	Le quart d'heure de grâce	240
L'une des plus curieuses remarques	612	Le 15 avril	356
La bourse ou la vie !	109	Le « règne des compétences »	55
La charge de Grand Maître	408	Le sage Solon s'émute	550
La conséquence la plus imprévue	705	Le sémillant Célestin-Roméo	97
La contemplation des programmes	374	Le service du Ravitaillement	39
La continuation de la grève des tramways	130	Le sort des choses les plus originales	46
La danse doit rechercher	481	Le Sport est une belle chose	238
La dépopulation a atteint	701	Le Syndicat des A.E.V.L.	323
La dernière nouvelle à sensation	739	Le « Syndicat des fessés »	176
La France possède	390	Le Tasse, qui vivait	343
La garde... demeure	184	Le <i>Telegraaf</i> annonce	66
La grande affaire de la vie	347	Légalement atteint par les idées	10
La grève est déclarée	276	Les Athéniens, qui étaient démocrates	537
La justice française a reçu	378	Les « beaux dimanches » viennent	185
<i>La Meuse</i> n'est pas seulement	727	Les braves calvities	21
<i>La Meuse</i> , qui n'est pas coutumière	747	Les commerçants du centre	770
La mode est, aujourd'hui	297	Les démobilisés viennent	201
La mode vient de lancer	74	Les économistes à qui	133
La plus belle femme de Belgique	227	Les élections, je gage	569
La police judiciaire a arrêté	373	Les exploitants de salles	480
La première Cour d'assises de Liège	189	Les fidèles de la bouffarde	290
La question du sifflet	786	Les grands maîtres de l'Art	167
La « Reconnaissance Nationale »	4	Les graves Quarante	279
La réunion de la ligue	178	Les journaux affirment qu'en Amérique	155
La sagesse antique par la voix de Socrate	592	Les journaux annoncent froidement	514
La scène se passe	345	Les journaux annoncent qu'une	305
La Société des Nations	312	Les journaux content une anecdote	229
La statistique est	237	Les journaux d'hier annoncent	161
La tâche de veiller sur le repos	231	Les journaux français publient	366
La Ville de Liège, soucieuse	571		

Les journaux nous annoncent	286	Messieurs, Dans un geste	221
Les journaux nous apprennent	258	Messieurs, Hier, j'ai reçu	212
Les journaux nous ont appris	283	Messieurs les mineurs socialistes	216
Les journaux révèlent que	654	1918 – Monsieur Lénine	180
Les langues sont à la mode	625	(Mme → Madame)	
Les Liégeois sont un peu les frères	703	Mon billet sur les acheteurs	775
Les méchantes langues assurent	137	Mon Cher Ami	210
Les meetings tumultueusement	371	Mon coiffeur qui, chaque semaine	52
Les pauvres diables condamnés	372	M[onsieur] Destrée	462
Les poissons ressemblent	500	Monsieur Ford	385
Les politiciens décorés	129	Monsieur Fraigneux	411
Les romans d'imagination	355	Monsieur Franck	266
Les savants sont d'une naïveté	508	Monsieur Henry Bordeaux	175
Les séances parlementaires	325	M[onsieur] Jules Destrée vient de démontrer	13
Les servantes sont introuvables	280	Monsieur Jules Destrée vient de rendre visite	65
Les socialistes sont gens très insociables	218	Monsieur Jules Lemaître	353
Les temps sont proches	59	Monsieur le Coq, croyez-vous	119
Les Turcs viennent d'édifier	779	Monsieur le Ministre de Lala	413
Les vieux Mossieurs et les vieilles Dames	755	Monsieur Lénine, vous êtes un ignoble individu	180
Lettre à un « bleu » de 25 ans	210	Monsieur mon cousin	483
Lettre à une jolie inconnue	236	N'en jetez plus, je vous en prie	143
Lettre d'un lecteur	555	N'est-ce pas une merveilleuse	594
Lettre d'un lecteur courroucé	568	Non ! Ce que Sa Majesté Carnaval	105
Liège est une grande ville	262	Non, je n'écrirai pas	439
... littérature, si l'on peut dire	690	... non pas du printemps	660
Lors, après la destruction	282	Non sans stupeur, j'ai appris	43
Lorsqu'on parle de la Conférence	208	Notre Chambre des Représentants	211
Lorsqu'on pense	526	Notre Conseil Provincial	27
Lorsqu'un brave citoyen	277	Notre ff. de bourgmestre	17
Lorsqu'une armée de travailleurs	337	Nous apprenons, de source officielle	84
Lorsqu'une œuvre quelconque	255	Nous arrivions sur les boulevards	560
Lorsque je décrochai	463	Nous avons signalé	28
Lorsque l'armistice arriva	349	Nous ne sommes heureux ou malheureux	386
Lorsque la police aperçoit	468	Nous ne sommes jamais chez nous	339
Lorsque les gens murmurent	763	Nous sommes de fort braves gens	425
Lorsque Monsieur l'échevin	362	Nous vivons, paraît-il	641
Lorsque toutes les conférences	384	Nous vivons vraiment à une époque	103
(M. → Monsieur)		Noyée par les articles de fond	333
Ma foi, je ne sais pas trop	93	Ô inconséquence du peuple !	246
M[ada]me Cécile Sorel	422	Ô vous qui, tranquillement	437
Maintenant que nous voilà	724	Ohé, les bananes !	104
Malgré l'accumulation des formalités	50	On a beaucoup médité	525
Malgré l'allure frondeuse	447	On a beaucoup reproché	163
Malgré les virulentes protestations	98		
Mardi a eu lieu	708		
Marie ! Nettoyez le poêle	396		
Me permettrai-je	585		

On a procédé hier	472	... pas du dernier écriteau	669
On a trop chanté	300	Pas tout à fait l'image	639
On annonce pour cette année	145	Paturot est sceptique	561
On annonce que l'administration	188	Paturot (Jérôme) vient de quitter	559
On aurait tort de fusiller Douhard	466	Paturot m'avait dit	564
On commence à rencontrer aux vitrines	202	Paturot, mon ami	567
On connaissait déjà de longue date	226	Paul de Kock	518
On demande sténo-dactylo	665	Petits communiqués officieux	325
On dit, et cela semble vrai	329	Plantapin, professeur de mondanités	117
On entend en chemin de fer	633	Pleurez, les gosses	91
On fait grand bruit, dans la presse	278	Plus cynique que ce sympathique voyou	551
On fait souvent grief aux gens	621	Plus heureux que le brave Diogène	2
On nous rapporte la petite anecdote	80	Plutôt fade et... nauséabond	341
On parle beaucoup de l'interdiction	764	Pour avoir le droit de contempler	379
On parle beaucoup des Grecs	737	Pour être arrivé dans le fromage	15
On parle beaucoup et souvent	63	Pour faire suite à mon billet	751
On parle, on s'agite	433	Pour l'instant, le monde fourmille	217
On rencontre parfois, en musant par les rues	292	Pour les quelques milliers de personnes	393
On rit souvent des douces manies	607	Pour nous, malheureux citadins	383
On se plaint fort aujourd'hui	328	Pour protester de leur fidélité	644
On se souvient que mardi	249	Pour vous reposer un peu de l'austérité	359
Or, après avoir décidé	424	Probablement parce qu'on ne parle presque plus	272
Or, cette année fut l'une	335	Puis-je faire autrement que de vous parler	5
Or donc, ce matin, le hasard	269	Puisqu'on veut	515
Or donc, cette nuit, nous allons arrêter	285	Puisque aussi bien	584
Or donc, hier, une cinquantaine	491	Puisqu[e] avec la comptabilité	432
Or donc, sur la grand'route poudreuse	121	Puisqu[e] ici nous sommes	436
Or donc, voici une œuvre d'art	360	Puisque Pâques approche	403
Or, je veux vous offrir	307	Qu'il est malaisé de contenter	506
Or, puisque la statistique	322	Qu'une festivité quelconque	544
Oserai-je parler encore	599	Quand dans les journaux	590
Oui, causons un peu	723	Quand dans une artère	615
Oui, ma chère! C'est inouï	267	Quand il était encore interdit	546
Oui, savez-vous, la mariée	731	Quand j'usais encore mes fonds de pantalon	399
Ous'qu'est la Joconde	58	Quand, le dimanche matin	477
Page d'histoire	156	Quand le fond de votre pantalon	471
Par cet avril respectueux	420	Quand un soleil radieux	461
Par cette délicieuse matinée	380	Que c'est mome, n'est-ce pas	613
Par la faute de novembre	552	Que diriez-vous d'un directeur	694
Paraphrasant Aristote	497	Que diriez-vous d'un particulier	501
Parce qu'un Hollandais	603	Que m'en tiennent éternellement rigueur	619
Parce que j'ai parlé	761	Quel est donc le sort	207
Parce que l'on a inventé	600	Quel serait votre sentiment	555
Parlons donc Administration	336	Quel spectacle plus pittoresque	628
Parlons un peu modes, voulez-vous?	287	Quel type tout de même!	225
Parmi les transformations	648		

Quelle belle chose que le commerce!	71	Si même le vote des femmes	426
Quelle délicieuse race	511	Si Monsieur Voltaire vivait	296
Quelle piètre idée se font	47	Si nous parlions un peu	520
Quelles journées de transes	42	Si paradoxale qu'elle puisse	159
Quelqu'un a dit	419	Si Tartarin avait voulu	423
Quelqu'un m'écrit	557	Si une ballade [<i>sic</i>] sur le champ de foire	270
Quelqu'un me fait part	659	Si vous avez de l'encens à vendre	11
Quelque part aux environs	730	Si vous rencontrez ce brave Monsieur	640
Quelques bribes de conversations	757	Si vous venez tantôt à la maison	369
Quelques définitions	204	Si vous voyez, le samedi	773
Quelques détails	721	Simple histoire où il n'est parlé	32
Quelques incidents	154	Sous le doux chatouillement d'un soleil	150
Quelques notes, à propos	213	Sous le titre	263
Quelques réflexions	112	... sports	676
Qui chantera jamais	73	Superbe chose que l'instruction	29
Qui dira l'attrait	448	Supposons qu'une dame	766
Quoique je me promette	688	Supposez qu'au cinquième étage	507
Rabelais n'aimait pas	655	Sur la foi des modernes oracles	332
Rien n'est plus austère	6	Sur la plate-forme du tramway	748
Rien ne va plus	487	Sur les panneaux bariolés	367
Rien ne vaut un quelconque	735	Sur un morceau d'asphalte	495
Rompant décidément	454	Tâchons un peu	591
S'alliant au socialisme	132	Tandis qu'à travers les villes	504
S'il est des êtres que la crise	1	Tandis qu'en Belgique on commence	101
S'il faut en croire le titre	410	Tandis qu'on fait appel	382
S'il faut en croire les manuels	288	Tandis que chaque jour	492
S'il se trouve parmi vos goûts	656	Tandis que des milliers de pauvres gueux	289
Samedi dernier, le nouveau salon	192	Tandis que la pluie	470
... sans souci du protocole	677	Tandis que la première	549
Savez-vous ce qui est arrivé	693	Tandis que le résultat	632
Savez-vous le dernier cri de la mode?	110	Tandis que le soleil s'efforce	376
Savez-vous, Mademoiselle	233	Tandis que les gens se plaignent	251
Si, au lieu de demander	540	Tandis que nos ministres	158
Si, cette année	527	Tandis que nos troupes	388
Si, cette semaine	239	Tant que nous sommes	542
Si chaque époque	597	Tantôt il m'est arrivé	700
Si, il y a un mois	510	Té! Par la Canebière	309
Si l'histoire vous ennueie	719	Tous, nous avons	587
Si l'on essayait de tirer	532	Tout le monde	509
Si l'on faisait un référendum	340	Tout s'en va	311
Si l'on ne parle plus guère	381	Un ami me conte	777
Si l'on recherchait	593	Un ami, qui est aujourd'hui	744
Si la question des langues	595	Un aphorisme	517
Si les concours n'existaient pas	672	Un beau dimanche	610
Si les dimanches sont jours bénis	673	Un brave homme qui est parvenu	183
Si les toiles faisaient écho	449	Un cas bizarre	528

Un chien battu qui lèche	740	Une heure et quelques minutes de réflexion	106
Un commerçant bruxellois a reçu	398	Une information de presse dit	253
Un congrès, a dit quelqu'un	395	Une jeune fille me demande	157
Un de nos ministres a soumis	365	Une lectrice m'écrit	275
Un dieu, prévoyant autant que pratique	389	Une multitude de lecteurs	421
Un excellent « tuyau » nous permet	241	Une petite histoire vécue	570
Un grincheux qui aime	634	Une simple remarque	271
Un journal français qui passe	414	Vive la liberté	92
Un journal parisien nous annonce	291	Voici l'automne	243
Un lecteur a compté	715	Voilà deux ou trois jours	774
Un lecteur, anonyme d'ailleurs	713	Voilà donc qu'il y a en France	82
Un lecteur m'envoie	498	Voilà plusieurs jours déjà	787
Un lecteur me communique	736	Voilà que vient de s'effacer	444
Un lecteur qui, détail accessoire	505	Voilà quelque quatre ans	629
Un nouveau décoré à MM. les Échevins	212	Voilà qui nous promet	408
Un peintre qui expose	467	Voilà un an	556
Un salon de coiffure	636	Voilà un mois environ	734
Un savant français	407	Voltaire a fait des contes	596
Un type qui est bien à sa place	361	Vous agréerait-il	554
Un vaste complot se forme	61	Vous avez déjà remarqué	434
Un vieil oncle	173	Vous avez peut-être remarqué	111
Un vieux voisin	107	Vous connaissez peut-être	630
Une cause n'est réellement consacrée	298	Vous êtes fiers, n'est-il pas vrai	198
Une charmante ville de l'Ardenne.	663	Vous n'avez pas été sans remarquer	716
Une chose remarquable, certes	24	Vous savez la découverte	186
Une circulaire, répandue à profusion	547	Vous souvient-il du séjour	742
Une commission interalliée	83	Vrai, vous n'aimez pas la foire !	136
Une décision vient d'être prise	524	Vraiment, vous êtes sportman	220
Une fois n'est pas coutume	754		
Une fois, une seule	76		
Une grosse légume britannique	168		

Le Fonds Simenon

D'abord installé dans une salle de la Bibliothèque Générale de l'Université, place Cockerill, le Fonds Simenon se trouve, depuis novembre 1981, au premier étage du château de Colonster, à l'orée du campus universitaire du Sart Tilman.

Il réunit des documents aussi nombreux que variés qui en font à la fois une bibliothèque, un fonds d'archives et un musée.

On y trouve 80 manuscrits correspondant à la production romanesque des années 1940 à 1972, les cassettes et dactyls des « dictées », l'exemplaire nominatif des 72 volumes des œuvres complètes publiées par les éditions Rencontre, les différentes éditions en français et dans 33 langues étrangères des romans signés Georges Simenon, les contributions à la *Gazette de Liège* entre 1919 et 1922, les romans populaires et les contes publiés sous 17 pseudonymes (dont le plus fréquent est G. Sim) entre 1921 et 1937, les reportages et interviews réalisés par Simenon entre 1931 et 1946.

Ajoutons à cela les ouvrages de la critique, les mémoires universitaires, les anthologies scolaires, les milliers d'articles écrits dans la presse au fur et à mesure des parutions, les cassettes et vidéo-cassettes d'interviews de Simenon, la correspondance d'écrivains et d'amis célèbres (Gide, Cocteau, Pagnol, Keyserling, Miller, Fellini, Renoir, ...).

Citons encore les quelque 2 000 photos permettant de suivre toutes les étapes de la vie et de la carrière de Georges Simenon, des vidéo-cassettes de films ou téléfilms, des photos de films, les originaux des portraits de Simenon par Vlaminck, Buffet et Cocteau, une reproduction miniature de la statue de Maigret à Delfzijl, des diplômes et médailles honorifiques, une collection de pipes, ...

Le Fonds Simenon s'accroît régulièrement tant par les envois que continue à assurer l'entourage du donateur que par l'achat de pièces nouvelles.

De par la volonté du donateur lui-même, le Fonds Simenon est tenu à la disposition des étudiants et des chercheurs. Il est aussi accessible aux non-spécialistes et aux groupes sur demande motivée adressée à la gestionnaire du Fonds. Il convient toutefois de noter que les pièces originales ne sont pas prêtées à l'extérieur et que la consultation ainsi que la reproduction de certains documents inédits est soumise à autorisation spéciale.

Adresse du Fonds Simenon :

Château de Colonster, Allée des Érables, B-4000 LIÈGE (Belgique).
Télécopie : + 32 4 366 45 95

Accessibilité du Fonds Simenon :

les jeudis, sauf en période de vacances, sur rendez-vous à convenir avec le conservateur du Fonds, Christine Swings, tél. +32 4 366 52 71 ou 366 30 22.

Saisie des textes :
Georgette PINSAR et Lucy SAUVEUR

Composition :
Étienne RIGA, T_EX, P_STricks, L^AT_EX (*partim*)

Achévé d'imprimer le 11 décembre 1999 pour le
compte du Centre d'Études Georges Simenon sur
la presse offset d'Étienne RIGA, imprimeur-éditeur,
à La Salle, B - 4120 NEUPRÉ
Téléphone : + 32 4 372 13 66
Télécopie : + 32 4 372 13 88
E-mail : etienne.riga@skynet.be

ISSN 0778 - 0702

D/1999/0480/54

